N° 607 34e Année. Tome CLXVII 1er Octobre 1923

MERCVRE DE FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France ...... *3 fr. 50* | *Étranger* ...... *4 fr.*

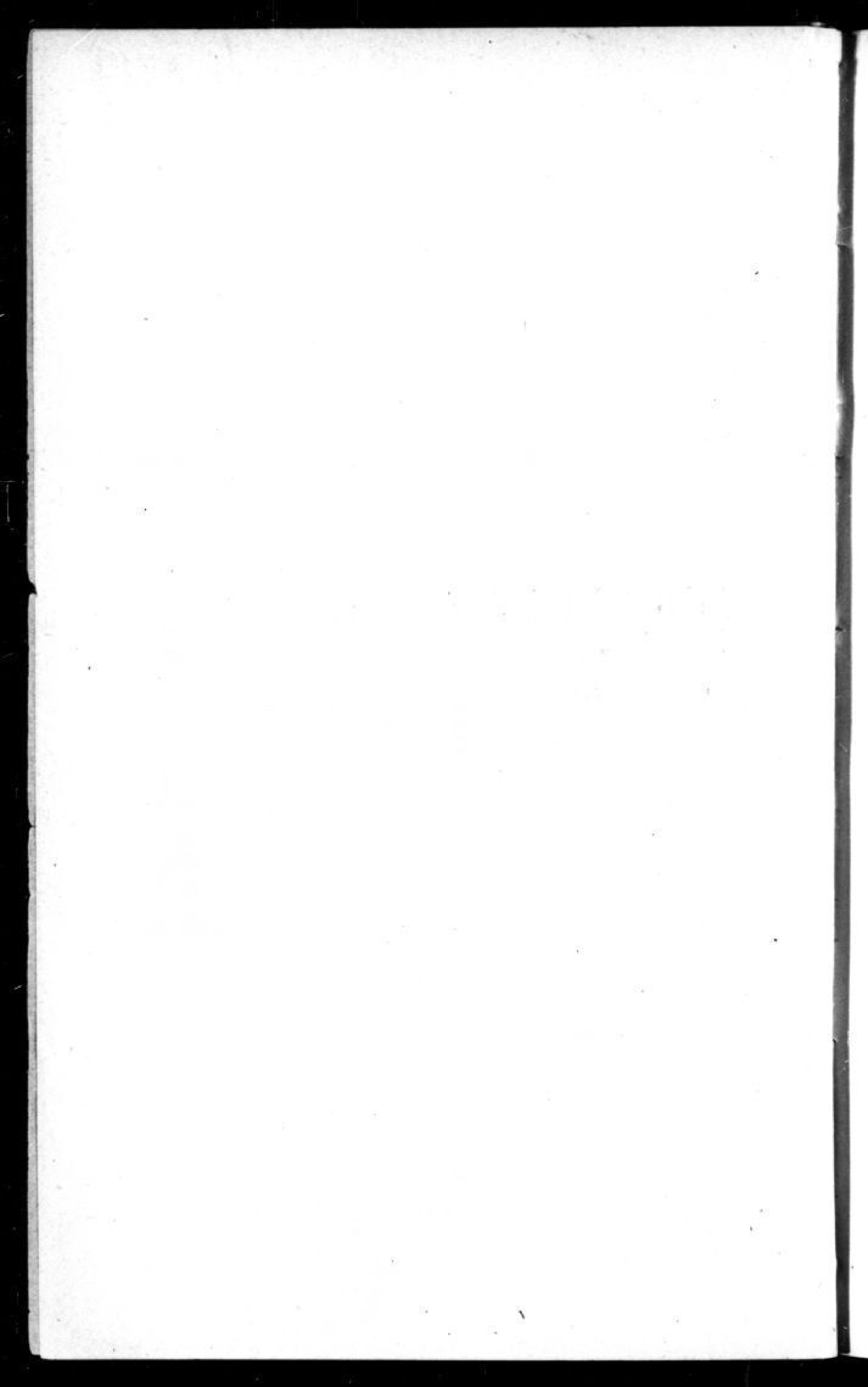
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT SOIXANTE-SEPTIÈME

1er Octobre - 1er Novembre 1923



1er Octobre — 1er Novembre 1923 Tome CLXVII

MERCVRE

DE

FRANCE

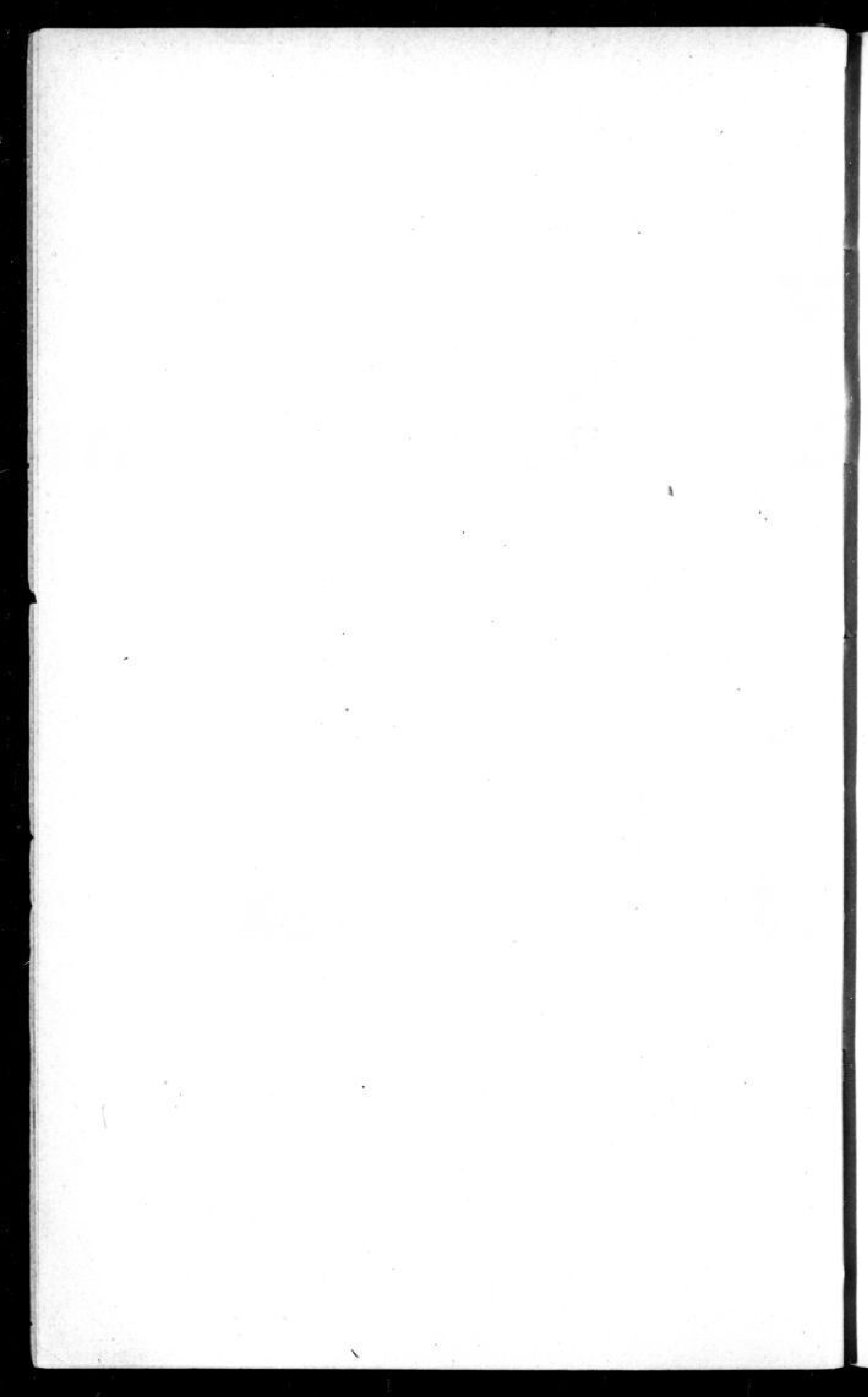
(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXIII



LES ASPIRATIONS DE LA JEUNESSE ALLEMANDE

—

Les années qui ont précédé la guerre furent, en Allemagne, une période de tension extraordinaire. Il y avait, d'une part, le développement énorme de la puissance matérielle du pays, les vastes perspectives qui s'ouvraient pour lui sur tous les champs d'action, l'intensité fiévreuse de l'activité du peuple, l'accroissement rapide de l'influence de l'Allemagne dans le monde. On observait, d'autre part, la tendance de l'État à prendre une place de plus en plus grande dans la vie du pays, la pression qu'il exerçait sur l'individu et la naissance d'un conflit entre celui-ci et l'État.

Cette tension se faisait particulièrement sentir dans la jeunesse, partie la plus impressionnable de la population, et qui reflète les tendances variées et souvent contradictoires du milieu.

La guerre et la révolution qui l'a suivie ont sensiblement accru la fermentation des esprits. La catastrophe qui a frappé le pays a fait réfléchir. Elle a mis à jour les « défauts du mécanisme », elle a réveillé le sens critique engourdi par la discipline, et remis en question des doctrines considérées jadis comme indiscutables. Partout, dans les partis politiques, dans les milieux intellectuels, un effort de rénovation est à signaler. Partout on voit des

gens qui s'efforcent de briser le moule traditionnel et de rompre les chaînes des idées canoniques.

C'est encore dans la jeunesse que l'influence de la débâcle matérielle et morale se manifeste avec une acuité particulière. On assiste là à une désorientation complète. La jeunesse répugne à s'engager dans les voies que l'école de l'État, les créateurs de l'idéologie étatiste, les partis politiques lui indiquaient naguère avec tant d'assurance. De nouvelles voies ne sont pas encore tracées. Aussi voit-on les différents groupements sociaux rivaliser dans leur effort pour conquérir l'esprit de la génération qui vient. Il se produit actuellement une véritable lutte pour la *Weltanschauung* (façon de concevoir la vie) de la jeunesse, les différents partis cherchant à profiter du désarroi de celle-ci pour l'attirer vers telle ou telle doctrine. La notion que la reconstruction de l'Allemagne sera opérée par les jeunes gens, que ce sont eux qui détermineront les destins de l'Allemagne au cours des décades qui viennent, prête à cette lutte un caractère singulier de passion et d'âpreté.

Le mouvement qui, par suite de l'ébranlement causé par la guerre et la révolution, ne fait que s'accentuer, a pris naissance en 1904-05. Il a été inauguré par le groupement *Wandervogel* (oiseau migrateur). Peu après on vit surgir un certain nombre d'autres associations poursuivant des buts analogues et s'inspirant d'un état d'esprit semblable. C'est ainsi que naquirent, au cours de la période 1905-13, les groupements *Jungwandervogel, Freideutsche Jugend, Jungdeutscher Bund, Neupfadfinder, Weisser Ritterbund, Deutscher Vortrupp-Bund, Akademische Freischar*, etc. A côté de ces associations, qui étaient surtout des groupements de la jeunesse bourgeoise (employés de commerce, fonctionnaires, élèves des écoles secondaires et supérieures), on vit se former des organisations de la jeunesse ouvrière, groupée

dans des unions comme l'*Arbeiterjugend*, les *Jungsozialisten*, etc. En 1913, le mouvement ayant pris un certain développement, les unions et associations qui en faisaient partie décidèrent d'organiser une manifestation solennelle destinée à établir la communauté de vues de ces groupements séparés et de souligner les traits caractéristiques de ce qu'on appelle la *Jugendbewegung* (mouvement de la jeunesse). Cette manifestation, à laquelle participèrent des délégués de chaque groupement, eut lieu le 11 et 12 octobre 1913 au *Hoher Meissner* près de Cassel. La date choisie, — centenaire de la libération de l'Allemagne de la domination étrangère (1813), — devait faire ressortir l'analogie existant entre l'état d'esprit de la jeunesse actuelle et l'enthousiasme prêt au sacrifice d'il y a cent ans. La manifestation du *Hoher Meissner* est considérée depuis comme une ère dans l'histoire du mouvement de la jeunesse.

Comme il a été dit plus haut, le mouvement a été inauguré par l'organisation du *Wandervogel*. Le but de cette association est indiqué dans ses statuts : encourager dans la jeunesse allemande le goût des voyages à pied, lui faire connaître le caractère et la population du pays au moyen de l'observation directe, stimuler l'intérêt pour la nature. Mais il s'agit dans l'occurrence, non pas tant de réveiller le goût pour le côté esthétique de la nature, — comprendre ses beautés et en jouir, — que d'encourager un état d'âme particulier consistant à communier avec la nature et à ne faire qu'un avec elle. Jeunes filles et jeunes gens parcourent ensemble le pays, guidés par un « chef », élu par eux parmi eux-mêmes. On couche sous des tentes ou dans des greniers à foin. Le « voyage » est destiné à sortir la jeunesse de l'atmosphère abrutissante des cafés et autres lieux de « réjouissance », à la ramener à la source première de la vie et à l'aider à se défaire, au contact de la nature, des traces indésirables de la culture urbaine. Il doit l'arracher au matérialisme et l'orienter vers les biens

idéaux de la vie, écarter l'opposition entre la forme et le contenu, aider la jeunesse à vaincre le mensonge, représenté par l'*Europe*. La tâche de chaque membre et du groupement entier est e chercher les voies qui mènent à travers un monde plein de beautés au « Nouveau Royaume », — association humaine digne de l'univers (*Kosmos*).

Dans toute l'Allemagne, on vit bientôt naître d'innombrables *Wandervogel-Vereine* et autres organisations semblables, où la jeunesse de toutes les classes et de toutes opinions politiques se trouvait réunie. La présence dans ces groupements de jeunes gens différant aussi bien par le milieu social auquel ils appartiennent, que par leurs idées politiques, s'explique par le caractère même de ce qu'on appelle maintenant la *Jugendbewegung* (mouvement de la jeunesse). Ce mouvement tend vers une tâche qui n'a rien à voir avec les buts de tel ou tel autre parti politique et se trouve sur un plan totalement différent. Cette tâche est plus vaste et plus profonde et ne saurait être résumée dans une formule. Il s'agit ici non plus de réformes à introduire dans la vie, mais de la création d'une nouvelle culture.

C'est la notion de l'insuffisance du *Menschentypus* (type humain), créé par la culture allemande des dernières décades, qui a servi de point de départ au mouvement. Cette culture s'était développée sous l'influence dominante de l'État. C'est l'État qui devait fournir une réponse à toutes les questions. C'est lui qui devait donner satisfaction non seulement aux besoins extérieurs, mais encore à tous les besoins intérieurs du citoyen. Le résultat de ce développement fut un nivellement de la vie intellectuelle, politique et économique. Dans tous les domaines, on vit apparaître un type moyen : l'ouvrier et le fonctionnaire moyens, le maître et l'élève moyens, un grand nombre de savants et d'artistes moyens, des parlementaires, des diplomates et des hommes d'État moyens. Certes, le

niveau de ce type moyen était relativement élevé (il suffit de songer au soldat et au fonctionnaire prussiens, à l'ouvrier organisé, etc.), — peut-être même plus élevé que le niveau correspondant dans d'autres pays. Mais, par-ci par-là dans la population, et surtout dans la jeunesse, on commença à comprendre que ce n'est pas le *tüchtiger Fachmann* (spécialiste compétent), produit essentiel de la *wilhelminische Epoche*, qui conduira le pays vers de grands destins. On commença à comprendre que l'avenir d'un peuple ne dépend pas uniquement de la situation économique du pays, de l'importance et de la qualité de son armée et de sa flotte ou de l'activité de l'ouvrier ou du fonctionnaire moyens, mais de l'abondance d'esprits indépendants, d'individus qui osent et qui créent, bref de la richesse de la vie individuelle.

Les événements des dernières années ont considérablement accéléré le développement de cette notion. De plus en plus on voit poindre l'idée que la guerre était un *symptôme* et non pas *la cause* du malheur actuel, que, dans son ensemble et dans d'innombrables détails, elle était le résultat d'un déclin des idéals essentiels de la nation; que, tandis que le bien-être du pays augmentait, le niveau éthique et intellectuel baissait. De plus en plus, on commence à s'apercevoir que la *Kultur* des dernières décades n'avait enrichi la vie que de matière et de fictions matérielles et n'avait abouti qu'à assurer la prépondérance du *tüchtiger Fachmann*, esprit subalterne pourvu de connaissances spéciales, au lieu de créer des personnalités douées d'une certaine résonance, condition première pour exercer une influence morale.

Or, c'est vers de telles personnalités qu'aspire l'Allemagne actuelle et notamment la jeunesse allemande. Tous les jours, dans la presse quotidienne, dans les revues, dans d'innombrables brochures, dans des conférences, dans la société, on entend s'élever l'appel aux « chefs » (*Führer*). Le peuple allemand traverse une période carac-

térisée par une recherche nostalgique des personnalités qui prendraient la direction morale, sinon matérielle du pays, qui imposeraient leur volonté aux masses désorientées, assoiffées d'enthousiasme. Cette nostalgie, d'ailleurs, n'est pas nouvelle. Elle est une aspiration essentielle de la nature allemande, exaspérée seulement par la misère de l'heure présente. Nous en voyons maintenant des manifestations variées, soit qu'elles se présentent sous la forme naïve de légendes dans le genre de *Du fehlst uns* ! (Tu nous manques !) ou *Kehre wieder* ! (Reviens !) accompagnant les portraits de Bismarck et de Frédéric le Grand, soit dans le rêve de certains milieux de voir une « personnalité forte », dictateur ou monarque, s'emparer du pouvoir par un coup d'État, soit enfin dans le désir passionné de la jeunesse de suivre un chef qui répondrait à sa conception de « l'homme nouveau ».

En parlant de « jeunesse », il faut toutefois ne pas perdre de vue qu'il s'agit ici de certains éléments de la jeune génération, de ceux qui tendent vers un nouvel idéal, des «chercheurs», des *Stürmerund Dränger*, et non pas des jeunes gens dont l'âge est l'unique symptôme de jeunesse. Ceux-ci, — et ils sont la majorité, — ne «cherchent» rien. Ils désirent revenir à ce qui a existé avant la révolution. Ils s'enrôlent dans des associations réactionnaires formées d'élèves des écoles secondaires ou d'étudiants qui attendent la libération de tous les maux actuels d'une restauration de l'ancien régime. Ils lancent le cri de guerre du nationalisme, du traditionalisme et de l'antisémitisme. Mais ces éléments, de même, d'ailleurs, que les associations de jeunesses socialistes ouvrières, qui suivent en tout le programme et la tactique des vieux partis socialistes et des organisations syndicales, sont en dehors de ce qu'on entend actuellement par *Jugendbewegung*. Ils n'ont pas un caractère propre à eux, ne s'efforcent pas de se frayer, au prix de douloureuses recherches, des voies répondant aux aspirations de la jeunesse, si

tant est que jeunesse signifie éclosion de nouvelles vitalités, abandon de ce qui est vieux, évangile de nouvelle création.

Mais où sont les « chefs » dans l'Allemagne actuelle ? et surtout où sont ceux qui pourraient attirer vers eux l'immense besoin de foi et d'enthousiasme amassé maintenant dans l'âme de la jeunesse et qui tente vainement de s'objectiver ? L'ancien régime ne favorisait nullement l'éclosion des personnalités marquantes. Il se produisait, au contraire, une sélection à rebours, qui poussait sur l'avant-scène des individus falots, démunis de caractère et d'originalité, fonctionnaires admirablement dressés, connaissant leur ressort dans la perfection, mais se mouvant uniquement d'après le schéma de l'obéissance vis-à-vis des supérieurs et de l'exigeance de l'obéissance de la part des subalternes. Ce ne sont certes pas ces fonctionnaires parfaits, expression symbolique de l'époque précédente, qui sauraient capter l'attention de la jeunesse ardente d'aujourd'hui. De là l'esprit de révolte qui pénètre la *Jugendbewegung*. Celle-ci est, au fond, une lutte des « fils » contre les « pères ». La jeunesse « réduite jusqu'ici à n'être qu'une annexe de la génération aînée », maintenue en dehors de la vie sociale et condamnée à une passivité relative, commence à réfléchir sur elle-même. Elle tente de se créer une vie à elle, indépendante des prescriptions conventionnelles et répondant à l'essence même de la jeunesse, mais qui, cependant, la ferait participer comme facteur spécial à l'œuvre générale. Elle se refuse à n'être qu'un objet de législation. Elle ne veut plus être le récipient recevant passivement les idéals et les conceptions qu'il plaît aux aînés d'y verser. Elle se juge assez forte et assez consciente pour créer une culture à elle, qui l'exprimerait totalement.

Cet état d'esprit devait pratiquement aboutir à une révolte contre les parents et contre l'école existante. Notons, cependant, que cette lutte contre les « parents »

ne prend nullement le caractère d'une protestation contre l'autorité en général. Elle n'est dirigée que contre l'autorité d'autrefois. Celle-ci est nettement discréditée. La jeunesse d'aujourd'hui ne croit plus aux principes canoniques. Elle veut se charger elle-même de l'élaboration des principes sur lesquels elle entend guider sa conduite. Ou plutôt, elle veut en confier l'élaboration aux « chefs » (*Führer*) qu'elle choisira elle-même parmi les siens. Le rôle du « chef » est énorme dans le mouvement de la jeunesse. Chaque groupement a un chef auquel il obéit spontanément. C'est de la présence d'un chef que dépend l'existence du groupement.Le chef disparaissant, celui-ci cesse d'exister. Et si, malgré cette construction des *Jugendvereine*, ceux-ci échappent à une dissolution, la raison en est l'apparition toujours renouvelée de « chefs » qui unissent le groupe.

Ce rôle du « chef » dans les associations de la jeunesse prouverait que le principe qui sert de base tout à le système prussien, à savoir le principe de l'ordre et de l'obéissance (*Befehl und Gehorsam*), a pris si profondément racine en Allemagne, que même le mouvement de la jeunesse, issu d'un esprit de révolte contre l'état de choses établi, n'a pas songé à le supprimer; il s'est contenté de le modifier un peu en l'adaptant aux exigeances des temps modernes. La discipline qui règne dans les associations de la jeunesse est très stricte. Elle ne diffère de celle qui existait dans les organisations traditionnelles que par le fait que l'ordre émane d'un chef, approuvé par la jeunesse elle-même.

La révolte contre l'école existante a commencé, ainsi d'ailleurs que le mouvement entier, avant la guerre, mais c'est au cours des dernières années qu'elle a pris le caractère d'une lutte à outrance. Il faut dire que la revision de la question scolaire est maintenant à l'ordre du jour, non seulement parmi la jeunesse, mais aussi dans les conseils du gouvernement. L'école allemande, dont la réputation

paraissait solidement établie depuis la guerre de 1870 qui, soi-disant, avait été la victoire du maître d'école allemand, passe maintenant un mauvais quart d'heure. De tous les côtés, on entend récriminer contre elle. La guerre de 1914-1918 a détruit l'auréole créée par la victoire de 1870. L'école qui se contentait de préparer des *tüchtige Fachleute*, qui négligeait la culture générale et dont l'éducation civique se bornait au développement d'une foi illimitée dans le monarque, accompagnée d'une stricte discipline militaire et d'un respect de courtisan, paraît avoir fait son temps. N'ayant pas contribué à préparer des hommes qui, au moment nécessaire, auraient fait preuve d'initiative personnelle, de sens politique et d'un ascendant moral qui en imposerait aux masses, cette école est jugée insuffisante. Aussi le gouvernement procède-t-il maintenant à des réformes tendant à une transformation de l'école. Il s'efforce de remplacer l'ancien personnel enseignant, imbu de l'esprit qui régnait du temps de Guillaume II dans les grandes organisations nationalistes, comme le *Flottenverein*, le *Wehrverein*, le *Alldeutscher Verband*, etc., par des cadres plus démocratiques et plus modernes. Il cherche à développer l'éducation civique et politique. Il est décidé à modifier l'enseignement de l'histoire, en faisant une place prépondérante aux considérations sociales, économiques et culturelles, négligées naguère au profit du point de vue dynastique.

Mais cette transformation de l'école que le gouvernement voudrait réaliser en procédant d'une façon calme, méthodique et forcément assez lente, la jeunesse, dont il est question ici, voudrait l'obtenir par une liquidation radicale de l'ancienne école. Et résolument, elle a entrepris contre elle une attaque à fond, destinée à assurer la conquête de l'école par la jeunesse. Renonçant à ne voir en celle-ci que l'intermédiaire entre toute la culture léguée par les générations antérieures et celle d'aujourd'hui, la jeunesse est d'avis que l'école doit préparer une

génération orientée vers la création d'une nouvelle culture. Mais il faut pour cela qu'elle ne se contente pas d'être uniquement un établissement d'enseignement. Il faut qu'elle s'assure un rôle éducateur, qu'elle tende vers l'organisation « de toute la vie de la jeunesse », en amenant celle-ci à coopérer largement à cette œuvre. A l'opposé de ce qui existait jusqu'ici, la vie individuelle des élèves s'étant déroulée entièrement en dehors de l'école, celle-ci doit aider les jeunes gens dans la recherche de leur personnalité et devenir proprement « la maison de la jeunesse ».

On assiste là au commencement d'une lutte qui, tout en comportant une part très considérable d'exagérations et d'erreurs, est néanmoins le symptôme d'un mouvement sérieux, destiné à se poursuivre au cours des années qui viennent.

Il est tout naturel que la revision entreprise par la *Jugendbewegung* dans tous les domaines de la vie intellectuelle et morale n'a pu laisser de côté une question aussi importante que celle des relations sexuelles. La solution sanctionnée par la tradition, à savoir une double morale, l'une, — étriquée et hypocrite, — pour la galerie, l'autre, — extrêmement « large », — pour l'usage personnel, ne saurait évidemment contenter des gens qui luttent pour leur existence intérieure. Il faut constater que la *Jugendbewegung* est fortement teintée d'érotisme, sans toutefois avoir formulé jusqu'ici avec précision son attitude vis-à-vis de la question sexuelle.

Nous avons noté plus haut que la *Jugendbewegung* a pris naissance dans les milieux bourgeois (les classes moyennes instruites), et en ce sens elle pourrait être appelée un mouvement bourgeois. Mais par son esprit, par les aspirations qui lui sont propres, par ce qui constitue sa « force motrice », elle est anti-bourgeoise et nettement révolutionnaire, quoique ses buts n'aient rien à voir avec ceux d'une révolution marxiste. A ce point de vue,

il est très intéressant d'examiner l'attitude des jeunesses ouvrières associées au mouvement, vis-à-vis des buts poursuivis par les « vieux » partis socialistes et les syndicats. Assurance du bien-être matériel, augmentation des salaires, amélioration des conditions du travail, tendance vers l'accaparement du pouvoir politique, instauration d'une république démocratique ou d'un régime communiste, — tout cela n'intéresse guère la jeunesse dont il est ici question. C'est à peine si elle y prête une attention mitigée. Quelle importance la réalisation de ces buts aurait-elle, si l'homme devait rester ce qu'il est ? Aussi la *Jugendbewegung* ne s'arrête-t-elle pas à ces choses qui lui paraissent secondaires. Certes, elle ne méconnaît pas les efforts orientés vers l'établissement de conditions extérieures qui contribueraient à assurer à l'homme une existence digne de lui. Elle est même prête à y coopérer en s'enrôlant dans les différentes organisations socialistes et syndicales qui luttent pour une amélioration immédiate de la vie matérielle. Mais c'est autre chose qui capte son attention. Son regard va plus loin et plus haut. Elle aspire à l'approfondissement du contenu intérieur de la vie, à la création d'un nouveau « style de vie », d'une nouvelle religion, d'une nouvelle morale, d'un nouvel art, bref, d'une culture socialiste de « l'homme nouveau ». Le mouvement n'a pas de but politique nettement défini. Son orientation est en dehors de celle des partis et des doctrines politiques. Il est dirigé vers l'élaboration d'une *Weltanschauung* (conception du monde) capable de donner un sens élevé à la vie et d'inspirer toute l'action intellectuelle et morale de l'homme.

Telles sont les *aspirations* de la *Jugendbewegung*, les sources de sa force dynamique. Qu'a-t-elle réalisé jusqu'ici ?

En essayant d'apprécier les résultats pratiques ou plutôt la « concrétisation » de la *Jugendbewegung*, il s'agit de ne pas perdre de vue son origine. Le mouvement que

nous avons tâché d'analyser est né du besoin de fuir l'insuffisance, l'absurdité et l'amoralité de l'état de choses existant. C'est par là qu'il se différencie surtout de l'aveuglement ou des tendances réformatrices des « pères ». Mais après avoir abandonné les anciens « dieux », la jeunesse s'est arrêtée, indécise. Où aller ? Certes pas vers le libéral, le démagogue, le bohème, l'athée, le dispensateur d'instruction ou d'autres « sauveurs » analogues. Ce n'est pas chez eux que la jeunesse aurait pu trouver le breuvage capable d'étancher sa soif. Aussi assiste-t-on à une dislocation chaotique. Les uns se jetaient dans le passé : dans le romantisme, dans le moyen âge ; d'autres reculaient encore plus loin, dans l'antiquité ; les troisièmes se donnaient pour les adeptes de Rousseau, de Tolstoï, de Bouddha ; d'autres encore se réfugiaient dans le mysticisme. C'était, en somme, la découverte de « nouvelles » voies, qui, au fond, sont extrêmement vieilles. Il n'est que trop naturel que ces expériences finissent presque toujours par une déception navrante, le *Katzenjammer* étant en proportion directe de l'enivrement primitif. En même temps on assiste, comme cela se passe toujours aux époques de crises, à l'éclosion d'un nombre indéfini de doctrines fournissant un *Ersatz* de la philosophie, telles que la théosophie, l'occultisme, etc. On demande à ces doctrines de nouvelles *Weltanschauungen* en remplacement de celles qui ont croulé; on entend parler plus haut que jamais le messianisme, accompagnement habituel des périodes d'esclavage et de misère : tous les jours on voit apparaître des « Jésus » caricaturaux, entraînant un certain nombre d'adeptes, qui, le lendemain, sont prêts à suivre un autre guide indiquant la route qui conduit au « Nouveau Royaume ». Le changement fréquent et précipité de *Weltanschauungen* témoigne de l'ébranlement de toutes les bases de la vie intellectuelle et morale. Mais il dénote en même temps le désir ardent de la jeunesse de trouver des hom-

mes, des « héros », qui puissent capter l'enthousiasme amassé dans les âmes et resté *vaterlos* (orphelin). Le type du « héros » s'est infiniment différencié depuis Carlyle, mais l'aspiration vers lui subsiste dans le cœur des hommes et s'exalte dans le malheur.

Un autre trait qui caractérise la *Jugendbewegung* et qui découle de la même source que celui signalé plus haut, c'est l'esprit de sacrifice. Jeunes gens et jeunes filles quittent la maison paternelle, laissent passer le moment propice pour le choix d'une profession, se condamnent à une existence pleine de privations, parce qu'ils jugent tout cela « peu important ». Se refusant tout, jusqu'au nécessaire, ils sacrifient leurs modestes ressources pour entretenir des publications qui, au bout d'un temps généralement très court, cessent de paraître faute de fonds.

On parle fréquemment de la *Jugendbewegung* comme d'un mouvement fortement teinté de religiosité. Mais cette affirmation manque de justesse, prenant pour le fonds ce qui n'est que signes purement extérieurs. La participation de certains congrès de la jeunesse à des cérémonies religieuses et l'attachement aux vieux chants d'église peut aussi peu être pris pour un symptôme de vraie religiosité, que l'affection pour les anciennes chansons des *Landsknechts* pour une tendance au militarisme. Ce n'est que par deux côtés que la *Jugendbewegung* rappellerait un mouvement religieux : par le profond sérieux et la concentration intérieure avec laquelle elle tend à la revision de toute la culture moderne, et par les rapports des membres de chaque groupement entre eux, rapports ressemblant à ceux qui existent entre les personnes faisant partie d'une même secte religieuse.

Il faut dire que, lancées dans les masses, les aspirations de la *Jugendbewegung* n'ont guère échappé au sort fatal qui guette souvent un mouvement dont la source première était d'inspiration élevée : c'est de tomber dans

la platitude ou plutôt dans ce que les Allemands appellent *Verflachung*, la perte de la profondeur primitive. La *Jugendbewegung* en fournit de nombreux exemples. C'est ainsi que les colonies rurales (*Siedlungen*) où des jeunes filles et des jeunes gens essayent de vivre d'une vie commune — « nouvelle » — dégénèrent fréquemment, deviennent des foyers d'excès érotiques et conduisent à un total écroulement moral, qui parfois a le suicide pour épilogue. Un autre résultat, assez fréquent également, est le *Philistertum*, — mentalité répandue en Allemagne, en général, et qui atteint parfois, chez certains *Jugendbewegte*, un degré supérieur à celui des *Bildungsphilister* habituels, ce degré étant en proportion directe avec le détour fait pour y arriver...

Mais ce qu'on constate surtout dans la *Jugendbewegung*, c'est une dépense infructueuse des forces intellectuelles et morales dans une lutte contre le « problématique » de la vie, une tendance à ériger toute chose en « problème », à chercher des « solutions » et à n'en pas trouver, à perdre son temps à couper les cheveux en quatre et à souffrir de la stérilité des efforts...

Cependant, pour apprécier la *Jugendbewegung* à sa juste valeur, il faut voir en elle ce qu'elle est réellement, à savoir un « commencement » et non pas une « fin ». Ce mouvement est *ein Werdendes*, un devenir, un phénomène qui évolue. Et comme tel, il est sujet à des changements très importants, tout en conservant l'idée première qui est la nécessité d'une revision de la *Kultur* actuelle. Il serait exact de dire que la jeunesse dont nous parlons sait nettement ce qu'elle veut quitter. Mais elle ne sait pas au juste à quoi elle veut en venir. Toutefois on pouvait constater déjà, tout récemment, une modification assez caractéristique. : le déplacement du centre de gravité des jeunes gens de vingt ans aux hommes de trente. On voit s'accentuer l'influence d'hommes suffisamment jeunes pour posséder la souplesse nécessaire

pour une régénération intellectuelle et morale, et assez mûrs pour tirer les conséquences de l'expérience tragique des dernières années. Le type du romantique rêveur, qui se dissout entièrement dans des recherches stériles, paraît avoir déchu(*hat abgewirtschaftet*) et semble devoir céder la place à l'homme d'action.

L'avenir seul pourra montrer si la *Jugendbewegung* est capable de créer de nouvelles forces culturelles. La jeunesse actuelle est un pèlerin errant entre deux mondes. Ses mouvements sont chaotiques et manquent de cohésion. Ses excès, son ivresse extatique alternant avec un profond désenchantement, son impatience de détruire pour recommencer selon de nouvelles données, sont autant de signes du cataclysme qui vient de ravager l'âme allemande. Mais ce qui est particulièrement symptomatique et pour cela même mérite d'être observé avec attention, c'est le fait suivant : une notion qui, autrefois, germait dans l'esprit de quelques individus, en les mettant en opposition avec leur temps, à savoir l'idée que la direction dans laquelle le développement du peuple allemand était orienté depuis un demi-siècle ne saurait conduire à un grand avenir humain, se trouve admise et proclamée par une génération entière.

RÉGINA ZABLOUDOVSKY.

SOUS LA HACHE ROMAINE

—

JOURNAL D'UN OBSERVATEUR

1er mars 1923. — Voilà bientôt quatre mois que M. Mussolini est au pouvoir. Peut-on dire qu'il a réalisé les espoirs mis en lui ? S'il ne les a pas encore réalisés, il ne les a pas déçus non plus. Seuls pourraient se prononcer ceux qui croient que l'œuvre que des générations entières n'ont pas su accomplir, sous un régime normal, un dictateur le peut, en quelques mois, par le seul mouvement de sa baguette magique. « Un dictateur », ai-je écrit, et non pas une dictature, car, sauf l'exercice, volontaire et décidé, des facultés de commandement de M. Mussolini, tous les organes du vieux régime constitutionnel italien continuent à fonctionner comme devant, y compris le parlement. Le geste même par lequel le dictateur, dans son premier contact avec la Chambre, demanda et obtint, presque sans opposition, les pleins pouvoirs, en matière financière, jusqu'au mois de décembre 1923, n'était pas sans précédent dans l'histoire de l'Italie unifié. Le dernier ministère auquel ils avaient été accordés, et dans une mesure plus large encore, avait été le ministère Salandra, lors de l'intervention de l'Italie dans la guerre. Et d'autres, après et avant lui, ne s'étaient pas gênés pour légiférer par simples décrets, sans que personne ait crié à la dictature. On a crié d'autant moins cette fois-ci que la logique des choses, plus que la volonté de M. Mussolini, s'accordait avec des motifs d'autre nature pour faire sentir aux parlementaires l'inéluctabilité de cette solution. L'équilibre du budget était devenu, pour le

pays, une question de vie ou de mort. Sous la pression de l'opinion publique, les parlementaires italiens étaient acculés à se charger eux-mêmes d'édicter une série de mesures qui leur auraient assuré l'hostilité des groupes les plus influents de leurs électeurs. Car, ce qui rendait et ce qui rend encore plus précaire la question de l'équilibre du budget italien, c'est l'énorme accroissement des dépenses de la bureaucratie pendant la guerre et le cumul infini des subventions qu'une politique ininterrompue de protectionnisme, tantôt en faveur de l'industrie, tantôt en faveur de l'agriculture, ou des organisations coopératives, mutualistes, syndicales, fait peser sur l'Etat.

On ne pouvait procéder à la réduction au minimum de la bureaucratie et à la suppression du protectionnisme sans rencontrer l'impopularité chez les électeurs. En se chargeant d'une tâche aussi difficile, Mussolini est parvenu à libérer les élus du suffrage universel d'une angoisse bien explicable.

Il les a, d'ailleurs, convoqués déjà à trois reprises, leur montrant ainsi qu'il n'entend pas gouverner sans eux. Il les a associés, par leur vote, à des décisions importantes de politique étrangère ; il les a appelés à sanctionner le traité de Rapallo, les conventions de Washington, les accords commerciaux avec la France, l'Espagne, et d'autres de moindre importance.

§

15 mars. — C'est sur le terrain de la politique étrangère que M. Mussolini a étonné le plus ceux qui s'attendaient à le voir, en arrivant au pouvoir, bousculer et renier la tradition établie par ses prédécesseurs. S'il ne s'était pas réservé pour lui-même, avec la direction de la politique intérieure, celle des affaires extérieures, peut-être la politique étrangère du gouvernement fasciste eut-

elle été bien différente, bien plus audacieuse qu'elle ne l'a été.

A travers les variations qu'il a subies en passant par les trois congrès nationaux du parti, le programme du Fascisme, en matière de politique extérieure, avait fini par paraître, au dernier congrès, à Naples, comme dépassant, par la violence de ses formules, le programme même du parti nationaliste, expansioniste et impérialiste.

On avait pu entendre, à Naples, des orateurs parler non seulement de la nécessité de déchirer ce traité de Rapallo auquel M. Mussolini avait donné, lorsqu'il fut conclu, son adhésion, mais, reprenant des grifes oubliés, on avait parlé du traité du Bardo et des droits italiens en Tunisie.

Le jour où, installé à la Consulta, au centre du mécanisme de la diplomatie italienne, M. Mussolini a pu voir, de près, combien ses rouages étaient délicats, il a fait ce que tous les hommes ayant charge d'âmes ont toujours fait ; la prudence est devenue pour lui la première des vertus... Son premier geste a été de rassurer la France et les Alliés : pas de révolution à craindre dans les rapports de l'Italie avec eux. Si jamais des débats sur des revendications anciennes doivent recommencer un jour prochain, — M. Mussolini en a donné la garantie, — ce sera dans un esprit d'amitié et de conciliation, comme au temps des plus sages de ses prédécesseurs.

Tout au plus peut-on le soupçonner de partager quelques-unes des idées qu'un de ces derniers, M. Sforza, avait en matière d'équilibre européen : elles se résumaient dans l'aspiration à l'établissement d'une alliance continentale, où l'Allemagne devrait avoir sa place à côté de la France, équitablement satisfaite dans la juste exigence de la réparation de ses ruines. Quoi qu'il en soit, il apparaît clairement que M. Mussolini ne songeait nullement à modifier les directions, paisibles et amicales, que la politique italienne a suivies, généralement, depuis trois ans. Il a montré tout particulièrement ses bonnes inten-

tions dans la question des rapports avec la Yougo-Slavie. C'est grâce à lui que le traité de Rapallo, resté lettre morte pendant deux ans et demi, a pu finalement entrer en application. Pour que ce soit parfait, il ne reste qu'à résoudre les questions secondaires, se rapportant au régime de Fiume. On y travaille, en ce moment.

§

12 avril. — Est-ce l'expérience, vite acquise, des bienfaits de la sagesse en matière de politique extérieure, qui a contribué à donner à M. Mussolini un sens d'équilibre et de modération, qui a enlevé à ses adversaires toute raison sérieuse de se plaindre, en ce qui concerne sa politique intérieure ? On est tenté de le croire.

Assurément, si on devait s'arrêter à la forme outrancière des discours que lui et quelques-uns de ses collaborateurs ont prononcés ces derniers jours, où les menaces contre ses adversaires de la veille foisonnent, on devrait conclure que le régime qui a été instauré en Italie est un régime de violence sans plus l'ombre de liberté. Mais ce n'est là que de la violence verbale. Voyons plutôt les faits.

On circule, on parle, on se réunit publiquement en Italie. Des journaux d'opposition paraissent comme auparavant. Des congrès se tiennent, et l'on peut même, comme dans le congrès du parti populaire de Turin, critiquer ouvertement le dictateur.

Il n'y a pas encore, autant qu'on sache, ni censure, ni cabinet noir, ni état de siège ; et les prisons politiques ne sont pas beaucoup plus peuplées qu'auparavant. Même les attaques des « chemises noires » contre les socialistes, les populaires et les communistes, après les rappels à l'ordre du chef du gouvernement, suivis, en certains endroits, d'arrestations et de dénonciations des agresseurs aux juges, ont cessé presque partout.

Il est vrai qu'une note d'une agence qui se vante d'être

officieuse, l'agence Volta, est venue informer le public, il y a quelques jours, que « le régime fasciste proprement dit n'a pas encore commencé.. et que la période actuelle n'est qu'une période préparatoire, due à un gouvernement de liquidation... »

§

30 avril. — Toutefois, malgré l'absence actuelle de faits capables de justifier des plaintes sérieuses contre l'esprit fondamental de ce régime, il est indéniable que de gros obstacles, qu'on pouvait ne pas apercevoir hier, mais nettement visibles aujourd'hui, se dressent sur le chemin du dictateur. Sans prétendre les énumérer tous, bornons-nous à signaler les plus apparents.

Tout d'abord, il est un fait que M. Mussolini, dans le masque duquel beaucoup de gens aiment à découvrir les traits de Napoléon, a agi, en montant au pouvoir, à l'égard de ses adversaires, d'une façon bien différente de son illustre sosie. Il ne s'est pas soucié, jusqu'à présent, de diminuer le nombre de ses ennemis ; il s'est presque attaché à les multiplier. Voici, par exemple, ce qui s'est passé pour la franc-maçonnerie, en Italie.

Depuis la fondation du royaume, à laquelle ses affiliés avaient directement contribué, grâce à l'abstention des catholiques qui leur avaient laissé le champ libre, la franc-maçonnerie avait pu établir, dans toutes les branches de l'administration de l'État, des hommes à elle ; même lorsque les titulaires des ministères n'appartenaient pas à la secte, il leur fallait, pour gouverner, compter avec elle. Sa faculté d'adaptation à tous les changements lui avait toujours rendu facile la tâche de marcher avec le pouvoir. Le Fascisme n'avait rien à craindre d'elle, à une condition cependant, qu'il voulût se prêter à lui faire sa part dans la nouvelle vie de l'Italie.

Les chefs du Grand-Orient de Rome ne doutaient pas de la possibilité de vivre en harmonie avec M. Mussolini,

lorsqu'au jour de la marche sur Rome, ils se décidèrent à publier un manifeste, saluant les vainqueurs. Ils se sont sentis profondément déçus quatre mois plus tard, quand M. Mussolini, irrité par un ordre du jour voté à une réunion des délégués des loges en faveur du maintien des libertés constitutionnelles, a fait décider par le Grand Conseil de direction fasciste d'interdire aux membres fascistes francs-maçons de continuer à faire partie des loges.

A cette dure sentence n'ont pas même réussi à se soustraire les francs-maçons schismatiques qui, réunis autour de la grande loge de rite écossais siégeant à Rome, place du Gésu, ont multiplié, sans mesure, des manifestations de fidélité et d'attachement à M. Mussolini.

La conclusion de l'épisode est claire : il semble difficile de trouver, aujourd'hui, dans les masses, assurément considérables, des francs-maçons italiens, des hommes qui puissent, désormais, nourrir de l'enthousiasme pour le Fascisme.

§

1er mai. — Peut-on dire que ce que le Fascisme a perdu par ses excommunications contre la franc-maçonnerie, il l'a retrouvé du côté catholique? Il serait difficile de l'affirmer. Assurément, l'attitude que le Fascisme a prise vis-à-vis du Vatican était faite pour lui assurer les sympathies du catholicisme. M. Mussolini a pu démontrer, par les faits, combien peu répondait à ses projets l'image parue, quelques semaines avant la marche sur Rome, dans le *Popolo d'Italia*, son journal, où le dessinateur, pour symboliser l'aspiration des fascistes, avait représenté la coupole de Saint-Pierre découronnée de sa croix, à laquelle il avait substitué le faisceau triomphant des licteurs romains. Personne, parmi les catholiques, ne pourrait plus douter aujourd'hui du caractère d'une politique marquée à l'égard du Saint-Siège et du catholicisme par les mani-

festations les moins équivoques, telles que le retour du crucifix dans les écoles, le rétablissement de l'enseignement religieux, la protection nouvelle accordée aux congrégations religieuses italiennes à l'étranger, l'apologie, faite par M. Mussolini au Parlement, de la Papauté.

Et malgré cela, on se tromperait fortement si l'on croyait que le Fascisme est devenu populaire auprès des foules catholiques d'Italie. Car le Vatican, qui n'a pas caché ses sympathies soit par la voie de ses évêques et de ses cardinaux, soit par l'organe de *l'Osservatore Romano*, ne peut pas être confondu avec la masse des croyants, laquelle, depuis quatre ans, par la fondation d'un parti à base catholique, mais non confessionnel, comme le Parti populaire, pratique vis-à-vis du Saint-Siège, sur le terrain politique, une indépendance presque absolue.

Or, cette masse, nous l'avons vu, n'a pas été ménagée au cours de la lutte que le Fascisme a soutenue pendant deux ans. Elle a vu tomber, parmi les victimes, sous les coups des agresseurs, beaucoup de ses organisateurs ; elle a vu, parfois, flamber, en une heure, le fruit de longues années d'efforts et de labeurs accomplis sur le terrain de l'action coopérative et syndicale. Elle s'est vue confondue, dans la bataille, avec les communistes et les socialistes, souvent sans justification.

Pour détruire les rancœurs que la violence de la lutte avait laissées dans le cœur de cette masse catholique, M. Mussolini a eu, le 31 octobre, en composant son ministère, un geste heureux : il a appelé deux membres du parti populaire à siéger parmi ses ministres ; il leur a adjoint le lendemain quatre sous-secrétaires d'État, pris également dans leur parti. Mais le coq n'avait pas chanté trois fois que, déjà, les journaux fascistes proclamaient que le choix de ces hommes s'expliquait tout simplement par leur valeur personnelle, et que, s'ils avaient été appelés à siéger dans un gouvernement fasciste, ce n'était nulle-

ment comme représentants d'un parti contre lequel la bataille n'était pas terminée. Et, pour établir la vérité de cette affirmation, le lieutenant principal de M. Mussolini, M. Bianchi, devenu secrétaire général au ministère de l'Intérieur, annonçait comme décidée la substitution du système électoral majoritaire à ce système proportionnel qui avait permis au parti populaire de naître et de s'accroître sur le chemin parlementaire. En même temps le même M. Bianchi et d'autres de ses collègues répétaient un leit-motiv qui contribuait à irriter les catholiques organisés, à savoir que les satisfactions déjà données par M. Mussolini à leur programme de revendications religieuses enlevaient toute raison d'être à leur parti, dont on exigeait la disparition.

L'effet de cette attitude n'a pas tardé à se manifester. Le 12 avril, 3.000 délégués des sections du parti populaire se sont réunis en congrès à Turin. C'était la première assemblée d'un parti, autre que le Fascisme, qui, depuis la révolution d'octobre, osait se réunir. Dès le premier jour, les sentiments des congressistes, représentant environ deux cent mille adhérents, ont eu l'occasion de se manifester. Les partisans d'une collaboration étroite avec le Fascisme ne manquaient pas dans la salle. Mais on a pu voir, dès la première séance, qu'ils ne formaient qu'une toute petite minorité. L'un d'eux, M. Pestalozza, député, qui a eu le courage de déclarer que M. Mussolini était pour lui « un homme providentiel », a été hué par les quatre cinquièmes de la salle et a dû renoncer à parler. Les orateurs qui ont reçu les applaudissements de l'assemblée furent ceux qui réclamaient pour leur parti, contre la thèse fasciste, le droit de vivre. Le plus acclamé fut le secrétaire politique de l'organisation, l'abbé Sturzo, contre lequel la presse fasciste avait dirigé ses attaques les plus vives, et qu'on avait espéré voir résigner ses fonctions à la veille du congrès.

Conséquence : Quelques jours plus tard, départ des

ministres populaires du ministère Mussolini, malgré le vote, par la majorité du groupe populaire du Parlement, d'un ordre du jour, exprimant, comme ses représentants au pouvoir le lui avaient demandé, le désir de continuer à collaborer avec le dictateur.

§

15 mai. — Ce n'est pas non plus du côté libéral que le Fascisme a pu, par son attitude, se concilier des adhérents et des sympathies. Si quelques-uns des groupes multicolores qui formaient la masse, si longtemps dominatrice, du libéralisme italien avaient pu s'illusionner sur les dispositions du Fascisme à leur égard, leurs illusions ont dû tomber, quand le Fascisme, par la voix de son chef, a rappelé que la marche sur Rome avait marqué la fin de toutes les anciennes coteries cachées sous les oripeaux des avocats de la liberté. Et pour que personne ne puisse plus s'y tromper parmi les libéraux, M. Mussolini vient de dicter à leur intention le plus formidable réquisitoire qu'on ait jamais écrit contre la « liberté ». Je recopie ici la partie essentielle de cet article, paru dans le dernier numéro de *Gerarchia*. Il sert à fixer la position de M. Mussolini en face des partis qui furent pendant soixante-trois ans les maîtres de l'Italie.

Le libéralisme n'est pas le dernier mot ; il ne représente pas la formule définitive de l'art de gouverner. Il n'y a pas dans cet art, difficile et délicat, qui travaille sur la matière mobile la plus réfractaire, car il travaille sur les vivants et non pas sur les morts, il n'y a pas, dans l'art politique, l'unité aristotélique de temps, de lieu et d'action. Les hommes ont été gouvernés, d'une façon plus ou moins heureuse, de mille façons différentes. Le libéralisme est la méthode du XIXe siècle, qui n'est pas stupide selon ce que Daudet prétend, car il n'y a pas de siècle stupide et de siècle intelligent, mais il y a de l'intelligence et de la stupidité qui alternent dans des proportions plus grandes ou moindres dans chaque siècle. Il n'est pas sûr que le libéralisme, méthode de gouvernement bonne pour le

XIXᵉ siècle, c'est-à-dire pour un siècle dominé par deux phénomènes essentiels, le développement du capitalisme et l'affirmation de la notion de nationalité, doive nécessairement être bons pour le XXᵉ siècle, qui s'annonce déjà avec des caractères très différents de ceux du siècle précédent. Le fait vaut plus que le livre, l'expérience plus que la doctrine. Or les plus grandes expériences de l'après-guerre, celles qui sont en état de mouvement sous nos yeux, marquent la défaite du libéralisme. En Russie et en Italie, il a été démontré que l'on peut gouverner du dehors, au-dessus et contre toute idéologie libérale. Le communisme et le fascisme sont en dehors du libéralisme. En somme, en quoi consiste ce libéralisme pour lequel, d'une façon plus ou moins oblique, s'échauffent aujourd'hui tous les ennemis du Fascisme ? Est-ce que le libéralisme signifie suffrage universel, et d'autres choses analogues ? Est-ce qu'il veut dire qu'il faut tenir ouverte en permanence la Chambre, afin qu'elle étale le spectacle indécent qui avait soulevé le dégoût général ? Est-ce qu'au nom de la liberté, il faut laisser à quelques-uns la liberté de tuer la liberté de tous? Est-ce qu'il faut ainsi assurer une place à ceux qui déclarent leur hostilité envers l'État et travaillent activement à le démolir ?

Le Fascisme jette au panier les théories libérales. Lorsqu'un groupe ou un parti se trouve au pouvoir, il a l'obligation de s'y fortifier et de se défendre contre tous. La vérité manifeste, désormais, même aux yeux de ceux qui sont aveuglés par le dogmatisme, est celle ci : des hommes sont peut-être fatigués de liberté ; ils en ont fait une orgie ; la liberté n'est plus, aujourd'hui la vierge chaste et sévère pour laquelle les générations de la seconde moitié du dernier siècle ont combattu.

Sur les jeunesses troublées et âpres qui se présentent au crépuscule matinal de la nouvelle histoire, il y a d'autre paroles qui exercent une fascination beaucoup plus grande. Ces paroles sont : ordre, hiérarchie, discipline.

Ce pauvre libéralisme, qui gémit et se bat pour une plus grande liberté, véritablement il retarde. Il est complètement en dehors de toute compréhension et de toute possibilité.

On parle de semences qui retrouveront le printemps. Ce sont des plaisanteries. Il y a des semences qui meurent sous le linceul de neige. Le Fascisme, qui n'a pas craint de s'appeler réactionnaire, lorsque plusieurs des libéraux d'aujourd'hui étaient devant lui triomphants, ne craint pas, aujourd'hui, de se déclarer anti-libéral. Le Fascisme ne tombera pas victime de certains artifices banals. Que l'on sache une fois pour toutes que le

Fascisme ne connaît pas d'idole et n'adore pas de fétiches : il a, déjà, passé, et, si cela est nécessaire, il repassera encore tranquillement sur le corps plus ou moins décomposé de la Déesse Liberté.

La publication de cet article a suffi pour faire avorter des tentatives d'approche que des hommes et des publicistes des anciens partis de gouvernement ébauchaient depuis novembre. « Que ceux qui ont des oreilles pour entendre, entendent ! » s'est écrié, en commentant la parole de M. Mussolini, M. Bianchi. Les principaux organes libéraux ont entendu. Ils sont rangés, loin du Fascisme, dans le camp de l'opposition

§

17 mai. — Seul de tous les groupes politiques, le groupe nationaliste, avec lequel le Fascisme a tant de traits communs, a réussi à faire fléchir les directions exclusivistes données par le chef du gouvernement à ses amis.

En vérité, les rapports entre les deux partis, à la veille de la marche sur Rome, avaient été troublés dans certaines provinces par une rivalité de fonctions plutôt que par un antagonisme de doctrines. Le nationalisme monarchiste s'était efforcé de garder, constamment, une attitude amicale à l'égard du Fascisme, au temps où M. Mussolini le définissait comme un mouvement à « tendances républicaines ». Les escouades des « chemises bleues », créées par les nationalistes, avaient pu collaborer, presque partout, sans se préoccuper des différences de principes, avec les chemises noires. Dans le ministère composé par M. Mussolini, les nationalistes étaient représentés par M. Federzoni, ministre des Colonies, et par M. Rocco, sous-secrétaire aux Finances. On aurait pu trouver que la part qui leur était faite, en comparaison de celle qui était accordée, au sein du gouvernement, à des partis beaucoup plus éloignés de l'armée des vainqueurs, était plutôt faible. Mais les nationalistes firent bonne conte-

nance. Ils mêlèrent leurs voix au chœur des fascistes, le jour du défilé monstre qui consacra la victoire. Aucun groupement politique n'a montré, à l'égard du Fascisme un désintéressement plus grand. On a pu en douter le jour où M. Mussolini, ayant décidé le passage dans une milice nationale permanente des meilleurs éléments de l'armée des chemises noires, a ordonné la dissolution immédiate de toutes les autres organisations militaires de partis. C'était l'arrêt de mort pour les « chemises bleues ». Leurs chefs ont essayé de résister, puis, après des négociations, ils ont cédé. Les chemises bleues disparues, l'organisation politique nationaliste ne devait pas leur survivre. Une commission, nommée pour régler les rapports entre les deux partis, a fini par proposer l'absorption du nationalisme dans le Fascisme. La décision a été sanctionnée par le conseil national du nationalisme à Rome, dont le principal membre, M. Enrico Corradini, vient de recevoir, comme récompense, sa nomination de sénateur. Quelques-uns de ses collègues, comme M. Paolucci et M. Maraviglia, sont passés dans le conseil de direction du parti fasciste et la fusion a été accomplie, de nom du moins. Car quelques sections importantes, comme celle de Milan, ont eu un geste de rébellion. D'autres, qui avaient été fondées tout récemment dans le Midi, avec des éléments des vieux partis libéraux, désireux de se réfugier, après la marche sur Rome, dans un abri sûr, s'obstinent à vivre encore.

Séparé, plus que jamais, par des abîmes des groupes rouges de toutes gradations, — auxquels, par son attitude et par ses actes (il vient de faire arrêter les rédacteurs de l'*Avanti* et décréter la suppression de la fête du 1er Mai), il ne laisse plus le moindre espoir de salut, — M. Mussolini s'est dressé même contre une tentative de pacification générale entre les organisations syndicalistes dont d'Annunzio, de sa solitude de Gardone, semblait prêt à prendre l'initiative. L'effet de cette tactique combattive,

M. Mussolini le sait et le proclame, c'est qu'il ne peut compter que sur les forces qui ont reçu directement par lui le baptême pour accomplir la tâche, à peine ébauchée, de la transformation de l'Etat italien.

§

2 juin. — Les esprits les moins disposés au scepticisme pourraient être portés à douter des dispositions spirituelles des troupes de M. Mussolini à le suivre jusqu'au bout. Ce qui leur manque, c'est l'unité d'esprit. Par la rapidité avec laquelle le Fascisme a procédé à sa levée en masse, beaucoup d'éléments, foncièrement en antagonisme entre eux, y sont entrés. Quel que soit le travail accompli pour les fusionner, ce travail n'a pu aller jusqu'à faire disparaître le contraste entre deux ordres d'intérêts divergents qui répondent aux deux formes différentes que le Fascisme s'est données : le Fascisme des milices et le Fascisme des syndicats. Le premier est représenté par une élite aux tendances nettement individualistes, le second par trop d'éléments qui étaient, jadis, des meneurs extrémistes et qui, en changeant de drapeau, n'ont pas changé de nature. Je ne parle pas ici de la foule qui les a suivis sur leur nouveau chemin, soit par opportunisme, soit par habitude. Lorsque l'organisation syndicale du Fascisme a commencé à se former, des craintes avaient été émises de plusieurs côtés. Je me souviens, entre autres, d'un article de M. Cabiati, publié dans la *Stampa* de Turin, il y a un an, où il disait : « Le syndicalisme fasciste ne tardera pas à se développer lui aussi sur le terrain de la lutte des classes. » Des démentis furent donnés, alors, par des écrivains fascistes à cette assertion. Cependant, des faits qui semblent donner raison au prophète se sont déjà produits. Ils tendent à se multiplier.

Entraîné par le nombre, par la nécessité de donner satisfaction aux besoins, aux aspirations de leurs affiliés, les syndicats fascistes prennent déjà, en plusieurs en-

droits, contre les patrons industriels et agraires, une attitude de bataille qui s'accorde très peu avec la doctrine de la collaboration des classes pour la réalisation de laquelle les milices fascistes se sont battues.

Le langage que tient l'organe des corporations fascistes, le *Lavoro d'Italia*, les sommations qu'on peut y lire périodiquement à l'adresse des patrons, constituent la preuve de la persistance d'un état d'esprit et d'une tendance qu'on avait pu croire disparus et auxquels ce qu'il y a de plus clair dans la doctrine de M. Mussolini s'oppose.

Mais les faits sont bien plus éloquents. Les chroniques du syndicalisme fasciste s'enrichissent encore de narrations de grèves, proclamées pour contester aux patrons le droit de renvoyer leur personnel, et qui aboutissent, parfois, comme à Monfalcone, à l'occupation, par les ouvriers, de chantiers privés. A Crémone, des cheminots fascistes, appuyés énergiquement par leur chef, M. Farinacci, se sont insurgés avec succès contre le premier décret émis pour la réalisation de l'un des points cardinaux du programme de M. Mussolini : le transfert de la gestion des chemins de fer de l'État à l'industrie privée.

Ailleurs, en Toscane, ce sont des fermes qui sont occupées par des paysans fascistes en rupture avec leurs maîtres. Et sur une plus vaste échelle, et avec une âpreté plus grande, un conflit, bien plus systématique, vient d'éclater entre la principale organisation des patrons agricoles, la Confédération générale de l'agriculture, et la Fédération paysanne fasciste, laquelle, par la voix du secrétaire général des corporations fascistes, M. Rossoni, vient de refuser à la première non seulement le droit qu'elle semblait s'être attribué de donner des conseils au gouvernement, mais le droit même à l'existence.

A ceux qui objectent qu'en agissant ainsi, il ramène l'action syndicale sur le terrain de la lutte des classes, M. Rossoni, dans le *Lavoro d'Italia*, répond ainsi :

A ces faux économistes, qui travaillent d'imagination, nous disons, tout de suite, que la lutte entre les classes, sous ses aspects divers, peut très bien se dérouler et se présenter même comme inéluctable.

Déjà la veille, dans le *Popolo d'Italia*, M. Donato Bachi, chef des *Fasci* de Turin, avait, dans une interwiew, regretté le fait que la lutte pour l'amélioration matérielle de la classe ouvrière se déroulât sous ses formes anciennes. Il semblait toutefois résigné à admettre que le syndicalisme fasciste subît « les systèmes des syndicalismes qui l'ont précédé ». Mais d'autres parmi les chefs manifestent une opinion opposée. Tel M. Cesare Forni, capitaine des chemises noires, « organisateur agraire » du parti, dont les critiques véhémentes contre les syndicats viennent d'aboutir à un duel avec son collègue M. Giunta, député de Trieste ; tels les rédacteurs du *Nuovo Paese*, le quotidien fasciste de Rome, qui reprennent à leur compte la menace formulée par le ministre actuel des Finances, M. de Stefani, un fasciste de la première heure, dans un rapport au dernier congrès de Naples :

Il faut avoir le courage d'agir contre les syndicats nationaux (les corporations fascistes), lorsqu'ils ne respectent plus les conditions auxquelles la liberté de s'organiser leur a été accordée.

Alors une question surgit : Ceci tuera-t-il cela ?

§

4 août 1923. — Les journaux fascistes reprennent, ces jours-ci, une vieille antienne. Ils annoncent la « seconde marche », le « second temps » de la marche sur Rome. Non, la marche, la révolution fasciste est accomplie. Elle ne recommencera pas : du moins, tant que le chef du fascisme et le chef du gouvernement italien s'appelleront du même nom.

Malgré toutes les hyperboles menaçantes de sa presse,

le fascisme n'échappera pas à la loi t aditionnelle qui gouverne, depuis des siècles, les mouvements des masses en Italie et qui, après de courtes périodes de débordements, les ramène, constamment, dans le sillon de la vie normale. Trente siècles de pratique du droit romain dans le pays où il est né imposent, même aux plus échevelés des groupements politiques, l'obéissance à cette loi de l'esprit italien. Il en est du fascisme et des hommes qui le dirigent ce qu'il en a été, dans les dernières vingt années, de ces mouvements révolutionnaires artistiques, dont le futurisme a été le prototype : après des bouillonnements inévitables, ils se sont évanouis. Leurs représentants les plus résolus, tel Papini, sont retombés dans les chemins du classicisme et de l'orthodoxie.

Du reste, contre qui, contre quoi, la « révolution fasciste » pourrait-elle se déclancher encore ? Il n'y a plus de partis puissants, dressés contre M. Mussolini et ses escouades. A droite, le parti nationaliste, qui leur avait tenu compagnie dans la préparation de la « marche », a disparu, absorbé par elles. Les libéraux de droite, qui reconnaissent M. Salandra comme leur leader, malgré quelques coups d'épée portés, dans l'ardeur de la polémique, par M. Mussolini à leur chef, se proclament ses amis, ses admirateurs chaleureux. Le parti populaire, divisé et désorienté, surtout après le départ de son secrétaire politique, don Sturzo, multiplie, tous les jours, des protestations de loyalisme, plus senties chez les uns, moins chez les autres. Les libéraux démocrates qui obéissent à M. Giolitti sont presque dans le même état d'esprit, mélange de satisfaction réelle, de lassitude et de résignation. On retrouve cet état d'esprit chez les autres fractions libérales, même chez les rares parlementaires restés fidèles à M. Nitti. Le groupe des socialistes réformistes, sur lequel s'appuyait, jadis, M. Bonomi, est dispersé. Il restait, au mois dernier, un seul bloc d'adversaires, le bloc constitué par les fractions dans les-

quelles s'est brisé l'ancien parti socialiste « officiel ». Elles étaient quatre : socialistes unitaires, socialistes centristes, socialistes maximalistes, communistes enfin. L'arc-en-ciel s'est enrichi, depuis quinze jours, de deux nuances fraîches : les socialistes « girondins » (1) et les « labouristes ». Moins importants les premiers, beaucoup plus les seconds, parmi lesquels se trouvent les plus influents des chefs des syndicats, ils ont en commun ce trait essentiel, le ralliement au fascisme (2).

Vraiment ce qui reste d'opposants réels au gouvernement de M. Mussolini n'est pas suffisant pour justifier la reprise d'une offensive générale de la part du fascisme.

Cependant M. Mussolini lui-même ne dédaigne pas de faire sentir l'annonce menaçante, ou plutôt, dans ses discours, il passe, avec une facilité déconcertante du ton de l'intransigeance à celui de la tolérance et inversement. L'avenir du fascisme et de l'Italie dépend de la solution de l'antinomie que ces discours révèlent.

Deux conceptions de l'Etat semblent alterner, depuis novembre 1922, dans l'esprit de M. Mussolini. Un jour c'est l'Etat fasciste, réservant aux fascistes les responsabilités gouvernementales et les bénéfices connexes, le lendemain, c'est l'*Etat* tout court, ouvert à toutes les classes et utilisant toutes les compétences, que M. Mussolini semble vouloir réaliser.

Sans doute, c'est de la seconde conception que le dic-

(1) On les appelle ainsi du nom d'un journal qu'ils viennent de faire paraître : *La Gironda*.

(2) Au moment où ces lignes paraissent, un « parti labouriste » est en formation. Son éclosion est due, directement, aux avances faites par M. Mussolini, dans un discours à la Chambre, à la Confédération générale du travail, à laquelle il n'a pas hésité à offrir un pacte de paix, sinon d'alliance et de collaboration ministérielle. Les conditions de ce pacte ont été discutées dans une conversation que les chefs de la Confédération ont eue avec M. Mussolini lui-même. Sanctionnant ces pourparlers, le Conseil des délégués des syndicats a voté un ordre du jour où la séparation, souhaitée par M. Mussolini, de la Confédération du parti-socialiste est proclamée, et l'appui promis à n'importe quel gouvernement favorable à l'action syndicale, le gouvernement fasciste non exclu.

tateur s'inspirait lorsqu'il constitua son premier ministère, en confiant à d'autres qu'à de purs fascistes des portefeuilles importants. Voilà que depuis la démission des ministres populaires (avril 1923), l'idée de l'Etat fasciste semble avoir retrouvé, dans l'esprit du « dictateur », la faveur ancienne.

Un problème, identique à celui qui semble troubler M. Mussolini, se posa jadis à l'esprit des chefs d'un autre parti, réalisateur d'une autre révolution, qui, par des méthodes assez analogues à celles employées par les « chemises noires », firent, il y a soixante-quatre ans, l'unité de l'Italie. A ce moment-là aussi, les libéraux italiens, qui ne formaient qu'une minorité, se trouvèrent placés devant le dilemme d'organiser le nouvel Etat ou comme une chose à eux ou comme un patrimoine de tous, à la prospérité duquel il fallait intéresser même les groupes qui n'avaient pas participé à la révolution. Malgré les conseils de quelques-uns de leurs chefs, comme Silvio Spaventa, préconisant la formation d'un Etat, supérieur aux partis, les libéraux italiens de 1860 se décidèrent en faveur de la formule oligarchique. Et l'Etat sorti de la révolution unitaire a offert, pendant longtemps, le spectacle d'un assemblage de provinces conquises, sur le sol desquelles les conquérants restaient campés, confiants dans la force de leurs armes, exploitant leurs privilèges, sans aucune communion d'esprit et de sentiments avec la majorité de la nation. L'histoire des derniers soixante ans de la vie publique italienne, aboutissant, à travers des épisodes de troubles et de scandales, à travers les intrigues et la dégénération parlementaire, à la sarabande bolchevique et à la « révolution » fasciste, montre, assez clairement, les effets du choix que les classes politiques dominantes firent alors. Elles en sont mortes et l'Italie a failli en mourir avec elles.

M. Mussolini voudra-t-il répéter l'erreur ? Le fascisme gardera-t-il l'attitude d'un conquérant sur le pays au-

quel il a promis autre chose que le régime que le vieux libéralisme lui avait imposé ?

Le doute n'est pas permis : jusqu'au jour où, à côté de l'armée régulière,— dans laquelle la conscription obligatoire range, quelles que soient leurs idées, tous les citoyens, — il en restera une autre, armée de parti, enrichie de privilèges et chargée de fonctions impératives, inévitablement l'image de l'Italie, terre conquise, dominée par une minorité heureuse, apparaîtra comme une réalité aux yeux des observateurs.

Pourquoi et comment, en effet, les milliers de fascistes, groupés dans les soixante-quinze provinces d'Italie ; s'imposeraient-ils une règle nouvelle de vie et reprendraient-ils leur place à côté des citoyens, soumis à une même loi, quand, organisés et reconnus aujourd'hui comme « milice nationale », une partie, si importante, de la puissance publique leur est commise ?

Aussi bien, par ci par là, des excès continuent. Un ancien député fasciste, M. Misuri, a osé en parler à la Chambre, et M. Mussolini lui-même les a condamnés ; mais il n'est pas allé plus loin...

Pour que les conditions essentielles d'une régénération durable soient assurées à l'Italie, pour que l'effort actuel et méritoire du gouvernement fasciste, en matière de réformes, puisse se prolonger au delà de ses effets, purement matériels, il est indispensable qu'une atmosphère de confiance, de concorde et de fraternité règne entre les groupes qui forment la majorité des citoyens ; il faut que ceux-ci ne se sentent pas opprimés par le cauchemar d'un lendemain obscur. M. Mussolini sent tout cela : il l'a senti du moins à certaines heures, lorsqu'il s'est abandonné à ce qu'il y a de plus pur dans ses inspirations. Il est, à l'heure actuelle, tout proche du carrefour où il lui faudra choisir,— choisir entre la voie au bout de laquelle il peut trouver un accroissement de sa puissance et de la puissance de son parti au milieu

d'animadversions secrètes ou de haines que, seul, un régime de petite terreur peut étouffer ; et l'autre voie, la voie large de la solidarité et de la coopération confiante entre les vainqueurs triomphants et les vaincus.

§

14 septembre. — Quinzaine de bataille. La politique étrangère de M. Mussolini, qui semblait devoir suivre les voies tranquilles, battues par ses prédécesseurs, oublieuse de ce qu'avait été le programme extérieur du Fascisme et du Nationalisme italien, a subitement changé. Quelques coups de clairon, d'abord : en parlant aux étudiants de Padoue et au peuple de Florence, le mois dernier, M. Mussolini avait alerté les diplomates de la vieille école. Dans deux discours, dont l'un semblait le commentaire de l'autre, il avait parlé de la fonction impériale de l'Italie, de sa souveraineté dans la Méditerranée. Puis, dans les derniers jours d'août, deux gestes soudains. D'abord, l'envoi à Tanger d'un peloton de carabiniers italiens, le lendemain de la suspension, à Londres, des conversations entre la France, l'Angleterre et l'Espagne au sujet du régime futur du grand port marocain. Second geste : l'invitation à la Yougoslavie de souscrire, pas plus tard que le 15 septembre, au projet d'organisation du port de Fiume, que M. Mussolini veut souder économiquement à ses dépendances immédiates de Sussak et de Port-Baros. A Tanger, un communiqué officiel l'a dit, le dictateur a visé à confirmer les droits capitulaires de l'Italie qu'une interprétation, peut-être excessive, des accords intervenus jadis entre M. Delcassé et M. Prinetti avait pu faire croire annulés. Vis-à-vis de la Yougoslavie, c'était, au contraire, l'affirmation, renouvelée, de l'hégémonie sur l'Adriatique. Enfin, retentissant comme un coup de foudre, l'ultimatum à la Grèce pour le massacre du général Tellini et de ses collaborateurs

italiens, chargés de la délimitation des frontières de l'Albanie.

Effet immédiat : une unanimité, presque complète, s'est faite à l'intérieur, autour du dictateur. Elle s'est consolidée au moment même où le développement de l'incident entraînait M. Mussolini à prononcer des paroles de défi à l'égard des défenseurs du gouvernement d'Athènes et à ordonner l'occupation de Corfou.

L'Europe a pu s'en étonner, mais les masses italiennes ont frémi, sous le réveil d'un sentiment qui semblait assoupi. Pour la première fois depuis qu'il est au pouvoir, M. Mussolini peut se vanter de n'avoir presque plus d'adversaires. Le *Corriere della Sera*, l'organe de la « fronde » libérale, ne lui ménage pas ses approbations. Le *Mondo*, nittien, critique tenace, jusqu'à hier de toutes les nouveautés du régime fasciste, s'est rapproché du bercail. Les républicains de la *Voce republicana* polémisent, en défense de l'attitude du dictateur, avec leurs coreligionnaires, les radicaux-socialistes d'outre-monts. Les socialistes « girondins » se sont hâtés de crier leur adhésion. L'*Avanti*, lui-même qui signe encore par la faucille et le marteau ses éditoriaux, a trouvé bonne la leçon infligée à la Grèce militariste, à l'Angleterre oligarchique et à cette « troupe de comédiens » qui s'appelle la Société des Nations.

Tout l'ancien fond idéaliste de la race semble se soulever, répondant au geste de M. Mussolini. Après les premières battues, le conflit originaire a pris aux yeux des Italiens de toutes les classes l'aspect passionnant d'un duel entre l'Italie et l'Angleterre. Les souvenirs remontent : l'idée de l'Anglais, seul profiteur de la guerre, dominateur des mers, aujourd'hui plus qu'hier, l'Anglais qui a employé et emploie les petits peuples, balkaniques ou autres, pour ses desseins, de la même façon qu'il emploie et manœuvre la Société des Nations, ce « Gibraltar de Genève » ; l'Anglais qui a trompé tout le monde et

l'Italie, et qui, il y a quatre ans, s'assura son aide pour s'annexer l'empire colonial allemand après lui avoir fait miroiter un cadeau royal, ce Jubaland qu'il ne s'est plus soucié de lui donner : tel est, pour les Italiens, l'adversaire contre lequel M. Mussolini s'est dressé.

Il y avait une légende à détruire, la légende qui faisait de l'Italie le pays pauvre et inorganique, laissant partir ses fils au loin et sans défense à travers le monde, prêts à subir les humiliations, l'exploitation, le mépris des plus astucieux ou des plus forts. Or, voilà l'Italie qui parle et agit et proclame, comme la Rome ancienne, que là où l'un de ses enfants tombe sous le poignard d'un agresseur, elle est présente avec toute la force de ses muscles, tout le poids de son prestige, toute l'énergie de sa volonté. Peu importe si d'autres parlent d'impérialisme, d'arrogance. Arrogance contre l'Angleterre ? L'accusation n'a pas de sens pour la masse italienne. Et pour la première fois depuis son accès au pouvoir, M. Mussolini voit l'unanimité se faire autour de lui... L'union sacrée que d'autres peuples connurent, levain bienfaisant et purificateur pendant la guerre, semble devenu, aujourd'hui, une réalité aussi pour le peuple d'Italie... Jusqu'à quand ?

DOMENICO RUSSO.

LA GRACE DES EAUX

—

I. BATEAUX PARISIENS

Les clairs bateaux que j'ai chantés dès mon enfance,
Et que la guerre avait emportés vers la mort,
Enfin, les voici donc, après cinq ans d'absence !
Ils reviennent à nous, tels des cygnes immenses,
Encor fidèles à leurs bords.

Repeints et rajeunis, ce sont de nouveaux êtres ;
Mais je les reconnais, comme d'anciens blessés,
Qui sourient, plus touchants. Et moi qu'ils ont bercé,
Puis-je ne pas me reconnaître,
Enfant lointain, lointain, mais déjà fiancé
Aux blondes chimères à naître,
Puis-je ne pas me reconnaître,
Sur celui-là qui glisse avec tous mes rêves passés ?

—

II. CHÈRE FOLIE

La chaude nuit d'été s'allumait dans la Seine.
J'ai monté sur un vieux et jeune et frais bateau.
J'ai plongé dans mon rêve, ainsi qu'en un berceau, —
En le balancement primitif d'un tendre berceau.
Des ponts, des quais, des boulevards là-haut,
Par milliers les lueurs, ces fleurs parisiennes
Volantes, souriant comme autant de sirènes,
Se miraient et filaient autour de moi dans l'eau,
Et, berçant mon berceau,
Eparpillaient un ciel d'étoiles dans mes veines.

Etoiles de caresse en ma mélancolie !
Sourires d'un visage invisible et si doux !
Sourires exhalant la vie
En essaims de reflets où ma chère folie,
Se penchant, croyait voir votre sourire à vous !

Rêve d'été, de nuit, d'ondes, chère folie !
Rêve glissant sur l'eau, nageant sans faire un bruit,
Sous le grand roulement myriadaire de Paris !...

—

III. FLEUR DE LUNE

Tous les bateaux se sont fondus à l'horizon...

Et mon rêve, accoudé sur la pierre du pont,
Avec ma tête lasse est penché. Minuit sonne.
Je sens un blanc levant de lune sur mon front,
Un blanc baiser qui vient m'imbiber de rayons,
Froids comme un cœur qui, pâle, à la mort déserte se donne.

Et ce n'est pas au ciel, vieux mage constellé,
Que je vois l'astre, mais en bas, parmi les moires,
Où large il flambe, si chastement illusoire
Que l'on dirait la coupe, en ces eaux, du roi de Thulé,

La coupe d'amour dans la mort,
Ah ! la coupe où l'ivresse dort,
Tombée au fond des froideurs noires, —
Ah ! dans le fleuve mort, la coupe où l'on veut encor boire !

Heureux le cœur trop fou qui peut y boire encor !
Près du grand songe ombreux que font les Tuileries,
Sombres dans la nuit, mais fleuries,
Ah ! cœur trop fou, mon cœur, il faut y boire encor,
Dans cette coupe en fleur de lune, y boire encor

L'amour fascinateur, et t'y plonger, —
fût-ce en la mort !

L'amour, ah ! t'y plonger, fût-ce au fleuve noir de la mort !

—

IV. L'EAU EST FEMME

Fraîcheur de l'eau, douceur
De ses lueurs !
L'eau fuyante est si femme,
Les soirs d'été,
Qu'il n'est pas une rame,
Pas un son, pas une âme,
Pas un reflet bleuté,
Un frisson argenté,
Qui, la frôlant, n'y pâme
En volupté.

L'eau, mon cœur a rôdé la nuit dans ses lueurs,
Mes yeux mi-clos dans sa douceur et sa fraîcheur.
Et c'est pourquoi, penché sur ses moires et ses résilles,
Je puis, encor divin, chanter encor la jeune fille.

—

V. ILLUSION

Doux tremblements de l'eau, mouvante à plis flottants,
Doux murmure, ô douceur ondoyante et lustrée,
Ce qui me rend auprès de vous si palpitant,
C'est que vous me leurrez d'une robe adorée.
Oui, lorsque d'une main tout à coup recueillie
J'effleure un flot qui fuit, fluide, et me fait dupe,
Ce qui m'inonde alors d'une peur si ravie,
C'est la sensation que je frôle sa jupe,

Elle qui me fait mal délicieusement,

Sa jupe, ce divin qui m'exalte et m'oppresse,
Quand, dans son fin frémissement,
Ainsi qu'un électrique aimant,
Elle enlève mon cœur, le secoue et caresse,
Attire et tourmente et caresse...

Sa jupe, ce frémissement
Dont mon être est lui-même en secret le frémissement !

—

VI. LA SOURCE

Oh ! puisqu'elle veut bien, mon Dieu, que je la chante,
Oh ! puissé-je, ô mon Dieu,
Faire de mon cœur sourdre une source vibrante,
Où rayonnent d'intimes cieux,

Une source d'eau pure, et d'amour, d'harmonie,
D'où couleront, mêlés, ainsi que d'un miroir
Qui me reflète, ces deux âges de ma vie,
Les feux de mon aurore avec la douceur de mon soir,

Hélas ! hélas ! et qu'elle soit assez divine,
Ma source, pour baiser ses beaux pieds féminins,
Les baiser, les flatter, les ondoyer, câline,
Et les charmer peut-être enfin,

Pour que l'enfant alors ait ce sourire unique,
Si ravissant qu'à trop torturer mon languir,
Il pourra m'arracher de l'être un chant magique,
Pareil à ceux qu'on fit pour en vivre avant d'en mourir !...

Qu'elle sourie, heureuse, au ruisselant hommage,
Sans savoir que son flot est fait de tous les pleurs
Qu'ont amassés depuis tant de jours mes orages,
Et qu'ils gardaient cachés, enfermés au cœur de mon cœur, —

Tous les pleurs de l'amour qu'a rêvé ma jeunesse,
Tous les pleurs qui, dans l'ombre où j'étais condamné,
Sont nés des chers baisers, des soupirs, des caresses
Que je n'ai pu donner !

Qu'elle sourie en écoutant la douce source
Sur ses pieds bien-aimés chanter en gémissant,
Mais ignore que, dans sa palpitante course,
C'est mon cœur tout entier qui s'épanche et va s'élançant !

O joie et deuil ! Brûlé, séché par les souffrances,
Ce cœur est-il assez jeune, assez près des nids,
Pour se fondre et, noyant le vieil enfer qui pense,
Jaillir par mes deux yeux rouverts à l'espérance ?
Ferez-vous ce miracle, ô jolis pieds blancs et bénis ?

Juillet-août 1921.

LOUIS MANDIN.

LA PATROUILLE

— Ecrivez :

Le lieutenant Chamoin, commandant le fortin du Moulin, au capitaine Levert, commandant la 7e compagnie du 109e R. I.

La patrouille commandée pour 23 heures va sortir. J'ai choisi pour en faire partie le sergent Bade, les caporaux Lelièvre et Ponceau et douze soldats de la 2e section. Je prends le commandement de la patrouille et passe la charge du fortin, en mon absence, à l'adjudant-chef Lhomme.

— C'est tout? demanda le caporal qui écrivait.

— Oui, et je signe.

Le lieutenant se pencha sur la planche de sape qui servait de table. La courte lumière de la lampe Pigeon éclaira un instant son visage aux lignes nettes, comme émacié par la fatigue, mais propre et rasé de près.

— Et vous croyez que ça va coller, cette fois? interrogea dans l'ombre une grosse voix.

— Voyez-vous, Lhomme, répondit le lieutenant, si l'on était toujours sûr de la réussite, ça ne serait plus la guerre... et peut-être bien que ça n'aurait même plus d'intérêt.

— En tous cas, reprit l'adjudant-chef, cela fait vingt fois que nous sortons pour tâcher de faire des prisonniers, et je trouve raide qu'on nous engueule parce que nous n'en faisons pas, alors que c'est impossible d'en ramasser, et que nous risquons de nous faire casser la trogne pour rien, en allant chatouiller les fils de fer boches de trop près.

— Que voulez-vous, reprit le lieutenant, si les lapins qui se chauffent les bottes devant des cheminées, à l'arrière, ne

nous envoyaient pas des ordres et des guirlandes dans ce goût-là, ici l'on roupillerait, on ne ficherait rien, on ne risquerait pas sa peau, on n'embêterait plus le Boche, et ça n'avancerait pas la guerre. D'ailleurs, à quoi bon discourir? C'est l'ordre, on l'exécute, et l'on n'a même pas à se soucier de savoir ce qu'il vaut, puisqu'il sort tout entier de la cervelle des autres.

— Ça ne fait rien: ils ont du fiel, tout de même, ces types qui piaillent à douze kilomètres des balles, pendant qu'on se fait zinguer!

— Bah! à notre place ils feraient comme nous : ils rouspéteraient et ils marcheraient. Seulement, c'est contre d'autres qu'ils crieraient. Tout le monde ne peut pas être sentinelle au créneau, et l'on est toujours l'embusqué de quelqu'un.

Le lieutenant se leva, mais, s'asseyant encore, il sortit son revolver de sa gaine, vérifia le barillet, compta les balles et abattit le cran de sûreté. Puis, il renferma l'outil, et, regardant ses mains:

— Credieu! Dublay! donne-moi un torchon, une serviette, n'importe quoi! Je t'avais pourtant bien dit de ne pas graisser mon revolver comme une chaîne de bicyclette: on ne peut pas s'y mettre les mains sans se les tacher d'une façon dégoûtante.

— Mon lieutenant...

— Tais-toi, je sais bien que tu vas me démontrer que tu as raison, et que j'ai tort. Mais ça ne prend pas. Je veux ce que je veux, et je me fiche de tes inventions.

— Mon lieutenant, je sors avec vous?

— Non! ... tu me feras du thé, quand je rentrerai.

— Oui, mon lieutenant, j'ai un réchaud de poche, et tout ce qu'il faut.

— C'est bien. Au revoir. Et vous, caporal, faites porter ce papier tout de suite au capitaine.

Le lieutenant sortit. L'adjudant-chef le suivit.

Une nuit tiède et sans lune laissait dans l'obscurité la plus

dense le boyau au fond duquel ils marchaient. Cependant, leurs yeux rapidement faits à la nuit, et connaissant le secteur comme leur poche, les deux hommes s'en allaient d'un pas tranquille, sans hésitation.

— Mon lieutenant ! fit une voix dans l'ombre.

— C'est vous, Bade ?

— Oui, mon lieutenant, tout le monde est là.

— Très bien. Je vais leur dire un mot et l'on sortira.

Un groupe d'hommes, assis sur une banquette de tir, se leva en entendant le lieutenant.

— Ne bougez pas, dit celui-ci. Comme les deux dernières fois, ce sera une patrouille en œuf, le sergent en tête, Labillotte et Sabouin aux pointes, moi, à six mètres en arrière, au centre, et les deux caporaux à droite et à gauche, sur la même ligne que moi. Je placerai tout le monde hors des fils de fer, et ce sera le sergent qui guidera...

« Personne ne doit perdre de vue son voisin. On se couchera à chaque fusée, et après chaque bond. On fera des bonds de dix mètres, au plus, à cause de l'obscurité. Mais l'on ne traînera pas entre chaque bond, car on doit aller jusqu'au petit poste du pommier : on va essayer de le dépasser, par la droite, puis de le tourner, de sauter dans le boyau d'accès, et de chiper les Boches du petit poste. Mais là-bas, je donnerai des ordres, suivant les circonstances. Jusque-là, de la prudence, l'œil ouvert, le corps courbé, l'arme basse pour chaque bond. Il faut surtout ne pas se faire voir ni entendre. On parlera très bas. Vos baïonnettes sont couvertes d'étoffe sombre. Vérifiez-les avant de sortir. Vous n'avez ni fourreau, ni quart, ni bidon. Rien que le ceinturon et deux cartouchières. Pour tirer, on attendra mon commandement.

« Si l'on rencontre une patrouille boche, vous connaissez mes idées, je préfère leur entrer dedans, à la baïonnette, pour être sûr de ramasser quelqu'un. Si on les voyait de loin, naturellement on les laisserait s'approcher. Il n'y a pas de danger de se tromper : il n'y a pas d'autre patrouille

française que la nôtre, ce soir, dans le secteur... Inutile de dire qu'il n'y a pas lieu de fiche le camp, en aucune occasion, sans mon ordre. Mais pour ça, je suis sûr de vous : si l'on nous tire dessus, la nuit, nous savons tous, par expérience, que l'on vise au hasard lorsque l'on ne voit que des ombres. Si le Boche tiraille, on répondra, et voilà tout... C'est d'ailleurs à peu près tout ce que j'avais à vous dire... Ce n'est pas la première fois que nous sortons ensemble. Il faut espérer que nous ne rentrerons pas bredouilles, comme les autres fois... Allons, partons : nous sortons par la chicane.

Les hommes s'ébranlèrent. Près d'une sentinelle qui les regarda passer sans rien dire, ils grimpèrent sur le parapet et s'enfoncèrent à travers les fils de fer.

— Mon lieutenant, dit gravement l'adjudant-chef Lhomme, en saluant, je vous souhaite bonne chance.

Le lieutenant fit un signe, et l'adjudant-chef, accoudé sur le parapet, le vit tourner trois fois, souple ombre noire, parmi le barbelé, puis s'effacer et disparaître dans la nuit.

Il demeura là quelques minutes, comme s'il eût voulu de ses regards percer les ténèbres. Puis, hochant la tête, il descendit et, contemplant d'un coup d'œil habitué le dos des sentinelles, voyant tout sans avoir l'air d'insister, l'adjudant-chef se mit à marcher dans le petit coin de secteur avancé nommé le Fortin du Moulin à cause des restes d'un moulin à vent, démoli depuis les batailles d'octobre 1914.

L'adjudant-chef était brave, bourru, sensible, défiant. C'était un Français du Maine, de son métier, dans le civil, contre-maître dans une fabrique de soie artificielle et qui ne passait pas pour commode dans le service, exigeant dans le détail, peu communicatif, parfois sombre quand il pensait aux siens, une petite fille de quatre ans, un garçon de deux ans et leur mère, fille de l'instituteur de Maucontré. Avec cela d'un sérieux, d'une conscience, d'un dévouement et d'une ténacité au feu qui l'avaient fait décorer de la Médaille Militaire, comme caporal, dès la bataille de la Marne, où il

était resté un jour au combat avec une balle de shrapnell dans le gras du bras, jusqu'à ce que son capitaine de ce temps-là l'eût évacué de force en le menaçant de le faire passer en conseil de guerre, s'il n'obéissait pas. Il était à la fois craint et respecté des hommes, car au feu il avait une façon de regarder les affolés et de les menacer d'un coup de botte quelque part qui remontait les courages. D'ailleurs, il ne se troublait jamais, et un jour où tous les officiers étaient blessés, en Champagne 1915, il avait tranquillement emmené la compagnie aussi loin que le reste du régiment était allé, puis il s'était raligné là où on luiavait dit de le faire, et il avait été nommé adjudant-chef et cité pour sa tranquillité ce jour-là. Les supérieurs l'estimaient et prêtaient grande attention à ses avis et jugements. Mais celui d'entre eux qu'il préférait et estimait le plus, c'était le lieutenant Chamoin qui venait de sortir dans la nuit à la tête de quinze hommes, pour une besogne que tout le monde jugeait impossible au régiment et que l'état-major réclamait à grands cris : faire des prisonniers dans un secteur gardé, défendu, connu aussi bien du Boche que de nous, et dans lequel cela faisait cent fois que les patrouilles se rencontraient, se fusillaient à bout portant, se faisaient des blessés parfois, arrivaient d'autres fois jusqu'aux fils de fer ennemis, mais rataient toujours leur affaire, tellement chacun était sur ses gardes et veillait soigneusement.

Le temps, les minutes s'écoulaient. Il y avait bien une heure que la patrouille était sortie. Quelques fusées, par moments, trouaient la nuit de leur vol mou, ralenti et violemment lumineux. Un coup de feu, çà et là, mais rare et qui ne faisait que rendre plus sensible le silence général. Un canon, au loin, tonna quelques coups, puis se tut.

Brusquement un feu de salve éclata à quelques centaines de mètres en avant, dans l'obscurité. L'adjudant-chef bondit au parapet. D'autres coups de feu suivirent. Puis, à nouveau, le silence. Ce n'était évidemment pas le bruit

d'une attaque : la salve eût été plus dense, plus nourrie.

— C'est la patrouille, dit à voix basse la sentinelle près de laquelle l'adjudant-chef était debout.

Eh ! oui, c'était la patrouille. L'adjudant-chef le savait bien. Et son cœur, son esprit anxieux le portaient là-bas, dans l'espace entre les lignes, vers le petit poste et les fils de fer boches. Le sergent de garde vint se placer à côté de lui.

— Vous n'alertez personne, mon adjudant? demanda ce jeune homme.

— Ça ne changera pas grand'chose, répondit l'interpellé d'un ton bourru. Cependant on ne sait jamais. Alertez les deux sections du poste. Sans bruit. Tout le monde assis sur la banquette de tir, à sa place de combat. Je ne veux pas que l'on parle ni que l'on gêne la circulation.

§

Là-bas, il se passait des choses. La patrouille, avançant par bonds réguliers, avait traversé sans encombre les huit cents mètres de plaine à peine incurvée qui séparaient les lignes. Chaque accident de terrain, si menu soit-il, chaque lisière de champ, chaque arbre était connu des patrouilleurs. L'œil se fait aux choses que l'on n'a jamais vues que de nuit : il démêle, il distingue des reflets, des formes qui sont pour lui l'apparence nouvelle, le signe et l'explication des objets. Là, les deux buttes lisses qui sont deux silos à betteraves abandonnés; plus loin, le peuplier au pied duquel était autrefois le corps du Saint-Cyrien que l'on a emporté un soir d'hiver; puis les tranchées abandonnées et les dix mètres de haie que l'on n'aborde jamais de front et qu'il faut reconnaître lentement, prudemment, de peur d'une embuscade. Et voici le grand piquet et l'écriteau où les Allemands ne sont jamais venus prendre le paquet de journaux attaché en son milieu, craignant eux aussi, sans doute, quelque attaque, une bombe ou autre gueuserie...

Et la patrouille, souple, animée, vivante, marche, s'ar-

rête, s'avance, observe, écoute, regarde. Les quinze hommes, les yeux braqués sur l'obscurité humide et dense, fouillent l'horizon rétréci.

Chaque une, deux minutes, une fusée monte, éclate, se suspend en l'air, scintillant et se balançant à son petit parachute de soie. Tandis qu'elle jaillit et monte, le grésillement qu'elle fait attire plus l'attention que sa lumière. Au premier bruit, à la lueur connue, tous les patrouilleurs, ventre à terre, sont tombés, la tête sur le revers du bras pour dissimuler le visage, trop blanc, tout en laissant aux yeux la possibilité d'interroger l'espace, soudain éclairé. De chaque côté des tranchées, d'autres yeux fouillent le terrain, sous cette blafarde clarté irrégulière, vacillante, qui apporte à la fois des ombres et des lueurs et trompe l'esprit en lui posant de nouveaux et inutiles problèmes sur des formes qu'elle déguise, en les évoquant à demi hors du noir absolu de la nuit... Peut-être une autre patrouille, à quelques mètres, est-elle postée, qui attend et qui guette et a vu se rapprocher les quinze courageux. Il y a tant de soirs et de soirs que ce groupe se promène ainsi, cherchant la fissure, le trou parmi les défenses adverses. Le Boche aussi, à son tour, court la campagne, flaire, s'obstine, se risque. Et peut-être l'officier allemand de là-bas a-t-il reçu le même ordre que le lieutenant Chamoin, peut-être son général et l'état-major s'étonnent-ils parce qu'on ne leur sert pas un prisonnier français, chaque matin, au réveil... Mais ces pensées sont celles de la veille ou du retour ; pour l'instant, le lieutenant, le sergent, les deux caporaux, les douze soldats ne songent qu'à la besogne présente, aux vingt pas à faire, aux dix mètres à traverser, dans lesquels peuvent les attendre l'inconnu et la mort.

Sss, un coup de sifflet, léger, et rrrran ! vingt éclairs, une salve, s'abattent sur eux à quinze mètres, à dix pas, on ne sait au juste. Ils venaient de se lever pour un nouveau bond.

Des hommes tombent, blessés sans doute...

— En avant, à la baïonnette! hurle Chamoin furieux.

Les Français bondissent. Deux, trois coups de feu encore.

— Garce! crie le caporal Ponceau.

— Fi de putain ! dit un autre.

Dans la noire nuit, des formes debout se sont jetées sur d'autres. Mais le Boche ne s'est pas attendu à ce coup de nerfs, cette colère. Il tourne casaque, s'enfuit. On entend dans la nuit un galop, une fuite lourde, éperdue, sur la terre mouillée.

— Halte ! crie encore le lieutenant. Rassemblement à moi !

Et comme il ne voit pas tout son monde venir à lui assez vite, il crie encore :

— Vous entendez, nom de Dieu ! J'ai dit : Rassemblement à moi !

Dans l'obscurité, les hommes s'avancent, se pressent. Ils veulent parler.

— Et silence ! fait la voix sèche du lieutenant. Mettez-vous avec vos caporaux, par groupes.

On compte dans l'ombre. Quatre manquants. Une plainte d'ailleurs, une sorte de souffle exhalé, part de quelques pas en arrière.

— Espacez-vous en ligne à trois pas les uns des autres, et revenons.

C'est bientôt fait, et l'on marche. Le lieutenant est derrière, seul, à dix pas, son revolver à la main. Il se retourne du côté de l'ennemi. Plus un mouvement, plus un bruit, plus de fusées même... Allons, en avant...

— Un Boche, mon lieutenant.

— Vivant ? Mort ?

— Blessé. Il ne bouge pas... Il respire encore. Il va clamcer.

— Emportez-le. On verra après.

Deux hommes l'empoignent par les épaules et les pieds.

— Mon lieutenant, c'est Quelvec... Il ne respire plus.

— V'là le sergent Bade. L'est tué.

— Oh ! voilà P'tit Jacques. Il vit !

Les voix étouffées, dans la nuit, parviennent clairement.

Le lieutenant s'approche.

— Eh bien ! P'tit Jacques !

— Ma lieutenant, foutu, j'suis foutu, murmure le petit Breton étendu dans l'ombre ; dans le ventre, deux trous. Laissez-moi. Rentrez. Y en a déjà assez de démolis comme ça.

— Mais non ! P'tit Jacques. On va t'emporter et te soigner. Tu sais bien qu'on s'en tire souvent. Et tu iras en Bretagne.

— Ah !... ma lieutenant, n'y a plus de P'tit Jacques, n'y a plus de Bretagne. Vous écrirez chez moi.

— T'es bête. Tais-toi, Vous allez l'emporter. Mais qui manque-t-il encore ?

— Lavocat, seulement.

— Il faut chercher. Nous ne pouvons pas laisser un des nôtres à ces sagouins.

Sept hommes sont occupés à porter les blessés et les morts. Le grand Sabouin, le garde-chasse, à lui seul a chargé le corps du sergent Bade sur son épaule. Derrière le groupe des porteurs, les deux caporaux, un soldat et le lieutenant sont seuls à protéger la retraite.

Trente pas encore. Puis l'on entend appeler, gémir. Et c'est Lavocat, assis sur une pierre, qui tient son bras cassé près du coude.

— Ça fait mal, mon lieutenant, dit-il. Si quelqu'un voulait prendre mon fusil.

On repart. On marche cinquante, soixante mètres.

— Ma Doué ! Ma Doué ! Ma lieutenant, fait P'tit Jacques.

Tous s'arrêtent, le lieutenant arrive.

— J'souffre trop ! J'aime mieux mourir !

— Ecoute, P'tit Jacques, sois sérieux ! Tais-toi. Plus tu endureras et plus on te soignera vite.

— Bien, ma lieutenant. Mais je dis que j'aime mieux mourir tout seul ici que de trop pâtir.

— Allons, tais-toi. Marchons.

Et le cortège reprend.

— Regardez de temps en temps derrière vous, dit le lieutenant aux deux caporaux.

— Certainement, mon lieutenant. Mais y a pas de pet, ils sont trop lâches pour foncer à nouveau contre des gens qui se défendent.

Dans l'obscurité, sur la terre où l'on glisse, tandis que nulle étoile ne luit au-dessus d'eux, ils vont à petits pas, lugubre cohorte...

— Mon lieutenant, c'est ceux qui les portent, qui disent qu'ils n'en peuvent plus.

— Halte ! nous stopperons tous les cent mètres et les porteurs se renouvelleront.

A nouveau, ils s'en vont. Les pas plus lourds, l'espace parcouru paraît plus long, presque immense. Une, deux fois, ils s'arrêtent, et les porteurs se relaient.

La haie, le peuplier sont dépassés.

Tout à coup, au loin, derrière eux, une, deux détonations retentissent. Le canon. Un sifflement arrive, se rapproche, augmente, grandit et passe court sur eux. Deux éclatements rapprochés. Tout le monde s'est arrêté.

— En plein dans la tranchée, dit un des caporaux.

Mais à peine a-t-il dit cela que, coup sur coup, trois, quatre, cinq départs retentissent au loin derrière. Puis d'autres encore sur la gauche. Les détonations se mêlent aux vrombissements, aux sifflements ; les éclatements s'y ajoutent... Et un tir continu s'enfle, s'organise.

— Ils tirent sur notre première ligne, crie le lieutenant. Un barrage. Nous ne pouvons pas rentrer. Posez les blessés. Asseyez-vous ! Il n'y a qu'à attendre que ces crétins aient terminé.

Le bruit des 105 s'est mêlé à celui des 77. Le brusque déchirement des premiers, lorsqu'ils éclatent, fait baisser la tête aux plus sérieux. D'autant qu'ils ne sont plus qu'à

trois cents mètres environ de la tranchée et que le sifflement de l'obus est roide lorsqu'il tombe si près.

— Mon lieutenant, dit un des caporaux assis près du lieutenant resté debout, vous ne pensez pas qu'ils font tout ce bruit pour se revancher de ce qu'on leur a enlevé un Boche ?

— Possible. Mais, c'est beaucoup de pétard pour pas grand'chose, répond le lieutenant soucieux.

Les blessés ne gémissent plus. Un homme parle bas à P'tit Jacques couché par terre et dont il tient la tête sur son genou.

Mais voici un sifflement qui change. Il augmente de force.

— Couchez-vous ! hurle Chamoin.

Et il s'accroupit à terre.

Avec un dernier cri horrible, comme un sifflement affreux de chaudière surpressée, puis un éclatement qui déchire l'oreille, un obus de 105 est venu tomber à soixante mètres d'eux. On entend les éclats, en gerbe, courir à travers l'espace et tomber comme des cailloux sur le sol.

— S'ils raccourcissent... gronde le caporal.

Sur le champ, du même coin de l'horizon, d'autres sifflements jaillissent, rapides comme des éclairs. La patrouille sait que c'est pour elle, pour le morceau d'espace où elle est. Le combattant entraîné ne s'y trompe point : parmi cinquante trajectoires d'obus qui se croisent, s'emmêlent au-dessus, à côté de lui, proches, égarées ou lointaines, il distingue, nettement, celle qui se rapproche du coin de terre où il gîte, qui tend vers lui, qui semble le viser, le poursuivre, comme si l'obus descendait droit du haut du ciel vers son cœur. Les secondes où ce sifflement dure comptent double : on n'est sûr d'être vivant que lorsque tous les éclats sont retombés.

Du premier coup, ici, personne n'a été touché. Cinq obus ont éclaté percutants, à trente, quarante mètres du groupe.

Aussitôt le lieutenant Chamoin, la tête dressée, réfléchit.

Que faire ? Où aller ? Vont-ils taper encore, raccourcir, allonger, insister sur la tranchée de première ligne ? D'ailleurs, là-bas, d'autres éclatements, des feux, des flammes brusques. Ils bombardent toujours la tranchée.

— Ne bougez pas, dit-il.

Dix secondes ne sont pas écoulées que la même batterie tire. Ils rentrent encore la tête dans leurs épaules.

— A aah !.

Deux, trois obus ont éclaté sur eux, fusants, cette fois. Le caporal Lelièvre lève la tête, regarde, marche vers son chef, s'accroupit près de lui.

— Ponceau, dit-il, t'es là.

— Oui.

— Eh bien ! t'es le plus ancien de nous deux, prends le commandement : le lieutenant est tué.

— Y en a aussi ici de touchés, fait une voix dans l'ombre.

— Combien ? demande Ponceau, qui s'est rapproché du corps du lieutenant.

— J'sais pas : deux, au moins.

Pan ! Pan ! Papapan ! Pan ! Panpan ! Et vvv ! vvv ! vw w w ! w ! w w ! c'est le 75 qui donne à fond de train. C'est comme une forge qui s'allumerait là-bas, à trois kilomètres derrière les lignes françaises. On voit un rougeoiment dans l'ombre, à l'horizon. Le 75 tire, tire, il ne s'arrête pas. Du premier coup, il a entamé comme un grand tir de barrage, non sur les lignes ennemies, mais sur des empla cements de batteries, connues, repérées longtemps d'avance. Et il tire de toutes ses batteries, de tous les coins du secteur. La lourde se joint à lui. Cela fait un immense vacarme où départs, trajectoires, éclatements se confondent, se mêlent. Mais par-dessus tout on entend, dominant le tumulte et comme surplombant le secteur, le vrombissement rapide, à la fois aigu et sombre, d'un timbre métallique et violent, des obus de 75 qui sillonnent la nuit comme des furieux pressés les uns contre les autres.

Le Boche lâche encore une, deux bordées... Puis, il se tait, muselé.

Une de ces bordées est encore venue tomber en plein sur la patrouille. On a entendu un cri, puis un long gémissement rauque.

— Lelièvre !

C'est le caporal Ponceau qui appelle.

— Ah ! nom de Dieu ! J'ai reçu un éclat sur la crosse de mon flingue.

— C'est tout ?

— Oui, répond le caporal en se tâtant.

— Il faudrait viser à se barrer.

— Oui, mais comment ?

— On va d'abord appeler ceux qu'ont rien.

— Oui, tu as raison, appelle.

— Ceux qu'ont rien, dit à voix haute Ponceau, amenez-vous ici, qu'on se compte. Les autres, bougez pas. On va s'occuper de vous !

Deux hommes s'avancent.

— C'est toi, Déroin, et pis Labillotte.

— Oui, et pour une patrouille fadée, tu peux dire que c'en est une !

— Ecoutez, dit Ponceau. On était quinze, on est quatre : ça fait onze blessés ou bien morts....

— Et le Boche, remarque Lelièvre, il est toujours là.

— Oui, ça fait douze. On peut pas porter douze à quatre. Toi, Labillotte, qu'aimes parler, tu vas les mettre et vite. Tu vas aller trouver l'adjudant-chef. Tu lui raconteras tout. Le lieutenant est tué. Le sergent aussi. Nous trois, on va porter les blessés et les autres entre les deux buttes.

— Aux silos ?

— Oui, aux silos. Ils sont là, à côté : je les ai visés tout à l'heure avant que ces salauds nous sonnent. L'adjudant-chef n'a qu'à envoyer vite une corvée, ou ben des brancardiers, j'sais pas, moi ! Mais, du renfort, enfin ! pour

qu'on se tire. Tu les guideras. Nous, on va les porter tous aux silos, dans ce temps-là.

— Compris, dit Labillotte. Je file.

Et seul, debout dans la nuit, l'arme à la bretelle, à grandes enjambées, le soldat Labillotte s'en alla vers nos lignes.

§

— J'entends du bruit, dit la sentinelle près de l'adjudant-chef.

— Halte-là ! fit celui-ci.

— C'est moi, Labillotte.

— Avance! répondit l'adjudant. Tu es seul ?

— Oui, j'vas vous expliquer.

Il s'avançait à travers le barbelé.

L'explication fut brève.

— C'est bien, Labillotte, conclut l'adjudant-chef. Tu vas attendre ici... Sergent de Laigue, vous avez entendu, et compris. Vous allez sortir avec votre demi-section au complet. Labillotte vous conduira. Vous rentrerez avec les blessés et les morts. Vous emploierez ce qu'il faudra d'hommes pour porter blessés et morts, le reste pour votre protection. Surtout, pas de bruit! Rassemblez et partez. Ne vous occupez pas de vos emplacements : je les ferai occuper par une escouade de l'autre section.

Deux minutes plus tard, Labillotte en tête, la demi-section commençait à sortir par la chicane où la patrouille était passée deux heures auparavant.

— Déjà une heure vingt, pensa l'adjudant-chef, lorsqu'il eut placé une escouade dans la tranchée abandonnée par le sergent de Laigue et qu'il fut revenu s'installer près de la chicane. Pourvu qu'ils se dépêchent et qu'ils puissent rentrer avant le petit jour!

Il avait envoyé une note au commandant de compagnie. Celui-ci arriva quelques minutes avant que les hommes ne rentrent.

— J'ai transmis votre papier au commandant, dit-il à

l'adjudant-chef. Les brancardiers vont sans doute arriver. En tous cas, comme l'on ne peut pas dégarnir le fortin, surtout au petit jour, j'ai donné l'ordre qu'une demi-section de réserve me suive et se tienne dans le boyau, sur les trottoirs de tir de la mitraillette. Si l'on en a besoin, on les aura sous la main... Vous n'avez pas eu de pertes, vous, lorsqu'ils ont bombardé?

— Non, mon capitaine. Seulement quelques rondins déplacés à l'entrée d'un abri.

— La 3e section a eu une sentinelle touchée légèrement: un doigt broyé, à la main gauche... Mais ça ne fait rien ; au lieu de vous relever demain, comme je l'avait dit au lieutenant Chamoin, je vous ferai relever entre sept et neuf, ce matin : le second peloton n'a rien fait depuis que nous sommes ici ; c'est son tour de passer en première ligne.

L'adjudant-chef inclina la tête.

Le jour ne se levait pas. Mais la nuit devenait blanche et fraîche.

— La demi-section est placée, vint dire au capitaine un agent de liaison.

— Bien, répondit celui-ci. Et surtout pas de potin s'ils ne veulent pas se faire sonner !

Enfin, dans l'herbe humide, on entendit frémir des pas.

— Halte-là !

— C'est encore moi, Labillotte. Et les autres me suivent.

Des ombres en effet s'agitèrent devant la chicane.

— Y aura pas moyen de passer les blessés à travers les fils de fer, dit quelqu'un.

— Tournez derrière le fortin, cria l'adjudant. Je vais faire déplacer les chevaux de frise.

Et il partit en courant dans le boyau, le capitaine sur ses talons.

— Un caporal et six hommes, dit-il, en arrivant à la demi-section de réserve. Et grimpez sur le parapet. Allons, les six premiers, laissez vos fusils !

L'adjudant chef s'était hissé sur le parapet, Il tira un

homme par le bras. Les autres, avec des rétablissements, grimpèrent à côté d'eux.

— Là, vous voyez ce cheval de frise. Cherchez les fils de fer lisses sur les côtés, et détachez-les !

Il revint en arrière.

— Bourdon ! cria-t-il, vous avez les pinces, la cisaille. Amenez-les. Et vite ! Courez !

L'interpellé se hâta. Un instant plus tard, il était sur le parapet.

— Voilà, mon adjudant.

— Coupe les fils de fer de ce côté avec la cisaille. Donne-moi les pinces.

Les fils de fer cédèrent.

— Tirez le cheval de frise. Mettez-le de côté... Et à l'autre, maintenant, cria-t-il à Bourdon.

Les blessés étaient déjà de l'autre côté du réseau.

— Voilà ! Arrivez par ici, ça va y être.

Le passage fait, les blessés, muets, la face contractée, avec un petit gémissement parfois, traversèrent les défenses, les uns portés par deux hommes, et deux d'entre eux à cheval sur le dos d'un camarade, rouge, en sueur, qui soufflait et ne disait mot.

On les descendait avec précaution dans la tranchée. Les morts venaient derrière ; le lieutenant, le dernier des Français. Puis, le Boche, mort maintenant.

L'adjudant-chef se redressa et salua celui qui tout à l'heure était encore son chef. Le capitaine, qui avait dit un mot à chaque blessé au passage, salua le corps de son lieutenant. Les soldats saluèrent également.

— Rien à signaler de spécial, dit le sergent de Laigue, présentant l'arme au capitaine.

— Bien, dit le capitaine. Il faudrait replacer les chevaux de frise. Chargez-vous en avec vos hommes libres. Mais si ce n'est pas complètement fini quand le jour se lèvera, vous rentrerez : il ne faut pas que les Boches voient que nous sommes occupés à quelque chose d'extraordinaire.

Le capitaine et l'adjudant sautèrent dans le boyau.

— Mon capitaine, dit un homme dans la quasi obscurité, je suis le caporal-infirmier ; j'amène les brancardiers.

— Occupez-vous des blessés. Des hommes d'ici porteront les morts.

— J'ai ordre de mener les blessés jusqu'au Calvaire. Là des autos viendront les chercher. Le médecin auxiliaire téléphonait quand nous sommes partis : il a dit qu'il arrivait tout de suite derrière nous.

§

A travers deux kilomètres de boyaux, sur les brancards qui passent parfois avec tant de difficulté aux tournants, les blessés s'en allèrent. Le jour s'était levé. Pansés à demi, comme on peut l'être dans une tranchée par un jeune étudiant aux mains pleines de terre, qui sait qu'il ne fait que de l'emballage et non de la chirurgie, mais avec un demi-quart de niaule dans l'estomac, qui donne une légère saoûlerie et l'oubli de la fièvre et du rêve, soupirant parfois à quelque secousse, se plaignant peu, les quatre blessés, dont l'un murmurait d'incompréhensibles mots, glissaient à la hauteur des levées de terre qui bornent les boyaux. Le ciel, qu'ils voyaient de leurs yeux énervés, était pâle et s'éclairait peu à peu. Le matin d'un beau jour d'été commençait sur ce coin de France, et des oiseaux, ivres d'espece, passaient en criaillant sur leurs têtes. D'autres fois, sans doute, ces hommes avaient vu sans émotion naître de pareilles journées. Presque sur leurs pas, un autre cortège arrivait : celui des morts que l'on porte roulés dans une couverture, une toile de tente, et qui ballottent, muets, aux perches, aux bâtons auxquels on les a ficelés. Le lieutenant était sur le dernier brancard resté libre.

Au Calvaire, se trouvait déjà le Chef de Bataillon, qui fumait une pipe, appuyé sur sa canne, et ne disant mot à l'adjudant de cavalerie et aux deux hommes qu'il avait emmenés avec lui.

Le médecin auxiliaire, interrogé par lui, déclara :

— Trois blessés sérieusement, mais avec des chances de s'en tirer. Un autre qui ne passera pas la journée.

Le commandant ne répondit pas. Un infirmier, qui s'avançait à grands pas par la rue du village, vint annoncer au médecin auxiliaire :

— Les autos font dire qu'elles ne peuvent venir que dans une demi-heure : il y a eu de la casse è l'artillerie, et ils y sont d'abord passés.

— Le fantassin passe toujours le dernier, grommela le commandant dans sa moustache. Nous, dit-il au médecin auxiliaire, nous resterons. J'ai d'ailleurs dit au capitaine Levert de venir me trouver ici et de m'amener au moins un homme de la patrouille : je veux savoir comment les choses se sont passées.

Il se mit à marcher à grands pas. Le Calvaire était situé à la sortie sud du village de Berthonville, dont le 2e Bataillon du 109e couvrait le côté est. Ce Calvaire, composé d'une haute croix de bois, était caché aux vues de l'ennemi par une ligne d'ormes sur lesquels l'artillerie boche n'avait pas encore tapé. De jour, des observateurs d'artillerie, camouflés en vert, montaient dans les arbres et apercevaient quelque chose des défenses de l'ennemi et surtout les bouches vraies ou fausses de ses positions d'artillerie, dans la plaine par delà le parc d'Hermonvilliers occupé par les Boches.

Deux boyaux venus de l'avant aboutissaient là ; on devait les pousser bientôt à travers les jardins. C'était un endroit paisible, pas encore abîmé par le bombardement et les travaux de défense.

On y voyait, parfois, quelque flâneur, échappé à une corvée et qui s'arrêtait à cueillir une branche aux aubépines d'alentour.

A l'entrée du chemin creux qui partait du Calvaire pour tourner le village, et où les autos pouvaient venir sans se faire voir, les brancardiers posèrent leurs fardeaux. Ils s'épongeaient le front.

A quelques mètres, les morts. Par hasard peut-être le brancard du lieutenant fut placé juste au pied du Calvaire. Le Boche quatre pas plus loin.

— Mon Commandant ! fit le capitaine Levert en s'immobilisant à quelques mètres.

— Avez-vous des détails ? demanda celui-ci.

— Le lieutenant Chamoin, qui commandait la patrouille, ayant été tué, j'ai amené avec moi le caporal Ponceau, qui a pris le commandement de la patrouille et l'a ramenée. J'ai aussi amené le soldat Labillotte. C'est un vétéran du groupe franc : il a pris part à toute l'affaire et a servi de guide ensuite à la demi-section envoyée par l'adjudant-chef Lhomme pour assurer le retour des survivants et des hommes touchés.

— Je connais Labillotte et le caporal Ponceau.

Et le Chef de Bataillon se mit à les questionner.

Le soleil, apparu, jetait de frais rayons sur le paysage. Les insectes commençaient à circuler en vrombissant parmi les herbes et les haies.

— Vous m'enverrez votre rapport, dit enfin le Chef de Bataillon au capitaine Levert. C'est une succession d'accidents malheureux. Vous proposerez pour une citation les blessés et les morts.

Une auto débouchait dans le chemin creux. Le médecin auxiliaire, qui s'était occupé des blessés, s'avança vers le conducteur :

— Vous pouvez tourner là, lui dit-il. On chargera tout de suite les blessés.

— Où est le corps du lieutenant Chamoin ? demanda le Chef de Bataillon.

— Ici, mon Commandant, répondit l'ordonnance Dublay, qui veillait à la tête du brancard.

— Voulez-vous retirer la toile de tente qui est sur la tête de votre lieutenant.

Des rayons légers traversaient le feuillage et venaient se poser sur l'herbe, sur les vivants, les blessés et les morts.

Une grosse mouche bourdonnait. Un pommier blanc de fleurs attirait des abeilles. Nul bruit, nul tumulte de guerre ne venait troubler cette innocente matinée.

Le visage du lieutenant, sculpté déjà par le pouce de la mort, apparut exsangue, volontaire, énergique, terrible.

— Adieu ! mon ami, dit doucement le commandant. Le 109e régiment, qui vous estimait, vous regrette, ainsi que les soldats tombés près de vous. Vous êtes déjà au Paradis des Braves. Demain, peut-être, nous vous retrouverons.

Et le corps droit, saluant de sa main près du front, tandis que les brancardiers, le médecin et les autres saluaient aussi, il faisait à ces victimes les plus belles funérailles qu'un homme au cœur noble puisse souhaiter.

Il abaissa son bras.

Alors, comme sortant d'un rêve, mais d'une voix rude et nette, le soldat Labillotte, tendant la main vers le Christ dont la tête penchée semblait presque diriger ses regards vers le corps du lieutenant et de ses troupiers :

— Et toi, dis ! ça ne te fait rien ? Tu ne bouges pas ?

Le commandant, qui avait des sentiments catholiques, se tourna brusquement et dévisagea Labillotte. Le capitaine Levert le regardait aussi.

— Si c'est pas malheureux... recommença Labillotte, que rien n'intimidait.

— Taisez-vous ! coupa le capitaine.

— Vous ne savez pas, ajouta le Commandant... Et se reprenant, comme parlant pour lui seul : Nous ne savons pas....

Il demeura immobile et muet durant quelques secondes. Puis, baissant la tête, il tourna sur lui-même, suivi de ses agents de liaison, salua le capitaine, et, par un trou de la haie, disparut dans la direction du village.

LOUIS THOMAS.

IDENTITÉ ET BOVARYSME

Les deux ouvrages de M. Meyerson, *Identité et réalité* (1), *De l'explication dans les sciences* (2), composés au cours de quinze années d'études, dressent le monument épistémologique le plus vaste qui se rencontre actuellement dans le domaine de la pensée philosophique. M. Meyerson y a observé les procédés instinctifs dont l'esprit humain fait usage pour embrasser le monde d'une connaissance scientifique. Il a parallèlement recherché quelles étaient les garanties et la valeur de cette connaissance et dans quelle mesure elle réalise son objet.

I

L'ESPRIT ET LE VŒU D'IDENTITÉ

Une grande hypothèse a inspiré ces travaux. Généralisant la remarque d'Helmholz selon laquelle les processus psychiques inconscients qui accompagnent la perception visuelle sont les mêmes que ceux de la pensée consciente, M. Meyerson s'est demandé si l'étude des procédés employés par la science pour interpréter la réalité ne mettrait pas sur la trace des procédés mêmes, selon lesquels s'est constituée la réalité du sens commun donnée dans toutes les formes de la perception.

Réservant l'examen de cette hypothèse, ce qu'il importe de mettre tout d'abord en lumière, c'est l'instinct directeur en conformité duquel il est apparu à M. Meyerson que l'esprit humain a institué la spéculation scienti-

(1) Émile Meyerson : *Identité et Réalité*, 1 vol. in-8°, Alcan.
(2) Émile Meyerson : *De l'explication dans les sciences*, 2 vol. in-8°, Payot.

fique. Cet instinct, M. Meyerson le découvre dans la tendance à identifier. Identifier, c'est réduire le divers à l'un.

Du point de vue objectif adopté par le philosophe qui, de la façon dont se comporte l'esprit humain, des procédés qu'il met en œuvre pour réaliser la connaissance, fait le sujet de son observation comme d'un phénomène donné dans l'expérience, cette expérience lui révèle qu'il existe dans l'esprit humain un besoin de comprendre et de connaître, un instinct de connaissance, et qui s'exerce, non seulement, pour acquérir, dans un but d'exploitation et d'utilité, un pouvoir sur les choses, mais principalement pour recevoir, du fait même de la connaissance, sa complète satisfaction. Du même point de vue, il constate encore que ce besoin de comprendre ne se satisfait pleinement que dans l'obligation imposée à ce qui diffère de se confondre en une unité globale, dans l'identité d'un tout. Ce vœu d'identité constitue une tendance fondamentale de l'esprit humain. C'est sous l'inspiration de cette tendance que le principe de causalité a pour but, en présence d'un changement apparent, de susciter une apparence contraire, de rendre manifeste, en ramenant l'effet à la cause, que l'unité et l'immobilité sont respectées. « Il est certain, dira M. Meyerson, on le voit aussi bien, par la marche même du raisonnement mathématique tel que nous l'avons analysé que par la conception éléate qui dissout toute diversité en un tout indistinct, — que le divers, quel qu'ils oit, répugne au fond à notre raison qui cherche à lui imposer l'identité(1). » Ainsi M. Meyerson semble-t-il ajouter l'apport d'un instinct et d'un goût personnels à la constatation objective qu'il a faite en observant l'attitude de l'intelligence dans sa tentative en vue de comprendre et de connaître. Il manifeste à l'égard du divers une même sorte de sensibilité que celle dont il fait état pour l'avoir découverte dans l'expérience donnée et peut-être n'est-il pas inutile

(1) *De l'explication dans les sciences*, t. I, p. 182.

de noter cette partialité et parce qu'elle ajoute à la parfaite objectivité de la recherche un pathétique intellectuel qu'il faut savoir distinguer dans l'évolution même de la pensée scientifique, et parce qu'elle confère plus de force, par la considération de l'obstacle surmonté, aux conclusions de sens contraire de ses analyses.

Dans le second en date de ses deux ouvrages, *De l'explication dans les sciences*, fidèle à cette tendance, s'il a recours à l'étymologie pour définir le sens du terme *expliquer*, c'est pour le ramener précisément à signifier l'identité. « Le mot latin *plica*, qui a fait en français pli », a la même signification que le terme qui en dérive et expliquer équivaut donc à peu près à déplier, soit, s'il s'agit d'une étoffe « faire sortir, montrer ce qu'elle cachait dans ses plis ». Usant du mot dans ce sens littéral, « nous serons forcés d'avouer, remarque Bossuet, qu'il y a dans la graine un principe secret d'ordre et d'arrangement, puisqu'on voit les branches, les feuilles, les fleurs et les fruits, s'expliquer et se développer de là ». Boileau dit dans le même sens d'une tragédie qu'elle « agit, marche et s'explique », et Nicolas de Cusa au moyen âge définissait la ligne comme « l'explication du point » (1). Expliquer en ce sens, c'est donc montrer comme contenu et comme préexistant dans l'un ce qui apparaît et se projette au regard de l'esprit dans la diversité phénoménale. C'est, selon M. Meyerson, en une explication de cette nature que la science consiste. Elle ne s'en tient pas à enregistrer, comme le voulait Auguste Comte, à titre de lois, des relations entre les phénomènes, elle ne poursuit pas seulement un but utilitaire, mais répond au contraire à ce besoin primordial où l'intelligence, s'exerçant en quelque sorte pour elle-même et pour sa propre satisfaction, ne cherche pas autre chose que comprendre, et comprendre, a-t-on dit, c'est, pour l'intelligence, ramener le divers à l'un, c'est identifier. C'est de ce point de vue

(1) *De l'explication dans les sciences*, t. I, p. 3.

qu'au principe de légalité-énonciation pure et simple d'un état de fait méritant par sa constance et par sa généralité le nom de loi, — M. Meyerson oppose le principe de causalité où il voit un des procédés par lesquels l'esprit scientifique s'est le plus approché de l'identification. Expliquer par la cause engage l'esprit sur une voie où il ressent en quelque sorte un avant-goût de la joie plénière de l'identité.

C'est parmi ces perspectives que M. Meyerson a institué à travers l'histoire des idées scientifiques un examen critique de toutes les grandes hypothèses qui ont aimanté et dirigé la recherche de l'esprit en quête de connaître le réel : l'atomisme, condition de toutes les hypothèses mécaniques, les principes de conservation de la matière et du mouvement, le principe de Carnot. Or cette critique, qui se développe parmi les idées les plus abstraites, parmi l'analyse des techniques les plus arides, reçoit pourtant, ainsi qu'on l'a noté, un caractère singulièrement dramatique de la participation de cet élément de passion métaphysique qu'est le désir d'identité distingué par M. Meyerson comme essentiel à l'esprit humain, soit qu'il s'affirme intégralement dans l'activité philosophique, soit qu'il ne cesse de s'exercer méthodiquement dans l'activité scientifique.

Ce vœu d'identité se trouve en partie exaucé toutes les fois que la science réussit à expliquer des groupes de plus en plus vastes de phénomènes par une cause qui leur est commune à tous. L'explication par la cause est, en fonction du vœu d'identité, l'objet même de la science. La fin scientifique s'accomplit dans la mesure où l'explication causale intervient et se montre efficace. C'est dans cette mesure que le réel est intelligible et que, selon la terminologie de la philosophie contemporaine, il est réputé rationnel. Rationalisation du réel, intelligibilité du monde, réduction du divers à l'un par l'explication causale, par la vertu d'une hypothèse très générale, —

ainsi de celle de l'atomisme, — telle que le monde des phénomènes en puisse être déduit de la même façon dont les branches, les feuilles et les fleurs sortent de la graine, tels sont donc les buts poursuivis par l'entreprise scientifique sous l'inspiration du vœu d'identité.

A cette entreprise, la réalité résiste et ces points de résistance se manifestent dans l'opposition du principe de légalité au principe de causalité, par la persistance d'une part d'empirisme et de diversité irréductible à l'explication causale. Par la connaissance de quelques relations constantes entre certains phénomènes, il nous est bien permis de résumer, sous la notion de loi, ces manières d'être constantes auxquelles les faits se conforment et de prendre barre sur la nature. Mais de ce que ces relations n'ont pu être déduites d'un ordre plus général de phénomènes antérieurs, de ce qu'on ne peut leur découvrir une cause commune où elles témoignent de leur unité originelle, elles échappent aux conditions de l'intelligibilité scientifique, elles maintiennent leur diversité et font échec au vœu d'identité que la science s'efforce de satisfaire. Empirisme, diversité sont ici synonymes d'irrationnel, et le drame dont M. Meyerson nous découvre et suit les péripéties au cours de ses analyses, se joue entre l'esprit humain dominé dans sa sensibilité intellectuelle par l'instinct d'identité et le réel, qui se manifeste dans la multiplicité et la diversité du phénomène. Identité, réalité, les deux termes abstraits où s'énonce le titre du premier ouvrage mettent aux prises, dans le raccourci de la formule, la conception que l'esprit humain se compose de la réalité et les modalités en quelque sorte objectives du réel.

II

ANTINOMIE DE LA RAISON ET DE L'IDENTITÉ : LA THÈSE BOVARYQUE

Les termes du problème étant ainsi posés, il est du

plus haut intérêt de constater que, partageant, peut-il sembler, ce désir d'identité absolue qu'il tient pour essentiel à l'esprit, M. Meyerson, au cours de toutes les analyses où il expose les tentatives de la science, en vient à proclamer son impuissance radicale à déduire le réel de quelque hypothèse que ce soit, à l'enserrer dans les liens de la causalité, à l'immobiliser dans l'étreinte de l'explication absolue. Quel que soit l'effort des savants, comme les filles du Rhin échappant à l'étreinte d'Albérich, la réalité glisse toujours entre leurs formules, se rit de leur désir de possession, atteste son indépendance et le caractère irréductible de sa diversité.

Ce n'est pas le but de cette étude de reproduire, fût-ce dans le raccourci le plus succinct, les analyses au cours desquelles M. Meyerson montre, à l'occasion de toutes les grandes hypothèses scientifiques, engendrées par l'hypothèse majeure de l'atomisme, comment les savants confessent toujours, à quelque moment du raisonnement, l'impossibilité de pousser à l'absolu l'identification par l'enchaînement causal et par la déduction, la nécessité qui les contraint de s'en tenir à la légalité pure, au constat, sans plus, de l'existence dans l'empirisme de certains rythmes plus constants que les autres, mais qui conservent leur autonomie et leur caractère distinct, s'attestent réfractaires au despotisme de l'un et de l'absolu. On retiendra seulement cette remarque qui peut être tenue pour une conclusion très générale, mais très décisive aussi de l'ensemble de ces analyses. « Dès lors, constate M. Meyerson, l'explication du phénomène, telle que nous la présente le mécanisme, nous paraît encadrée, limitée par deux irrationnels, l'un tourné du côté de l'objet : nous ne pouvons comprendre comment les corps peuvent agir les uns sur les autres; l'autre du côté du sujet : nous ne comprenons pas comment les mouvements peuvent en nous se transformer en sensations (1). »

(1) *Identité et réalité*, p. 283.

Une telle conclusion, motivée par la critique la plus minutieuse et la plus étendue, témoigne que le vœu d'identité formé par l'esprit humain s'est heurté dans le domaine de la connaissance scientifique à un obstacle dont les efforts les plus tenaces n'ont réussi qu'à démontrer le caractère insurmontable.

Cette conclusion fondée sur l'étude des faits est la confirmation, — confirmation anticipée, — de la thèse que, d'un point de vue strictement théorique, j'ai exposée dans un récent ouvrage, *la Philosophie officielle et la Philosophie* (1). J'y ai montré qu'héritière de la philosophie ancienne, — platonicienne et judéo-chrétienne, — la philosophie officielle se fonde de nos jours sur cette même croyance à l'identité que M. Meyerson a montrée essentielle à l'instinct de connaissance scientifique. Cette croyance, la philosophie officielle l'a adoptée sous la forme de l'adage scolastique qui postule l'*adæquatio rei et intellectus* dont on peut dire qu'il est la forme extrême du principe d'identité et qu'il en est l'expression la plus choquante pour la raison. Car, à supposer, par une hypothèse aussi arbitraire que gratuite, l'identité réalisée dans une *adæquatio rei et rei*, l'acte intellectuel, surgissant au sein de cette unité indistincte imaginée par l'hypothèse, lui empruntant les éléments tant objectifs que subjectifs où la connaissance se formule, briserait l'hypothèse, faisant éclater la nébuleuse métaphysique pour en former le système de la diversité phénoménale, instaurant le règne de l'inadéquat du même geste dont elle engendrerait l'existence en l'éclairant de la connaissance de soi qui la conditionne. L'illogisme absolu de cette conception d'un adéquat définitif n'en a pas moins gouverné, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, tout notre enseignement philosophique. Parallèlement à l'effort scientifique qui s'applique à donner l'illusion de l'identité en absorbant dans l'unité de la cause la multiplicité

(1) 1 vol. in-16, Alcan.

du Divers, l'effort philosophique a inventé une causalité mythologique qui, en fonction d'un messianisme moral et avec le secours de quelques fictions, toutes déduites du mythe majeur de la liberté, a pour objet de résoudre dans l'idée du Bien absolu, aspect de l'unité dans le monde moral, ces modalités résistantes et tenaces de l'irrationnel et du divers que sont, parmi les mêmes perspectives, la douleur et le mal.

Engagée, avec la conception de la liberté morale, dans un domaine non moins miraculeux que celui où évoluent les fétichismes primitifs et les croyances religieuses moins rudimentaires, la philosophie spiritualiste ne peut, par ses propres moyens et par le cours naturel de son développement, trouver la voie où elle rencontrerait la raison et se réconcilierait avec elle. Cette impuissance l'a conduite à ajouter à la contrefaçon d'une doctrine de l'esprit où s'exprime son dualisme une contrefaçon d'une doctrine de la raison où, sous le nom de rationalisme, elle a accommodé la raison à sa mesure. Dans cette atmosphère mythologique, elle maintient cette conception de l'adéquat, en tant que norme du réel, que condamne sans rémission, dès ses premières démarches, la logique de la raison pure au nom de cette seule véritable doctrine de l'esprit qu'est l'idéalisme.

C'est de ce point de vue que, dans l'ouvrage dont j'ai rappelé la récente publication, j'ai opposé à la philosophie officielle fondée sur le principe d'identité, une philosophie qui, déduite du principe le plus inviolable de la raison, donne l'inadéquat comme la norme de l'existence. Si, en effet, selon l'axiome de l'idéalisme, l'existence est conditionnée par la connaissance d'elle-même, s'il est contradictoire de méditer sur une existence qui n'aurait pas cette connaissance d'elle-même, ne fût-ce qu'en notre propre méditation, il apparaît avec toute l'évidence de la raison que, tirant de soi la part objective et la part subjective qui composent les éléments de toute connaissance

possible, l'existence, selon la maxime du Bovarysme, se conçoit autre qu'elle n'est, dans un état instable de relation où les deux termes qui composent cette relation pourront varier à l'infini, dans le jeu de la représentation, sans pouvoir atteindre jamais cette adéquation de l'identique où, les conditions de la connaissance étant abolies, les conditions de l'existence, liée à la connaissance de soi, le sont également. Les choses sont ce qu'elles sont, — affirme avec le principe d'identité la philosophie ancienne. Les choses n'existent pas en soi, — constate la maxime du Bovarysme. Elles sont régies par l'axiome idéaliste qui met pour condition à leur existence un état de connaissance. Et cet état de connaissance oppose un obstacle insurmontable à la réalisation de l'identique. Il crée dans l'existence un état de division avec elle-même qui en constitue l'essence et qui la définit. La connaissance qui se réalise dans l'opposition de l'objectif au subjectif est un coup de sabre asséné sur le nœud gordien de l'existence en soi. Elle divise à tout jamais. Elle consacre la réhabilitation du Divers honni par l'ancienne sensibilité philosophique et qui se montre, dans sa discontinuité, l'élément premier et dernier, l'atome irréductible dont se composent toutes les formes de l'existence. La maxime du Bovarysme élève ainsi une barrière en deçà de laquelle se développe, dans le jeu de la relation, toute la métaphysique du phénomène, avec l'infini de ses combinaisons, par delà laquelle le pur mysticisme peut seul s'élancer à condition de ne se formuler en aucun état intelligible. L'intelligibilité est la limite qui sépare le monde des phénomènes, le monde du divers de l'à peu près, le monde sur lequel nous pouvons spéculer, du monde de l'identité dont tout effort pour l'exprimer n'est qu'une façon de le méconnaître et de le nier.

Ce n'est pas l'objet de cette étude de critiquer autrement que par cette incidence les thèmes de la philosophie spiritualiste. Mais ce n'est pas détourner les yeux

du cas de sensibilité intellectuelle sur lequel les analyses de M. Meyerson attirent l'attention, c'est, au contraire, en souligner la particularité que de relever la communauté du principe dont se sont inspirées, à l'origine tout au moins de leur développement, la mentalité scientifique d'une part et, d'autre part, la mentalité philosophique propre à notre civilisation. L'une et l'autre sont gouvernées par un même état de sensibilité intellectuelle s'exprimant et se confondant en un même vœu d'identité. Mais tandis que le spiritualisme philosophique n'a entendu les objections de l'expérience que pour les éluder par des fictions dont une volonté d'aveuglement obstinée, de l'ordre de la foi et non de l'intelligence, fait seule la force, l'esprit scientifique, tout en poursuivant l'identification des phénomènes avec une passion bien autrement sérieuse, n'a jamais consenti, en raison sans doute de ce sérieux même, en raison de la profondeur et de la sincérité de sa passion, à se leurrer sur les résultats de sa recherche. Ayant réussi, dans un très grand nombre de domaines. à pousser très loin l'identification par la cause, il s'est fait un point d'honneur, et qui jamais ne fut plus vif qu'à notre époque, d'accuser la résistance du réel à l'identité absolue, de marquer les coups qu'il recevait de cet adversaire invincible, de montrer la persistance en fin de compte ou la renaissance de l'inadéquat à l'extrémité de toutes les analyses qui avaient pu sembler le conjurer. Or, tandis que le spiritualisme philosophique s'avère en contradiction absolue avec les possibilités logiques de la raison parvenue à la pleine conscience et à l'exact discernement de ses exigences, l'esprit scientifique, déterminé par la rigueur de ses méthodes, s'il voit ses analyses et ses recherches aboutir à des conclusions contraires à l'instinct qui a suscité son activité, en formule le résultat en complet accord avec les exigences de la raison. Tandis que la logique de la raison pure *déduit* du lien indissoluble qui enchaîne l'existence à la connais-

sance et des conditions mêmes de la connaissance l'impossibilité de toute connaissance adéquate, la science proclame qu'*en fait* la réalité se dérobe, dans tous les domaines, à cette confusion dans l'un et dans l'identique à laquelle, sur tous les chemins de la causalité, l'esprit s'efforce de la réduire.

III

LE PRIMAT DE L'IRRATIONNEL

Tel est bien le fait que la science proclame. Mais le ton dont elle fait cette proclamation est nuancé d'un regret où se trahit cette même sensibilité intellectuelle à laquelle la philosophie spiritualiste a sacrifié la grande joie de la connaissance pure et dont elle a tiré les éléments du système de fictions où elle s'est en quelque sorte enkystée. Une telle nuance se décèle dans les déclarations des plus fermes esprits. Elle a été relevée au début de cette étude chez M. Meyerson lui-même, dans un texte où il constate comme un fait que « le divers répugne à notre raison qui cherche à lui imposer l'identité ». Mais cette citation tronquée n'exprimerait pas ce qu'il y a de spécifique dans l'état d'esprit des hommes de science qui sont en même temps des philosophes, si elle n'était complétée par la constatation rigoureuse qui, dans le contexte, la met au point de sa valeur. « D'autre part, ajoute donc M. Meyerson, il est tout aussi manifeste que l'existence de ce divers est la condition même du fonctionnement de la raison puisqu'elle ne peut s'exercer que sur lui (1). » Même mélange *doux amer* de sensibilité et de raison intransigeante chez M. Lalande, cité dans son ouvrage par M. Meyerson et qui, à la suite d'une analyse où le vœu d'identification prêté à l'intelligence est exposé sur le vif de son mécanisme, s'écrie : « Prétention excessive, outrecuidance de notre intelligence, car le réel demeure, dans la matière de notre science, une individualité irré-

(1) *De l'explication dans les sciences*, t. I, p. 182.

ductible, irrationnelle, exaspérante pour la raison, une absurdité originelle qui va sans doute s'atténuant, mais qui n'est jamais actuellement nulle, car, en un mot, rien ne serait si tout était identique et le monde réduit « à l'axiome éternel qui se prononce au sommet des choses » se détruirait en tant qu'objet de connaissance et de manifestation (1). » Rien de plus typique qu'une telle déclaration, où, à l'ardeur de la passion intellectuelle d'identifier, se voit opposée une fin de non recevoir conforme exactement à celle que le corollaire bovaryque déduit comme une conséquence inévitable de l'idéalisme.

§

Les analyses de M. Meyerson nous mettent donc en présence d'un fait psychique très curieux. Ce fait s'exprime en une contradiction. Il y a contradiction entre la sensibilité intellectuelle des philosophes et des savants et la raison pure parvenue au degré de précision et de clarté qu'elle a acquis dans l'esprit humain aux époques historiques. Une telle contradiction pose un problème et, si déconcertants, à première vue, qu'en soient les termes, peut-être n'est-il pas impossible de le résoudre. Dans *la Philosophie officielle et la Philosophie*, je n'avais pas à en faire état. Car j'y critiquais une doctrine qui prétendait éluder cette contradiction en fabriquant sous le nom de rationalisme une contrefaçon de la raison sur le modèle de la sensibilité métaphysique qui l'inspirait. Du point de vue de la raison pure, il fallait donc s'en tenir à constater la fraude et à dénoncer, en ce qu'elles avaient d'inconciliable avec les exigences de la raison, les conclusions d'une doctrine formulée d'ailleurs avec une assurance entretenue par une longue possession d'état. Le cas ici est absolument différent. Cette sensi-

(1) André Lalande. *La dissolution opposée à l'évolution dans les sciences physiques et morales*, p. 260-261. Cité in *De l'explication dans les sciences*, t. II, p. 341.

bilité métaphysique qui, chez le savant, et chez le critique lui-même des procédés de l'esprit scientifique, se montre dominée par la tendance à l'identité inspire une évolution et une critique qui aboutissent à la constatation de son propre échec et à une solution de tous points conforme aux exigences de la raison. Un tel événement, qui met en relief le désintéressement de l'esprit scientifique et le montre inspiré par le plus pur instinct de connaissance, éveille la sympathie intellectuelle et avive le désir d'atténuer la contradiction à laquelle il se heurte. Il pose en même temps un autre problème plus pressant en ce qu'il a trait au mécanisme même de la mentalité dont les modes,sous leurs aspects scientifiques,sont l'objet des observations et de l'analyse de M. Meyerson. On peut en effet se demander comment un principe tel que le principe d'identité, contraire aux lois de la raison, a pu, d'une part, être choisi ou accepté par des hommes animés d'un désir de connaissance scientifique, comment, d'autre part, il a pu déterminer, par son application, des résultats conformes aux lois de la raison. Mais, sitôt que l'on réfléchit à cette double question, il apparaît que l'étonnement où elle nous plonge n'est imputable qu'à nous-mêmes et aux mauvaises habitudes d'un certain esprit philosophique trop enclin à faire abstraction de l'évolution historique ainsi que des conditions dans lesquelles elle a débuté et s'est déroulée.

On ne saurait penser qu'il y ait eu une solution de continuité entre les premières hypothèses sur le réel, formées par l'homme primitif, et celles que par la suite le savant a composées. On ne saurait donc douter non plus que le savant n'ait recueilli un héritage intellectuel chargé de conceptions arbitraires dictées par des états de sensibilité étrangers à toute logique. Etrangers parce qu'antérieurs. L'évolution mentale de l'humanité n'a pu se faire en effet sous le contrôle de notions qui n'existaient pas encore et qui sont la conséquence de cette évolution.

Raisonner autrement,c'est confondre l'effet avec la cause. Il est vain de demander à l'homme primitif de se comporter parmi la forêt obscure des phénomènes, privé de cette lumière qu'est la raison parvenue à son zénith, de la même façon qu'à la faveur de cette clarté intérieure, pourrait se comporter l'homme moderne. Il faut comparer l'homme primitif à un voyageur perdu la nuit dans une forêt véritable. Faudra-t-il s'étonner s'il se heurte aux arbres et aux rochers, s'il trébuche aux ornières et s'engage dans des fourrés au lieu de suivre les routes et les sentiers ? Faudra-t-il le railler de ce qu'iltombeet de ce que ses gestes sont désordonnés ? Ou ne faudra-t-il pas admirer plutôt que, dans des conditions aussi défavorables, il ose marcher pourtant et cherche sa route ? Les notions,dont la lumière aujourd'hui nous éclaire et nous enseigne parfois ce qu'il faut faire,ont été constituées,à la suite et par la vertu d'expériences innombrables, au cours desquelles les hommes ont appris à leur dam ce qu'il ne faut pas faire.

Aux premières époques humaines, il n'y a pas place pour une activité logique au sens plein où nous entendons ce terme. Il ne peut être question de se conformer à des règles de pensée et d'action qui n'existent pas encore. Ce qui importe alors, c'est que des impulsions se produisent,engendrées par des croyances quelles qu'elles soient,dont toute la valeur consistera en ce qu'elles seront crues vraies, en ce qu'elles inspireront une foi assez absolue pour contraindre les hommes à pousser jusqu'au bout l'expérience qu'elles impliquent, à se développer, à marcher dans une même direction, ce qui est alors la seule façon de sortir de la forêt obscure des phénomènes.Quand plus tard une raison rudimentaire se forme, y a-t-il lieu de s'étonner si ces éléments impulsifs, si ces forces d'improvisation de la pensée conservent une influence qui souvent l'emportera sur cette raison qu'elles ont contribué à former ? La raison, alors même qu'elle

aura acquis toute sa force, ne fera jamais rien d'autre que contrôler les entreprises de l'improvisation mentale, les accepter ou les rejeter. Tout le nouveau, tout ce qui ajoute quelque chose sera l'œuvre des forces impulsives de l'esprit, de ces mêmes forces qui, parmi les ténèbres des premiers âges, persuadèrent les hommes, plutôt que de demeurer immobiles et prostrés, d'affronter l'aventure de l'existence sur la foi aux fictions les plus étranges. C'est donc l'irrationnel, c'est l'illogique qui engendre et produit cette matière première dans laquelle, par une série d'éliminations, de retouches et de mises au point, suggérées par les heurts de l'expérience, les groupes humains destinés à la civilisation sculpteront peu à peu les contours rigides du logique. L'irrationnel est au principe de la raison.

C'est à vrai dire un tel procédé que je décrivais lorsque j'énonçais dans un ouvrage antérieur : « Le pouvoir de méconnaître les choses précède de très loin le pouvoir de les connaître. En même temps, ce pouvoir de s'abuser, de faire des hypothèses fausses, présente un intérêt singulier. Grâce à la présomption qu'il engendre, soumettant ces hypothèses fausses à l'épreuve de la réalité, il fait éclater peu à peu leur disconvenance, suscite de nouvelles conjectures que de nouveaux contacts discréditent jusqu'à ce que soit enfin formée une hypothèse qui corresponde à une relation réelle, à laquelle du moins l'expérience n'inflige pas de démentis (1). »

Ces considérations expliquent comment une hypothèse arbitraire — et fût-elle absurde, — inaugure nécessairement toute connaissance. Ainsi justifient-elles que le principe d'identité soit au commencement de la pensée scientifique. Elles expliquent aussi comment, au contact de la réalité, la tendance à l'identité, bovarysée, contrainte par l'esprit des savants, en vue de leur pro-

(1) *Bovarysme et Déterminisme* in *Comment naissent les dogmes*, Mercure de France p.86.

pre utilité de connaissance, de signifier autre chose que ce qu'elle signifiait, en vient à la suite de retouches successives, à s'adapter à la réalité.

De cette démarche propre à la connaissance, les analyses de M. Meyerson relatives à l'emploi du principe d'identité, au cours de l'évolution scientifique, vont fournir une première et précise illustration. Une autre en sera produite après elle. Elle sera empruntée à la mentalité prélogique, à l'égard de laquelle le principe de participation, introduit et défini par M. Lévy-Brühl (1), tiendra le rôle de cette façon arbitraire de concevoir les choses dont le principe d'identité offre un exemple dans sa relation avec l'esprit scientifique. La part des éléments irrationnels, agissant dans le mécanisme de la connaissance, y apparaîtra sans doute accentuée d'un fort grossissement. Cette apparence toutefois n'a pas d'autre cause sans doute que la parenté plus proche de notre mentalité avec celle qui inventa le principe d'identité sous sa forme abstraite. C'est en somme le même mécanisme qui joue dans l'une et l'autre circonstance. Confirmant les vues de M. Meyerson sur l'unité de la raison humaine, c'est déjà une application de l'identité qui se manifeste dans la plupart des cas où le principe de participation est en question et il ne semble pas téméraire de tenir ce principe pour une forme, en quelque sorte ancestrale, du principe d'identité, apparue dans le pur empirisme et révélant à nos yeux, dans le relief de son étrangeté, son origine arbitraire, son caractère impulsif d'improvisation mentale et le coefficient qu'apporte à la croyance le facteur collectif.

IV

ÉVOLUTION ET VARIATIONS DU PRINCIPE D'IDENTITÉ

M. Meyerson, après avoir fait entendre qu'il connaissait aussi bien que quiconque les exigences de la raison

(1) L. Lévy-Brühl : *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Alcan.

pure, a fait abstraction dans une certaine mesure, au cours de ses analyses, du caractère irrecevable dont se voit disqualifiée, d'un tel point de vue, la notion d'identité dans le domaine phénoménal. A juste titre : parmi les perspectives strictement objectives de son étude du jeu mental, il lui fallait, en effet, observer comment les choses se sont, en fait, passées au cours de l'évolution scientifique, non comme elles auraient dû se passer, à supposer que les savants eussent été en possession, dès les origines de la science, d'une notion qui ne s'était pas encore développée dans l'esprit humain avec une force suffisante pour lui imposer sa contrainte. Comme toutefois, à un certain stade de cette évolution, les exigences de la raison se sont formulées devant l'esprit des savants, il a dû exposer aussi à quel compromis ceux-ci s'étaient arrêtés entre ces exigences qu'ils ne pouvaient plus ignorer et une tradition scientifique qui, développée sur le principe d'un arbitraire ancien, ne pouvait sans danger être abandonnée en raison de la longue suite de raisonnements et d'expériences scientifiques qui s'étaient cristallisés autour d'elle.

Traitant du bovarysme de l'idée générale, j'ai montré, au cours de divers développements (1), de quelle façon tout groupe d'hommes, auquel l'idée générale se propose comme un principe de suggestion,réagit à son égard pour son bien ou pour son mal. Pour son mal si, à l'instigation de la notion, il se forme de lui-même une conception en désaccord avec ses virtualités, avec le pouvoir de réalisation dont il est doué, pour son bien, si, rusant avec la notion, il la déforme au gré de ses intérêts véritables, s'il lui impose une signification différente de celle qu'elle lui proposait au lieu d'accepter qu'elle le déforme et le bovaryse. Or l'attitude des savants montre un très beau cas de ce triomphe de l'esprit sur l'idée et il m'a semblé

(1) *Le Bovarysme*, chap. V. *Mercure de France.*

que cette péripétie apparaissait très nettement à travers les analyses de l'auteur de *l'Explication dans les Sciences.* Préoccupé de rechercher par quels accommodements toute une suite de beaux esprits scientifiques s'étaient accordés pour placer leurs travaux sous l'invocation du principe d'identité, M. Meyerson a très nettement distingué la métamorphose selon laquelle, par une modification progressive et insensible de son contenu, cette notion en était venue à se réaliser dans l'inversion presque totale de sa signification première,tandis que la formule où elle s'exprime était demeurée invariable. Penché sur les empreintes laissées dans les théories scientifiques par l'esprit des savants avec plus de souci que les ethnographes sur les légendes et les croyances où la mentalité des demi-civilisés a inscrit ses traces, il est revenu à deux reprises différentes sur cette métamorphose infligée au principe d'identité.

Dans *Identité et Réalité*,au chapitre VIII où il traite du principe de Carnot, il consacre une première fois un important développement à l'Illusion d'identité. Il nie qu'il puisse y avoir entre les choses équivalence et que le signe égalité ait jamais une valeur absolue. « Le chimiste, dit-il,qui, dans un laboratoire,tente de refaire une opération de chimie organique un peu compliquée, sait quelle ironie cache bien souvent ce signe d'égalité (1). » Et il constate que le principe de Carnot est constamment sous-entendu dans la physique entière (2). Or qu'énonce le principe de Carnot ? Il formule précisément une tendance des choses à se modifier dans le temps. « Qui dit phénomène, dit changement. Comment, dès lors, pourrait-il y avoir identité entre l'antécédent et le conséquent (3) ? » Lorsqu'un physicien ou unchimiste transforme un phénomène en un autre et constate qu'il y a

(1) *Identité et réalité*, p. 259.
(2) *Ibid.*, p. 261.
(3) *Id.*, p. 259.

égalité entre l'un et l'autre, il fait abstraction, est-il besoin de le dire ? de tout ce qui s'est passé, du changement lui-même que stipule le principe de Carnot et le signe égalité exprime, pour les initiés, que les deux termes sont égaux à la différence près qu'a introduite en eux le changement, ou qu'ils sont identiques, à la diversité près par où ils se distinguent. Et évoquant d'autres cas plus simples où l'équation n'en dissimule pas moins les mêmes différences: « Ces choses-là ne nous choquent point, remarque M. Meyerson, nous n'avons pas un instant perdu de vue qu'il s'agit au fond d'une diversité et non d'une égalité (1). » C'est le constat explicite que le terme, d'un commun accord entre savants, et selon la même évolution secrète chez des hommes possédés d'une même passion, en est venu, ayant perdu sa valeur absolue, à signifier autre chose que ce qu'il énonce. Et cela signifie aussi que l'esprit scientifique ne s'est pas laissé emprisonner dans une formule qu'il avait lui-même inventée, qu'il n'a pas perdu le pouvoir de réagir en fonction du réel et que, demeuré sensible à l'expérience, il a su bovaryser une notion qui manifestait sa disconvenance au réel au lieu de se laisser enfermer par elle dans une abstraction tautologique, au lieu de se laisser réduire à l'immobilité qu'elle implique.

M. Meyerson ne s'en est pas tenu à ce premier constat et, au premier tome de son deuxième livre: *De l'Explication dans les Sciences,* il a repris la même mise au point. Il l'a introduite cette fois conformément à la méthode objective et historique qui inspire sa critique. Il nous l'a montrée se réalisant en un de ces esprits, et en l'un des plus puissants dont le mécanisme est précisément l'objet de son observation, chez Hegel dont la philosophie est, pour sa part la plus originale, la divulgation même de la ruse qui se cache, au fond du principe d'identité. Dans l'énoncé A=A, Hegel ne voit que l'expression d'une tau-

(1) *Identité et réalité,* p. 258.

tologie vide. Une telle formule, dit-il, est «dépourvue de contenu et ne conduit pas plus loin ». Mais, ajoute-t-il, le principe d'identité est en réalité « d'essence non seulement analytique, mais encore synthétique ». Il « contient plus qu'il ne paraît signifier, à savoir... la différence absolue » et le fond de la pensée de Hegel est bien ceci : qu'il ne faut pas être dupe de l'aspect analytique de la formule, que le fait même selon lequel nous affirmons l'identité entre deux choses suppose que nous avons introduit préalablement entre ces choses une différence par où elles sont distinctes, par où elles sont deux, en sorte qu'en appliquant après cela le principe d'identité, nous signifions seulement faire abstraction de cette différence. « Pris à la lettre, le principe d'identité est absurde, car un énoncé promet une différence entre le sujet et le prédicat alors que celui qui est en question n'accomplit pas ce que sa forme exige et Hegel en conclut que l'identité ne doit pas être comprise comme une identité absolue avec exclusion de la différence »... Ainsi notre esprit exige dans la différence l'identité et dans l'identité la différence... Il y a là évidemment une contradiction, mais c'est une contradiction *nécessaire*. L'autre, le négatif, la contradiction, la dispute, font partie de la nature de l'esprit. » C'est pourquoi « la logique ordinaire se trompe en déclarant que l'intellect exclut complètement de son intérieur la contradiction. Au contraire, toute conscience contient l'unité et la séparation, et par conséquent une contradiction (1) ».

De telles déclarations anticipent la logique du bovarysme qui, par un autre mode de déduction, s'oppose comme son contraire à la logique de l'identité, et selon laquelle toute notion, nécessairement inadéquate à son objet, n'a qu'une valeur de métaphore par où elle saisis dans un à peu près la réalité toujours en fuite à travert l'instabilité de la relation.

(1) *De l'explication dans les sciences*, t. I, p. 131 et 132.

Ce qu'il faut retenir ici de la théorie hegelienne, c'est qu'elle exclut, à parler franc, le principe d'identité qui, dans la logique ordinaire, se donne dès l'abord comme absolu. Hegel, à vrai dire, brise les vitres et ses divulgations nous apprennent que, dans les milieux scientifiques et philosophiques, un sens nouveau, de son temps et depuis une époque déjà fort lointaine peut-être et difficile à fixer, s'était substitué, dans la formule du principe d'identité, au sens absolu qui y avait été anciennement inclus, un sens nouveau et qui impliquait avec l'autre contradiction.

Telle quelle, cette divulgation est d'un grand prix. Elle nous enseigne que l'évolution de l'esprit scientifique pourrait être comparée au cours d'une rivière dont l'écoulement se ferait en partie à ciel ouvert et en partie dans des couches plus ou moins profondes du sous-sol où elle se déroberait à la vue pour reparaître, sous un même nom, avec des eaux chargées de principes nouveaux, que l'analyse seule réussirait à distinguer. Cette analyse accomplie par Hegel nous laisse entendre que, dans le subconscient de la mentalité scientifique, le principe d'identité, au cours d'une évolution secrète et par une entente tacite entre les esprits possédés de l'instinct de connaître, s'est chargé d'éléments nouveaux qui ont transformé son contenu, qui l'ont rendu parfaitement apte à la besogne scientifique en l'accordant avec les exigences de la raison, tandis que, réapparu à la surface de la conscience commune, il y conservait, avec son nom, toutes les apparences de sa signification ancienne.

V

LE PRINCIPE DE PARTICIPATION COMME FORME ANCESTRALE DU PRINCIPE D'IDENTITÉ

Des analyses précédentes relatives au principe d'identité deux faits sont à retenir. Celui-ci d'abord : ce ne sont pas

les éléments logiques de l'esprit qui dirigent son activité et des croyances, fussent-elles absurdes, réussissent à procurer à l'homme un certain degré de connaissance du réel. Le second point peut se formuler ainsi : au cours des expériences, des analyses et des recherches instituées par l'esprit, la croyance qu'il a formée et qui le guide se heurte à certains principes de la raison qui s'interposent avec une force grandissante entre les éléments illogiques qu'elle renferme et le réel (que le réel ait une valeur objective ou qu'il soit une construction de l'esprit). En ces occurrences l'esprit biaise. Il modifie insensiblement sans doute et par degrés la signification intérieure de la croyance, mais lui conserve son nom. Il la bovaryse et la contraint d'exprimer, sous l'absurdité de l'énoncé, une signification différente et qui s'applique au réel avec efficacité.

Or ce sont ces deux constatations suggérées par la critique épistémologique qu'il faudra enregistrer de nouveau si, à la lumière des documents assemblés par les ethnographes et les sociologues (1), on considère le jeu de la mentalité chez les primitifs et les demi-civilisés. Qu'il soit mû par une pure curiosité de connaissance, qu'il soit mû par le désir de connaître les lois de la nature et les relations des phénomènes pour exploiter cette connaissance à son profit, l'homme primitif est animé de ces désirs avant d'être nanti du pouvoir de les réaliser. Faute de connaître les causes et les relations véritables des phénomènes, il imagine des causes et des relations fictives. Sous l'empire de son désir de connaissance ou de puissance, il se persuade sans peine que ces fictions sont des vérités en vertu de ce mécanisme infaillible selon lequel un désir intense, à défaut d'éléments intellectuels qui le transforment en savoir, est transformé en croyance par les éléments de sensibilité qui lui sont essentiels.

(1) V. notamment les ouvrages de M. van Gennep, *Religions, mœurs et légendes*, Mercure de France, et l'ouvrage théorique de M. Lévy-Bruhl, précédemment cité, et du même auteur son livre le plus récent, *La mentalité primitive*, Alcan, où la théorie s'illustre de la documentation la plus riche.

M. Lévy-Brühl désigne, a-t-on déjà dit, sous le nom de principe de participation cet état de croyance collectif. Le principe de participation agit sur tous les individus du groupe avec une autorité absolue. Il est entre eux un terme commun auquel tous accordent le même crédit, le même pouvoir d'explication. Il a pour eux la valeur d'une notion, de celles-là mêmes auxquelles les civilisés donnent le nom de vérités. Or il en faut toujours revenir à la maxime nietzschéenne : il n'est pas nécessaire que quelque chose soit vrai, mais il est nécessaire que quelque chose soit cru vrai. De même que le principe d'identité, tenu par les savants pour une vérité, coordonne leurs efforts et fait progresser la science, de même le principe de participation crée entre tous ceux dont la foi unanime le vivifie, un lien qui assemble des règles et des rites et façonne une réalité sociale. Or il arrive parfois qu'à quelque moment, la fiction autour de laquelle s'est cristallisé le principe de participation entre en contradiction avec un nouvel état d'esprit qui, s'étant développé dans le groupe, a conféré aux principes de la raison une plus grande autorité, un pouvoir d'inhibition plus fort à l'égard des suggestions de l'arbitraire mental. Pour maintenir l'empire du principe de participation parmi ces circonstances nouvelles, l'instinct mystique du groupe, fortement représenté en chacun des individus, ruse avec l'évidence, se défend par des procédés dont il est deux types principaux, et qui par leur analogie avec ceux dont les hommes modernes font usage témoignent entre des stades fort distants de l'évolution humaine d'une remarquable constance intellectuelle. La première de ces manœuvres est de nature casuistique. Elle apparaît dans cet épisode emprunté par M. Lévy-Brühl au récit d'un explorateur de l'Afrique équatoriale (1). Celui-ci, ayant tiré sur un oiseau, le manque à deux reprises et, comme les nègres de la tribu expliquent que l'oiseau étant féti-

(1) *Les fonctions mentales*, p. 62 et 63.

che ne peut être atteint par une balle, il l'abat d'un troisième coup de son arme. Mais, à peine décontenancés par cette brusque réplique de la réalité à la fiction, les nègres allèguent que l'explorateur étant un blanc, les lois des fétiches ne peuvent valoir à son égard. Sans doute est-il superflu de souligner qu'un tel mode de justification n'a pas perdu de sa force dans les milieux civilisés. Si la prière exaucée ou non conserve toujours son prestige dans l'esprit des croyants, c'est que la foi leur suggère à tous, à quelque culte qu'ils appartiennent, une même subtilité, un même pouvoir de casuistique. En des événements de cet ordre la part objective du phénomène est toujours à la merci de sa part subjective.

Le procédé du second type est, pour l'objet de cette étude, d'un intérêt plus direct. La manœuvre qu'il dévoile ne montre plus seulement l'analogie des modes de la mentalité prélogique avec ceux de la mentalité religieuse de notre époque, mais il montre la même analogie entre ces modes du prélogique et ceux-là mêmes de l'esprit scientifique. Cette manœuvre consiste en effet en une transformation de l'élément mystique qui anime le principe de participation, ce principe conservant sa dénomination, mais se voyant mis au point de la mentalité évoluée du groupe par une évolution parallèle et subconsciente du sens qui y avait été primitivement inclus.

J'emprunte encore à l'ouvrage de M. Lévy-Brühl un exemple de cette transformation de l'élément mystique d'une croyance en vue de son appropriation à des perspectives mentales modifiées. Il a trait à deux états de la croyance totémique relevés chez deux tribus de Peaux-rouges d'Amérique parvenues à deux stades divers de l'évolution mentale.

La croyance se manifeste sous sa forme extrême chez les Bororos, tribus du nord du Brésil. Les Bororos ont pour totem l'arara, qui est un perroquet rouge, et la croyance totémique a pour eux la signification d'une iden-

tité absolue A=A. Ils se conçoivent exactement comme des araras, comme des perroquets rouges. A la lettre, sans le moyen terme d'une métaphore, sans l'entremise d'un futur leur permettant de croire qu'ils deviendront après leur mort des araras. Les Bororos, dit M. von Steiner, l'explorateur à qui M. Lévy-Brühl emprunte ce document, entendent qu'ils sont actuellement des araras comme si une chenille disait qu'elle est un papillon. « Ce n'est pas un nom qu'ils se donnent, ajoute M. Lévy-Brühl, ce n'est pas une parenté qu'ils proclament. Ce qu'ils veulent faire entendre est une identité essentielle (1) ».

La croyance totémique apparaît donc chez les Bororos à l'état de pureté absolue, selon sa parfaite et primitive absurdité. Or voici qu'en Colombie britannique chez des tribus d'un développement mental un peu supérieur, chez les Thompsons, la même croyance se rencontre, mais transformée, aménagée de façon à choquer moins brutalement la réalité immédiatement apparente. Il n'y a plus pour les Thompsons identité entre l'individu et son totem. L'animal totem n'est plus qu'un ancêtre. Encore cet ancêtre n'est-il pas un animal comme ceux que nous voyons de nos jours. Ce n'est pas encore, comme *le Canard sauvage* d'Ibsen, — dont la petite Hedvige déclare avec conviction que ce n'est pas un canard ordinaire, — ce n'est pas encore un symbole et nous sommes loin, avec ces tribus mal évoluées, de la mentalité qui engendrera l'abstraction du symbole, mais c'est déjà un être légendaire, presque mythologique. Le totem des Thompsons est la loutre. Mais cette loutre ancestrale n'est pas celle qui se rencontre dans les rivières de leur territoire, c'est un homme loutre et qui, comme toutes les bêtes d'antan, avait le pouvoir de prendre tantôt la forme humaine et tantôt la forme animale. « Les Thompsons, note M. Lévy-Brühl, ont dans leur langue un terme

(1) *Les fonctions mentales*, p. 77 et 78.

spécial pour distinguer ces êtres mystiques d'avec les animaux ordinaires (1). » Et cette notation précise à quel degré d'évolution est parvenu dans cette tribu le principe de participation que représente pour tous ses membres l'identification totémique.

Si, après ce regard jeté sur l'humanité prélogique, on considère de nouveau, avec des yeux accoutumés à la pénombre dans laquelle évolue le jeu mental, le rôle tenu par le principe d'identité dans l'évolution scientifique, il semble que le caractère illogique de cette évolution à ses débuts apparaîtra plus distinctement. Il semble aussi que cette participation d'éléments illogiques à l'organisation de la science causera moins d'étonnement. Après avoir constaté dans le grossissement des exemples empruntés aux époques prélogiques avec quelle facilité l'esprit successivement, comprend sous le même terme, sous la même formule, sous la même idée générale des contenus très différents, le soupçon ne nous viendra-t-il pas que l'élasticité du mot — et de l'idée générale que le mot, déjà et par surcroît, trahit en l'exprimant, — a sa part dans ces mutations de sens qui semblent tout d'abord se passer dans l'esprit seul. Savons-nous quel est à tout moment, parmi ce lâche tissu du mot et de l'idée, le véritable sens entendu par l'esprit ? Ne peut-on supposer que l'esprit met à profit cette plasticité de l'abstraction où il se formule et que, tirant de lui-même cette substance spirituelle, comme l'araignée le fil dont elle tisse sa toile et le long duquel elle évolue, il en use aussi pour se déplacer, se concevoir, — d'un sens à un autre, — dans un nouveau rapport avec les choses, pour progresser.

Nous avons attribué au principe d'identité une première signification absolue et nous avons cru voir une ruse et une manœuvre dans l'interprétation par laquelle Hegel y introduit un sens très différent. Hegel toutefois ne semble pas l'entendre ainsi. Ceux-là ont tort, selon

(1) *Les fonctions mentales*, p. 99.

Hegel, qui attribuent au terme identité un sens absolu, qui n'y voient pas la diversité mêlée. Mais,plus ou moins distincte les savants n'ont-ils pas eu toujours la conscience de ce mélange de l'autre et du même où le même toutefois donnait le ton et baptisait l'idée. Du moins, quand cette notion leur est exposée en termes analytiques,ne leur apparaît-elle pas comme une claire interprétation de ce qui existait, fût-ce inconsciemment, dans leur esprit ? Ne va-t-il pas de soi, s'il est question d'identité entre deux choses,qu'il faut abstraire pour s'entendre soi-même tout ce par quoi ces deux choses diffèrent ? Et n'est-ce pas nous qui fûmes naïfs en imaginant qu'un sens plus absolu ait jamais pu tenir dans la formule d'identité ? Ainsi quand l'explorateur colombien, interrogeant son guide,lui demanda si les Thompsons s'identifient réellement avec des loutres, celui-ci, rapporte-t-il, « sourit et secoua la tête ». Par la suite il expliqua la parenté mythologique qui unit les Thompsons à leur totem et par laquelle, selon l'interprétation de M. Lévy-Brühl, est projetée dans l'ancêtre commun la participation mystique où s'exprime l'idée totémique.

Ce sourire en dit long sur la nature de l'esprit humain. Il laisse filtrer dans ses régions profondes un rayon d'une nuance singulièrement complexe. A sa lueur apparaît la lutte encore obscure qui se livre, sur le seuil de la conscience, entre une improvisation mentale de nature arbitraire et impulsive et les modes d'une sensibilité logique qui s'ébauche. L'intelligence s'éveille, hallucinée encore par les images du rêve subconscient. Elle poursuit un songe éveillé que dissipera,au cours d'une très lente aurore, la lueur grandissante du réel. Et dans le clair obscur de cet état ambigu elle soupçonne déjà que les choses ne sont pas ce que son improvisation imagine qu'elles sont. Mais sa conception du réel, pour arbitraire qu'elle soit, lui est plus sûre jusqu'ici quela réalité objective sur laquelle elle ne peut encore exercer aucune prise. Elle en main-

tient les contours jusqu'à ce qu'ils se brisent à quelque arête diamantée de ce réel méconnu. Alors l'esprit de l'homme a ce sourire pour manifester qu'il n'était pas aussi dupe qu'on eût pu croire et ce sourire est le même sur les lèvres du sauvage d'Amérique et dans les yeux clairs du savant voyant se diluer le fantôme de l'identité. Et cette analogie explique comment dans les deux cas une conception nouvelle remplace l'ancienne et, même quand elle en diffère par de fortes nuances, même quand elle la contredit, comment pourtant elle la continue, comme si la différence et la contradiction fussent dans les contours et dans la forme verbale des concepts, tandis qu'un même courant maintiendrait de l'un à l'autre et perpétuerait un même sens ésotérique et profond, un même principe d'explication.

Or ce principe interne, dont la plasticité se rit de la logique et se prête aux métamorphoses, montre tous les caractères du principe de participation tel que M. Lévy-Brühl l'a défini. Ces caractères, qui se manifestent avec un relief aisément saisissable dans les milieux à mentalité primitive, se confondent d'autre part avec ceux qui se sont révélés déjà, dans des milieux plus évolués où le principe s'est reconstitué sous un nouvel aspect. Le principe de participation renferme, en effet, constate M. Lévy-Brühl, un élément mystique. Entendons par là qu'il est de nature irrationnelle et cette remarque s'accordera avec celle qui, à l'occasion du principe d'identité releva le rôle prépondérant des facteurs illogiques au cours de l'évolution intellectuelle. Il est éminemment plastique et cette propriété remarquable explique comment son autorité souveraine, qu'il tient de son origine irrationnelle, réussit pourtant à se concilier avec le progrès de l'esprit critique dans le groupe qu'il inspire. Cette plasticité lui permet en effet, par une suite de glissements imperceptibles, de s'adapter aux exigences de la mentalité nouvelle, d'éviter, tout en conservant la face, — si cette métaphore

peut être risquée, — d'entrer en conflit avec elle. C'est cette même plasticité, cette aptitude protéique à modifier sa signification intérieure qui a été signalée à l'occasion du principe d'identité. Le principe de participation est enfin, son nom même l'implique, de l'ordre de la psychologie collective. Il est, entre tous les individus du groupe, axiome et dogme à la fois, une croyance et un point de vue commun, qui réalise une entente et permet dans un domaine intellectuel et moral de totaliser des efforts individuels et de les faire converger vers un même but. Or si ce dernier caractère du principe de participation n'a pas été relevé à l'occasion du principe d'identité, il n'en constitue pas moins un de ses traits les plus saillants. Le principe d'identité a eu ce pouvoir mystique, au cours de l'évolution historique, de rallier, même sous sa forme irrationnelle du début, le consentement, fût-il irréfléchi, fût-il contagieux, de tous les savants. Il a ainsi créé une mentalité collective dans un ordre d'études où, plus qu'en aucun autre, les efforts individuels sont susceptibles de s'additionner et témoignent jusque dans les inventions des plus hauts génies d'une solidarité remarquable..

VI

CORRESPONDANCE DE L'INADÉQUAT DE LA CONNAISSANCE SCIENTIFIQUE A L'INADÉQUAT DU RÉEL

Ces étroites analogies semblent bien indiquer que les modes de la mentalité prélogique ont continué de se perpétuer sous le masque de la mentalité scientifique. Elles permettent de reconnaître, dans la tendance à identifier, une forme du principe de participation, une forme dont l'évolution a été poussée très loin par des races à mentalité élevée. Une telle analogie apporte en somme un argument à la thèse de l'unité de la raison humaine à laquelle M. Meyerson aboutira en ses conclusions, et il semble bien qu'en fait, sinon intentionnellement le principe d'identité

ait été envisagé par lui au cours de ses développements comme un véritable principe de participation Il ne s'en est pas dissimulé et il en a reconnu le caractère d'absurdité, sous son aspect absolu,et n'est-ce pas du même ton dont la science ethnographique constate l'évolution du sens de l'idée totémique d'une tribu à une autre tribu, qu'il analyse la métamorphose, infligée par Hegel à la signification du principe d'identité. Il a d'ailleurs suffisamment marqué l'objectivité de son point de vue et le caractère empirique de son observation en traitant de l'identité,non comme d'un principe justiciable d'un critère de vérité, mais comme d'une tendance de l'esprit, la tendance à identifier considérée dans la jeu de la connaissance scientifique. Or ce terme est irréprochable. Cette tendance existe. Il y a plus, elle est essentielle à l'esprit scientifique, elle est essentielle à l'esprit humain et à l'instinct de connaissance sous sa forme la plus générale.

Cependant elle ne le constitue pas tout entier et c'est pourquoi les conclusions de M. Meyerson ne se confondent pas absolument avec celles que je suis tenté de tirer de ses remarquables analyses. M. Meyerson constate en effet que la science, si l'on considère son dernier état, a échoué en somme à atteindre sa fin, qu'elle s'est montrée impuissante à résorber le divers dans l'un, que dans les domaines les plus importants le signe égalité continue de ne *s'entendre* qu'abstraction faite d'une certaine différence *sous-entendue* d'un commun accord entre savants.

Est-ce donc là véritablement un échec ? A supposer que les choses se fussent passées autrement, et que la tendance à identifier eût atteint sa fin absolue, c'était,de l'aveu même de M. Meyerson, l'anéantissement de la réalité. « Le mécanisme,dit-il, et son aboutissement extrême, la réduction de la réalité au néant,font partie intégrante de la science ; c'est que celle-ci ne saurait se soustraire complètement à la domination du principe d'identité qui est la forme essentielle de notre pensée (1). » Faut-il donc

(1) *Identité et réalité*, p. 235.

supposer que le désir de connaître pour connaître en quoi consiste, selon M. Meyerson, le véritable instinct scientifique soit condamné, en supprimant l'objet à l'occasion duquel il s'exerce, à réaliser son propre suicide ? Ne peut-on supposer au contraire que la tendance à l'identité, loin d'exercer sur la pensée scientifique cette tyrannie absolue, n'est bien plutôt, sous ses apparences despotiques, qu'un moyen au service de l'esprit scientifique? La tendance à l'identité au cours de l'expérience historique n'a-t-elle pas témoigné à nos yeux de sa souplesse et est-il donc impossible, par une dernière interprétation, de lui attribuer un sens positif, un sens qu'elle soit à même de réaliser sans s'abolir elle-même et dont la réalisation serve la science au lieu de la supprimer ?

Il n'y faut qu'une ferme volonté de logique en réaction contre une certaine forme de sensibilité métaphysique dont j'aurai l'occasion de dénoncer aux dernières lignes de cette étude le caractère irrationnel et dangereux par les malentendus qu'il entretient. Si la tendance à l'identité est essentielle à l'esprit scientifique, selon la profonde remarque sur laquelle M. Meyerson a construit les trois volumes de sa critique épistémologique, elle n'est pas le seul élément qui intervienne en vue de constituer la science et le suicide que présage sa réalisation parfaite suffirait, à défaut d'autres indications, à suggérer que d'autres éléments concourent à l'élaboration de la réalité scientifique, qui combattent cette tendance et la détournent de cette fin catastrophique. Selon une proposition du bovarysme et qui tire, de sa déduction de l'axiome idéaliste, une valeur d'application universelle, toute réalité est un compromis entre deux états d'une même force, chacun de ces états tenant pour les conditions de son triomphe les conditions mêmes de sa destruction, aspirant à la suppression de l'état antagoniste dont l'existence soutient et conditionne la sienne propre et dont l'anéantissement déterminerait le sien propre. Ce corollaire

d'une philosophie de la relation trouve ici son application. Il implique en vue de la constitution de la réalité scientifique, en antagonisme avec la tendance à l'identité, le jeu d'une autre tendance. Et si l'esprit scientifique, possédé du désir d'identité, figure ici la part subjective du phénomène où l'existence prend conscience d'elle-même, ne faut-il pas que ce désir se heurte à cette autre part de phénomène où l'existence s'objective dans une diversité, dont la théorie réclame, dont l'observation empirique exercée par M. Meyerson constate comme un fait qu'elle est irréductible à l'un. La réalité scientifique se montre dès lors comme un compromis entre la tendance de l'esprit à l'identité et la tendance des choses à la diversité. La résistance de cette seconde tendance conditionne, avec le jeu de la première, l'existence même d'une réalité scientifique.

Le tendance à l'identité est ainsi condamnée à ne se réaliser jamais en aucun acte de connaissance, en vertu même des conditions de la connaissance. Est-elle donc disqualifiée de ce fait comme principe d'explication ? A-t-elle donc perdu la valeur que lui assignait M. Meyerson ? Ne demeure-t-elle pas le précieux outil, l'instrument logique au moyen duquel l'édifice scientifique, tel qu'il s'élève de nos jours, a été construit tout entier ? N'est-ce pas, parce qu'elle n'atteint pas sa fin propre que la tendance à l'identité attend la fin scientifique et qu'elle comble le vœu de l'instinct de connaissance ? Et dès lors ne faut-il pas situer le fait de la connaissance scientifique non dans la satisfaction de la tendance elle-même à l'identité qui n'est qu'un moyen de connaissance, mais dans la réalité qu'atteint le jeu de cette tendance aux points où elle interfère avec la tendance antagoniste, la tendance des choses à la diversité et compose avec elle des états d'équilibre plus ou moins instables et comme des degrés du réel sur lesquels l'esprit se pose ?

M. Meyerson, tout en constatant que la tendance à

l'identité a échoué à atteindre sa fin, relève néanmoins en sa faveur qu'elle a réussi pourtant à établir un lien commun plus ou moins lâche entre la plupart des séries phénoménales et qu'en somme la réalité a fait preuve en une certaine mesure de plasticité. Au dernier chapitre de son deuxième ouvrage, il dira enfin que la science n'a pas renoncé entièrement à son vœu d'identification absolue et que cette persistance dans son désir se traduit dans un effort en vue de réduire la matière à l'espace.

De ces deux conclusions je suis tenté de retenir plus et moins qu'elles n'impliquent et, dans le sens d'ailleurs des observations et des suggestions dont l'ouvrage de M. Meyerson est si rempli et si riche, quelque chose d'autre aussi peut-être.

Je ne pense pas qu'il faille chercher dans la réalité une plasticité qui aurait permis à la connaissance scientifique de la modeler dans une certaine mesure afin de l'adapter à sa convenance. Il m'est toujours apparu, et je me suis expliqué sur ce point en divers ouvrages, que la réalité de l'univers est un compromis entre un fait de répétition et un fait d'improvisation gros de toute la substance de la diversité. Il est également nécessaire, pour qu'un univers soit, et que les éléments dont il est composé ne se confondent pas dans l'identique et qu'ils présentent un terme commun par où ils entrent en relation les uns avec les autres. La diversité est la condition de leur existence, mais la répétition, dans le jeu de la relation d'un terme commun, est la condition sous laquelle ils sont compris dans un même univers (1). Cette condition d'ailleurs est nécessairement réalisée dans le fait du rapport qu'ils soutiennent, quelle que soit leur diversité, avec un même esprit.

(1) Cette conception, essentielle à la philosophie du bovarysme, est celle aussi qu'implique, en son expression métaphysique, la doctrine de Gabriel Tarde, ainsi qu'en témoignent notamment les *Lois de l'Imitation* (Alcan) et les *Lois de l'Op-position* (Alcan). C'est celle aussi qu'on rencontre comme une conséquence de toutes ses œuvres antérieures dans le dernier livre de M. F. Paulhan : *Le Men-songe du Monde*, où, empruntant à Platon sa conception du même et de l'autre, il montra l'univers conditionné par la corrélation de ces deux termes.

Dès lors il n'y a pas à invoquer la plasticité du réel pour expliquer le progrès de la tendance à identifier au cours de l'élaboration de la connaissance scientifique. Il y a eu là découverte progressive d'un fait préexistant et non pas influence exercée, non pas action modificatrice. La part d'identité, qui s'est révélée à l'analyse entre les divers phénomènes, est l'œuvre de la genèse phénoménale elle-même qui impliquait nécessairement pour se constituer cette participation de l'identique. Mais si le principe d'identité n'a exercé sur le réel aucune action de nature à le modifier, il s'est manifesté, réduit à la signification précise que Hegel lui a attribuée et à laquelle M. Meyerson s'est rallié, comme un procédé intellectuel d'une éminente efficacité. Inutilisable sous sa forme analytique initiale, la notion en a été bovarysée ; elle est devenue synthétique : elle a donné accès au divers. Les savants, l'ayant conçue sous un nouvel aspect, l'ont contrainte de signifier autre chose que ce qu'elle avait d'abord signifié. Il a été sous-entendu que la formule A=A impliquait l'élimination préalable de tout ce par quoi A diffère de A. A la suite de cette violence, le procédé de l'équation scientifique est devenu un moyen de mettre à part dans chaque série phénomènale, par abstraction de tout ce qui diffère, l'élément qu'elle a en commun avec une autre série. Un tel procédé, appliqué par la science avec une foi obstinée, a réussi à distinguer de proche en proche le point de suture qui assemble, au regard de l'esprit, en un même univers toutes les manifestations du réel. Or il semble qu'en cette apparition au regard de l'esprit on puisse faire tenir et qu'avec elle on puisse considérer comme réalisée cette pure joie intellectuelle qui consiste en le seul fait de comprendre et en laquelle M. Meyerson situe l'essence de l'activité scientifique. Et à suivre M. Meyerson dans le domaine de l'étymologie, comprendre, n'est-ce pas prendre avec, et ne vient-on pas de constater qu'avec ce fait de répétition découvert au moyen de l'équation scienti-

fique, l'esprit, comme avec un fil ténu réussit à comprendre, à réunir en une seule gerbe la flore de la diversité phénoménale ?

Que reste-t-il parmi ces perspectives de la tendance à l'identité ? A vrai dire, l'essentiel. Dépouillée du caractère mystique qui, la poussant à l'absolu, l'animait d'une étrange volonté de suicide, la voici, dans le domaine de la relation, interférant avec d'autres tendances, contribuant à la pérennité du jeu qui soutient, avec la représentation de l'existence à sa propre vue dans la connaissance, les conditions de l'existence elle-même.

Que faut-il enfin penser de l'hypothèse selon laquelle la science réussirait à réduire la matière à l'espace ? Que cette hypothèse, tout d'abord, qui fut envisagée par un esprit aussi lucide que celui de Descartes ne se heurte à aucune impossibilité logique ; mais aussi qu'elle ne réaliserait en aucune façon le vœu d'identité absolue attribué à l'esprit scientifique. L'obstacle véritable, l'obstacle insurmontable qui s'oppose à l'identité, c'est la nécessité qui conditionne l'existence par la connaissance d'elle-même. Il ne saurait donc jamais y avoir confusion entre la part de l'existence qui s'objective en spectacle et celle pour qui le spectacle existe, cette activité spectaculaire qui éclaire et anime du rayon de la connaissance tout le jeu de l'objectivité. Entre ces deux parts il y a une différence de fonction par où elles échappent à toute possibilité d'identification. Il y a plus encore et le caractère de connaissance partielle qu'engendre quelque relation que ce soit de l'être au connaître, de la part objective de l'existence à sa part subjective, détermine en fonction d'un désir de connaissance intégrale, une modification incessante de cette relation des deux termes, un échange de l'un à l'autre en vue d'une possession plus complète, une instabilité et une fuite de tout l'ensemble du système métaphysique qui, parmi l'infinité des hypothèses que l'on peut former sur sa destinée, n'en exclut qu'une seule,

celle d'une adéquation parfaite d'un terme à l'autre réalisant l'identité dans l'extinction. Sous ce jour, le vœu scientifique de réduction de la matière à l'espace n'en révèle pas moins, sous le voile de l'illusion d'identité qui l'obscurcit, sa signification profonde avec le pressentiment qu'il implique et sur lequel à juste titre M. Meyerson a conçu que la science se fonde. Si une métaphysique du phénomène, la seule qui soit accessible à notre esprit, exclut toute réalisation d'identité dans le monde qui tombe sous nos prises, elle suppose aussi que toutes les formes diverses de l'existence impliquent entre elles quelque chose de commun, une identité de nature.

Cette identité de nature, dût-on la définir par le fait même de la relation où ces formes s'engagent les unes avec les autres, dût-on la réduire au fait de cette seule manifestation, n'en implique pas moins le monisme sur lequel repose la possibilité de la connaissance et celle de l'existence, l'une conditionnant l'autre. Il est aussi inintelligible de poser un Divers absolu qu'un Un absolu. Car deux choses présentant le caractère de la diversité absolue ne sauraient figurer ni dans un même univers, ni dans un même esprit, où leur rencontre créerait entre elles une relation *commune*. Mais la communauté de nature que la science devine sous tous les masques du Divers ne peut jamais constituer une identité absolue où la réalité s'évanouirait hors de tout état de connaissance, le fait de connaissance ayant pour condition et pour effet d'opposer un objet à un sujet, un spectacle à un spectateur et de briser ainsi le sceau d'une hypothétique unité.

Ainsi le principe d'identité est une façon de concevoir les choses autrement qu'elles ne sont. C'est un bovarysme au sens péjoratif du terme. A ce bovarysme la science a répondu par un autre. Elle a bovarysé la formule du principe d'identitié, elle l'a contrainte de signifier autre chose que ce qu'elle énonce à la lettre. Par cette réplique elle a ajusté le principe au rythme de la

réalité, elle en fait un bon instrument de connaissance.

C'est sous le bénéfice de cette mise au point que M. Meyerson a étudié le principe d'identité dans le mécanisme de la pensée scientifique. Il l'y a observé surtout en tant que tendance et je crois que l'on peut voir avec lui en cette tendance la forme même, en quelque sorte, de l'activité scientifique. Il arrive que la tendance semble dépasser parfois son utilité immédiate et qu'elle s'exalte au vœu de l'identité absolue. Mais l'illusion qui la soulève alors n'est-elle pas encore un moyen au profit de l'unique fin scientifique réalisée en tout état de connaissance immédiat ? Orientée vers l'impossible, son ardeur ne peut engendrer qu'une activité sans fin, conforme au rythme même de la réalité donnée à l'esprit dans l'indéfini sans principe et sans issue du mouvement.

JULES DE GAULTIER.

LA FORTUNE DES ROUGON

ET LA RÉALITÉ HISTORIQUE[1]

—

La série des romans de Zola intitulée : *Les Rougon-Macquart* constitue *l'Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire.* « Je veux expliquer, écrivait l'auteur dans sa préface, comment une famille se comporte dans une société, en s'épanouissant pour donner naissance à dix, à vingt individus qui paraissent, au premier coup d'œil, profondément dissemblables, mais que l'analyse montre indissolublement liés les uns aux autres. L'hérédité a ses lois comme la pesanteur. »

Dans chacun des romans, le milieu réagit sur tous ces personnages : le cadre historique a donc presque autant d'importance que les tempéraments individuels. C'est pourquoi, comme Balzac, le précurseur du réalisme, et aussi comme Flaubert, Zola s'est toujours minutieusement documenté. De quelle manière a-t-il procédé, dans la *Fortune des Rougon*, pour faire revivre les sentiments qui animaient les populations du Midi, à l'époque du Deux Décembre, ainsi que les événements dont cette région fut alors le théâtre ? c'est ce que nous voudrions exposer ici.

L'auteur a indiqué dans le Plan manuscrit (2) de cette œuvre sur quoi était fondée la résurrection qu'il présentait de la province à l'époque du coup d'Etat. « Je plie-

(1) Je remercie très cordialement M. Edmond Poupé, professeur au collège de Draguignan, d'avoir bien voulu faire pour moi diverses vérifications et obtenu certains renseignements complémentaires à la mairie de Flassans.

(2) Bib. Nat., XIXe siècle, Nouvelles acquisitions françaises, n° 10303, p. 38.

rai, écrivait-il, le cadre historique à ma fantaisie, mais tous les faits que je grouperai seront pris à l'histoire (livres de Ténot, Maquan, journaux de l'époque, etc.). Je prendrai à la très curieuse insurrection du Var les détails les plus caractéristiques et je m'en servirai selon les besoins de mon récit. » Des deux auteurs cités ici par le grand réaliste, le premier était républicain, le second réactionnaire. Dans le *Plan*, le romancier, pour la plupart des faits inspirés par l'écrivain démocrate, a mis un simple numéro qui correspond aux pages de la cinquième édition de *la province en décembre* 1851 (1). Mais qu'il s'agisse du partial Maquan ou du scrupuleux Ténot, tous deux ont un style plutôt médiocre ; Zola, au contraire, a su donner un relief admirable aux personnages et aux événements dont l'esquisse lui était fournie par l'histoire.

Comme l'atteste le *Plan* de son livre, l'auteur avait d'abord songé à nommer Rolleboise la ville dans laquelle et autour de laquelle se passe le roman (2) ; il l'appela Plassans, légère déformation de Flassans, bourgade du canton de Besse, arrondissement de Brignoles (Var). Mais l'écrivain fait de Plassans une sous-préfecture qui n'est autre que sa ville natale, Aix-en-Provence, en « plus petit » ; il l'a réduite à la taille de Brignoles et lui a donné la situation géographique de Lorgues (Var) (3).

(1) Paris, in-12, 1868, Bib. Nat., Lb^{55}/2939 D. — Il n'est pas certain que Zola ait travaillé d'après le livre même de Maquan, *Insurrection de décembre 1851 dans le Var*, Draguignan, in-8°, 1853. Peut-être ne l'a-t-il vu qu'à travers les citations de l'historien républicain ; car, en dehors de la citation générale donnée ci-dessus, le seul passage, où les noms des deux écrivains se trouvent mentionnés dans le document manuscrit, est ainsi conçu : « Maquan 130 de Ténot. »

(2) *Plan*, ch. II, p. 13 « Peinture de Rolleboise » ; sommaire des chapitres : « Description de Rolleboise », etc. — Peut-être Zola a-t-il renoncé à ce nom parce qu'il existe une commune de Rolleboise, arrondissement de Mantes (Seine-et-Oise). C'est seulement dans un des chapitres du *Plan*, p. 25 à 27, que le nom de Plassans apparaît.

(3) Zola dit de Rolleboise, *Plan*, p. 10, que c'est « Aix plus petit avec la route de Marseille et la route d'Avignon ». Paul Alexis, *Emile Zola*, p. 92, affirme qu'il s'agit d'Aix, particulièrement dans la description de l'aire Saint-Mittre, *Fortune des Rougon*, p. 3 et suiv. — *Plan*, p. 36 « Brignoles, 6 mille h. Un receveur particulier, un percepteur, un receveur entreposeur et un conservateur des hypothèques. Ce sera Rolleboise ». *Plan*, p. 10. « Il s'agit d'une ville adossée à une

Quant aux événements et aux personnages, en dehors de Maquan et de Ténot, la documentation de l'auteur était fondée sur des souvenirs personnels. C'est assurément à ces derniers qu'est dû le choix du nom même de Rougon (1).

J'en fis la découverte par le plus grand des hasards. Préparant une étude sur les refus de serment des fonctionnaires en 1852, je rencontrai, au milieu des renseignements concernant le département du Var, la mention suivante :

COMMUNES	OBSERVATIONS
. . . .	. . . .
Flassans	Se sont absentés lors de la prestation les srs Rougon et Rousse (2)
. . . .	. . . .

Le nom de *Flassans*, rapproché de celui de *Rougon*, fut le point de départ de toutes les recherches qui aboutirent au présent article. Je me demandai si des relations n'avaient pas existé entre Zola et certains homonymes des héros de ses romans. Des investigations dans les archives départementales des Bouches-du-Rhône et du Var firent prendre corps à mon hypothèse. Une excursion dans la commune dont l'existence m'était révélée et une conversation avec M. Paul-Frédéric Rougon, petit-fils du réfractaire au serment de 1852, la confirmèrent.

La véritable famille Rougon était d'opinion légitimiste (3). Elle apparaît pour la première fois dans l'histoire locale avec un de ses membres portant le prénom

chaîne de collines et ne communiquant avec l'intérieur que par deux routes, celle du midi qui vient de la mer... et celle qui monte au nord. » — *Plan*, p. 2. Zola a dessiné une carte de la région avec le nom fictif des localités et leur nom véritable entre parenthèses ; Plassans y figure avec l'indication « (Lorgues, Aix) ».

(1) Dans un premier plan on trouve le nom de Pierre Goirand, *Plan*, p. 37-58.

(2) Arch. Nat. F1c I 53-69 (serments et votes).

(3) Conversation avec M. Paul-Frédéric Rougon et M. le Secrétaire de la mairie de Flassans.

d'Etienne. Né à Brignoles en 1752, ce personnage fut maire de Flassans (1790-1791) et mourut à une date inconnue. Son fils, Pierre-Joseph Rougon (1778-1865), naquit et termina sa vie dans cette dernière bourgade, dont il fut maire entre 1822 et 1830 (1).

Au moment du coup d'Etat du 2 décembre 1851, le pouvoir, dans la petite commune, était aux mains du parti avancé (2). Le conseil municipal, le 19 du même mois, fut dissous et remplacé par une commission municipale de cinq membres, nommée par le sous-préfet. Le 22 mars 1852, le préfet leur adjoignit huit autres personnes, parmi lesquelles se trouvait Pierre-Joseph Rougon. Celui-ci, en vertu du décret du 8 mars 1852, et à la suite de son abstention, le 9 mai, lors de la prestation de serment, fut sans doute considéré comme démissionnaire : à partir de cette dernière date, son nom ne figure plus parmi les membres présents aux séances de la commission (3). Le 22 août, eurent lieu les élections au conseil municipal. Joseph-Paul, fils de Pierre-Joseph Rougon, se trouvant sur les deux listes, fut élu par 401 voix sur 510 inscrits et 402 votants. Mais, le 14 septembre 1852, le préfet suspendit le conseil municipal, « attendu que la majorité des membres... sont connus pour appartenir au parti démagogique et pour avoir joué un rôle dans les événements de décembre 1851 ». Il le remplaça, le 17 octobre, par une commission municipale. Presque tous les membres ainsi désignés appartenaient à la liste battue le mois précédent ou ne s'étaient pas présentés ; le seul qui eût été élu en cette occasion était Joseph-Paul Rougon (4). Il prêta serment le 24 octobre 1852 (5). Mais, le 12 décembre, il envoya sa démission

(1) Archives communales de Flassans.

(2) Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, 12 U 9 (Rapport du Procureur de la République de Brignoles au procureur général d'Aix sur les événements de décembre 1851).

(3) Archives communales de Flassans.

(4) Arch. dép. du Var, série M.

(5) Arch. Nat. F1c I, 53-69 (serments et votes).

au préfet, « vu que, écrivait-il, la marche que suit le conseil n'entre nullement dans mes vues » (1).

Son fils, Paul-Frédéric, qui était encore en vie en 1913, est né en 1844 ; il a été maire de Flassans entre 1873 et 1875 (2). Elève du lycée d'Aix, il se souvenait d'avoir connu Zola qui était de quatre ans plus âgé que lui (3). L'écrivain a donc donné à Pierre Rougon, dont le rôle dans l'œuvre étudiée ici est prépondérant, non seulement le nom, mais l'un des prénoms du grand-père de son condisciple. C'est là d'ailleurs la seule similitude existant entre son ambitieux héros et le légitimiste réfractaire au serment politique de 1852.

En ce qui concerne les autres personnages du livre, le romancier a prêté à Silvère Mouret l' « aspect » de son propre filleul, Philippe Solari, et à Miette Chantegreil, celui de Louise, sœur de Philippe (4), mais c'est dans Ténot qu'il a trouvé les renseignements sur la Société des Montagnards, à laquelle le jeune homme avait été affilié dès sa seizième année (5). De même, lorsque la gracieuse héroïne de *la Fortune des Rougon* entre à Plassans, à la tête des insurgés, Zola s'inspire de l'historien parlant de Mme Ferrier (6) ; celle-ci, femme d'un des chefs régionaux du parti républicain, accompagnait son mari parmi ceux qui, les armes à la main, s'étaient levés contre le coup d'Etat. Chez Ténot, la scène se passe à Vidauban, alors que le romancier qui, dans son *Plan*, l'avait située dans la localité fictive d'Alboise (7), l'a transportée à Plassans dans son livre lui-même (8).

(1) Arch. dép. du Var, série M.
(2) Arch. communales de Flassans.
(3) Conversation avec M. Paul-Frédéric Rougon.
(4) *Plan*, p. 5. « Un Philippe Solari comme aspect, moins creusé », suit une description ; « Louise Solari », autre description.
(5) *Plan*, p. 18. Ténot, p. 98 et 127 ; *Fortune des Rougon*, p. 178.
(6) *Plan*, p. 4. « Les époux Ferrier de Grimaud 136 ».
(7) *Plan*, p. 2. Sur la carte dessinée par Zola, Alboise : Vidauban.
(8) *Fortune des Rougon*, p. 40.

TÉNOT	ZOLA
P. 131. « Elle marchait en tête des insurgés portant le drapeau rouge, drapée dans un manteau bleu doublé d'écarlate, le bonnet phrygien sur la tête. Lorsqu'elle entra, ainsi vêtue, à Vidauban, cette foule provençale, amoureuse de tout ce qui est excentrique, pompeux ou théâtral, applaudit à outrance la nouvelle déesse de la liberté. »	P. 40. « Elle retira vivement sa pelisse qu'elle remit ensuite après l'avoir tournée du côté de la doublure rouge, drapée d'un large manteau de pourpre qui lui tombait jusqu'aux pieds. Le capuchon, arrêté sur le bord de son chignon, la coiffait d'une sorte de bonnet phrygien. Elle prit le drapeau, en serra la hampe contre sa poitrine, et se tint droite dans les plis de cette bannière sanglante qui flottait derrière elle. Sa tête d'enfant exaltée, avec ses cheveux crépus, ses grands yeux humides, ses lèvres entr'ouvertes par un sourire, eut un élan d'énergique fierté, en se levant à demi vers le ciel. A ce moment, elle fut la vierge Liberté. Les insurgés éclatèrent en applaudissements. Ces Méridionaux à l'imagination vive étaient saisis et enthousiasmés par la brusque apparition de cette grande fille toute rouge qui serrait si nerveusement leur drapeau sur son sein. »

Quant au personnage que le romancier appelle tantôt « l'homme au sabre », tantôt « le général improvisé », son caractère est le même que chez l'historien, celui de Duteil, chef des bandes démocrates du Var : même indécision, même incapacité (1).

La situation des esprits dans le Midi est retracée par Zola d'après Ténot.

(1) Ténot, p. 138, 148 ; *Plan*, p. 4, 23 ; *Fortune des Rougon*, p. 187, 259.

TÉNOT	ZOLA
P. 98. Ouvriers et paysans, royalistes en 1815, même en 1830, blancs fils de blancs, comme ils disaient avec fierté, étaient passés en immense majorité au parti révolutionnaire. P. 127. Là non plus on ne connut guère que deux partis ; révolutionnaires et légitimistes. Ces derniers, répandus un peu partout, dominant dans quelques villes, envahirent, à la faveur de la réaction cléricale de 1849 et 1850, toutes les positions officielles. La défense de l'ordre et de la société ne furent (*sic*) pour eux que le prétexte d'une lutte à outrance contre leur ennemi traditionnel. La lutte entre les deux partis prit un caractère d'exaltation et d'acharnement extrêmes.	P. 87. Jusqu'en 1830, les habitants restèrent catholiques pratiquants et fervents royalistes ; le peuple lui-même ne jurait que par Dieu et que par ses rois légitimes. Puis un étrange revirement eut lieu ; la foi s'en alla, la population ouvrière et bourgeoise... se donna peu à peu au grand mouvement démocratique de notre époque... Lorsque la révolution de 1848 éclata, « les bourgeois » furent bientôt pris de panique... P. 88. Aussi lorsque la réaction cléricale de 1849 se déclara, presque toute la bourgeoisie de Plassans passa-t-elle au parti conservateur. Elle y fut reçue à bras ouverts.

La filiation de Zola par rapport à Ténot est prouvée grâce au texte du *Plan* (1). En revanche, nous n'avons pu nous rendre compte si l'auteur a mis à exécution l'intention qu'il avait exprimée dans ce document de consulter les journaux du temps, car il n'y cite aucun titre de périodique. Peut-être d'ailleurs s'est-il servi de cette source, non pour y trouver des faits précis, mais pour créer l'atmosphère dans laquelle évoluent ses personnages (2).

Ténot, dans son récit des événements du Var, indique que la colonne de la Garde-Freinet était formée d'ouvriers en liège, de paysans, bûcherons, charbonniers et chasseurs des forêts des Maures, et Zola qui, dans son *Plan*,

(1) P. 9. Reproduction à peu près intégrale, — mais sans renvoi, — du passage de Ténot de la p. 127, suivie de ces mots : « Situation des esprits dans le Midi, 98. »
(2) *Plan*, p. 38.

avait reproduit ces mots (1), fait dire dans son roman à Silvère dénombrant devant Miette l'armée des insurgés : « Les hommes en blouse sont des ouvriers qui travaillent les chênes-lièges ; les autres, les hommes aux vestes de velours, doivent être des chasseurs et des charbonniers vivant dans les Gorges de la Seille (2) ».

Dans ce même épisode, Zola emprunte deux détails à l'insurrection des Basses-Alpes. D'une part, il montre les gens de Faverolles, — nom qu'il donne à Brignoles,— « presque tous vêtus de blouses bleues..., la taille serrée d'une ceinture rouge ; on les eût dit pourvus d'un uniforme ». Or, voici comment Ténot décrit l'un des aspects de l'entrée des insurgés à Digne : « La blouse bleue avec la ceinture rouge, le chapeau ou la casquette avec la cocarde de même couleur étaient l'habillement général et donnaient une apparente uniformité à la troupe (3). » D'autre part, l'historien raconte que, dans le village de Sainte-Croix, le chef du mouvement républicain avait été le curé, M. Chassan. Ce fait a inspiré à Zola l'exclamation de Silvère : « Tiens, monsieur le curé est de la partie ; on m'a parlé de lui, c'est un bon républicain (4). »

D'une manière générale, l'entrée des insurgés à Plassans rappelle celle des insurgés à Lorgues : dans la fiction comme dans la réalité, les démocrates se contentent d'exiger des vivres ; mais d'un côté ces scènes se passent à onze heures du soir, de l'autre en plein jour (5).

Quant à l'arrestation de Garçonnet, maire de Plassans, celle de Paillard, sous-préfet de Forcalquier (Basses-Alpes), relatée par Ténot, a servi de modèle à Zola, lorsque dialoguent les défenseurs de la Constitution et le

(1) *Plan*, p. 4.
(2) *Fortune des Rougon*, p. 33.
(3) Ténot, p. 171 ; *Plan*, p. 5. Le *Plan*, dans l'épisode du défilé des insurgés, reproduit à peu près complètement le texte de Ténot, mais sans numéro de renvoi ; *Fortune des Rougon*, p. 34.
(4) Ténot, p. 168 ; *Plan*, p. 4. « Un curé à la tête d'une bande, 168 » ; *Fortune des Rougon*, p. 35.
(5) Ténot, p. 141-143 ; *Plan*, p. 16, *Fortune des Rougon*, p. 186-188.

représentant de l'autorité, parlant de son balcon (1). Mais c'est à Auch (Gers) que, d'après l'historien, fut prononcée la phrase : « Vous n'êtes que le magistrat d'un magistrat déchu », phrase que le romancier modifia ainsi : « Vous n'êtes plus que le fonctionnaire d'un fonctionnaire déchu. » Les circonstances d'ailleurs étaient autres. Il s'agissait d'une réplique adressée par le Dr Prieu, un des chefs régionaux du parti démocratique, au procureur de la République qui voulait empêcher les protestations de la presse contre le coup d'Etat (2). Comme Paillard, le maire de Plassans est emmené en otage ; mais dans Ténot le sous-préfet qui, au surplus, fut légèrement blessé, dut être protégé par certains insurgés contre la fureur de leurs camarades, alors que dans le roman, c'est l'un des compagnons de captivité de Garçonnet, le commandant Sicardot, d'ailleurs sain et sauf, que «le chef du contingent des Tulettes » est obligé de préserver de l'exaspération de ses amis. En outre, le fonctionnaire de Forcalquier put s'échapper le lendemain, grâce à l'intervention de divers républicains, tandis que le chef de la municipalité de Plassans resta prisonnier jusqu'à la défaite des démocrates (3). En ce qui concerne ce dernier, ainsi que les autres otages, l'auteur de *la Fortune des Rougon* s'est également inspiré de l'historien racontant diverses arrestations au Luc (Var) (4).

Orchères, placée par Zola dans la situation géographique qui, en fait, est celle de Salernes (5), ménagea aux républicains une réception analogue à celle que, selon Ténot, les habitants de Digne (Basses-Alpes) firent aux insurgés de la région. C'est ainsi que, dans la bourgade fictive, comme dans la ville réelle, se formèrent des farandoles (6).

(1) Ténot, p. 156 ; *Plan*, p. 16 ; *Fortune des Rougon*, p. 186.
(2) Ténot, p. 73-75 ; *Plan*, p. 16 ; *Fortune des Rougon*, p. 186.
(3) Ténot, p. 166 ; *Plan*, p. 16 ; *Fortune des Rougon*, p. 186.
(4) Ténot, p. 132 ; *Plan*, p. 16 avec renvoi à Ténot, 132; *Fortune des Rougon*, p. 186-187.
(5) *Plan*, p. 2.
(6) Ténot, p. 171 ; *Plan*, p. 22 « De Digne faire Salerne 171 » ; *Fortune des Rougon*, p. 255.

Le romancier fait un saisissant tableau du découragement des bandes républicaines pendant les deux nuits qui précédèrent leur défaite. « La nuit fut inquiète. Il passa un vent de malheur sur les insurgés. L'enthousiasme, la confiance de la veille furent comme emportés dans les ténèbres. Au matin, les figures étaient sombres ; il y avait des échanges de regards tristes, des silences longs de découragement. Des bruits effrayants couraient. Des voix disaient que Paris était vaincu, que la province avait tendu les pieds et les poings ; et ces voix ajoutaient que des troupes nombreuses parties de Marseille, sous les ordres du colonel Masson et de M. de Blériot, le préfet du département, s'avançaient à marches forcées pour détruire les bandes insurrectionnelles. Ce fut un écroulement, un réveil plein de colère et de désespoir (1). » Sans contredit, Ténot a inspiré ce passage. Cependant il montre deux colonnes en campagne contre les insurgés, — l'une partie de Marseille sous les ordres du colonel de Sercey ; l'autre partie de Draguignan, sous les ordres du colonel Trauers, et accompagnée de Pastoureau, préfet du Var. — Pour le reste, le romancier a suivi, en le transformant, le récit de l'historien. Ce fait apparaît plus nettement encore si l'on a sous les yeux le *Plan* (2) qui reproduit diverses phrases de Ténot que Zola n'a pas utilisées dans son livre lui-même. Voici le passage qui constitue la source du roman : « Cette journée du lundi fut celle où commença la démoralisation des insurgés. Les journaux interceptés leur apprirent... la pacification de Paris... Ils apprenaient en même temps la marche des troupes envoyées contre eux... La démoralisation faisait des progrès (3). »

Le récit fait par Ténot de la surprise des démocrates par les troupes, à Aups (Var), a, dans son ensemble, été suivi par Zola qui transporte le combat dans la localité

(1) P. 258.
(2) P. 35.
(3) P. 147-148.

fictive de Sainte-Roure. La disposition des lieux est la même chez le romancier que chez l'écrivain.

TÉNOT

P. 152. « L'esplanade d'Aups est une vaste promenade plantée d'arbres, située un peu en avant de la ville. Un parapet la borde et domine les prairies au pied desquelles passe la route de Draguignan... en arrière au nord-est de la ville. La rue Saint-Pancrace traverse la ville et donne issue sur les montagnes par le portail des Aires. Il n'eût pas été difficile de défendre cette position ; si même l'esplanade avait paru trop accessible, les montagnes qui dominent la ville au nord offraient une autre position très forte avec la retraite assurée sur les Basses-Alpes... Les insurgés restés à Aups, dont le nombre dépassait quatre mille, se massèrent sur l'esplanade pour la revue qui devait précéder le départ.

Mais Duteil sans méfiance s'était bien gardé de faire les moindres dispositions. Il haranguait ses hommes qui, le dos tourné au parapet, l'écoutaient avec distraction, lorsqu'un cri s'éleva : Voilà les soldats !

Cette foule si diverse de dispositions et de courage, surprise à l'improviste par une attaque si peu attendue, se troubla. »

ZOLA

P. 259-260 « Vers une heure, il [l'homme au sabre] donna l'ordre du départ, il conduisit sa petite armée sur les hauteurs de Sainte-Roure. C'était là, d'ailleurs, une position inexpugnable, pour qui aurait su la défendre. Sainte-Roure étage ses maisons sur le flanc d'une colline; derrière la ville, d'énormes blocs de rocher ferment l'horizon ; on ne peut monter à cette sorte de citadelle que par la plaine des Nores qui s'élargit au bas du plateau. Une esplanade, dont on a fait un cours planté d'ormes superbes, domine la plaine. Ce fut sur cette esplanade que les insurgés campèrent...

Dès le matin, l'homme au sabre, qui avait négligé de prendre les plus simples précautions, passa une revue. Les contingents étaient alignés, tournant le dos à la plaine,... lorsqu'au moment où le général improvisé passait à cheval devant la petite armée, une sentinelle qu'on avait oubliée dans un champ d'oliviers accourut en gesticulant, en criant : « Les soldats ! les soldats ! »

Ce fut une émotion inexprimable, il y eut un mouvement de recul, une confusion qui fit passer un vent de panique d'un bout à l'autre du plateau. »

L'incident qui va suivre se trouve également dans Ténot et dans Zola, mais avec cette différence que, chez le premier, il se place au début de la bataille et, chez le second, alors que le combat est déjà commencé.

TÉNOT

P. 153. Il [Duteil] donna l'ordre de prendre par la rue Saint-Pancrace pour gagner les hauteurs. Il était trop tard pour cette résolution. Le contingent de la Garde-Freinet s'ébranla cependant en bon ordre et se dirigea, tambour battant, vers le portail des Aires... Ce mouvement de recul produisit un effet désastreux sur les insurgés. Le bruit se répandit comme l'éclair, parmi la foule encore rangée sur l'esplanade, que Duteil venait de s'enfuir en criant : *sauve qui peut* ! Tout à coup, la cavalerie, débouchant au galop par la porte Saint-Sébastien, se rue sur les insurgés.

ZOLA

P. 260. L'homme au sabre, entouré des gens de Faverolles, s'éloigna avec plusieurs contingents des campagnes... pour tourner l'ennemi et le prendre de flanc.

P. 262. Des phrases sinistres couraient : le général avait fui.

La cavalerie sabrait les tirailleurs dans la plaine des Nores.

Dans les deux textes, les soldats tirent sur l'hôtel dans lequel les otages ont été enfermés. Seuls quelques détails diffèrent. Chez l'historien, l'un des prisonniers fut blessé mortellement, dans la maison, par une balle qui avait ricoché ; un autre, sorti au devant des troupes gouvernementales, fut criblé de balles par elles, mais survécut. Chez le romancier, il n'y a qu'une seule victime, le receveur particulier de Plassans, tué au moment où, sur le seuil, en compagnie du commandant Sicardot, il cherche à se faire reconnaître par les soldats (1). Cette mort devient l'origine de la fortune des Rougon, en permettant

(1) Ténot, p. 153 ; *Plan*, p. 23 ; *Fortune des Rougon*, p. 261.

au chef de la famille d'obtenir la place qu'il ambitionnait depuis plusieurs années.

Dans le livre de Zola, après le départ des insurgés, Pierre s'empare de l'autorité municipale, à Plassans (1). Mais, au bout de vingt-quatre heures, faute de nouvelles, on commence à douter du succès de Louis-Napoléon. Ici le romancier s'inspire du tableau que fait Ténot de la situation de Digne, lors du 2 décembre 1851.

TÉNOT

P. 169. Qu'on se figure la situation de Digne pendant ces deux jours. Adossée aux montagnes... elle n'a que deux lignes de communication avec l'intérieur de la France, la grande route de Marseille et celle de Grenoble. Elles étaient coupées l'une et l'autre...Dans cette absence de nouvelles... les bruits les plus alarmants circulaient. On disait Paris en révolution, Lyon et Marseille insurgés, tout le Midi en feu.

ZOLA

P. 309. Depuis deux jours les bandes d'insurgés qui battaient la campagne avaient interrompu toutes les communications. Plassans, acculé dans l'impasse où il est bâti, se trouvait séparé du reste de la France. Il se sentait en plein pays de rébellion... Vers deux heures, le bruit se répandit que le coup d'Etat (P. 310) avait manqué ; le prince-président était au donjon de Vincennes ; Paris se trouvait entre les mains de la démagogie la plus avancée ; Marseille, Toulon, Draguignan, tout le Midi appartenait à l'armée insurrectionnelle victorieuse.

D'ailleurs, dans son *Plan*, avant de reproduire presque textuellement les phrases de Ténot, Zola écrivait : « Pour ce chapitre, Digne sera Rolleboise (2). » Il y a cependant une différence : dans le chef-lieu des Basses-Alpes, le comité de résistance resta maître de la ville jusqu'à l'arrivée des troupes gouvernementales, alors que la domina-

(1) *Plan*, p. 20 ; *Fortune des Rougon*, ch. VI, p. 269-359.
(2) P. 20.

tion de Macquart sur Plassans ne dure que quelques heures (1).

Le romancier, pour le drame qui sert de dénouement à son livre, s'est inspiré de ce récit, rapporté par Maquan :

A quelques cents pas de la colonne s'éloignant de Lorgues, quatre malheureux insurgés prisonniers s'avancent d'un pas lourd, tiraillés par la corde qui les tient enchaînés deux à deux. ...Un détachement, commandé par un gendarme à pied, les escorte. Ce gendarme porte un fusil de chasse en bandoulière, son œil droit est caché par un bandeau noir. Au milieu d'outrages et d'insultes, cet œil lui a été arraché à l'aide d'un clou, au moment où il était fait prisonnier par les insurgés.

Il a cru reconnaître les auteurs de ces attentats. Ce sont ces malheureux qui marchent enchaînés sous sa garde. La justice militaire les lui abandonne ; ils vont être fusillés... Après avoir dépassé les murs du cimetière, les quatre condamnés, toujours enchaînés, sont séparés de la foule et disparaissent bientôt derrière un massif d'oliviers touffus...

Sept coups de feu retentissent... A quelques pas du chemin... gisent, la face contre terre, quatre cadavres, toujours enchaînés après la mort comme pendant l'agonie !... Le plus jeune de ces quatre malheureux, âgé de vingt ans à peine, a péri victime d'une méprise (2).

Cette affaire a d'ailleurs été transformée par Zola. Dans le roman, c'est sans le vouloir, en cherchant à enlever sa carabine à Rengade, que Silvère a blessé le gendarme (3). En ce qui concerne l'exécution du jeune homme, les mots sont autres et le passage est beaucoup plus développé, mais la trame du récit est la même (4).

(1) Ténot, p. 171-175 ; *Fortune des Rougon*, p. 276-277.

(2) Maquan, p. 127, reproduit presque intégralement par Ténot, p. 159-160. Ce dernier, sans contester la fusillade des quatre insurgés, nie l'éborgnement du gendarme, p. 222. Bien qu'il n'y ait dans le *Plan*, au sujet de toute cette affaire, aucun numéro de renvoi, nous estimons que ce passage, soit directement, soit indirectement (v.ci-dessus p.105, note 1) constitue la source de Zola.En effet, la trame, sinon les détails, se ressemblent dans le récit des historiens et dans celui du romancier ; d'autre part, il est certain que l'auteur de *la Fortune des Rougon* a lu à fond Ténot.

(3) P. 189.

(4) *Plan*, p. 28.

Rengade se tourna vers l'officier qui n'avait pu trouver parmi les soldats les hommes nécessaires à une exécution.

— Ce gredin m'a crevé l'œil, lui dit-il en montrant Silvère. Donnez-le moi. Ce sera autant de fait pour vous.

L'officier, sans répondre, se retira d'un air indifférent, en faisant un geste vague. Le gendarme comprit qu'on lui donnait son homme... Silvère, comme tous les autres prisonniers, avait un compagnon de chaîne...

— Venez, dit le gendarme. Ce ne sera pas long.

Et Silvère reconnut le borgne (1).

La différence avec Maquan consiste en ce que, dans *la Fortune des Rougon*, l'exécution a lieu dans le cimetière même où Silvère et Miette se rencontraient (2), alors que, chez l'écrivain réactionnaire, le gendarme et son détachement y procèdent « après avoir dépassé les murs du cimetière » de Lorgues.

En résumé, tout en se documentant avec soin, Zola ne s'est jamais asservi aux historiens qui l'ont inspiré. Si l'on compare les passages où le roman se rapproche le plus de ses sources, on constate que l'auteur de *la Fortune des Rougon* s'est emparé des faits les plus caractéristiques, mais les a repétris à la chaleur de cette flamme romantique qui est l'un des traits dominants de ce grand réaliste.

PAUL RAPHAEL.

(1) *Fortune des Rougon*, p. 378.
(2) P. 384.

LE MYSTÉRIEUX HUMAIN

—

Nous assistons, depuis quelques années, à des révélations et réalisations prodigieuses de la plupart des sciences. Parmi ces découvertes, presque toutes françaises, certaines ont bouleversé plusieurs de nos connaissances traditionnelles. L'exemple le plus frappant, et le plus gros de conséquences, concerne « la matière et ses propriétés ». Nous croyions certains corps opaques, inertes et possédant une constitution immuable. Or, les Rayons X ont démontré que l'opacité n'était pas une propriété réelle de la matière, mais simplement une apparence due à l'impéritie de nos yeux et de nos moyens naturels d'investigation. D'autre part, les métaux ne sont pas inertes, mais formés par un agglomérat mystérieux de particules infinies, sans cesse agitées de mouvements browniens et se désagrègent très lentement. Enfin, en utilisant l'action énergique, produite par le formidable bombardement atomique du radium, certains savants (Ramsay, Rutherford) ont pu obtenir la transmutation successive d'un corps simple en d'autres corps tout différents. Le grand rêve médiéval de la transmutation, par la pierre philosophale, considéré, hier encore, comme une utopie, peut donc devenir une possibilité de demain.

Bref, la notion de *matière* s'est vue dépouillée de ses caractéristiques les plus essentielles, et a été remplacée par celle d'*énergie* ; et ce sont les multiples états de celle-ci qui préoccupent aussi bien les physiciens que les chimistes et les biologistes.

Quoi qu'il en soit, ces diverses découvertes, ainsi que celles relatives à la télégraphie et téléphonie sans fil, à la

télévision, à la télautographie, à toutes les applications futures de la télé-mécanique, rendaient plausible l'existence de la plupart des phénomènes englobés, hier, par l'occultisme, et étudiés, aujourd'hui, par les métapsychistes. De plus, elles les libéraient des hypothèses pathogéniques fantastiques, le système nerveux étant, lui aussi, une sorte de dynamo créatrice d'énergie susceptible, chez des êtres exceptionnels, d'avoir assez d'intensité pour agir comme l'électricité (dont la nature est d'ailleurs inconnue). Et, il n'y a pas de raison, en effet, *a priori*, pour que l'énergie humaine supranormale ne puisse agir à distance (transmise par vibrations de l'éther), engendrer des phénomènes sonores et lumineux (qui ne sont que des états différents de longueurs d'ondes) et, peut-être même, avoir des propriétés analogues à celles des Rayons X.

Pour ce qui est des phénomènes lumineux, il est à noter, d'ailleurs, que la chose est d'autant moins surprenante qu'un nombre considérable d'organismes vivants (poissons abyssaux, vers, insectes, microbes mêmes), ont une fonction photogénique intense (1). Enfin, et bien mieux, pour quiconque réfléchit aux problèmes de la matière, fille de l'énergie, à ceux de l'embryogénèse, et aussi à la mystérieuse histolyse des chrysalides (suivie de réédification d'un être nouveau : le papillon) la matérialisation de l'énergie humaine supranormale (ectoplasme), n'est pas une hypothèse inconcevable. Mais, restons préoccupés des premiers phénomènes, lesquels sont beaucoup plus près de la physiologie normale, et, par analogie avec ceux d'autres sciences (considérées comme positives), beaucoup plus facilement acceptables pour notre esprit.

En fait, en raison des considérations précédentes, ces phénomènes ont été étudiés, depuis quelque temps, par des scientifiques accoutumés à la discipline rigoureuse et méthodique de l'observation biologique (clinique et ex-

(1) R. Dubois : *La Lumière et la Vie*, Alcan, édit. Paris.

périmentale) et en état d'esprit d'impartialité absolue, aussi ennemis de toute foi, comme de tout scepticisme *a priori*. De plus, ils se sont mis dans des conditions de contrôle rendant impossible toute fraude, comme toute suggestion individuelle ou collective, et ont utilisé, d'autre part, tous les appareils de contrôle les plus modernes.

C'est ainsi que des phénomènes lumineux indiscutables ont été observés avec le médium Erto, et d'autres phénomènes (bruits, contacts, déplacements d'objets, lumières)... avec le médium Guzik.

Ces derniers ont fait l'objet du manifeste, dit des 34, le 7 juin 1923, dans le *Matin*. Depuis, d'autres expériences ont eu lieu, à l'Institut Métapsychique, avec un homme tout à fait exceptionnel, M. Stéphan Ossowiecki, lequel a la faculté merveilleuse de lire à travers les corps opaques, et même, d'évoquer les circonstances qui ont accompagné la rédaction du texte soumis à l'expérience. Il est à noter, chemin faisant, que ces faits de clairvoyance, tout en étant extraordinaires, nous paraissent plus physiologiques, si l'on peut dire, que les autres phénomènes médiumniques et, somme toute, susceptibles d'être expliqués demain, par la physiologie supranormale, au même titre que le génie. Quoi qu'il en soit, M. S. Ossowiecki, qui est un ingénieur des plus distingués, possède, depuis l'âge de 15 ans environ, cette faculté de clairvoyance (héréditaire dans sa famille d'ailleurs) qu'il met, avec un désintéressement absolu, au service de la science.

Avec son autorisation, je publierai, par ailleurs, le récit de toutes les expériences inouïes qu'il a faites avec les plus notoires savants du monde entier, ainsi que celui de toutes les recherches d'objets perdus, d'enfants disparus, de toutes les enquêtes policières, de toutes les fouilles scientifiques, qui ont été menées à bien, grâce à son concours. Pour l'instant, qu'il me suffise de rappeler trois expériences faites à Varsovie, l'année dernière.

La première concerne un message de Mme la Comtesse

de Noailles, message dont le texte était inconnu du professeur Richet et du Dr Geley, et qui avait été enfermé dans une enveloppe opaque : il fut lu en quelques instants.

Au cours de la seconde, M. Ossowiecki énonça en quelques minutes un texte ignoré du Dr Geley et qui avait été enfermé dans un tube de plomb scellé.

La *Revue Métapsychique* a publié enfin (juillet 1920) l'expérience sensationnelle qui fut faite en 1920, avec le maréchal Pilzudski, chef de l'État Polonais.

Tout récemment, le 12 juin, à l'Institut Métapsychique de Paris, M. S. Ossowiecki a reproduit, fidèlement et instantanément, en présence de M. Marcel Prévost, du P. Vallais, des docteurs Osty et Geley et de moi-même, un dessin difficile que j'avais inclus dans une enveloppe opaque, en dehors de sa présence. Deux autres expériences furent établies avec un contrôle des plus minutieux, et encore parfaitement réussies ce même jour. Enfin, le 15 juin, en présence de MM. le général Ferrié, d'Anglards, Lazzaro, du Dr Geley et de moi-même, M. Ossowiecki a pu, en quelques minutes, lire une phrase et reproduire une sorte de portrait qui avait été tracé et inclus dans une enveloppe, en dehors de sa présence.

Il est à noter qu'au cours de ces expériences, M. Ossowiecki ne regardait même pas les enveloppes qu'on lui remettait. En général, il les saisissait et, de suite, portait ses mains derrière son dos.

Dès lors, on le voyait pétrir l'enveloppe sans cesse, cependant qu'il regardait dans le vague, et que sa figure reflétait un puissant travail de concentration psychique. Au bout d'un temps fort court, il s'exclamait : « Je vois, oui, je vois », et, de suite, lisait la phrase, ou reproduisait le dessin. Comme je lui demandais, à la fin de ces expériences, qui avaient stupéfié tous les assistants, ce qu'il ressent entre le moment où il prend possession du document à étudier et celui où il en proclame le contenu, il me

répondit à peu près ceci : « Ce qui se passe en moi est assez indéfinissable; à vrai dire, je ne puis m'en rendre compte exactement. Cependant, je ne crois pas être guidé par une sorte d'hyperesthésie sensorielle, comme est porté à le croire M. le professeur Richet, et qu'il suppose être tactile, hyperesthésie qui expliquerait pour lui ma clairvoyance. Voici ce que je puis dire : Je commence par arrêter l'activité de mon raisonnement conscient et, de toutes mes forces intérieures, soutenu par ma foi, j'exalte ce que j'appelle ma « vision idéale ». Bientôt, je me trouve dans un état spécial, dans lequel je vois et j'entends tout, en dehors de toute notion de temps et d'espace. Peu après, une véritable lucidité s'empare de moi ; mon âme voit des scènes, le plus souvent passées, je vois l'homme qui a écrit la lettre, en train de la rédiger, et c'est ainsi, en suivant ses gestes successifs, que je prends connaissance de ce qu'il a écrit (ou dessiné).

Dans d'autres expériences, je vois l'objet perdu (à condition d'avoir palpé quelque chose qui a été en contact avec cet objet (avant qu'il ait été égaré), au moment où il se perd, ainsi que tous les détails de l'événement; ou bien, dans d'autres cas, je perçois l'histoire d'un objet quelconque que j'ai en mains. Au début, la vision est nébuleuse et il me faut de grands efforts, une grande tension d'esprit, pour percevoir et préciser certaines conditions et détails de scènes. L'état de lucidité survient parfois en peu d'instants; d'autres fois, il peut se faire attendre plusieurs heures. Cela peut dépendre de mon état de fatigue, et aussi surtout de l'ambiance : l'incrédulité des assistants exerce sur moi une sorte d'inhibition ; l'attention trop concentrée sur ma personne, pendant le travail, agit de même et paralyse le succès prompt de la lecture. Au contraire, si les assistants sont dans un état d'esprit sympathique, et, pendant ma concentration, ne me fixent pas trop dans les yeux, ma clairvoyance est favorisée. Voilà ce que j'ai pu analyser. Je me trompe par-

fois dans mes expériences. Je suis donc encore loin de la perfection, mais j'espère y arriver. »

Comme on le voit par ce qui précède, M. Stephan Ossowiecki n'arrive pas à démêler,avec une précision absolue, l'enchaînement pathogénique des opérations psychiques qui se déroulent dans son cerveau. Cela ne surprendra pas d'ailleurs ceux qui sont initiés aux arcanes du conscient et de l'inconscient, et qui connaissent les principes de la psychanalyse de Freud ; quoi qu'il en soit, il me semble que, tout en restant conscient et en contact avec ce qui l'entoure, M. Ossowiecki délaisse son psychisme conscient pour n'utiliser que les perceptions de son subconscient. Quelle est la nature des « relents excitateurs », si j'ose ainsi m'exprimer, qui adhèrent, en quelque sorte, aux objets, et qui,recueillis par un « détecteur sensoriel inconnu »,font parvenir à son subconscient des ondes que ce dernier interprète ? Mystère. D'autre part, à quoi peut répondre l'expression « vision idéale » qu'il emploie, d'ailleurs, comme à regret, comme si elle ne traduisait pas tout à fait exactement ce qu'il ressent ?

J'ai maintes fois interrogé M. Ossowiecki pour essayer de lui faire préciser l'enchaînement chronologique des opérations psychiques, et traduire ce qu'il ressent, et je n'ai pu obtenir d'autres renseignements que ce qui précède, ni d'autres images susceptibles d'être plus évocatrices.

On comprend, lorsqu'on réfléchit aux immenses difficultés que nous rencontrons pour analyser la genèse de nos processus psychiques conscients les plus courants, que M. Ossowiecki se trouve,à fortiori,dans la quasi impossibilité de délabyrinther un phénomène exceptionnel et supranormal ; d'autant plus qu'en l'occurrence, il s'agit, pour le conscient, de reconstituer une série d'opérations infiniment complexes,qui se sont déroulées presque entièrement dans le champ du subconscient. D'une façon générale,d'ailleurs,ces difficultés sont celles,toujours

les mêmes, que nous rencontrons chaque fois que nous voulons étudier les processus de notre subconscient; croit-on, par exemple, qu'un savant puisse arriver à analyser et à décrire la genèse d'une grande invention ou d'une grande découverte personnelle ?

Là encore il s'agit, avant tout, d'un acte d'*intuition lucide*; chacun sait, en effet, que c'est toujours avec le subconscient (à l'état de veille, ou en état hypnagogique) que l'on invente quelque chose, ou que l'on trouve la solution d'un problème, longtemps étudié, qui préoccupe le conscient, ce dernier, en effet, ne sert que pour les deux opérations qui précèdent et suivent toute invention : *Première opération* : le conscient glane et sélectionne les documents qui ensemencent le psychisme : il procure les matériaux dont certains seront utilisés par le subconscient pour bâtir l'édifice nouveau ; enfin le conscient oriente ses recherches dans une direction déterminée et ce faisant, il déteint sur le subconscient. *Troisième opération* : le conscient intervient, avec le raisonnement et l'expérience, pour vérifier et contrôler l'invention nouvelle et en déduire ses applications. Voilà les deux opérations que fait le conscient et qu'il peut analyser, rétrospectivement. Quant a la deuxième opération (chronologiquement), opération d'invention, elle est exclusivement due au subconscient et il est impossible, pour le conscient, d'en pénétrer le mystère (1).

Pourquoi Newton, ayant vu tomber une pomme (2), a-t-il été amené subitement à entrevoir le problème de la

(1) Il résulte de tout ceci, qu'à mon avis, le génie n'est pas qu'une longue patience. Cest une longue patience, en ce sens que, plus on enrichit son conscient, plus on enrichit, aussi, indirectement, son inconscient. Or, pour cela, il faut un grand labeur, par conséquent une longue patience. De même pour s'attacher toujours à la solution du même problème, il faut encore une longue patience. Enfin, après l'invention, il en faut encore pour contrôler et déduire ? Mais pour l'invention, fille du génie, il faut des possibilités supranormales du subconscient.

(2) Lorsque Newton a fait sa découverte, il me parait certain qu'il était dans un état spécial, que je vais essayer de définir. Quand il a vu tomber la pomme, il était sans doute, conscient et « présent ». Aussitôt après, il a « *piqué une absence* » Il voyait encore le pommier et tout ce qui l'entourait, mais ne *regardait* rien : *il entendait* les bruits environnants, mais ne les écoutait pas ; il avait donc encore

gravitation ? Comment Papin, du soulèvement d'un couvercle par la vapeur, est-il passé au principe de la machine à vapeur ? Tous deux eussent été bien embarrassés pour le dire, et pour retrouver le mystérieux enchaînement de pensées subconscientes qui les a amenés à « voir » l'invention. De même que, d'une boîte, grâce à un mécanisme caché, surgit, tout à coup, un pantin, de même, après les opérations confuses et mystérieuses qui se sont déroulées dans « la boîte » du subconscient (grâce à cet état spécial « d'absence du conscient » ci-dessus signalé), surgit, tout à coup, dans le champ du conscient, l'invention nouvelle et imprévue, et à ce moment même, instantanément, de façon rigoureusement synchrone, l'état spécial d'absence cesse et l'inventeur repasse à l'état conscient. Mais il ne peut comprendre, ni ce qui s'est passé dans le subconscient, ni pourquoi, ni comment s'est fait le brusque passage dans le conscient; j'ai écrit, ci-dessus, « *voir* l'invention ». Il y a là encore, en effet, un fait très curieux que je tiens à signaler, parce qu'il nous faut essayer de serrer, le plus possible, l'étude de tous ces phénomènes mystérieux de notre « moi ».

Il est très certain que, lorsque l'invention surgit (quelle qu'elle soit), *on la voit*, ou plutôt notre « moi » la voit, car tel est notre psychisme qu'il ne peut concevoir une chose sous une forme absolument abstraite ; il a besoin, pour se la représenter, de l'objectiver, de la matérialiser en quelque sorte, et cela d'une façon visuelle, et cependant sans

un certain état de conscience puisqu'il restait en contact avec l'ambiance, mais il percevait tout cela, en quelque sorte, passivement et nébuleusement. Il était, si l'on veut, au seuil de la conscience à l'état de veille; en outre, il était « ailleurs » comme l'on dit communément ; il était emporté par un courant d'idées subconscientes déclanchées par la vision, immédiatement oubliée, de la chute de la pomme. « Les yeux dans le vague » (ne servant plus comme organes de perception consciente et jouant, en quelque sorte, le rôle de simples glaces, dans lesquelles ces objets se reflétaient), et ayant ramené, au même état tous ses organes de perceptions sensorielles, de manière à ne pas exciter une conscience amoindrie au maximum, il était, de ce fait, dans un état où le subconscient pouvait s'exalter et se donner libre essor. Tout le monde connaît, plus ou moins, cet état, mais il est fugace et infécond. Chez les savants, il est fréquent, prolongé et fécond. Il est à noter, d'ailleurs, que c'est parce qu'ils sont, souvent, dans cet état, isolé de tout, que l'on dit des savants qu'ils sont distraits. C'est dans cet état que Curie se fit écraser.

le secours de notre appareil optique à proprement parler (yeux et voies optiques). Par contre les élaborations du subconscient, antérieures à l'invention, ne sont pas « vues », ce qui est encore une énorme difficulté supplémentaire pour en retrouver la piste.

C'est en méditant ces faits, tels que je les conçois, d'une part, et en interrogeant M. Ossowiecki, d'autre part, que j'ai été amené à faire des rapprochements, et à préciser, quelque peu, certains points de la clairvoyance. Dès le début d'une expérience, M. Ossowiecki se trouve certainement dans l'état spécial que j'ai décrit à propos de Newton. Il met la « sourdine » à son conscient, et ouvre, toute grande, à son subconscient « la porte du Toril ». Ce dernier, dès lors, sans contrainte, et au maximum de sa puissance, est impressionné, on ne sait comment, et se livre à des opérations mystérieuses, après lesquelles il révèle au conscient l'objet de l'expérience ; à ce moment M. Ossowiecki voit « idéalement », comme il dit, l'expérimentateur en train d'écrire le dit texte. Mais il insiste bien sur ce point qu'il ne s'agit pas d'un acte visuel à proprement parler ; *il ne voit pas avec ses yeux.*

A noter, en passant, que ce fait, rapproché d'autres faits curieux notés par les oculistes (par exemple : vision sans diplopie dans le strabisme congénital, etc.), et de certains faits, tout aussi complexes, de cécité verbale... et d'aphasie dissociée, me paraissent plaider en faveur de l'existence d'un centre visuel cérébral, en dehors du *cuneus,* c'est-à-dire du centre cérébral classique de l'appareil optique. Et ce qui, toujours à mon avis, vient confirmer cette manière de voir, c'est ce qui se passe au cours de l'intoxication par le peyolt. Comme cette intoxication est presque inconnue, et qu'elle semble prouver l'existence du siège visuel ci-dessus signalé, je suis amené à ouvrir une parenthèse pour l'exposer en quelques lignes.

Le peyolt, dont le nom indigène signifie « la plante qui fait les yeux émerveillés », est une petite plante grasse,

que ses propriétés ont fait consacrer au culte du soleil. Elle croît dans les montagnes du Mexique. Chaque année à la même époque, précédées de leurs prêtres, et psalmodiant des incantations favorables, les peuplades indigènes montent en faire la récolte. A leur retour se déroulent, selon des rites séculaires, les fêtes religieuses en l'honneur du Soleil, grand principe de vie, qui dispense la lumière et la chaleur, évapore l'eau des fleuves et de la mer, et engendre ainsi les pluies, dont l'alternance avec la chaleur fait monter la sève, croître les plantes et mûrir graines et fruits. Or, pendant ces fêtes, les indigènes, étendus sur le sol, mâchonnent le peyolt. Quelques instants après l'ingestion, ils sont pris d'un trouble singulier ; ils n'ont aucune ébriété ni aucune agitation psycho-motrice, ni aucune perturbation des idées, ni aucun trouble sensoriel, à telle enseigne que s'ils maintiennent les yeux ouverts, ils ne ressentent aucun phénomène visuel anormal ! Mais, s'ils ferment les yeux, ils assistent au déroulement, incessant, d'une série de tableaux n'ayant aucun caractère délirant, qui les plongent dans l'extase, du fait de la somptuosité de leurs coloris. De ces couleurs, les unes sont absolument «invues» et, les autres, d'un ton connu, mais d'une magnificence inconnue et indescriptible. A l'ouverture des yeux, le mirage disparaît, mais il recommence avec l'occlusion palpébrale et cela pendant plusieurs heures. J'ai été convoqué, il y a quelques mois, pour assister à une expérience réalisée sur plusieurs personnes fort intelligentes, cultivées et sensées, par un chimiste très distingué (1) qui avait réussi à isoler les alcaloïdes et les principes actifs du peyolt. Il désirait, *et* que je recueille le récit des sensations éprouvées par lui-même et ses parents, *et* que je les examine tous, médicalement, avant, pendant, et après cette intoxication spéciale. C'est ainsi que j'ai pu constater que le peyolt ne détermine aucun trouble viscéral, et qu'hormis la *très curieuse hallucination*

(1) M. Reuhier.

visuelle, il n'y avait aucun délire des idées. Un ou deux exemples des sensations ressenties par les expérimentateurs peuvent, seuls, donner une idée de la caractéristique essentielle de cette intoxication l'apparence prestigieuse qu'elle confère aux choses les plus banales. Une de ces personnes, artiste peintre de grand talent et qui a beaucoup voyagé et vu, fut plongée dans un véritable ravissement pendant une demi-heure, parce qu'elle voyait se dérouler un tapis d'un rouge inconnu et si splendide qu'elle m'a dit ne pouvoir le peindre, le décrire, ni même le comparer à quoi que ce soit, les gemmes les plus précieuses ne pouvant en donner même une faible idée! Comme je lui parlais du ton rouge, radieux et intraduisible,de l'arbre tropical dit le flamboyant, elle me répondit qu'aucune comparaison n'était possible. C'est pourquoi, longtemps après l'expérience, tous ceux qui l'avaient tentée parlaient avec un enthousiasme indescriptible des couleurs inconnues qu'ils avaient découvertes,et en gardaient un souvenir impérissable. Tant et si bien même que ce chimiste me raconta, quelques semaines plus tard, qu'une jeune femme fort élégante, qui ne pensait qu'à se vêtir d'étoffes somptueuses et de bijoux rares, avait tout abandonné depuis une expérience qu'il lui avait fait faire, car tout lui paraissait terne, sans beauté et sans intérêt, à côté des merveilles visuelles des mille et une nuits, dont elle s'était grisée.

L'intérêt de cette intoxication tient surtout à ce fait qu'elle semble bien impliquer l'existence d'un centre visuel cérébral, en dehors des voies optiques, et de la partie postérieure de l'encéphale (*cuneus*) qui est classiquement considérée comme la zone de localisation de la vision. Il est bien évident, en effet, que l'excitation toxique du centre relié aux voies optiques ne pourrait engendrer que des hallucinations parées, exclusivement, de couleurs qui ont été vues par l'individu (ou peut-être par ses ascendants, et transmis en vertu des lois mystérieuses de l'hé-

rédité). Cette dernière possibilité pourrait expliquer, comme je l'ai proposé antérieurement, certains cas « d'illusion du déjà vu (1) ». C'est pourquoi, pour récapituler l'intoxication par le peyolt, certains troubles morbides du système visuel, certaines formes d'aphasie, et enfin, les faits décrits à propos des inventeurs et de M. Stephan Ossowiecki, me semblent porter à croire qu'il existerait un centre visuel spécial, en sus des voies optiques actuellement connues ; c'est ce centre, sollicité par des impressions de nature inconnue, recueillies et transmises par des voies afférentes, elles aussi mystérieuses, qui assurerait ce que M. Ossowiecki appelle « sa vision idéale ».

Avant d'en terminer avec la clairvoyance de M. Stéphan Ossowiecki, il me faut encore signaler quelques faits intéressants.

Tout d'abord, le temps et l'espace n'existent pas pour lui ; comme ce sont là de simples conventions humaines, rien d'étonnant à cela. D'autre part, un document est lu, aussi facilement, quand il est entouré d'un tube de plomb que quand il n'est inclus que dans une enveloppe. Par contre, autre fait curieux, M. Ossowiecki n'arrive pas à lire les documents imprimés, ou tapés à la machine à écrire. Ces impossibilités, qui nous paraissent surprenantes, ont peut-être leurs raisons d'être, mais il est possible aussi qu'elles ne soient pas réelles et qu'elles relèvent seulement d'une restriction des possibilités de M. Ossowiecki par suite d'une auto-suggestion inconsciente. Peut-être en effet, comme le suggère le Dr Geley, M. Ossowiecki a-t-il éprouvé, quelque jour, une quasi-impossibilité à lire un texte non manuscrit. Par la suite, son subconscient a amplifié, puis généralisé cet unique échec relatif et, l'appréhension aidant, a engendré une inhibition progressive qui a abouti à cette impuissance. C'est de la même façon que

(1) Dr Stéphen-Chauvet : *L'Illusion du déjà vu* (Mercure de France, juillet 1917.

s'installe, d'ailleurs, l'agoraphobie, chez un être qui est, cependant susceptible de marcher le long des trottoirs.

Nous avons signalé, ci-dessus, que M. Ossowiecki trouve sa tâche fort facilitée par la sympathie de l'assistance. Il faut remarquer, tout d'abord, qu'il parle de sympathie et non de foi. Il désire, non pas que l'on croie d'avance à ce qu'il va faire, mais que l'on soit en état d'impartialité et de bienveillance. Tous les êtres vibrants, quand ils mettent en jeu un don (tels les artistes créateurs) qui ne dépend pas de leur conscient, et par conséquent de leur volonté, ont une sorte de trac qui inhibe plus ou moins leurs possibilités, et sur lequel influe beaucoup l'attitude des assistants.

Rien d'étonnant, donc, à ce qu'il en soit ainsi pour M. Ossowiecki, d'autant qu'il est, comme tout médium, particulièrement impressionnable. Enfin, cette inhibition est encore plus intense, chez lui, parce qu'il lit avec une extrême netteté cet état d'esprit d'ironique opposition. *Vice versa,* pour ce grand émotif, ce grand douteur, qu'est M. Ossowiecki, la perception d'une assistance impartiale, sympathique, comprenant l'intérêt de l'expérience qui va être tentée, et prête à lui savoir gré de sa réussite, et à se convertir de bonne foi, combat-elle le trac, et permet-elle à sa clairvoyance de donner son maximum. Tout cela est facile à comprendre pour peu qu'on réfléchisse. Le grand Paderewski pourrait-il jouer avec aisance, s'il était entouré d'auditeurs qui, quoique ignares, lui répéteraient sans cesse qu'il va rater son audition (comme Paderewski, en effet, ne « fait » pas de lecture de pensée, il faudrait qu'on le décourage, verbalement, sans cesse, pour créer la situation équivalente à celle où se trouve M. Ossowiecki lorsqu'il perçoit un état d'esprit permanent d'opposition). Ceci m'amène à faire remarquer que M. Ossowiecki n'utilise pas la lecture de pensée pour voir à travers les corps opaques, puisque, comme je l'ai dit, il a perçu, sans difficultés, des messages qui lui étaient présentés par des

intermédiaires qui en ignoraient le contenu. Mais il n'empêche qu'il lit, également, la pensée, de même qu'il perçoit les circonstances qui ont accompagné la rédaction d'un texte ou la perte d'un objet. Cette lecture de pensée lui permet, même, d'annoncer les velléités qu'a eues un expérimentateur avant de rédiger le texte définitif qui est soumis à l'expérience.

C'est ainsi qu'il y a quelques jours, par exemple, un expérimentateur exécuta un dessin qu'il mit sous enveloppe et soumit, un peu plus tard, à M. Ossowiecki. A peine ce document en mains, ce dernier s'écrie: « Je vois des triangles entrelacés », puis il rectifie ; « non ce n'est pas cela ; c'est un autre dessin », et il reproduit exactement le dessin, tout autre qui était dans l'enveloppe. Or il était exact qu'avant d'exécuter ce dernier, l'expérimentateur avait tout d'abord songé à faire des triangles entrelacés, et y avait renoncé.

Telles sont, dans les grandes lignes, les principales caractéristiques de la clairvoyance merveilleuse de M. Ossowiecki. Les métapsychistes admettent que, de tous les clairvoyants, qui sont si rares, M. Ossowiecki est incontestablement le plus puissant. Il faut signaler cependant qu'il existe en Espagne un autre clairvoyant, M. le marquis de Santacarra, qui serait doué, lui aussi, de façon fort efficace. Les journaux ont signalé, en effet, qu'il aurait donné, récemment, une séance fort intéressante devant le Roi et la Reine d'Espagne. Au cours d'une autre expérience, réalisée en présence de la Reine mère, des Docteurs Cirera et Urgati et de deux Pères Jésuites, il aurait pu indiquer la position exacte des aiguilles d'une montre cachée derrière une plaque de fer et une autre de plomb.

Au reste, il est bien évident que la clairvoyance a existé de tout temps, et en tous pays. Au hasard de lectures, dans des auteurs anciens, j'ai pu en retrouver quelques manifestations indéniables, encore qu'elles n'aient pas, bien

entendu, été rapportées comme telles. Il est même certain qu'on ne les considéra pas comme dues à une faculté humaine extraordinaire (1). Quelques prêtres païens, fort avisés, virent peut-être, plus clair que leurs contemporains, et, en tout cas, comprirent parfaitement tout le profit qu'ils pouvaient en tirer pour la cause qu'ils servaient, ainsi que le démontrent les deux exemples suivants. Plutarque rapporte, en effet, qu'il y avait, en Cilicie, un gouverneur, qui ne savait que croire au sujet des dieux, car il était entouré d'épicuriens qui « avaient jeté beaucoup de doutes dans son esprit ». Il résolut donc, pour savoir à quoi s'en tenir, de rédiger un billet, en grand secret, et de l'envoyer, bien cacheté, à l'oracle de Mopsus, qui se trouvait à Malle, une des villes de la province qu'il administrait. Selon la règle, le porteur du billet dut s'endormir dans le temple. Or, pendant son sommeil, il entendit un homme lui dire : « Noir ». Le lendemain, le porteur revint chez le gouverneur, et, en présence de toute la cour, lui raconta ce qui s'était passé. Les épicuriens présents s'esclafèrent, tant la réponse leur parut ridicule ; le gouverneur, au contraire, fut stupéfait, et déclara qu'étant donne ce miracle, il serait, de toute sa vie, fort dévot au Dieu Mopsus. Puis, il ouvrit le billet, qu'il avait confié au messager et que ce dernier lui rapportait encore, cacheté, et montra ce qu'il avait écrit : « Mopsus ! t'immolerai-je un bœuf blanc ou noir ? » Il est bien évident que, dans le temple de Mopsus, où l'on ne rendait que des oracles sur billets cachetés, il y avait un prêtre doué de clairvoyance, et que c'était lui qui venait murmurer l'oracle aux oreilles des pèlerins, soigneusement endormis par des boissons ou des vapeurs stupéfiantes.

Voici un autre fait rapporté par Macrobe. Quand Trajan se décida à attaquer les Parthes, on le pria de consulter, sur ce dessein, l'oracle de la ville d'Héliopolis, auquel il suffisait d'envoyer un pli cacheté. Comme Trajan ne se

(1) Ce qualificatif étant pris dans son sens étymologique.

fiait pas trop aux oracles, il voulut éprouver celui-là qu'il ne connaissait pas ; il lui fit donc porter un billet cacheté... sur lequel il n'avait rien écrit! L'oracle lui renvoya son billet, cacheté, et un autre qui portait la réponse. Trajan ouvrit ce dernier: lui aussi, était en blanc ; dès lors convaincu, il adressa à l'oracle un second billet cacheté, où il demandait s'il retournerait à Rome après la guerre qu'il entreprenait. On lui retourna... un cep de vigne en morceaux. Or chacun sait que Trajan mourut pendant cette guerre et qu'on reporta ses os à Rome. Cette anecdote; comme la précédente, démontre la présence d'un ou plusieurs prêtres clairvoyants à l'oracle d'Héliopolis. Dans d'autres temples, enfin, les consultants faisaient remettre au dieu un billet sur lequel ils écrivaient leurs noms. C'est ainsi qu'on procédait au temple d'Apollon de Claros, où « la pythie » était... un homme, que les prêtres choisissaient toujours les mêmes dans certaines familles de Milet (1). Tacite, au IIe livre de ses *Annales*, rapporte que, quand Germanicus alla consulter Apollon de Claros, il remit son billet à cet homme. Ce dernier n'ouvrit pas le billet, mais se retira dans une grotte et, y ayant puisé de l'eau, selon les rites, lui « répondit en vers (quoiqu'il fût très ignorant) sur ce qu'il avait dans l'esprit ». Ici il semble bien que « l'intervention » d'Apollon ne se faisait que grâce à un *medium*, à la fois capable de clairvoyance et de lecture de pensée ; ces médiums étaient recrutés dans deux ou trois familles de Milet où ces dons médiumniques étaient héréditaires : la cérémonie de l'eau servait à mystifier davantage les consultants et aussi, peut-être, à rendre au medium le service d'une boule de verre pour exalter son inconscient.

§

Pour en terminer avec la clairvoyance et les phénomènes métapsychiques, rappelons que, pour le moment, il faut

(1) Je rappelle le caractère familial de la clairvoyance de M. Ossowiecki.

se contenter d'étudier méthodiquement ces faits, en se gardant bien d'énoncer une hypothèse pathogénique, ne serait-elle même considérée que comme hypothèse transitoire de travail. En effet, dans l'état actuel de nos connaissances, elle serait bien probablement erronée, sinon, à coup sûr incomplète et prématurée ; d'autre part, quelle qu'elle soit, elle attaquerait les dogmes philosophiques et religieux qui sont, au gré de chacun, la base de la quiétude des humains, pour ce qu'ils calment l'angoisse qu'engendre le problème de leur existence et le mystère de l'au delà. Et comme, à vrai dire, nous n'en savons guère plus long, sur ces points, que nos ancêtres de l'époque aurignacienne, quand ils ont commencé à songer à l'après-mort, et à créer la première religion en imaginant l'ensevelissement des leurs], mieux vaut ne rien détruire, tant que nous n'aurons pas, en échange, une certitude à présenter, si toutefois la métapsychie peut contribuer à nous la donner.

Dr STEPHEN CHAUVET.

LE PÉCHÉ DE LA VIERGE[1]

—

VI

— Il était écrit que mes espoirs ne se réaliseraient pas ! dit Mme Frossard. La mort de mon mari n'a été que le commencement de mes malheurs.

— Bah ! Bah ! fit le curé Moyne. C'était son interjection favorite, non qu'il fût un de ceux qui pensent qu'on peut sortir sain et sauf des pires difficultés, mais il voyait trop ses paroissiennes, même les plus intelligentes, se les exagérer comme à plaisir. Pour lui, que sa profession et son tempérament mettaient à l'écart des complications qui sans cesse surgissent dans la vie, il était assez disposé à regarder avec un peu d'ironie ses ouailles s'agiter désespérément pour des motifs tantôt futiles, tantôt graves : même dans ce dernier cas, il estimait qu'elles se donnaient beaucoup de mal pour arriver à d'infimes résultats. Plus d'une fois il retenait difficilement un sourire lorsqu'une dame ou une ménagère pieuse venait, en dehors du confessionnal, lui exposer les multiples misères de son existence, qu'elle fût victime de cancans ou en mauvais termes avec ses voisines, que son mari la rouât de coups, que son grand fils n'en fît qu'à sa tête, que sa fille pensât trop à la toilette et au bal. Il citait et commentait souvent, dans ses homélies familières à la chapelle plus que dans ses sermons solennels à l'église, la parole de Notre Seigneur à Marthe dans l'évangile selon saint Luc : *Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima. Porro unum est necessarium. Maria optimam par-*

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 604, 605 et 606.

tem elegit, quæ non auferetur ab ea. Écoutant ses réflexions à ce propos, elles n'auraient pas demandé mieux que d'en faire leur profit, mais elles ne pouvaient s'empêcher de penser qu'il n'exagérât sur ce point. Évidemment, Marie avait beau jeu à s'asseoir aux pieds de Notre Seigneur pendant que Marthe s'occupait de la cuisine et du ménage, et peut-être même des voisines. Marie ? Mais elles étaient toutes disposées à l'imiter ! Elles étaient...Et encore! Et pourtant! Car elles ne tenaient pas en place, les bourgeoises pas plus que les ménagères; et, quand leur vie était calme, il fallait qu'elles s'ingéniassent à y introduire des incidents. Ce n'était d'ailleurs point le cas de Mme Frossard, que le curé Moyne aimait particulièrement pour sa douce égalité d'humeur, mais elle lui paraissait ce jour-là plus abattue qu'il n'eût convenu selon lui.

— Enfin, reprit-elle, vous direz ce que vous voudrez, Monsieur le curé ! Me voici de nouveau avec Gaétan sur les bras, et je ne peux plus compter de le marier ici. Je reconnais que j'ai eu tort de ne point garder pour moi mes projets et mes espérances ; tout le monde avait fini par en être au courant ; et c'est un échec qui s'ajoute à trop d'autres pour que je puisse recommencer sur place. Aussi pouvais-je penser qu'au dernier moment Constance refuserait ? Qu'est-ce qui lui a passé par la tête ?

Le curé Moyne évita de lui répondre. Il dit :

— Mais enfin, madame, il n'y a pas de jeunes filles à marier qu'ici ! Je n'aurais qu'à en parler à mes confrères du doyenné ou même des doyennés voisins, et vous-même n'êtes pas incapable d'entrer en relations avec des familles de communes ou de cantons limitrophes. Votre famille était connue dans la région, et vous l'y êtes encore !

— Peut-être, Monsieur le curé, mais toutes ces relations, je les ai laissé tomber dès avant mon mariage, et vous savez que, de retour ici, je me suis surtout préoccupée, dans mon chagrin, de sauvegarder ma solitude. Et

puis, je vous l'ai déjà dit : je ne voudrais pas me séparer de Gaétan pas plus que lui-même, je crois, ne consentirait à s'éloigner de moi. Notre maison est assez grande pour qu'il y vive avec sa femme sans que ma présence les y importune. Une étrangère pourrait se refuser à quitter son pays d'origine...

— Permettez-moi de vous faire observer, madame, que si vous coupez ainsi les cheveux en quatre, vous ne réussirez probablement jamais à marier votre fils.

— Hélas ! fit-elle, même sans cela... Mais enfin, qu'est-ce qui a pu lui passer par la tête, à cette Constance ?

— Cela, dit le curé Moyne, je l'ignore. Elle a dû réfléchir...

— C'est en effet ce qu'elle m'a dit, mais ce n'est pas suffisant. Nous n'avons point de tares dans la famille. Gaétan est un bon parti. Il a une réputation de coureur, mais ce n'est pas elle qui peut savoir ce que cela signifie et le mariage y aurait mis bon ordre,car il ne désirait rien tant, depuis quelques mois, que de se créer enfin un intérieur.

— En effet, dit le curé Moyne, c'est bien regrettable, mais nous n'y pouvons rien, madame, vous ni moi.

Le lendemain du jour,— qui était un mardi, — où une minute d'égarement peut-être avait décidé de sa destinée, au cimetière, où elle était allée un peu avant le crépuscule moins bouleversée qu'on ne pourrait croire, elle avait rencontré Mme Frossard qui elle-même rendait plusieurs fois par semaine visite au caveau où reposaient les restes de ses parents et de son mari. Sans phrases, avec une liberté d'esprit dont elle ne se serait jamais crue capable, elle lui dit : « Madame, je regrette beaucoup, mais j'ai décidé de ne pas me marier. » — « Comment, ma chère Constance ! Et vous avez pris cette décision sans en référer à M. le curé ? Je veux croire qu'elle n'est pas irrévocable ? »— « Elle l'est, madame. Encore une fois, je regrette beaucoup, mais je ne peux pas faire autrement. » Mme Frossard aurait eu mauvaise grâce à insister. Un

peu sèchement elle prit congé de celle qui ne serait point sa bru et se hâta de rentrer pour annoncer la mauvaise nouvelle à Gaétan. Il en parut moins affecté qu'elle n'aurait pu craindre. D'abord, il était d'humeur essentiellement versatile ; ensuite il n'était pas de Constance amoureux fou comme il arrive qu'on le soit de seize à vingt ans; enfin, Chapuis, qui s'était marié peu de temps après Pâques,venait d'entrer aveclui dans la voie des premières confidences, se demandant s'il n'aurait pas mieux fait de rester garçon. Mme Frossard n'en ressentait pasune moins vive amertume de cet échec, et le lendemain, c'est-à-dire le jeudi, elle eut avec le curé Moyne la conversation qui vient d'être rapportée. Pour que Constance eût pris cette décision en effet sans lui en parler, il la soupçonnait d'avoir des raisons très particulières qu'elle ne voulait pas, que peut-être elle n'osait pas lui soumettre. Aurait-elle par hasard... Oh ! cela lui parut si invraisemblable qu'il ne s'arrêta pas à cette idée. Et puis, elle continuait de venir à la messe basse, à la chapelle. Pourtant, des doutes et des inquiétudes persistaient en lui, et Mme Frossard était à peine partie qu'il prit son bréviaire et son chapeau, tout comme s'il était allé rendre visite à Mme de Lagrange dont c'était le jour ; mais il ne dépassa pas la maison Balandreau. Bien qu'il y vînt très peu souvent, il entra sans sonner.

Dans sa chambre dont les persiennes étaient fermées à cause du soleil, Constance réfléchissait, mais pas dans le sens où le lui avait récemment conseillé Mme Frossard, si toutefois on peut appeler « réfléchir » le fait de s'abandonner successivement aux impressions les plus contradictoires en s'efforçant de les dominer toutes. Tantôt elle obéissait aux rappels nombreux de sa vie antérieure d'innocence et de pureté ; il s'y ajoutait les souvenirs de sa mère et toutes les images qui, dans une âme simple, confèrent à la virginité une valeur et un prestige incomparables: l'ange annonçant à Marie qu'elle sera la mère du Sauveur,

le lys, dans l'Apocalypse le cortège de l'Agneau, la gloire réservée aux immaculées épouses du Christ, et toute la trame des jours enfuis qui n'avaient été tissés que de prières et d'élans vers la future béatitude céleste, et l'actuel retour de ces fêtes où l'on pouvait, en quelque sorte, promener ses mains émues et respectueuses sur le plumage de la colombe qui représentait le Saint-Esprit et sur le cœur palpitant, rouge et charnu, du Fils de Dieu mort pour le rachat de l'humanité. D'autres images se groupaient pour former un effrayant tableau où elle voyait les pécheurs morts sans confession ou sans repentir sincère, que la justice divine livrait aux supplices des Enfers où bat une horloge, comme elle l'avait tant de fois lu et entendu raconter, qui prononce successivement et sans répit les mots « toujours » et « jamais » : toujours souffrir, ne jamais être heureux, toujours en la présence du démon, jamais en la présence de Dieu. (Dans le premier étourdissement qui avait suivi sa faute, elle n'avait pas été assaillie avec autant de force par ces différentes pensées.) Tantôt une houle violente, surgissant des profondeurs de son être, la rejetait sur des récifs où elle croyait se briser, évanouie : dès le premier contact, le gars l'avait non seulement vaincue, mais conquise. Toute sa vigueur, longtemps en léthargie, s'était éveillée au choc initial, et tous ces instincts qui grouillent au tréfonds de l'âme comme de la chair et qui n'attendaient que le moment où la bride leur serait lâchée. Elle comprenait maintenant les danses aux sons des violons et des vielles, les promenades à deux au clair de lune. Elle sentait éclore en elle de ces mignardises que se disent les amants extasiés l'un de l'autre et que, pourtant, jamais personne ne lui avait révélées ; mais l'Amour dont la statue surgissait devant elle n'était point le petit dieu gracieux et timide que des gravures ont popularisé : c'était un homme puissant et qui suait le mâle par tous les pores, le seul qui pût se mesurer avec elle pour en avoir raison. De lui aussi, elle

voyait comme un cœur charnu sur qui elle rêvait de promener ses mains, mais moites et fiévreuses. Elle entendit des pas dans le corridor. Les marches de l'escalier craquèrent. Elle allait quitter sa chaise pour ouvrir, quand on frappa. Elle dit : « Entrez ! » et aperçut le curé Moyne. En poussant un cri, elle s'abattit sur son lit pour se cacher le visage. Il cessa de douter et lui dit :

— Ma chère Constance, je vous entendrai au confessionnal quand vous voudrez. Je descends à la chapelle.

Elle resta là, sans presque remuer, des minutes et des minutes. Non ! Elle n'irait pas à la chapelle ! Sa faute était irrémissible, et surtout elle n'oserait jamais l'avouer. Du jour où elle avait senti qu'elle désirait le péché de la chair, elle s'était abstenue du sacrement de la Pénitence avec d'infinis remords où elle trouvait d'âpres et terrifiantes joies. Si assidue qu'elle fût aux offices et aux pieux exercices, elle ne faisait point partie des dévotes qui communient au moins une fois par semaine ; sinon le curé Moyne n'eût pas manqué de s'apercevoir de son revirement. Mais il était impossible que, d'un seul coup, elle échappât à l'emprise que plus de vingt années de pratiques religieuses faisaient peser sur elle. Le tic-tac de l'horloge infernale couvrait le bruit des violons. Une demi-heure après, elle poussait doucement la porte entr'ouverte de la chapelle. M. le curé y était assis dans son fauteuil, non loin de l'autel, récitant son bréviaire. Sans même tourner la tête, il la vit et ne bougea point. Elle n'osa pas aller jusqu'à sa chaise, qui était tout près de la grille de communion, quoiqu'elle s'y fût agenouillée deux matins de suite depuis son péché, mais alors elle était seule à le connaître. Maintenant elle se sentait indigne de se trop rapprocher du tabernacle, et elle se laissa tomber sur une des chaises de la dernière rangée jouxtant le confessionnal. Il était quatre heures d'une ensoleillée et chaude après-midi de juin ; sa lumière ne pénétrait dans la chapelle qu'atténuée et comme christianisée par deux

ou trois vitraux multicolores qui représentaient des saints et des saintes, et ses tièdes et odorants effluves s'arrêtaient à la porte : ici convenait, seul, le parfum de l'encens qu'on brûle pour apaiser la colère de Dieu qui s'irrite contre les pécheurs. Il n'y avait pas jusqu'aux bruits de la vie profane qui n'y arrivassent comme filtrés, comme dépouillés de leur signification immédiate ; des pas sur le gravier du chemin, des chants de coqs, Naudot, le maréchal-ferrant, qui frappait sur son enclume retentissante, l'aboiement d'un chien, une voiture qui roulait sur les pavés de la grand'rue, tout cela s'associait aux méditations des âmes qui se réfugiaient ici pour échapper aux misères de la vie et ne leur faisait que davantage sentir le bienfait de pouvoir s'en remettre, de leur sort, à la volonté comme à la miséricorde de Dieu. Tumultueusement Constance se rappelait les innombrables fois où elle était venue se confesser, l'âme légère, ses années de catéchisme et de pensionnat, les messes du matin, les prières du Rosaire et du Carême, les saluts solennels où elle avait assisté avec une ferveur toujours égale. Elle y venait aujourd'hui comme une pécheresse chargée d'une faute si effroyable qu'elle avait honte de souiller de sa présence ce lieu particulièrement consacré au Très-Haut, et il lui paraissait extraordinaire que les murs ne s'en rejoignissent pas pour l'étouffer et que la voûte ne s'en écroulât point sur elle pour l'ensevelir toute vivante. En même temps elle se félicitait d'être seule : sinon, qui n'aurait pu lire sur son visage, aux traces qu'y laissaient sa frayeur et son repentir, qu'elle avait péché ? Lorsqu'il estima qu'elle se fût suffisamment recueillie et préparée, le curé Moyne sortit du chœur et traversa la chapelle. Devant le confessionnal, il passa le surplis et l'étole violette, puis il y pénétra, en referma sur lui la porte et s'assit. Jamais, jamais ces préparatifs n'avaient été pour elle si chargés de sens. Dans une minute, si elle ne s'enfuyait pas, le petit guichet allait s'ouvrir avec ce bruit sourd qui

lui était si familier, et elle serait en présence du représentant de ce Dieu qui devine nos plus secrètes pensées. Elle se leva avec la ferme intention de partir, mais une force irrésistible la poussa vers le confessionnal.

Elle en sortit pour s'agenouiller sur la chaise la plus rapprochée du mur, la plus enfoncée dans l'ombre. De ses aveux qui auraient dû la soulager d'un poids égal à la difficulté qu'elle avait eue à les faire, elle ne retirait point l'apaisement qu'au plus fort de sa détresse elle avait escompté. Quelle que fût sa volonté de fermer les oreilles, elle restait obsédée par des voix qui ne venaient pas du ciel. Elle désirait ardemment de trouver les mots d'une fervente prière, mais n'allait pas jusqu'à s'écrier du fond du cœur : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Pourquoi m'avez-vous abandonnée ? » Si troublée qu'elle fût, son confesseur lui avait imposé d'aller tout de suite chez Mme de Lagrange, — peu importait qu'elle vît ou non la vieille dame, — pour dire à la Nannette de vouloir bien avertir son fils qu'elle n'avait plus besoin de lui. Le curé Moyne n'ignorait point que cela se saurait et serait commenté « en ville », et qu'entre le renvoi du gars par Constance et ce refus de se marier,la malignité publique ne manquerait pas d'établir toute sorte de relations plus ou moins plausibles. On ne s'était pas fait faute, au surplus, d'épiloguer déjà sur le fait que, deux fois par semaine, il allât travailler chez elle. Certes, on ne doutait point de la vertu de Constance ; et même, un étranger, à entendre les phrases qu'on échangeait sur elle, aurait cru que non seulement les dames et les vieilles filles pieuses, mais la petite ville tout entière, étaient intéressées directement à la conservation de cette précieuse vertu; et, doué de quelque érudition, il n'eût guère hésité à assimiler Constance à une de ces Vestales dont la première faute restait fatalement la dernière,puisque, pour les en punir,on les enterrait vives. Mais, à la manière dont on parlait, l'étranger eût encore moins hésité à jurer que jamais elle n'endu-

rerait ce supplice. Quant au gars, il avait beau s'être amendé, on persistait à douter de son honnêteté foncière, d'autant plus que, peut-être influencé lui aussi par le printemps, il avait repris certaines allures de bourreau des cœurs, se montrait plus souvent, faisait l'élégant le dimanche et contait fleurette à toutes les jeunes filles et jeunes femmes du peuple qu'il lui était donné de rencontrer ; ni leurs pères ou leurs mères, ni leurs maris, qui, à l'instar de Joindot et de Pitois, n'étaient pas toujours présents, n'avaient eu le courage de lui interdire ces jeux ; elles ne l'écoutaient pas toutes, mais pas une n'osait le remettre à sa place, et deux ou trois fois déjà, depuis Pâques, on l'avait vu tituber, dans les rues, bien qu'il résistât comme pas un à la boisson. Il se considérait comme réenraciné pour toujours dans la petite ville ; ses six mois de tranquillité lui avaient valu l'oubli, sinon le pardon, de ses concitoyens, et il croyait pouvoir maintenant sans péril se départir de sa réserve. Qui l'eût vu, cette fatale après-midi, sortir de la maison Balandreau, eût été incapable de soupçonner ce qui venait de s'y passer. Aucun signe sur son visage ne trahissait qu'il fût bourrelé de remords, bien au contraire ! Une occasion s'était présentée ? Il en avait profité, voilà tout ! Qu'il eût brisé la vie de cette fille de trente ans, si cela vint lui effleurer l'esprit, il se répondit aussitôt, avec un gros rire intérieur: « Après tout, elle l'a bien cherché ! Elle voulait à toute force tâter du mâle. Elle en avait besoin, quoi ! » Et il se lissait la moustache. Qu'il eût très probablement coupé l'herbe sous le pied à son ami Gaétan, — car elle refuserait sans doute de se marier avec lui, — la belle affaire ! Gaétan était assez riche pour se tirer d'affaire, et puis, là encore, elle avait tout autant de responsabilités que lui, qui n'avait jamais chassé sur les terres de la bourgeoisie. Et il s'en fut paisiblement le retrouver au café Desportes.

Ils parlèrent un peu d'elle, tous les deux d'accord

pour l'estimer plus dégourdie qu'en février : en quatre mois elle avait fait de sensibles progrès, plus celui qu'ignorait Gaétan ; vingt-quatre heures après, sa mère lui apprenait ce refus dont il n'était pas bouleversé. Oui! Le renvoi du gars ferait jaser. Le curé Moyne avait eu le temps d'examiner toutes les solutions possibles, et qui n'étaient pas nombreuses, pour s'arrêter à la seule qui satisfît, quoique seulement à demi. L'aveu de la faute lui ayant été fait dans le secret du confessionnal, pour tout le monde il devait être celui qui ne sait rien ; seule, Constance pouvait parler et agir. Le premier il sortit de la chapelle où elle demeura encore un quart d'heure, réfléchissant plus que priant ; puis elle se dirigea vers la maison de Mme de Lagrange. La Nannette, quand elle la vit, se précipita toute souriante et très respectueuse de cette riche demoiselle qui faisait travailler son fils et avait pour lui de la considération. Elle se préparait à lui ouvrir la porte du salon, mais Constance l'arrêta d'un geste et pénétra dans la cuisine où la Nannette la suivit.

— Nannette, fit-elle, je vous prie de dire à votre fils que ce n'est pas la peine qu'il revienne à la maison.

— Oh ! mademoiselle ! C'est-il Dieu possible ! Qu'il ne revienne pas chez vous ? Mais je croyais que vous étiez contente de lui ? Il vous a donc joué un mauvais tour ?

Elle ne pensait pas si bien dire !

— Mais non ! Tranquillisez-vous ! Il ne m'a rien fait...

— Mais votre jardin et votre bois, mademoiselle ?

Constance n'était pas très experte en matière de psychologie appliquée à la vie courante ; autrement, elle eût prévu les questions que lui posait la Nannette et préparé ses réponses. Tout ce qu'elle trouva à dire, — et ce fut ce qu'elle pouvait inventer de mieux, — ce fut :

— Je n'ai plus besoin de lui pour le moment. Je ne vous dis pas que je ne lui demanderai pas de revenir.

— Attendez donc un peu, mademoiselle, dit la Nannette. Il est là, en face, dans le jardin... Je vais l'appeler.

La fenêtre de la cuisine étant ouverte, et le silence n'étant troublé, au dehors, que par des pépiements d'oiseaux, elle n'avait qu'à élever un peu la voix, sans même crier, pour dire : « Hé ! Jean ! Hé ! Jean ! »

— Non ! non ! protesta Constance. Ce n'est pas la peine. Vous lui ferez bien la commission vous-même.

Moins qu'elle encore la Nannette était psychologue. Sa défaite lui parut toute naturelle, et elle ne tira aucune conclusion de ce que Constance refusât de voir le Jean.

— Ainsi, lui dit-elle, vous ne voulez pas entrer au salon ?

— Non. Je me sens très fatiguée, aujourd'hui.

— C'est-il que vous seriez malade, mademoiselle ? Faut pas avoir peur de me demander, si des fois vous aviez besoin de quelqu'un pour vous soigner. Allez ! Avec le Jean et moi vous ne serez jamais dans l'embarras !

Sur un point au moins elle se trompait du tout au tout la brave Nannette ! Et Constance était à peine partie qu'elle appela son gars. Il vint sans se presser, nullement en sueur, car il travaillait à petites heures.

— Mlle Constance sort d'ici, lui dit-elle. Elle est venue dire que tu ne retournes pas chez elle, parce qu'elle n'a plus rien à te donner à faire. C'est-il vrai ?

— Tu m'en demandes trop, répondit-il. Moi, j'en sais rien. Probable qu'elle doit avoir raison.

— Tu ne lui aurais pas fait une farce, des fois ? lui demanda-t-elle sur un ton où un peu de crainte se mêlait à beaucoup d'admiration.

— Une farce ! dit-il en haussant les épaules. Ça n'est plus une gamine.

Pendant qu'il y était, il s'en fut jusqu'à sa chambre où il se versa une bonne rasade de marc tout en soliloquant : « C'était couru ! Elle a vu le curé ; ça, j'en mettrais ma main au feu, et le curé lui a donné ordre de ne plus me voir. Si c'est fini, n'en parlons plus, mais c'est dommage ! » Et il fit claquer sa langue comme quand le marc lui avait pa-

ru meilleur que jamais. Puis il alluma sa pipe, en tira quelques bouffées et se disposa à retourner au jardin. Alors, du fond du couloir, il vit sur le seuil la Nannette occupée à causer avec Mme Frossard qui sortait du salon. Plusieurs fois il l'avait rencontrée au dehors et entr'aperçue dans sa propre maison lorsqu'il y allait rendre visite à Gaëtan. Elle était la seule dame pour qui il éprouvât vraiment du respect, un respect mêlé d'un sentiment plus tendre lorsqu'il pensait à ce que, dix ans auparavant, devait être sa beauté. Pour elle beaucoup plus que pour Constance, même maintenant, il se fût mis en quatre, mais l'occasion ne s'en était jamais offerte. Il fut contrarié, connaissant bien sa mère qui ne pouvait rien garder pour elle ; à tout venant il fallait qu'elle racontât les événements les plus futiles de sa vie, et, lorsque c'était à une dame qui consentait à l'écouter, son bonheur n'avait plus de limites. Il se découvrit, retira sa pipe pour passer près de Mme Frossard en homme qui sait se tenir quand il le faut, et dit : « Bonjour, madame ! » et puis « Pardon ! Excusez-moi ! » Il eût préféré qu'elle ne le vît pas en tenue de travail.

— Oui, disait la Nannette, c'est une bonne place qu'il perd.

Mme Frossard le regarda bien en face, et il ne put faire autrement que de baisser les yeux, lui qui ne les avait pas dans sa poche.

— Ainsi, lui demanda-t-elle, vous n'irez plus chez Mlle Constance ?

— Non, madame. Ma mère m'a fait la commission voici dix minutes.

— Ce n'est pas Constance qui vous l'a dit ?

— Ah ! C'est vrai ! fit la Nannette. Attendez donc. Je n'ai pas eu le temps de vous dire. Quand Mlle Constance est venue...

Et elle mit près de cinq minutes à raconter l'incident qui avait duré trente secondes. Mme Frossard, à elle seule, était plus fine que Constance, la Nannette et beaucoup

d'autres réunies. Pour que Constance n'eût pas voulu revoir le gars et lui eût interdit de revenir chez elle, certainement quelque chose s'était passé entre eux deux, qu'elle regrettait. Son refus datait d'hier mercredi. Tout à l'heure encore le curé Moyne ne savait rien. Et elle devina tout, hormis le double détail de la visite de M. le curé à Constance et de la confession. Immédiatement, sur un petit salut sec, elle partit.

— Espèce de vieille toquée, dit-il à sa mère, tu ne peux donc pas tenir ta langue ? Tu avais bien besoin de raconter ça à Mme Frossard ! Qu'est-ce que tu veux que ça lui fasse, à elle ?

— Mais, mon pauvre garçon, j'ai dit ça comme j'aurais dit autre chose, histoire de causer.

— Tais-toi, tiens.

Il lui parlait presque à voix basse, à cause des dames qui étaient là, tout près, au salon. Il serrait les dents en roulant des yeux furibonds. Il leva même la main sur elle, qui se retint de crier : depuis son retour, c'était la première fois qu'elle le vît en pareil état. Ah ! ce geste qui lui rappelait tant de mauvais jours !... Et elle se réfugia dans la cuisine où elle eût voulu pouvoir se barricader. C'eût été inutile, qu'il retournât ou non au jardin. Il rentra dans sa chambre, agacé, gêné, tourmenté, certain que Mme Frossard avait tout deviné, furieux contre lui-même de lui avoir fait de la peine, car il pensait plus à elle qu'à Gaétan. « Et tout ça », se répétait-il, « par la faute de cette vieille toquée ! Mettons que je sois resté huit, quinze jours, sans aller chez l'autre. On me demandait pourquoi ? Je répondais : Mais parce que tout le travail est fait pour le moment ! Elle ne voulait plus du tout me revoir ? Ni vu, ni connu, j't'embrouille. J'avais belle de dire que j'ai suffisamment à faire ici. Maintenant qu'on sait qu'elle est venue ici, en personne, dire que je n'aille plus chez elle, faudrait qu'on soit bouché à l'émeri pour ne pas deviner ce qui s'est passé. Et elle ! L'imb..., elle,

qui s'en va dire, hier après-midi, à Mme Frossard, qu'elle a réfléchi, qu'elle ne veut pas se marier, comme Gaétan me l'a raconté hier soir à neuf heures ! Elle se serait tue, encore, qu'il y aurait moyen d'arranger l'affaire ! Je pourrais dire : « Eh !bien, oui ! J'ai essayé de la violenter, quoi ! C'est pour ça qu'elle ne veut plus que je remette les pieds chez elle. Tandis que, pour qu'elle ait refusé de se marier, faut qu'il se soit passé bien autre chose ! » Ensuite, il se raisonna : « Oh ! Et puis, zut, après tout ! On n'ira toujours pas me poursuivre pour détournement de mineure ! » Cependant, il faisait un brin de toilette, comme tous les soirs à cette heure lorsqu'il avait travaillé au jardin, ou dans la maison, ou chez Mlle Constance. Six heures sonnaient à l'horloge de l'Hôtel de Ville lorsqu'il arriva au café Desportes. Gaétan y était installé déjà, qui lui dit :

— Ah ! Je vous attendais ! d'un air réservé, presque froid, d'où le gars conclut : « Sa mère lui a tout conté, mais j'étais bien libre, et elle aussi, peut-être ! Leurs bans ne sont pas encore publiés ! »

Et il s'assit en face de Gaétan qu'il s'étonnait de voir seul et faire bande à part, alors que deux autres tables étaient occupées par un seul groupe composé de Chapuis, de Paul Lemoine, de Cougny, le ferblantier, dit « dom Bosco » et de trois ou quatre autres notables commerçants de la grand'rue. Toujours Gaétan et lui-même, à l'heure de l'apéritif, fraternisaient avec eux. Le gars ne fut pas sans remarquer qu'ils s'entretenaient à voix basse contre leur habitude, et que, lorsqu'il les avait salués par politesse, ils avaient affecté de détourner la tête pour ne point lui répondre.

— Vous vous imaginez peut-être que je vais vous faire un scène ? lui dit Gaétan à mi-voix.

— Une scène ? fit-il. Par exemple ! Je serais curieux de savoir à propos de quoi !

— Ne faites donc pas l'ignorant ! Vous avez vu ma mère tout à l'heure, et elle ne manque pas d'intelligence.

Visiblement,malgré quelques apparences du contraire, Gaétan était heureux de l'occasion qui s'offrait à lui de faire une scène où il était certain d'avoir le dessus. Sous ses dehors de bon vivant qui se moque des complications auxquelles d'autres, qu'il faisait profession de mépriser, attachent une importance démesurée, il cachait une âme de procédurier obtus. En même temps, quoiqu'il affectât de fraterniser avec les gens du peuple, il avait le sentiment profond de la supériorité que lui valaient sur eux ses origines bourgeoises, voire militaires, et sa fortune. Aussi peu développé intellectuellement que moralement racorni, il croyait que sa situation sociale lui tenait lieu de tout. Personne ne lui résistant, jamais il n'avait eu le moindre prétexte à faire montre de sa conception de la vie, et la petite ville s'accordait à dire qu'il était de la meilleure complexion qu'il fût possible d'imaginer.

—Je n'ai jamais pensé, répondit le gars, que Mme Frossard manque d'intelligence. Mais je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Eh ! bien, fit Gaétan dont les traits se crispaient, puisqu'il faut parler net, vous avez couché avec Constance ! Ma mère ne me l'a pas dit. Elle n'aurait pas osé, mais j'ai compris à demi-mot. Vous saviez que j'espérais me marier avec elle, et cela ne vous a pas arrêté.

— D'abord, malgré votre mère, vous n'en savez rien. Et puis, il n'y a pas encore huit jours, vous disiez à cette table-ci que vous n'étiez plus décidé tant que ça à vous marier, que vous alliez réfléchir, et patati, et patata !

— C'est possible, dit Gaétan. En tout cas, je ne m'en souviens pas. Et ce que vous avez fait là n'est pas très propre ! Ce n'est même pas propre du tout.

Il avait élevé la voix en frappant du poing sur la table de marbre. A côté, les conversations étaient arrêtées. Aucune interrogation n'en venant, comme il se produit d'habitude dans ces petits cafés où tous les consommateurs se connaissent, le gars en induisit avec plus de force

que tout le monde était au courant des motifs de l'algarade, et pour donner raison, comme de juste, à Gaétan. Oh ! Mais il commençait à lui échauffer les oreilles, ce jeune bourgeois ! Son sang de soudard qui avait joué des poings et même de la baïonnette dans les cabarets borgnes se mit à lui bouillir dans les artères. Le gars avait eu mainte fois affaire à autrement forte partie, et il n'était plus dans des dispositions d'esprit à se laisser marcher sur le pied ni à accepter des leçons de qui n'était nullement qualifié pour lui en donner. D'un trait, il vida son verre, se leva, et, solidement campé en face de Gaétan, il dit à très haute voix :

— Ta gueule, morveux ! Espèce de coucou qui s'installe dans le nid des autres ! Essaie voir un peu de compter les hommes mariés que tu continues de faire cocus et les filles à qui tu as fait du boniment ! Et c'est toi qui te mêlerais de m'indiquer ma ligne de conduite ? Et vous autres, dit-il en se tournant vers le groupe, vous lui donnez raison sans même savoir de quoi il retourne, tas de flibustiers que vous êtes ! Vous êtes tous occupés à vous faire cocus les uns les autres ! On vous amènerait une gamine de seize ans que vous sauteriez dessus. Que vous sauteriez ? Ça vous est déjà arrivé, tas de faux personnages ! Et vous avez le culot de me regarder de travers ? Bonsoir ! Vous me dégoûtez tous autant que vous êtes !

A sa caisse et à leurs tables, Mme Desportes, Gaétan et les autres en restaient médusés. Le gars n'attendit point qu'ils fussent en état de protester. Il jeta ses six sous sur la table et se retrouva dehors, libre d'être fier de lui-même et fier d'être libre. Tête haute il traversa la place de l'Hôtel-de-Ville. Ah ! Tous ces noceurs de bourgeois et de commerçants dans la société desquels il avait cru se plaire l'automne et l'hiver derniers, comme ils le dégoûtaient maintenant ! Il venait de leur cracher à la face leurs mille vérités, et il regrettait de n'avoir pu entrer dans certains détails qu'il tenait des femmes mêmes de Joindot

et de Pitois. Non ! Il n'était pas fait pour fréquenter ces gens-là ! Ce n'était que paillardise et hypocrisie, de Gaétan à « dom Bosco ». Lui, il s'arrangeait comme il pouvait: du moins ne donnait-il pas à autrui des leçons de morale. Il suivait la rue du Pont-des-Canes, en direction de l'Étang du Goulot.Aurait-il donc eu des intentions de s'y jeter la tête la première ? Que non pas, puisqu'il s'arrêta à l'auberge de Maltat. Les cafés ? On ne l'y reverrait pas de sitôt. A l'auberge, il serait avec des gens de sa classe et de sa race. Et il se fit servir une autre absinthe.

— Mère Maltat, dit-il, vous n'avez pas la main lourde.

— C'est que la marchandise me coûte cher,répondit-elle.

— Allons, voyons ! Un vieux client comme moi !

— Oui ! Tu peux en parler, du vieux client ! On te voit toutes les semaines des quatre jeudis. Tu préfères les cafés du beau monde.

— Quand j'y retournerai, ça sera, comme vous dites, mère Maltat, la semaine des quatre jeudis. En attendant, mettez-moi donc le double de votre denrée. Je vous paierai le double, si ça ne vous gêne pas.

Elle le trouvait surexcité, mais elle savait qu'il était dangereux, dans ces cas-là, de lui refuser ce qu'il exigeait.

C'était une auberge pas plus conséquente que celle des Pompette : une salle avec quelques tables, des bancs et des chaises, mais de l'intérieur ou du seuil on découvrait un plus joli paysage : d'abord la grand'route de teinte rose, la rivière qui coulait entre le talus planté d'arbres et des prés tout verts, et la longue file des maisons de la Croix-Châtin qui barraient l'horizon. Les travailleurs n'étaient pas encore rentrés : vers sept heures seulement on les entendrait traîner leurs sabots et pousser leurs brouettes grinçantes. Aussi le gars fut-il surpris de voir arriver Pitois.

— Ma foi, dit celui-ci, paraît que t'en fais du propre !

Oh ! oh ! Est-ce que Pitois allait, lui aussi, le sermonner ?

Si distinguée, si délicate, si peu portée qu'elle fût aux cancans, Mme Frossard n'était point parfaite, en quoi elle ressemblait à tous les représentants, sans exception, de l'humaine engeance, surtout lorsque son amour-propre maternel était en jeu. Sans vraiment frayer avec les femmes du peuple, elle ne laissait pas de leur adresser la parole, surtout à ses voisines, car, si sa maison était par le jardin et par ses murs isolée du quartier du Vieux-Château, elle ne l'était pas de la Croix-Châtin. Vers cinq heures et demie, elles les avait vues causant et cousant ensemble, si bien qu'on pouvait se demander quel était le véritable motif de leur réunion : la couture ou le bavardage, mais peu lui importait. Elle était considérée comme l'oracle de son quartier, et un peu aussi comme sa bienfaitrice, car elle aimait à secourir les pauvres dans la détresse, et les femmes, à qui elle adressait la parole ou dont elle écoutait les doléances, n'en étaient pas moins flattées que la Nannette. Celles du petit groupe ne sentirent même pas qu'aujourd'hui les rôles étaient renversés, que Mme Frossard était obligée de composer avec l'opinion publique et qu'en leur parlant elle ne faisait en quelque sorte que s'excuser : non ! Elles furent fières de recueillir ses confidences.

— Je ne m'étonne plus, leur dit-elle, que Mlle Balandreau ait refusé de se marier avec Gaétan.

— Et pourquoi donc, Mme Frossard ? demandèrent-elles simultanément.

Elle tenait à n'en pas dire plus, mais aussi à n'en pas insinuer moins qu'il ne fallait.

— Il y a, dit-elle, le gars de la Nannette.

Un « oh ! » de protestation unanime jaillit de toutes les bouches, non point qu'on doutât de sa parole : on savait trop qu'elle n'avançait rien qu'à bon escient, mais on trouvait monstrueux que des relations coupables eussent pu s'établir entre ce vaurien et cette riche demoiselle dont Mme Frossard avait laissé pressentir le mariage avec son

fils. La jeune femme de Pitois faisait justement partie du groupe et ne se montra pas la moins indignée.

— Il faut que ce soit vous qui le disiez, Mme Frossard, fit-elle, pour qu'on le croie.

La nouvelle avait trop d'importance pour qu'elles eussent l'égoïsme de la garder pour elles, et, dix minutes après, il n'y avait plus une maison de la Croix-Châtin où l'on n'en fût informé.

Les hommes prétendent un peu trop facilement qu'ils ne sont pas autant que les femmes portés aux cancans ; mais c'est encore un de ces imbéciles lieux-communs contre quoi il est vain de protester, car il résisterait à toutes les attaques. Pitois, qui, ce jour-là, ne travaillait point, s'était hâté de sortir, aussitôt après que sa femme lui eût fait part des confidences de Mme Frossard, à la fois pour enregistrer les réactions de l'opinion publique et pour propager lui-même, dans la mesure de ses moyens, la récente information. Dans la petite ville, on s'accordait assez pour estimer qu'il n'avait inventé ni la poudre, ni même le fil à couper le beurre, et l'on attribuait même à cette particulière absence de jugement qu'après sa libération du service militaire il eût épousé cette fille qui... cette fille dont... Mais, madame, depuis qu'elle est mariée, il n'y a plus rien à dire sur son compte. A tout péché miséricorde, n'est-ce pas ? J'ai bien vu le gars de la Nannette aller assez souvent chez eux, mais c'est son droit, après tout, de rendre visite à Pitois qui a été son camarade d'école. Quoique... Enfin, Madame, vous m'en feriez trop dire.

Quoi qu'il en fût, Pitois, pensant semer chez Maltat la graine de la nouvelle qui rendrait cent pour un, se trouvait justement en face du gars qui, plus que tout autre, y était intéressé.

— Qu'est-ce qu'il a donc fait encore ? demanda la mère Maltat, qui était curieuse et bavarde comme toutes les femmes et, mon Dieu ! comme tous les hommes.

— Ne vous inquiétez pas, mère Maltat, répondit le gars. C'est des histoires qui courent sur mon compte depuis tout à l'heure. Dame, oui ! Pour courir, elles courent, les garces ! Mais il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Tu ferais bien mieux de t'asseoir, Pitois, et d'en boire une, que je t'offre.

Pitois eût été bien bête de refuser.

— Ça fait longtemps qu'on ne t'avait vu, dit-il en prenant un tabouret de paille. Qu'est-ce que tu deviens donc ?

— J'ai de l'ouvrage par-dessus la tête, vieux, répondit le gars.

— T'as de la chance, toi ! dit Pitois qui ajouta humblement : Si t'en as de trop, tu ferais pas mal de m'en céder.

— C'est une idée, vieux ! Ma place est à prendre.

Il lançait cela avec arrogance et un air de défi, de l'air de quelqu'un qui n'a plus rien à craindre ni à perdre.

— Ta place est à prendre ? dit l'autre incrédule en même temps que rempli d'un subit espoir. Tu t'en vas de chez Mme de Lagrange ?

— Non, mais je ne travaille plus chez Mlle Balandreau. Deux jours par semaine d'assurés, et le verre de vin à quatre heures.

Il ne parlait pas de la demi-bouteille.

— Tu t'en vas de chez la demoiselle ! s'écria la mère Maltat. T'es donc fou ?

— J'ai trop à faire chez ma bourgeoise.

— Alors, je ne comprends plus, dit Pitois. Paraît que t'es dans les meilleurs termes avec elle, à ce que m'a dit ma femme qui le tient de Mme Frossard, et que c'est même pour ça qu'elle ne veut plus se marier avec M. Gaétan.

— Ta femme est une gourde ! prononça solennellement le gars. Tu lui diras ça de ma part. Et tu pourras aussi aller de ma part demain matin chez Mlle Balandreau. Tu lui diras que tu viens pour remplacer le gars de la Nannette, un gars comme on n'en voit pas beaucoup,

que t'es marié, et que, si t'es pas encore père de famille, ça viendra. Tu comprends, vieux gourdiflot ?

Il s'excitait, ne parlant ainsi que pour se narguer lui-même.

— Mais, insista Pitois, Mme Frossard aurait donc raconté des mensonges ?

Lorsqu'il s'agissait d'elle, le gars perdait toute son assurance.

— Tu m'en demandes trop long, répondit-il.

— Tout ça, c'est clair comme de l'eau de boudin, dit la mère Maltat qui, n'étant pas harcelée par la clientèle, ne perdait pas un mot de la conversation.

— Vous feriez mieux de dire, rectifia le gars : clair comme l'eau qu'on met dans les absinthes que vous servez, mère Maltat. Regardez un peu celle de Pitois, si ça n'est pas une dérision ! Ah ! ça ne lui fera pas tourner la tête ! Allons, vieux gourdiflot, vide ton verre, et une autre tournée, et mieux servie, hein ?

Cantonnier « de la ville », Maltat travaillait sur les voies publiques comme le gars dans le jardin : à petites heures. Depuis quelques jours, à gestes très mesurés, il jouait de la pelle et de la pioche non loin du lavoir du Préaudon qu'un court sentier, sinuant entre de petits jardins, met en relation directe avec la grand'rue. Les bonnes, ou les laveuses que prenaient à la journée commerçants et bourgeois, allaient et venaient du lavoir aux maisons, remportant le linge trempé et rapportant les nouvelles toutes fraîches, quand il y en avait ; par elles Maltat eut vent de la scène qui venait d'avoir lieu au café Desportes. Il n'en donna pas un coup de pioche de moins : c'eût été difficile, car, une demi-heure avant que de quitter l'endroit où il était censé travailler, il commençait à se reposer totalement. Il n'en marcha pas plus vite pour regagner son domicile, tout en souriant dans sa longue barbe noire. Il était de ceux qui, nourrissant pour le gars une vive admiration, s'étonnaient de le voir si tranquille et

faire si peu parler de lui ; et il fut heureux, lorsqu'il gratta ses sabots sur le seuil de son auberge de l'y découvrir attablé.

— Ah ! sacré gars ! dit-il. Paraît que t'en fais du propre !

La même entrée en matière que Pitois. Ils s'étaient donc donné le mot, tous ces bougres-là ?

— Maltat, dit-il, tu me cours sur l'haricot. Assois-toi, et prends-en une.

— Ça n'est pas de refus, répondit Maltat. Ça vous flanque la soif de travailler au soleil.

— Ta chemise n'est guère mouillée, fit observer le gars.

— Elle a séché en route, dit Maltat. Mais enfin qu'est-ce qui t'a donc pris, à ce qu'il paraît, chez Desportes ?

— Des histoires qu'on colporte sur mon compte, fit le gars d'un ton détaché.

— C'est-il vrai ou faux ? demanda Maltat qui n'en était pas pour les nuances.

— Ça me regarde, répondit le gars qui devenait menaçant. Est-ce que je ne suis pas assez grand pour me conduire ? Si j'ai fait du boucan, c'est qu'ils étaient là une demi-douzaine de morveux qui auraient mieux fait de se moucher que de me donner des leçons de morale. Mais je les ai mouchés, moi, de belle façon !

— Mais à propos de quoi ? interrogea Pitois, en curieux qu'il était.

— Ta gueule ! dit le gars en toute simplicité.

— Moi, fit Maltat, ce que j'en disais, c'était histoire de causer.

Le gars donna un violent coup de poing sur la table et dit :

— Non, vraiment tu ferais mieux de te taire ! Vous êtes tous pareils ici, les hommes aussi bien que les femmes...

— Oh ! Mais, dis donc,... protesta la mère Maltat.

— Vo[illegible] on ne vous demande pas votre avis. Vous êtes

tous pareils, que je dis. Oh ! Vous ne vous occupez jamais les uns des autres ! Pas de danger ! Vous ne dites jamais de mal d'autrui ! Non, c'est le chat ! Tout ce que vous racontez, c'est « histoire de causer », comme ça, soi-disant tranquillement, en traînant vos sabots et en vous fourrant des prises carabinées dans les naseaux. Tu me fais rire, avec ton « histoire de causer » ! A la fin de la journée, si on faisait le compte de ceux qui ont déblatéré, « histoire de causer », on trouverait qu'il n'y a guère d'hommes, pas plus que de femmes, qui se soient privés de dire des bêtises sur leur prochain, des bêtises qui sont des méchancetés.

— Là ! Là ! disait Maltat. Pas la peine de t'emballer !

Et Pitois :

— Qu'est-ce que tu vas chercher ! Tiens-toi donc tranquille !

Mais le gars était trop bien parti pour s'arrêter.

— Dommage que je ne sois pas sur une estrade au beau milieu de la place ! Je vous gueulerais à tous, tant que vous êtes : Vous me dégoûtez, avec vos cancans ! Est-ce que je m'occupe de vous autres, moi ? Est-ce que je ne vous laisse pas vivre comme ça vous plaît, tas d'idiots ? Faudrait tout de même pas me prendre pour quelqu'un qui vous ressemble ! A moi tout seul, dans une journée de caserne, j'en ai vu plus que vous n'en verrez, à vous tous, dans toutes vos vies ! Je me suis défait de votre esprit de menteries et de chicanes. Fermez ça ! Autrement je vous plante mon couteau dans le ventre.

— Ça pourrait t'amener des histoires, dit placidement Maltat.

— Des histoires, bougre d'âne ! C'est à moi que tu racontes ça, quand il a fallu qu'on rajoute des feuillets de punitions à mon livret matricule ?

Il se calma pourtant, après s'être débondé de ses rancœurs et de sa colère. Deux heures auparavant, il était encore, pour la petite ville, le personnage qu'il [illegible]ait joué,

sans trop d'accrocs, huit mois de suite. A l'heure actuelle, il redevenait manifestement ce qu'il n'avait point cessé d'être, et tout cela par la faute de sa mère qui n'avait pas su tenir sa langue : au fond, il ne le regrettait pas, et il n'eût pu continuer indéfiniment de se montrer si différent de ce qu'il était en réalité. Pitois, lui, voyait avec inquiétude le temps passer sans que la conversation revînt se fixer sur le seul sujet qui l'intéressait. A la vérité, il n'y avait pas urgence à ce qu'il rentrât chez lui où tout allait à la débandade : il n'y avait pas d'heure fixe, le soir, pour manger la soupe, mais il préférait n'être jamais en retard, pour éviter les scènes que sa femme ne lui épargnait pas. Il dit donc au dernier moment, en se levant pour partir :

— Alors, c'est entendu ? Je vais demain matin chez Mlle Balandreau ?

— Oui, gourdiflot ! T'entreras sans sonner. Tu la trouveras dans sa cuisine sur les huit heures.

Pour lui, il ne partit pas.

— Mère Maltat, dit-il, je vais manger la soupe ici, en payant, comme de juste. Vous allez me faire une omelette au jambon et me donner une bouteille de votre meilleur vin.

Au moins pour ce soir, il ne voulait pas revoir la Nannette qui était la cause de tous ces tracas. Maltat n'aurait pas demandé mieux que de partager avec lui, mais, Pitois disparu, le gars se renferma dans un silence farouche et ne s'en fut qu'à la tombée du crépuscule après avoir pris café et pousse-café en fumant force pipes. Par la route où les gens prenaient le frais sur le pas de leurs portes, il remonta jusqu'à l'Étang du Goulot. Les grenouilles coassaient dans les prés avoisinants, parmi les prêles, les joncs et les roseaux. Il s'assit sur les pierres de la chaussée, près de la pelle, jambes pendantes au-dessus de l'eau calme où il crachait pour faire des ronds, visibles grâce au clair de lune. Il ne pensait à rien de précis. Des

idées de révolte tourbillonnaient confusément dans son cerveau jusqu'au moment où une autre vint s'y fixer, qui les chassa toutes : pas plus tard que demain, il quitterait ce pays de croquants et de mauvaises langues, pas avant, cependant, que d'avoir revu Mlle Balandreau pour s'excuser, et aussi pour lui dire que, si l'on savait tout, c'était sa faute à elle, et que, s'il n'avait tenu qu'à lui, la chose serait restée entre elle et lui ; car il reportait sur elle un peu de ce tendre respect qu'il éprouvait pour Mme Frossard, et, parce que Gaétan était son fils, il regrettait la scène du café ; mais pourquoi l'autre l'avait-il pris avec lui sur ce ton ? Il attendit que la nuit fût totale, et surtout qu'il n'y eût plus personne sur les seuils des portes. Il savait que vers neuf heures et demie tout le monde était couché. Il revint par les Teureaux et par le lavoir du Préaudon où subsistaient quelques traces, très peu visibles malgré le clair de lune, du travail de Maltat.

Sa commission faite, Constance était rentrée chez elle, assez calme. Certes, l'aveu de sa faute continuait de ne lui point valoir l'apaisement, sinon la joie, qu'elle en avait attendu ; du moins pouvait-elle dire qu'elle avait accompli l'essentiel en se confessant et en exécutant à la lettre les ordres du curé Moyne. Elle ne pouvait soupçonner que son secret eût été inconsciemment dévoilé par la Nannette, ni deviné par Mme Frossard, ni divulgué par elle et par Gaétan : or, à sept heures, il avait fait le tour de la petite ville, et il ne restait à l'ignorer où à ne le point commenter que les familles, très peu nombreuses, qui ne s'occupaient pas activement de leur prochain. Comme de coutume, elle dîna dans sa cuisine, puis s'assit à la fenêtre grande ouverte de sa chambre où les passants étaient habitués à la voir en cette saison et à cette heure. C'étaient toujours de vieilles dames, ou un petit groupe de vieilles filles, qui, après leur propre repas du soir, aimaient mieux aller s'entretenir au cimetière, où il ne vous vient que de graves et saintes pensées, que de s'asseoir devant leurs

maisons, non loin de gens dont les conversations n'étaient pas toujours édifiantes. L'une ou l'autre de celles qui passaient sous la fenêtre de Constance ne manquait jamais de lui dire : « Eh! bien, Mademoiselle Constance, vous ne venez pas faire un tour avec nous au cimetière ? » Quoiqu'elle y fût allée avant l'heure du dîner, invariablement elle descendait et les y accompagnait, car, si la solitude lui plaisait, ce n'était pas au point qu'elle la désirât perpétuelle. Or, ce soir-là, Mlle Laure et trois autres vieilles filles passèrent, mais en chuchotant et en évitant de lever la tête. Elle en reçut au cœur un choc violent. Sans réfléchir, elle leur dit :

— Mesdemoiselles, je vais avec vous. Je descends.

Elles ne lui répondirent pas. La tête lui tourna et elle s'évanouit. Lorsqu'elle revint à elle, ce fut comme si d'un seul coup la vie et le ciel avaient changé d'aspect et de teinte. Connaissant à fond les mœurs de cette petite ville où elle était née, elle ne pouvait plus douter que la nouvelle de sa faute ne s'y fût répandue. Comment ? Tout d'abord, elle aurait été incapable de le dire. Puis, à la réflexion, prête à jurer que M. le curé n'avait point trahi le secret du confessionnal, elle conclut, puisqu'elle était seule à savoir avec son complice, qu'il n'y avait que lui qui en fût responsable. Lorsqu'elle se fut faite à cette idée, elle resta surprise de ne point ressentir contre lui la moindre irritation, cependant que des profondeurs de son être montaient comme d'âcres, mais enivrantes fumées. Il est certain qu'à ceux qui, conformément aux lois de la morale chrétienne, en ont toujours vécu dans l'horreur, le péché de la chair offre, quand ils s'y laissent entraîner, des délectations d'autant plus aiguës qu'elles continuent de leur paraître plus illicites, et qu'ignorent les incrédules pour qui il est un acte aussi naturel que de boire et de manger. Faut-il dire, que, seuls, les sectaires en tirent argument contre l'excellence de cette morale ? Si la présence d'un garde-fou peut entraîner certains sadiques du

vertige à se précipiter dans l'abîme, elle préserve de la chute les touristes normaux. Il avait suffi de cette démonstration des vieilles filles pour que Constance eût la certitude d'être désormais retranchée de la société où toujours elle s'était plu à vivre ; pour toutes ses amies d'hier, elle serait un objet de réprobation. Puisqu'on la poussait dans cette voie où elle ne se sentait déjà que trop attirée, elle s'y engagerait avec toutes ces ardeurs secrètes auxquelles la pensée du péché donnait une violence plus redoutable encore. Dans un accès de délire, elle ferma brusquement sa fenêtre pour se mettre nue. Elle ne descendit point fermer sa grille, ni sa porte. Elle attendait quoi ou qui ? Elle n'aurait pas su le dire. A neuf heures et demie, il y eut un bruit de pas sur le gravier. Elle se précipita à sa fenêtre, et, quand elle eut vu, elle se mit à trembler de fièvre, impatiente, et la gorge soudain desséchée.

VII

En été, le gars n'était point paresseux. Il ne lui en coûtait pas de se lever de bonne heure. Toujours réveillé par les oiseaux qui, comme chacun sait, n'attendent même pas le lever du soleil pour se raconter leurs petites histoires de la nuit, un de ses plaisirs était de fumer une cigarette en plein air, dans la première fraîcheur du matin. Il se frotta les yeux, étonné de se retrouver dans un lit qui ne fût pas le sien et étendu près d'une femme, ce qui ne lui était pas arrivé depuis son retour au pays. Il faisait assez clair pour qu'il reconnût tout de suite les traits de sa compagne qui dormait encore, elle, profondément. En silence, sans bouger, il se mit à invectiver contre lui-même : « Bougre de saligaud ! Oui, t'en fais du propre, comme te disaient hier soir Pitois et Maltat ! La première fois, passe encore. Il n'en restait plus trace, à moins que neuf mois après... Mais ça m'aurait étonné. Cette fois-ci, c'est de trop ! Tu me diras qu'hier, dans la nuit, un saint

ne s'en serait pas dépêtré ? Possible, mais tu t'emmanches dans des complications à n'en plus sortir. Oh ! Ça n'est pas vous autres qui me faites peur, les cancaniers, les cancanières : le gars de la Nannette en a vu de plus terribles ! ...Mais c'est pour elle, qui dort tranquillement et qui ne se doute de rien ! Je viens m'excuser, lui dire que, si la chose se sait, je n'y suis pour rien... Ah! ouiche! Elle était dans un état, qu'un saint, non, qu'un saint n'y aurait pas résisté. Tout ça va lui amener des histoires, vieux, des histoires à n'en plus sortir ! Vaut mieux que tu disparaisses en douce. Tu vas te lever sans faire de bruit. Il est trois heures ; personne ne te verra partir. T'as tout ton argent dans ta ceinture. Tu laisseras un peu de linge et quelques bibelots chez la vieille ? La belle affaire ! Et tu vas t'en aller par la route jusqu'à Corbigny où tu prendras le premier train pour Nevers. T'as le temps d'arriver sans te presser. Un peu d'eau sur la figure, en bas, dans la cuisine. Tu vides la bouteille que t'as entamée lundi dernier, et au revoir ! » Mais il eut beau s'efforcer de ne point faire de bruit : le sommier craqua, puis une lame du parquet. Brusquement arrachée au sommeil, Constance ouvrit les yeux et poussa un cri : pour la première fois de sa vie elle n'avait pas couché seule dans son lit. Elle reconnut le gars et se cacha le visage sous le drap. Son excitation de la veille était tombée. Puisqu'il avait tant fait que de la réveiller malgré lui, il n'en était plus à quelques minutes près : à trois heures du matin, la circulation n'était pas encore bien intense dans les rues de la petite ville ; à parler net, on n'y voyait même absolument personne. Cela ne commençait que vers cinq heures quand les journaliers sortaient de chez eux au son du premier angélus.

— Mam'selle, dit-il en s'asseyant sur le bord du lit, je vais vous quitter. Si je restais ici, voyez-vous, ça ne pourrait que vous attirer des ennuis. (Car, au cours de leurs embrassements nocturnes, elle lui avait fait pro-

mettre qu'il ne l'abandonnerait pas.) Il y a des choses qu'on dit comme ça dans une minute d'emballement pour s'en repentir ensuite.

Elle, cependant, le visage toujours caché, mesurait toute l'étendue de sa rechute : cinq heures à peine après s'être confessée, elle avait recommencé, et, ce qui continuait de l'étonner, c'était de ne le point regretter davantage. Premier point acquis. Deuxième point : l'hostilité à laquelle elle se heurterait de toutes parts. Qu'elle fît ou non amende honorable, elle était perdue de réputation dans l'esprit, non seulement des dévotes intransigeantes, mais des femmes qui ne se distinguaient pas par une piété particulière, et même des hommes qui se moquaient, pour leur propre compte, des préceptes de la morale évangélique. Depuis l'incomplète révélation qu'elle tenait de Mme Frossard, surtout depuis sa première faute, elle avait réfléchi ; certains événements, dont jadis et naguère son innocence ne démêlait ni les causes,ni la signification, s'étaient éclairés pour elle.Sans être plus qu'une autre un foyer de débauche, la petite ville avait été de tout temps habitée par certaines gens de mœurs plutôt libres. Les ménages irréguliers y étaient rares, mais il y en avait, et Constance se souvenait d'avoir entendu sa mère y faire de vengeresses allusions, quoique pour elle incompréhensibles ; lorsqu'elles passaient ensemble devant une de ces maisons où vivait, avec ou sans enfants, un couple qui n'avait pas reçu à l'église la bénédiction nuptiale, Mme Balandreau détournait la tête et Constance fermait les yeux comme si elle eût aperçu les portes de l'enfer. Elle avait entendu aussi certains commentaires, à mots voilés, sur telles filles du peuple qui, séduites, avaient quitté le pays pour n'y plus revenir, sur d'autres qui, y étant restées, étaient en butte à de fréquentes avanies de la part de la société bien pensante. Alors quoi ? Constituerait-elle, avec lui, un de ces ménages irréguliers pour qui elle ressentait encore de l'horreur ? S'en irait-elle au

loin ? Mais l'idée seule du voyage l'effrayait. Elle se découvrit un peu.

— Moi, dit-elle, je ne sais pas. Que vous vous en alliez ou que vous restiez, qu'est-ce que je vais devenir? Ah ! Je suis bien malheureuse ! Mais je ne vous fais aucun reproche.

Et elle se mit à pleurer. Elle était d'une délicatesse qu'il n'avait jamais rencontrée chez les créatures auxquelles les circonstances et ses goûts le rivaient naguère, et, malgré sa nature brutale, il ne pouvait point n'en pas être ému. Il se pencha sur elle, essayant d'adoucir sa voix rauque et ses gestes rudes.

Ils ne furent même pas réveillés par l'angélus de cinq heures. Ce fut elle qui, à sept heures moins le quart, entendit la cloche de la chapelle annoncer la messe basse. De toute sa vie consciente, c'était le premier jour de semaine où elle ne fût pas prête à partir avec son paroissien et son chapelet. Se dressant sur son séant, à son tour elle avait réveillé le gars ; il était trop tard pour qu'ils pussent : elle, assister á la messe, lui, prendre, inaperçu, le chemin de Corbigny. Ils se regardèrent, incertains. Il tâcha d'arranger les choses au mieux possible.

— Si ma mère, dit-il, a vu que je n'ai pas couché à la maison, ce n'est pas elle qui vendra la mèche après la scène que je lui ai faite hier : elle tiendra sa langue. Et puis, je suis bien libre de passer mes nuits où je veux, dans les bois si ça me fait plaisir, et mes journées aussi. Rien de pressé pour l'instant chez la vieille. Je partirai dans la journée ou ce soir, à un moment où personne ne pourra me voir.

Mais il comptait sans la Nannette, à qui rien ne servait de leçon. L'ayant attendu la veille jusqu'à plus de dix heures du soir, tant elle regrettait de lui avoir fourni prétexte à lever à nouveau la main sur elle, et lui ayant tout à l'heure préparé son café au lait, elle vit sa chambre vide et son lit intact. Cela ne s'était pas encore produit.

Elle en fut bouleversée, et pensa qu'il était parti sans l'en avertir ou qu'il s'était suicidé. Elle ne put s'empêcher d'en faire part à Mme de Lagrange, au moment où celle-ci, la cloche commençant à sonner, sortait de sa chambre, prête pour la messe.

— Madame, lui dit-elle, le Jean n'est pas rentré cette nuit. Mon Dieu, qu'est-ce qui a pu lui arriver !

Faut-il dire que la maison de Mme de Lagrange était des quelques-unes que la nouvelle — qui, cependant, en était partie, — n'eût pas atteintes, la veille ? La vieille dame était plutôt prétexte aux réunions du Jeudi, que leur vrai centre. On allait chez elle un peu par routine, un peu par respect pour son âge et pour sa fortune, nullement pour les lumières fulgurantes que son génie eût été capable de projeter sur les cas embarrassants. Jamais on ne l'avait vue diriger une conversation, et, ce qu'elle eût pu penser et dire de la faute de Constance, personne ne s'en préoccupait, même des plus assidues de son salon. Ni elle, ni la Nannette ne pouvait donc rien soupçonner, et la vieille dame particulièrement était à cent mille lieues de toute pensée touchant aux relations, autorisées ou illicites, d'un sexe avec l'autre. Elle répondit :

— Eh ! bien, ma bonne Nannette, c'est qu'il aura été retenu quelque part, chez des amis.

La Nannette était toujours de l'avis de sa « bonne dame ». Cette fois il en fut autrement.

— Je ne crois pas, madame, dit-elle.

Et elle lui raconta la scène qui avait suivi le départ de Mlle Constance, ce qui nécessita le récit de la visite de cette dernière, que la Nannette avait résolu de garder pour elle dans la crainte que son garçon ne lui tînt rigueur de l'avoir divulguée ; mais il est impossible à une Nannette de détenir longtemps pour elle seule un secret.

Tout en causant, elles cheminaient dans la direction de la chapelle. Mme de Lagrange ne voyait rien d'extraordinaire à ce que sa jeune amie n'eût plus besoin du

gars, ni à ce qu'il eût passé la nuit ailleurs que dans cette chambre qu'elle lui prêtait si libéralement. A son âge, elle avait sur les hommes des idées pour le moins aussi baroques que celles de Constance avant la chute. Elle les considérait comme des êtres si différents d'elle-même qu'en principe, de leurs paroles et de leurs actes, tout, jusqu'à l'invraisembable, lui paraissait naturel. Et lorsque, manipulant ses vieux papiers de famille, il lui arrivait d'évoquer, dans sa solitude, l'image de son défunt époux avec ses bottes et ses favoris rejoignant la moustache, elle avait les petits rires d'une petite fille qui, dans la nuit des temps, eût été en contact furtif avec un de ces « phénomènes » disparus dont les récits légendaires perpétuent l'existence.

Comme elles allaient sortir des Promenades pour traverser le chemin montant dont la seule largeur les séparait de la chapelle, elles se trouvèrent, en haut du petit escalier de cinq marches, juste en face de Mme Frossard qui elle-même allait à la messe. La Nannette en fut d'abord toute gênée, se rappelant avec quelle brusquerie Mme Frossard les avait quittés la veille, elle et son garçon. En vain s'était-elle évertuée à en découvrir le pourquoi. Elle ne l'en considérait que davantage comme une personne très au-dessus d'elle ; et, dans sa détresse, puisque sa bonne dame ne lui était d'aucun recours, elle en appela à Mme Frossard.

— Je suis bien ennuyée, madame ! dit-elle. Je ne sais pas ce qu'est devenu mon garçon. Il n'est pas rentré cette nuit !

Alors Mme Frossard, désignant du regard la maison de Constance, lui dit :

— Vous le trouveriez peut-être là. Il y est entré hier soir à neuf heures et demie. Et je ne sais pas s'il en est sorti.

Elle le tenait de Gaétan qui, comme par hasard, avait alors rôdé sur les Promenades dont le mur d'enceinte et

les tilleuls feuillus lui assuraient l'invisibilité, tandis qu'aux environs le clair de lune lui dénonçait chats bondissants, chiens errants,— dont il s'inquiétait peu, — et tel promeneur nocturne dont il voulait se venger, malgré ses reculs devant l'idée du mariage.

— Ça n'est pas possible, Mme Frossard ! dit la Nannette.

— Quoi donc ? demanda Mme de Lagrange qui entendait sans comprendre.

Mais, de la chapelle dont la porte était restée ouverte, leur parvint le tintement de la sonnette qu'agitait l'enfant de chœur : la messe commençait. Elles étaient si près du saint lieu que ce bruit leur imposa silence. Elles firent quelques pas, et n'eurent plus qu'à s'agenouiller sur leurs chaises. Que la Nannette eût prié comme elle en avait contracté l'habitude machinale depuis qu'elle était entrée au service de Mme de Lagrange, on ne le croirait pas. Mme Frossard ne lui ayant donné aucune explication, il ne lui restait que ce point de repère : son garçon avait passé la nuit chez Mlle Balandreau. Bien. Lorsque M. le Curé entama la lecture de l'Epître, elle se dit que le Jean avait pu, en effet, passer sa nuit chez elle, mais aussi avec elle, c'est-à-dire dans le même lit. Ce sont de ces images qui, lorsqu'elles se déroulent sous les yeux d'une Nannette, ne la troublent point par une succession de tableaux érotiques : à peu près comme une Mme de Lagrange, elle est à cent mille lieues de tout ce qui s'y rapporte. Mais, si ratatinée qu'elle soit dès la quarantaine, une Nannette, issue du peuple, a entendu, dans sa jeunesse, certaines paroles et vu certains gestes qui l'ont initiée à de soi-disant mystères si bien ignorés des jeunes filles de la bourgeoisie que, même mariées, un peu, ou beaucoup, ou presque tout de leur primitive innocence persiste, comme il s'est produit pour Mme de Lagrange. La Nannette s'arrêta donc à l'idée de son garçon couchant avec Mlle Balandreau, et immédiatement cela lui

fit l'effet d'une profanation, des deux points de vue de la société et de l'Église. Son garçon, elle avait autant d'admiration pour lui que Mme Frossard pour Gaétan, pas, cependant, jusqu'à se l'imaginer digne de cohabiter avec une riche héritière de la bourgeoisie locale, et, si peu résistants que fussent à l'épreuve ses sentiments de piété, elle était de ces femmes qui, même lorsqu'elles ne pratiquent pas, acceptent implicitement les ordres que Dieu dicte à l'humanité par l'intermédiaire des prêtres, ses représentants directs ici-bas. Jusqu'à la fin de la messe, elle ne tint pas en place, tant elle voyait, dans cette possibilité indiquée par Mme Frossard, une menace pour sa propre sécurité. Il y avait belle lurette qu'elle connaissait le mépris de la petite ville pour les gens « accabanés », c'est-à-dire qui vivaient ensemble sans que M. le maire, ni surtout M. le Curé, les y eût au préalable autorisés : il en rejaillirait sur elle, et Mme de Lagrange la renverrait. Déjà une partie de ses économies avait fondu, et elle s'était donné jusqu'au 30 juin, dernière limite, pour annoncer à son garçon qu'elle ne pouvait plus contribuer à son entretien. Qu'allait-elle devenir avec si peu d'argent devant elle ? Elle ne voyait aucune famille bourgeoise qui fût démunie de servante ; même dans ce cas, qui l'eût acceptée, mise à la porte de chez sa bonne dame pour ce que son fils donnait le plus détestable exemple ? Et elle aurait préféré savoir qu'il fût parti sans idée de retour. Qu'il se fût suicidé ? Elle n'osait pas se le demander, dans la crainte de la réponse qu'elle n'aurait pas manqué de se faire.

Souvent, Mme de Lagrange ne partait pas aussitôt après la fin de la messe : aucune occupation urgente ne la réclamait chez elle. Qu'elle feuilletât ses papiers de famille un quart d'heure de plus ou de moins, il n'y paraissait guère. Parfois elle attendait, pour s'en aller, qu'à son prie-Dieu le curé Moyne eût terminé ses actions de grâces, et elle s'entretenait avec lui quelques minutes, dehors, devant

la porte de la chapelle. Ce matin-là, elle s'en fut un peu après la plupart des saintes âmes qui avaient entendu la messe, un peu avant M. le Curé, et la Nannette trouvait que c'était encore bien long. Elle ne revit point Mme Frossard. Rentrée à la maison, elle servit à sa bonne dame son café au lait, et lui dit qu'elle sortait pour « dix petites minutes ». Elle retraversa les Promenades plus vite qu'elle n'avait fait tout à l'heure avec sa maîtresse. Elle n'était plus qu'à vingt pas de la maison de Constance lorsqu'elle rencontra Pitois qui, de toute évidence, en sortait, avec ses yeux tout bleus à fleur de tête. Il n'avait pas été habitué à user de formules ni de réserves diplomatiques. Aussi dit-il à la Nannette :

— C'est votre gars que vous cherchez, mère Nannette ? Allez ! Il ne s'embête pas, pour l'instant. Il est en train de se les caler dans la cuisine, et fameusement ! avec Mlle Constance. Mais ça n'était pas la peine que je me dérange.

Il lui fit part de l'indication que le gars lui avait donnée la veille.

— Faut croire, ajouta Pitois, qu'il avait oublié ça, parce qu'ils ont eu l'air rudement étonné tous les deux quand ils m'ont vu entrer. Il m'avait dit que ça n'était pas la peine de sonner. Elle était sur ses genoux, ma parole d'honneur, mère Nannette !

Parole d'honneur ou non, sans avoir prononcé un mot, elle planta là Pitois qui la regarda courir en pensant : « Elle va y mettre le holà, la vieille ! » Et il ne désespérait point de succéder au gars, pour les travaux du jardin et du bûcher, s'entend. Il résolut même de garder le secret de ce qu'il venait de voir : le cas échéant, il tâcherait de tirer parti de sa discrétion.

Quel que soit son énervement, une Nannette n'entre pas comme un bolide dans une maison bourgeoise où vit une personne nantie d'un capital d'au moins soixante mille francs, et elle tira sur la sonnette qui n'avait pas été touchée depuis ce jour où son garçon l'avait mise en

branle. Une minute après, Mlle Constance apparut dans un déshabillé qu'eût trouvé suggestif quelqu'un de plus au courant que la Nannette des habitudes ou, à défaut, des instincts féminins ; elle trouva pourtant Mlle Constance d'une beauté si nouvelle qu'il ne lui resta rien des grandes phrases émaillées de gros mots qu'elle avait préparées.

— Entrez vite, madame ! lui dit Constance. Nous vous attendions presque.

Ce « madame » et ce « nous » achevèrent de la désarmer. Toute la petite ville, comme Pitois venait de faire, l'appelait « mère Nannette », et Constance lui donnait du « madame » ! Et elle avait dit « nous », établissant ainsi une solidarité entre le gars et elle. Mère ou madame, la Nannette était une « vieille maline », comme on disait ici, qui tournait à tous les vents à l'instar des girouettes de Mme de Lagrange. Assurément, ces girouettes n'étaient pas neuves, et la Nannette n'était plus jeune, et ce n'est que façon de dire que d'avancer que celle-ci et celles-là tournassent à tous les vents ; du moins obéissaient-elles aux plus violents, et c'était encore ce qu'elles avaient de mieux à faire, sous peine d'être brisées. C'est pourquoi, lorsque, sur les indications de Mlle Constance qui la suivait, elle eut pénétré dans la cuisine où elle vit son garçon attablé devant une assiette de viande froide et une bouteille de vin à étiquette, elle n'eut pas besoin de se forcer pour lui sourire à sa manière, ni pour lui dire :

— Ah ! vilain garnement ! Je m'en suis fait, du mauvais sang, depuis hier soir ! Je te croyais parti, ou noyé dans l'Etang du Goulot, mais je vois que tu te portes bien, Dieu merci !

De le retrouver vivant et de voir qu'il ne lui fît pas de scène, cela suffisait amplement à son bonheur. Qu'il fût déjà « accabané » avec Mlle Constance, elle ne s'en formalisait plus, devinant ce qu'on allait lui dire, et n'étant devenue pieuse que par force et par désœuvrement.

— Assoyez-vous donc, lui dit Constance en lui offrant une chaise.

— Ce n'est pas la peine, mademoiselle. Je resterai bien debout.

On ne lui demandait pas ce qu'elle venait faire. Constance lui avait dit : « Nous vous attendions presque. »

— Nous avons décidé, fit le gars, que je resterais ici. Toi, tu ne peux pas rester chez ta vieille. Alors, tu vas venir ici.

C'était net, coupé à angles aigus, comme une pierre de granit bien taillée. Elle crut sentir, quoiqu'elle eût prévu la proposition, le carrelage, puis la terre se dérober sous elle. Elle n'avait décidément plus à redouter que sa maîtresse la remerciât. Pourtant, aurait-elle le courage de laisser dans l'embarras Mme de Lagrange qui, jadis, l'en avait elle-même tirée ? Ce fut ce qu'elle expliqua, vaille que vaille, à petites phrases entrecoupées de hoquets d'émotion.

— Ne t'inquiète pas, lui dit le gars. Pitois sort d'ici.

— Oui, je l'ai rencontré. Et j'ai aussi rencontré Mme Frossard avant la messe.

— Et qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

Elle le lui raconta.

— Bon ! répondit-il. Mme Frossard qui sait que j'ai dû passer la nuit ici, Pitois qui vient de m'y voir, avant deux heures d'ici tout le monde sera au courant.

Ce fut plus fort qu'elle : Constance se cacha de nouveau le visage dans les mains en poussant un gémissement. Elle avait beau se croire affranchie : des liens qu'il n'était pas en son pouvoir de rompre l'attachaient encore, malgré elle, aux personnes à qui leur vertu conférait le droit de réprouver sa conduite. La Nannette la regardait avec un étonnement mêlé de pitié pour sa faute et pour son inexpérience, en se disant que jamais, au grand jamais, elle n'eût pensé voir son garçon installé en maître

dans la maison de M. et Mme Balandreau. Comme elles se taisaient toutes les deux, il reprit :

— N'importe comment, le vin est tiré : il faut le boire. (Et peut-être pensait-il un peu aux six cents bouteilles, ou il ne s'en fallait encore que de quelques-unes, qu'il lui restait à vider.) Je connais la vieille. Elle n'est pas regardante sur le chapitre de la morale, parce qu'elle n'a plus toutes ses idées ; elle n'en a même presque plus, et je ne serais pas étonné qu'on l'enferme un de ces jours dans une maison de fous.

— Oh ! protesta Constance. Voulez-vous bien vous taire !

Elle n'était pas encore habituée à cette liberté de paroles.

— Ce n'est pas en mal que je le dis. Ici, les trois quarts des vieux et des vieilles sont à moitié fous. Si on ne les enferme pas, c'est qu'il n'y a pas assez de place à La Charité, tout simplement. Bref, elle n'est pas regardante. N'empêche que, quand elle saura la chose et qu'on lui aura monté le coup, elle te dira, fit-il en s'adressant à sa mère : « Ma pauvre Nannette, c'est bien malheureux, ce qui vous arrive ; mais je ne peux plus vous garder. »

Et il imitait si bien Mme de Lagrange, en adoucissant sa voix, que Constance éclata de rire.

— Tu dois avoir raison, dit la Nannette. Pas vrai, Mademoiselle Constance ? Et puis, allez, je connais bien votre maison ! J'y suis venue en journées du vivant de défunte Mme Balandreau et de défunt M. Balandreau. Je me rappelle bien ! J'ai fait des confitures sur cette table-ci avec défunte Mme Balandreau, et, au premier étage, j'ai vu bien des fois la chambre de défunt M. Balandreau et de défunte Mme Balandreau.

On aurait dit que cette qualité de défunts fût, pour eux, aux yeux de la Nannette, un mérite et un titre de gloire de plus et dont il fallait soigneusement faire précéder leurs noms. Mais Constance, malgré le désarroi où

elle était, fut mécontente à l'idée que chez elle allaient vivre, à ses frais sans doute, — car elle ne perdait jamais de vue ses intérêts, — cet homme qui, après tout, n'était qu'un journalier, et cette femme, qu'une servante. Personne ne pouvait lui reprocher d'être fière avec les gens du peuple; mais ni ses habitudes, ni ses manières n'étaient les leurs, et, dans l'intimité de son cœur, elle regretta amèrement que les circonstances l'eussent détournée de Mme Frossard. Seulement elle s'était déjà trop engagée, et ne prit la parole que pour donner raison au gars.

— Attends un peu ! dit la Nannette à qui cette atmosphère d'aventures faisait perdre la notion du juste et de l'honnête, si bien qu'elle en oublia tout ce qu'elle devait à Mme de Lagrange. Je m'en vais, et, aussitôt arrivée, je lui dis : « Madame, je regrette, mais j'ai trouvé une autre place bien meilleure. »

A l'intention de Mlle Constance elle précisa : chez elle, j'ai cent cinquante francs par an. Elle s'attendait à ce que Mlle Constance lui dît : je vous donnerai le double, moi ! Mais, sa future maîtresse gardant le silence, elle reprit :

— Et puis, mon déménagement sera vite fait. Pas besoin d'aller chercher le Grous-Pierre avec ses bœufs !

Le Grous-Pierre et ses bœufs gagnaient leur vie à faire des charrois de toute espèce de bois, depuis les chênes et les sapins entiers, simplement élagués, jusqu'aux fagots qu'ils transportaient des forêts d'alentour soit jusqu'à la gare de Corbigny, soit chez les particuliers de la petite ville. A l'occasion, le Grous-Pierre et ses bœufs s'occupaient de déménagements, mais, s'ils n'avaient eu que cela, lui n'y eût pas trouvé de quoi boire chopine une fois par mois à l'auberge du champ de foire des Roches, eux, de quoi payer l'eau qu'ils buvaient pour rien à l'étang Baron. En tout cas, ils n'avaient pas à faire fond sur la Nannette : tout ce qui lui appartenait en propre pou-

vait tenir dans une petite caisse qu'un gamin de dix ans eût portée sans trop de fatigue.

Elle redescendit, fière comme Artaban. Sans doute, elle n'était point maltraitée chez Mme de Lagrange. La bonne dame avait bien ses manies et ses lubies, mais n'était-ce pas de son âge? La Nannette n'avait rien à dire, elle pas plus que les autres femmes avec leurs restrictions: « Quoique... » Oui : quoique... Bref, chez Mlle Constance, sa situation serait bien différente, avec deux « jeunesses » dont l'une était son propre fils. Hé ! Hé ! Qui disait qu'elle ne finirait point par y faire figure de dame de compagnie? Un peu mieux habillée, avec des bottines au lieu de sabots, un chapeau simple à la place d'un bonnet, elle jouerait ce rôle tout comme une autre, à son avis du moins ; à quoi l'on peut constater que, tout comme une autre, la Nannette divaguait à ses heures. Ce fut une chance qu'elle ne rencontrât personne, car, même à un sourd, elle n'aurait pu se retenir d'annoncer son imminent changement de situation.

Elle marchait moins vite au retour qu'à l'aller, et elle s'était un peu attardée chez Mlle Constance. Comme elle s'engageait dans le chemin qui dessert la maison de Mme de Lagrange, elle la vit qui allait de son seuil à la porte du jardin, nu-tête, tous ses cheveux blancs, un peu défaits, exposés au soleil, et faisant de grands gestes désespérés. Aussitôt qu'elle eut aperçu la Nannette, elle lui cria d'une voix suraiguë.

— Mais, enfin, Nannette, qu'est-ce que vous faites donc ? C'est inconcevable! A votre âge, vous allez courir le guilledou ?

La Nannette pressa le pas et la rejoignit.

— J'avais dit à madame que je resterais absente dix petites minutes.

— Dix petites minutes ! dit la vieille dame avec un petit rire sec. Il n'y a pas de petites ni de grandes minu-

tes ! C'est inconcevable de me laisser seule, à cette heure, à la merci des voleurs !

« Qu'est-ce qu'elle a donc ? » se demandait la Nannette. « Allons ! Le Jean ne s'est pas trompé ! » Et elle dit à haute voix :

— Voyons, madame, calmez-vous ! Ecoutez donc huit heures et demie qui sonnent à l'Hôtel de Ville. Il fait grand jour, et ça n'est pas maintenant que les voleurs, comme vous dites, viendraient vous faire des misères.

— Vous n'en savez rien, répondit Mme de Lagrange. Et si vous étiez de mèche avec eux ?

— Allons, madame, sauf votre respect, vous déraillez ! Si vous croyez ça, je m'en vais de chez vous. Vous vous arrangerez toute seule, comme vous l'entendrez.

— Vous vous en iriez, Nannette ! Mais c'est inconcevable !

— Moi, madame, je ne sais pas. Rentrez donc, d'abord. Vous finiriez par attraper un coup de soleil. Je ne sais pas si c'est inconcevable, comme vous dites ; mais, ce que je sais bien, c'est que je suis honnête, moi, et vous racontez que je serais de mèche avec des voleurs ? Non ! Ça n'est pas des choses à dire !

Quand elle eut retrouvé la fraîcheur du grand corridor sombre et qu'elle se fut dûment convaincue que la Nannette était bien là, à ses côtés, elle se passa la main sur le front et parut revenir à elle. Ils avaient grand tort, ceux qui la croyaient insensible à tout et la considéraient comme ne comprenant rien. Elle comprenait tout, mais à sa manière, et n'était indifférente à rien, puisqu'au contraire le moindre incident lui était prétexte à d'innombrables réflexions où d'ailleurs le bon sens n'élevait pas souvent la voix. Il n'y avait pas un mot qu'elle entendît, pas un geste qu'elle vît, qu'aussitôt déformés elle ne changeât, en son for intérieur, des commentaires les plus saugrenus. Elle avait parfaitement enregistré que le fils de sa servante n'avait point passé la nuit sous son toit, elle

avait parfaitement vu et entendu Mme Frossard indiquer et dire qu'il avait couché dans la maison de Mlle Constance. Elle aussi, pendant la messe, avait tourné autour de ces deux faits pour élever, avec des débris de souvenirs et des déchets de lointaines lectures, un échafaudage de suppositions absurdes derrière quoi ils disparaissaient. Cet homme qu'elle avait introduit chez elle, et dont elle ne se rappelait même plus qu'à son aspect elle se fût naguère évanouie, eh ! mais il n'avait pas eu une excellente réputation. Pourquoi ? Il eût été inutile de l'interroger à ce propos, tant c'était confus dans son esprit, mais elle partait de là pour imaginer des combinaisons romanesques dont l'invraisemblance eût dérouté le feuilletonniste le plus notoire.

— Durant la messe, dit-elle à la Nannette, j'ai eu l'idée qu'on m'avait volé de l'argent. Tout à l'heure, je me suis mise à le compter, et je ne m'y retrouve plus.

Elle s'adressait bien !

— Oh ! moi, madame, dit la Nannette, c'est tout juste si je peux savoir ce que j'ai, et j'en ai bien moins que vous, pour sûr !

— C'est inconcevable ! répéta-t-elle en se frappant le front. Mais venez quand même : nous y arriverons bien, à nous deux.

Résignée, la Nannette la suivit. Elle n'avait pas encore eu le courage de lui dire : « Je m'en vais, arrangez-vous ! » L'état où elle la voyait lui inspirait de la pitié. Dans sa chambre, sur un guéridon, Mme de Lagrange avait étalé toute sa fortune liquide, ses titres de rente étant déposés chez le notaire. Il y avait 16.350 francs en louis et en billets de banque de mille, cinq cents et cinquante francs. La porte du placard où elle les avait pris était restée ouverte.

— Voici, dit-elle en montrant à la Nannette une feuille de très vieux papier jauni où des chiffres avaient été récemment tracés par elle, mais d'une écriture si démodée

et d'une encre si pauvre que chiffres et papier semblaient avoir des origines contemporaines. Je devrais trouver 16.350 francs, et je n'y arrive pas. C'est inconcevable !

— Seize mille trois cent cinquante francs ! s'écria la Nannette. (Ah ! C'était un de ces coups de vent qui vous font tourner la girouette, la plus vieille, ou la plus rouillée, ou la plus rétive.) Ça fait combien ?

Mme de Lagrange n'était pas dans des dispositions d'esprit à relever le pittoresque de cette interrogation. Pour la Nannette, deux mille francs représentaient cent louis, et, comme il lui était impossible de s'y reconnaître d'emblée, il fallait abandonner tout espoir qu'elle pût jamais comprendre combien de louis eussent été nécessaires pour arriver au fabuleux total de 16.000 francs et plus. Son attachement à sa maîtresse n'en fut que renforcé. Personne de la petite ville, du moins à sa connaissance, Mlle Constance pas plus que les autres, ne possédait pareille fortune, et le coup était d'autant plus fort qu'elle la voyait tout entière sur le guéridon. Ce n'était pas le moment de quitter cette maison. Des idées plus pratiques, sinon plus saines, lui vinrent. S'en aller d'ici, ç'eût été perdre le bénéfice des douze années où elle avait été au service de Mme de Lagrange. Si son garçon avait fait bon marché des douze autres qu'il avait passées sous les drapeaux, cela le regardait : il était jeune, elle, vieille. Elle ne doutait point qu'elle ne fût avantagée par le testament de Mme de Lagrange qui lui avait dit plusieurs fois : « Nannette, quoi qu'il puisse m'arriver, je ne vous laisserai pas dans l'embarras. Vous aurez une petite rente qui vous permettra de vivre sans vous tourmenter. » Évidemment, la vie aurait été bien différente pour elle entre son garçon et Mlle Constance ; seulement, sait-on jamais ce qui peut se produire. ? Il n'est point sage de lâcher la proie pour l'ombre ; un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras ; et tous les adages où se concentra le bon sens des nations accouraient à la rescousse, et la

Nannette regardait avec un respect croissant Mme de Lagrange et le guéridon. Elles se mirent toutes deux à calculer, mais de quelle façon ! La Nannette ne connaissait rien aux billets de banque que Mme de Lagrange maniait plus familièrement, mais elles s'embrouillaient l'une l'autre. Il y en avait quatre de mille, dix de 500 et quarante et un de 50 francs, plus deux cent soixante-cinq louis. A dix heures et demie, elles y étaient encore. En temps normal, Mme de Lagrange se fût dit que le compte y était certainement, qu'elle n'avait point besoin de vérifier, personne n'ayant pu pénétrer chez elle à son insu et étant seule à connaître la cachette dans un trou dissimulé au fond du placard par une petite planche mobile ; mais elle était plus que jamais, — et ce n'est pas peu dire ! — incapable de se raisonner, et il faut croire qu'elle ne pensait aux voleurs que dans l'absolu, puisqu'elle laissait entr'ouverte la porte de sa chambre. Plus que jamais encore, tout ce qu'elle disait était parole d'évangile ; puisqu'elle affirmait qu'il lui manquait de l'argent, il fallait que ce fût vrai, et toutes deux elles étaient si bien absorbées qu'elles n'entendirent même point des pas lourds dans le chemin puis sur les marches du seuil. Le gars regarda dans la cuisine où il ne vit personne. Après réflexion, il avait préféré ne pas attendre davantage de venir reprendre ici ce qui lui appartenait ; en même temps, il verrait ce que devenait sa mère et, au besoin, lui prêterait main-forte pour son déménagement et dans la discussion que, selon lui, elle devait avoir avec la vieille au sujet de son départ ; il prêta l'oreille et n'entendit aucun bruit de voix. Alors il poussa la porte de la chambre. Mme de Lagrange tourna la tête, le vit, cria : « Au voleur ! » et ce fut la réédition de la scène qui s'était déroulée le soir de son arrivée : effrayée, elle s'écroula en battant l'air de ses bras. La Nannette se précipita tandis que, lui, ses regards s'accrochaient à ces billets et à cet or étalés là. Il aida sa mère à déposer sur le lit la vieille dame, qui avait le vi-

sage tout changé. Dans la petite ville, parmi les vieilles gens, les congestions cérébrales étaient assez fréquentes, et la Nannette en avait vu plusieurs cas. Elle ne s'y trompa point : il ne s'agissait plus d'un simple évanouissement comme en octobre. Elle dit : « Je cours chercher le médecin ! » et disparut.

A partir de cette seconde précise, tout se passa pour lui comme dans un rêve où l'on obéit à des forces inconnues ; il fit main basse sur les billets qu'il engouffra dans la poche intérieure de son veston, prit une poignée d'or que recueillit sa ceinture et partit à son tour. Il avait dans les jambes des envies de bondir. Il fallait qu'il se retînt pour ne pas se mettre à courir à perdre haleine, et qu'il serrât les mâchoires pour ne pas crier : Je suis riche ! Tout son corps était secoué de tressaillements. Il avait hâte de se terrer dans un coin où faire le compte de sa fortune, et il lui semblait qu'il ne trouverait jamais d'endroit assez solitaire. D'innombrables images dansaient la sarabande devant ses yeux éblouis : c'étaient des filles nues dans des maisons closes, des accordéons pleurnichant des airs sentimentaux, des plats succulents accompagnés de boissons de choix, des ripailles, des voyages, un retour à Brest où il dépenserait largement dans ces cabarets borgnes, où il retrouverait des connaissances, fier de n'être plus asservi à la rigoureuse discipline, un vieux compte à régler avec un sergent « rempilé » qui lui en avait fait voir de dures... Il ne pensait pas plus à Constance que si elle n'avait jamais existé, et il n'eut même pas à s'interroger pour savoir s'il irait tout de suite la rejoindre, ou plus tard : elle avait disparu de sa vie à lui. D'instinct, il s'en alla par les chemins les moins fréquentés. Il traversa la grand'rue en largeur, c'est-à-dire en cinq ou six pas, car une grand'rue de petite ville ne peut être qu'une petite grand'rue. Il longea les maisons qui précèdent le lavoir du Préaudon, puis, à sa droite, il aperçut Maltat, les bras croisés sur le manche de sa pelle

dans l'attitude du travailleur au repos, et qui lui fit un signe auquel il ne répondit pas, et il tourna à gauche pour atteindre le Bois-du-Four. Comme il passait devant la demeure de Joindot, il vit la jeune femme qui balayait son seuil. Elle était nu-tête, à peine vêtue à cause de la chaleur ; car c'était une de ces journées de juin où, pour taper dur, le soleil n'attend ni la date fixée par les almanachs et les calendriers, ni même, chaque matin, d'être arrivé au zénith, et les rares souffles d'air que l'on sentît étaient brûlants. Dans les prés voisins, les bœufs étaient couchés à l'ombre des haies. Elle crut qu'il venait faire un brin de causette, tout en étant surprise de le voir à cette heure.

— Ça fait longtemps qu'on ne t'avait pas vu dans le quartier, lui dit-elle. Joindot est dans les bois, mais tu peux bien entrer quand même.

Elle ne manquait pas de délicatesse, comme on peut le constater. Elle le regardait et lui trouvait un aspect bizarre.

— Qu'est-ce que t'as vu ce matin, donc? reprit-elle. Ça ne va pas ? Il est vrai que t'en fais du propre, à ce qu'il paraît.

Il lui sembla entendre Pitois et Maltat, et il échappa enfin à l'obsession qui le tenaillait si impérieusement depuis dix minutes qu'il ne se rappelait plus rien de tout à l'heure, de la nuit, ni d'hier. Il réfléchit qu'il ne devait pas éveiller de soupçons chez qui que ce soit. Il entra et se laissa tomber sur une chaise : maintenant, il avait les jambes coupées.

— Oui, répondit-il. C'est toutes ces histoires qu'on fait courir sur mon compte. J'étais en train de me demander si je ne ferais pas mieux de quitter le pays.

— Tu t'en irais ? dit-elle. Ce n'était pas la peine de revenir pour si peu de temps !

— Donne-moi donc à boire, dit-il. C'est comme si j'avais du feu dans la gorge et dans l'estomac.

Elle lui apporta une bouteille et un verre. Elle remarqua que sa main tremblait. Il but trois verres coup sur coup,

puis il se leva brusquement pour fermer la porte et se jeta sur elle. C'était son adieu aux belles filles de son pays natal.

Dix minutes après, il était dans le bois, assis au milieu de buissons touffus où il avait foncé comme un sanglier, indifférent aux épines et aux ronces. Dans le vaste silence, il entendait bouillonner son sang et bourdonner ses oreilles. Il avait onze mille francs en billets de banque, et, comme il savait toujours à quelques francs près ce que contenait sa ceinture, il constata que la poignée d'or qu'il avait prise était de vingt-trois louis. Pour que la poche de son veston fût moins gonflée, il en mit une liasse dans son pantalon où il trouva son couteau toujours bien aiguisé et dont il ne se séparait jamais. Il s'en servit pour couper un arbuste dont il se fit un bâton et s'en fut par des sentiers qu'il connaissait depuis son enfance, dans ces bois où jadis il avait travaillé avec son père ou cherché des nids avec les galopins de son âge.

Il tournait le dos à la petite ville et marchait dans la direction d'Avallon dont sept bonnes lieues le séparaient encore. Un train en partait pour Paris vers sept heures du soir. « A cinq kilomètres à l'heure », se dit-il, « je n'ai pas besoin de trop me presser. J'aurai le temps de casser la croûte à l'auberge de Rincieux. » Et il ne pensait pas plus à sa mère qu'à la petite ville ni qu'à Constance : seule l'idée de sa richesse l'habitait tout entier et circulait dans ses artères avec son sang. Du moins en fut-il ainsi tant qu'il put cheminer sous bois. Lorsqu'il eut été obligé de rejoindre la route, à cause d'une série de ravins profonds que les braconniers eux-mêmes ne se hasardaient pas à traverser, il n'était pas loin du village de Grandpré, avec son château, à gauche, et son auberge à droite, où il n'entra point. Un peu plus loin, il passa sous les murs de l'autre château des Granges, et de revoir des maisons changea le cours de ses idées. Il n'était plus l'homme qui, tout à l'heure encore, s'en allait dans un

désert peuplé seulement d'arbres, en ruminant qu'il portait une telle somme d'argent qu'il cherchait en vain, de toutes ses convoitises, celle qu'il ne pourrait point satisfaire. Il venait de se rappeler qu'il n'était pas seul sur cette terre, où il y avait des gendarmes et des tribunaux, mais il ne s'attarda point à cette évocation : il considérait la vieille comme perdue, et il tenait à croire que sa mère ne vendrait point la mèche, parce qu'elle aurait tout intérêt à se taire. Elle dirait : « Mon garçon? Eh ! bien, il est parti à cause de toutes ces histoires que vous savez ! » S'apercevrait-elle ou non qu'il eût volé ? Dans les deux cas, elle ne dirait rien. Puis, tout en marchant en plein soleil, — il ne suait pas à grosses gouttes comme les piétons de nos contrées, ayant subi aux colonies des chaleurs autrement fortes, — il pensa à Constance : il ne la regrettait pas. Ni son tempérament, ni sa destinée ne consentaient à ce qu'il restât longtemps fixé au même endroit ; et puis, dans l'espace de quelques heures, si peu subtil qu'il fût, il avait vu chez elle trop de sursauts de regrets pour cette vie d'où une brève incartade allait peut-être l'exiler pour jamais. Il n'était pas grand clerc en ce qui touchait aux choses de la religion : il en avait cependant assez appris sur Constance pour deviner qu'elle ne se déferait pas de ces idées sur la morale, que plus de vingt années de suite elle avait acceptées comme les seules qui fussent valables.

Tout en donnant des coups de bâton dans la poussière ou sur les mètres de cailloux cassés par d'autres cantonniers que Maltat, il soliloquait : « Une supposition, vieux, que tu sois resté à vivre avec elle? Ce qui te pendait au nez, ça n'est pas difficile à imaginer : des giries à propos de bottes, des jérémiades, des pleurnicheries à propos de la mère et du curé, et du bon Dieu ! Les bonnes langues ? Elles ne m'auraient pas gêné, mais, à la maison, ça n'aurait pas été tenable longtemps ! Rien que ce matin, une fois ma mère partie, est-ce qu'elle n'a pas recommencé à pleurer comme

dans le lit !... Mais, quand même, c'est dommage ! » Et il donna un plus violent coup de bâton sur la barrière d'un pré. Il était aussi peu sentimental que subtil ; il n'en resta pas moins quelques minutes de suite, tout en continuant de marcher au pas accéléré, à revoir par la pensée ces lieux et ces êtres dont chaque enjambée qu'il faisait l'éloignait de plus en plus et pour toujours, car, après un coup pareil, il ne lui était plus permis d'espérer revoir la petite ville. A proprement parler, il ne regrettait rien ni personne : il était dans l'état d'esprit du voyageur qui, tout en prenant le chemin de pays que, depuis longtemps, il désire voir, jette un regard un peu mélancolique sur celui qu'il va quitter. Ah ! les bons mois d'hiver qu'il y avait passés à faire la nique au froid avec des flambées, à la faim avec des repas substantiels, à la soif avec des vins de première qualité ! Et le Gaétan d'avant la dispute, et Chapuis, et l'*Hôtel de la Poste*, et les auberges, et tous ces bons vivants de tous âges qui, le verre en main, lui tenaient tête ! Et le plaisir de ne voir que des figures familières, et de remettre, le long des rues et des chemins, ses pas d'homme dans ses pas d'enfant ! Et la vie confortable qu'il aurait pu mener dans la maison des Balandreau ! Et toute cette atmosphère indéfinissable qu'il n'avait pu et qu'il ne pourrait retrouver nulle part ailleurs !

A un moment donné, il s'arrêta même, incertain : devait-il poursuivre ou rebrousser chemin ? Cette jeune femme de Joindot, et celle de Pitois, et Constance elle-même, et d'autres qu'il lui semblait que la petite ville lui réservât, et dont il n'avait pu et dont il ne pourrait retrouver l'équivalent nulle part ailleurs ! Mais il eut ce mouvement d'épaules du troupier qui « remonte » son sac avant que de fournir une nouvelle étape, avec son ombre, de plus en plus rétrécie, toujours à sa gauche. Un peu plus de huit mois passés sur ce petit coin de terre où il était né, et il avait suffi de moins de vingt-quatre heures pour qu'il en ait jusque-là. Un gars de la Nannette n'est point fait

pour s'enliser dans ces marais où les grenouilles coassent à l'envie leurs médisances ; quelque attrait qui puisse, exceptionnellement, le rappeler vers la petite ville où ses yeux se sont ouverts, ce qu'il lui faut, c'est de vivre libre dans des villes plus importantes, et la chambre que lui concède Mme de Lagrange ne vaudra pas indéfiniment, pour lui, celle de l'hôtel meublé où l'on respire l'odeur complexe des amours de bas étage, de la cuisine bâclée sur un réchaud au pétrole, de l'alcool et du crime. Qu'il le voulût ou non, ces huit mois n'avaient été pour lui qu'une halte, comme celle, de quelques minutes, qu'il venait de faire pour se délivrer de ses incertitudes. Lui, à trente et un ans, s'enraciner quelque part ? Mais il n'eût jamais pensé se remettre en route avec un pareil viatique : près de douze mille francs ! Plus il réfléchissait, et plus il se sentait à l'aise : la vieille était assez riche pour ne point pâtir de ce vol. En cas d'absolu besoin, il n'aurait pas hésité à s'approprier les économies de sa mère s'il avait fini par savoir où elles étaient cachées, mais il en aurait eu quelque remords, si peu d'affection qu'il ressentît pour elle. Sa mère ? Elle allait être bien tranquille d'être débarrassée enfin de lui ! Quoiqu'elle se fût donné jusqu'au trente juin pour lui dire qu'elle ne pourrait plus contribuer à son entretien, elle n'était pas restée sans lui faire des allusions aussi discrètes que possible, mais dont il avait bien deviné le sens. Elle tenait à lui ? Peut-être, mais surtout, à son âge, à ses économies et à une vie calme.

Ayant ainsi tout arrangé à sa satisfaction du côté de sa mère, de la vieille, de Constance et de la petite ville, il entra vers midi dans l'auberge qui jouxte l'étang de Rincieux. Il s'y fit préparer une solide omelette au jambon, qu'il trouva meilleure que celle de la mère Maltat, et il y but à lui seul deux bouteilles ; puis, le moment venu de payer, il discuta sur la note dont il se fit rabattre cinq sous.

HENRI BACHELIN.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Alfred Poizat : *Les Maîtres du théâtre, d'Eschyle à Curel*, 1 vol., La Renaissance du Livre. — André Germain : *Têtes et Fantômes*, 1 vol., Emile-Paul. — D. Paganelli : *Un petit-fils de Renan : Ernest Psichari*, 1 vol., Edition des Tablettes. — Dussane : *La Comédie-Française*, 1 vol., La Renaissance du Livre. — *Correspondance de Paul Verlaine, tome II*, Crès. — Gustave Coquiot : *Vagabondages*, 1 vol., Ollendorff. — Lorenzi de Bradi : *La Vraie Colomba*, 1 vol., Flammarion.

Dans son livre intitulé : **Les Maîtres du théâtre, d'Eschyle à Curel**, M. Alfred Poizat écrit :

Quelque méritoires que puissent être les efforts qui furent tentés pour créer des formules neuves, le vrai théâtre n'est qu'une plus ou moins heureuse adaptation de la tragédie classique aux exigences de la scène moderne. Tout ce qui s'en écarte de parti pris est éphémère et vain.

Ce mot « adaptation » n'est pas très heureux, mais il s'adapte bien à l'œuvre dramatique de M. Alfred Poizat qui s'est obstiné, en compagnie de quelques autres écrivains distingués, à vouloir renouveler la tragédie en France. La tragédie n'a que faire d'être méthodiquement renouvelée selon l'antique : elle se renouvelle, d'elle-même, perpétuellement, et, dans notre théâtre contemporain, il n'y a peut-être que ces tragédies adaptées de l'antique qui ne soient ni des tragédies ni du théâtre vivant, quel qu'en soit le mérite littéraire. Il ne faut jamais regretter le passé, mais s' « adapter » au présent ; et je pense que la trop forte culture de M. Poizat arrête un peu la spontanéité de son génie, sa culture et son sens critique, et sa logique même. Il y a, en effet, dans ce volume, des études savantes et révélatrices sur Eschyle, Sophocle, Euripide, Shakespeare, le théâtre classique et romantique. Dans cette perpétuelle querelle des anciens et des modernes, où les anciens sont actuellement représentés par les néo-classiques, l'erreur des amoureux de l'antiquité vient toujours de cette idée préconçue que nous sommes des Latins et presque des Grecs. Ce

fut pour la même raison que les artistes du XVIIe siècle méprisèrent les Cathédrales et construisirent des simili temples grecs. Il entre beaucoup de ce mépris et de cette incompréhension de notre génie français dans la littérature du XVIIe siècle. A propos de Shakespeare, M. Poizat écrit que sa dramaturgie est une dramaturgie de primitif... Mais cette primitivité est plus proche de notre âme celtique que la perfection d'une autre race, que nous ne pouvons que pasticher et adapter artificiellement.

§

Sous ce titre : **Têtes et Fantômes**, M. André Germain nous offre un recueil d'études subtiles et piquantes sur les frères Tharaud, Jean Giraudoux, Maurice Magre, Paul Valery, etc., une touchante évocation d'Emile Despax à la Maison des Glycines et d'Ernest Psichari que l'auteur a connu au moment où, « sourd désormais aux voix mystiquement païennes qui l'avaient éveillé, il n'appartenait plus qu'à son crucifix ».

Parfois l'ironie de M. André Germain ne manque pas de force et l'indignation lui donne de l'éloquence. A propos de Léon Daudet : « Nous avons ri d'abord, écrit-il, en le voyant dégonfler tel pontife et désosser tel pantin... »

> Mais la gaieté est vite finie, car nous nous apercevons que l'énergumène ne sait rien distinguer, rien respecter, que son poing inepte menace aussi bien tel historien merveilleusement mêlé de conscience, de lucidité et d'enthousiasme, tel vrai poète.
>
> Non, quand notre auteur commence de ruer sur Henri de Régnier ou de baver sur G. M. de Heredia, quand, avec des cris de portefaix, il veut faire taire la conque des conquistadors et les jets d'eau éternellement chantants de Versailles, on a trop l'obsession du bœuf ivre qui saccage une forêt de cristal, du cloporte exalté qui se gausse d'une libellule. Le dégoût et l'indignation montent en nous ; l'ennui aussi, car M. Léon Daudet est presque autant monotone qu'emporté : bientôt son aigreur prend une couleur terne, sa méchanceté une forme flasque, tout son récit une poussière et des odeurs de réfectoire.

Je trouve cela de l'excellente critique.

Il est rare, en effet, que ces pamphlétaires de profession, comme M. Léon Daudet, ne prennent pas l'habitude de frapper à tort et à travers et de confondre l'injure avec la critique. Comme le dit M. André Germain, c'est d'ailleurs un genre bien ennuyeux et démodé. Surtout cela manque de finesse.

A propos d'Ernest Psichari évoqué par M. André Germain,

M. D. Paganelli écrit dans son livre sur **Un petit fils de Renan, Ernest Psichari**:

Comme Renan, Psichari est religieux par nature; il est lui aussi «prêtre d'esprit ». Prêtres ils le sont assurément tous les deux par le culte de l'idéal, par leur goût de l'ascétisme intellectuel ou moral, la ferveur de leur adoration et la tendresse de leur amour.

Et en effet, vus de Sirius, le tendre scepticisme de Renan et la foi naïve et enthousiaste de Psichari se confondent en un même mysticisme humain. Si Psichari avait vécu il serait entré dans un couvent, ce qui eût fait compensation au geste de son grand-père qui, lui, s'était échappé de Saint-Sulpice.

Tout de même M. Paganelli exagère peut-être un peu lorsqu'il ajoute : Ernest Psichari demeure dans le fond l'authentique continuateur de son grand-père...

§

Cette histoire de **la Comédie-Française**, par Dussane, est écrite avec beaucoup d'érudition et de goût et une parfaite simplicité de style. C'est vraiment un chef-d'œuvre du genre. On ne peut lire sans émotion, au chapitre de la Révolution, l'héroïsme de Labussière, employé du Comité de Salut Public, escamotant, le 9 messidor, et détruisant les dossiers d'accusation des acteurs de la Comédie-Française, qui devaient être mis en jugement le 13 et guillotinés le 14.

Fleury, dans ses *Mémoires*, demandait une statue pour ce héros que Sardou a mis en scène dans *Thermidor*, et qui, jusqu'au 9 thermidor, détruisit ainsi neuf cent vingt-quatre procès, sauvant d'une mort certaine onze cents personnes.

Porel et Monval ont demandé que son nom fût gravé en lettres d'or au foyer de la Comédie. Rien de tout cela ne fut fait, écrit Dussane, qui ajoute : Ne pourrait-on pas trouver un coin modeste pour y tracer ces quelques mots:

A Charles de Labussière, né à Paris en 1768, employé du Comité de Salut Public (1er floréal 9 thermidor, an II) qui sauva de la mort, en dérobant leurs dossiers d'accusation, MM. Dazincourt, Fleury, Mmes Raucourt, Louise Contat, Emilie Contat, Lange.

Oui, une petite place pour Labussière, à la Comédie-Française, où l'on en a bien su trouver une grande pour M. Larroumet. On pourrait même profiter de la circonstance pour guillotiner l'effigie de ce faux grand homme.

§

Voici le tome deuxième de la **Correspondance de Paul Verlaine**, que continue M. Ad. van Bever. Il contient la suite des lettres à Emile Blémont, les lettres à Léon Vanier, Albert Savine et « aux chères amies ». Ces lettres seront très utiles pour établir la chronologie des œuvres du poète, et nous montrer dans quelle atmosphère de douleur et de misère il a chanté. Nous assistons aux étapes de son mysticisme religieux, transposition encore d'une sensualité blessée. Il y a toujours un grand enfant qui demeure dans ce grand poète qui sourit et ironise la misère et la maladie : c'est ce qui fait la qualité de ces lettres, et leur sincère simplicité ; aucune littérature. C'est un très émouvant document humain.

J'épingle à cette correspondance de Paul Verlaine une lettre inédite du poète à Mlle Rachilde et que *Comœdia* a récemment publiée :

Paris, le 12 novembre 1886.

Je sors ravi de votre livre. Permettez-moi, Mademoiselle, d'en admirer surtout la première partie, la plus longue, relative à l'enfance de votre héroïne et qui, d'ailleurs, prépare si bien le « haut le poignard » final. Terrible l'abattoir et l'évanouissement *sec* de Mary. Et quel exquis épisode le *Siroco*, et le bon chien « au lieu de regarder la rose il regardait Mary ». J'adore le ménage Corcette, je sympathise, malgré tout, avec le Colonel Barbe, scrongnieugnieu ! et je trouve très bien, très logique et très déduit ce dénouement par et probablement sur... le troisième sexe. Et voilà que je voudrais bien lire vos autres œuvres.

Je n'ai vu personne, hier, jeudi, bien que Tanchard dût venir, m'avaient prédit des externes. J'aurais bien voulu savoir si mon déménagement de chez Cheuzy (hôtel du Midi, 6, cour Saint-François, 5, rue Moreau, quartier des Quinze-Vingts, en tout cas) est opéré. Sinon, priez donc le bon Cazals, que je ne saurais jamais assez remercier, et l'excellent du Plessys, de faire au plus tôt, de tout emporter de ce qui est aux murs, dans les tiroirs et dans les armoires, étagères et commodes, 2 épées à moi sont accrochées au-dessus de la glace. Emporter le pupitre avec ce qu'il y a dedans. Prendre garde au pastel et aux deux portraits-huile ainsi qu'à ceux sous verre. Il y a des chaussures derrière la table de nuit (pardon !) neuves et vieilles : tout prendre excepté chaussettes et chaussons décidément *périmés*.

Enfin perquisition scrupuleuse et emballage total. Quelques effets de femme seront trouvés, souvenirs de ma mère : les prendre.

Il y a une très belle malle qui n'est pas dans ma chambre : la réclamer. Emporter tous les effets pendus, à gauche, en entrant.

— Ci-contre la ballade *Louise Michel* où il y a *faucille* rimant en *cile*, parce que je pense qu'on doit prononcer ainsi, et deux rimes auvergnates *fragiles* avec *bacile*, *évangile* avec *Bazile* — et un sonnet qui n'a peut-être de drôle que l'épigraphe.

Mille bons respects de celui qui vous a toute reconnaissance de l'avoir empêché, l'autre jour, de faire peut-être des choses, non pas de désespoir, fi !... mais bizarres trop.

P. VERLAINE
Lit 6, salle Follin, *hôpital Broussais*,
96, rue Didot, 14e arrd.

Rachilde publie cette lettre pour préciser certains faits. Autrement, elle se dit ennemie née des publications inutiles de correspondances intimes. Elle a toujours refusé de livrer celles de Verlaine dont elle possède une curieuse collection, lesquelles lui semblent « absolument *privées* ».

§

Vagabondages, par Gustave Coquiot. Vagabondages à travers la peinture et les paysages, les bêtes et les hommes, où l'auteur nous évoque Henri Rousseau, qui eût tiré de la mère La Loupe (la servante de M. Coquiot à la campagne) un portrait qui dépasserait tous les portraits des Nattiers et des autres Siraudins du règne de Louis-le-Bien-Aimé.

Voici Van Gogh : « Oui, je veux toujours aimer de plus en plus le Soleil, le Soleil ! » Voici Cézanne : « Cézanne dans la nature, c'est l'entomologiste Fabre dans son jardin de Provence. Même patience obstinée, même observation rigoureuse. Pour Cézanne le regard sur l'arbre ou sur l'homme valait le regard de Fabre sur l'insecte. » Mais comment suivre M. G. Coquiot dans ses vagabondages ? Son livre, qui est un document pour la petite histoire, est en outre une perpétuelle et spirituelle récréation : il est rempli d'histoires amusantes pures et impures.

§

Avant d'écrire ce livre : **La vraie Colomba**, M. Lorenzi de Bradi a voulu voir, écouter, interroger tous ceux dont les ancêtres « ont pris part à la terrible inimitié », et il lui a paru intéressant de dresser en face de l'héroïne du roman celle de la vie. Dans le roman, explique-t-il, Orso della Rebbia, en se mariant selon son cœur, s'en tire comme un héros de mélodrame,

tandis que Colomba est appelée à finir ses jours comme une vieille fille, paisible gouvernante de ses neveux. Il en va autrement dans la réalité. Colomba, dont on a tué le fils unique, reste avec un deuil terrible qui la hante jour et nuit.

Il est certain, observe-t-il, que ceci était plus ardu à rendre que cela ; et je pense que « c'est uniquement pour plaire au lecteur que le romancier a choisi la situation la plus facile dans l'affaire ».

Et après avoir lu le livre on se demande, en effet, si la vraie Colomba n'est pas plus belle, plus pathétique, plus « vraie » aussi que celle du roman.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Pierre d'Arcangues : *Les Chansons de Kaddour*, préface de Claude Farrère, Chiberre. — Louis des Courières : *Chansons Attiques*, Messein. — Florian Delhorbe : *Les Etapes du Voyage*, « éditions du Monde Nouveau. » — Fortuné Paillot : *Les Piments doux d'Hassan Melek*, illustrations de l'auteur, Eugène Rey. — Faustin H. Rippert : *Cantique printanier*, « les Tablettes », Saint-Raphaël. — Pierre-Maurice de Styx : *Chants de Grenade et du Maghreb*, Alphonse Lemerre. — Gisèle Vallerey : *Les Cris de ma Souffrance*, « les Tablettes », Saint-Raphaël. — Marcel Yonnet : *Le Coffret d'Onyx*, bois gravés par Jean-Paul Dubray, « Le Livre et l'Image », Villevert, par Limours. — (Sans nom d'auteur) : *Chansons pour elles*, « les Tablettes », Saint-Raphaël. — Marcello Fabri : *Six Poèmes synchroniques suivis de la Messe d'Art*, oratorio, et illustrés de 32 bois gravés de P.-L. Menon, Povolozky. — Madame Alphonse Daudet : *Rome et quelques Poèmes*, Lemerre. — Louis Brauquier : *Et l'au delà de Suez*, « la Revue le Feu », Aix-en-Provence. — J.-A. Mattei : *La Méditerranée*, « édition de l'Aloès ». — Paul Morin : *Poèmes de Cendre et d'Or*, « éditions du Dauphin », Montréal. — Elie J. Feinberg : *Le Poème de l'Egypte*, (sans nom d'éditeur). — Louis Durieux : *Les Incertaines*, Jouve. — Emma Pellerin et Joseph Bollery : *La Chasse Infernale*, Armand Huart. — Camille Andry : *Les Effluves et les Arcs*, Chiberre.

Les poèmes en prose, pourquoi, comment n'en pourrait-on louer les recueils? Ils témoignent chez les auteurs d'un particulier désintéressement. Les vers, dit-on, en général ne sont guères lus, et c'est peut-être la vérité. Mais les poèmes en prose? Après les *Chansons de Bilitis* et les livres de Mme Burnat-Provins, nulle attention ne s'est plus fixée sur d'autres. Qui l'ignore? et bien peu de revues leur font accueil. Il s'en publie, cependant, un certain nombre chaque année ; fort rare est-il qu'ils ne passent pas inaperçus et, le plus souvent, ils ne méritent ni ce dédain ni cette indifférence.

Quelques-uns espèrent que, grâce à un bon parrainage, ils parviendront à rompre l'obstacle. Mme Burnat-Provins fait, par une préface chaleureuse, chatoyer les mérites d'un livre ; tel autre se recommande de M. Claude Farrère. Celui-ci fait table rase de toute la poésie actuelle et de toute poésie rimée, péremptoirement. Le seul poète qui trouve grâce est M. Pierre d'Arcangues, dont il présente au public **les Chansons de Kaddour**. Ce sont d'excellentes inspirations, de rythme aisé, de musique souple, de coloris évocateur, tantôt de simples paysages, tantôt des langueurs de volupté et d'admiration profonde, des sentences fleuries de sagesse et de sérénité, des préceptes imagés d'amitié, à la manière orientale, au point d'apparaître un peu d'adroits et charmants pastiches. Les **Chansons Attiques**, de M. Louis des Courières, ne sont pas moins aisées, ni moins sûres, ni moins charmantes et, plus souples, font songer davantage à l'ardente perfection de M. Pierre Louys. Est-ce qu'en chacun de ces auteurs la personnalité se plie nécessairement à la maîtrise des poètes d'un climat ou d'une époque ? M. Florian Delhorbe est hanté par les nuages et l'*Anywhere out of the World* de Baudelaire, mais ce qu'il décrit un peu complaisamment, en temps que **les Etapes du Voyage**, comporte des lourdeurs, des insistances, un excès de descriptions ou de réflexions prolongées par delà ce que nécessite le genre. M. Fortuné Paillot se prétend moins traducteur qu'adaptateur de poésies persanes dans **les Piments doux d'Hassan Melek** ; l'orientalisme en est diversifié par l'introduction de quelques images ou d'expressions qui nous semblent un peu trop modernes ou occidentales par endroits ; **le Cantique Printanier** de M. Faustin H. Rippert est une effusion juvénile et ardente d'amour en face de la nature et de la femme. **Les Chants de Grenade et du Maghreb** semblent, classées plutôt selon leur nature que selon leur origine, des chansons populaires hispano-mauresques, traduites par M. Pierre-Maurice de Styx dans un souci d'exactitude plutôt que de rythme. L'auteur est fort peu au courant, je suppose, de l'état actuel du Parnasse français : son livre est adressé, au *Mercure de France*, pour compte rendu, à mon grand et cher ami le poète Pierre Quillard ! Avec le nom qu'il porte, il semblerait qu'on dût être mieux informé... Mme Gisèle Vallerey pousse, nous avertit-elle, secondée par Mme Burnat-Provins, **les Cris de ma Souffrance**,

douloureux, déchirants par endroits, fort sincères, mais d'un mouvement souvent plus oratoire que lyrique, et le rythme n'en est guère sûr. C'est, parmi ces envois de poèmes en prose, à ceux de M. Marcel Yonnet, **le Coffret d'Onyx,** que mes goûts m'attachent le plus volontiers. Je ne découvre plus trace de pastiche, cette fois. L'expression essentielle, concentrée, rapide, odorante, imagée, « pour couvrir ce feuillet », a écrit M. Maurice Barrès, — d'une idée, d'un souvenir très bref, « mais il me remplit d'une sensualité triste, aussi large et abondante que la senteur mise dans un alcarazas par trois gouttes d'essence de la rose des califes ». Et M. Marcel Yonnet nous fait respirer, au secret de chaque *alcarraza* qu'il nous présente, des senteurs exquises et nouvelles. Je ne prétends pas qu'il ne se glisse dans ces poèmes aucun soupçon d'influence ou aucune furtive réminiscence ; l'auteur ne m'en croirait pas lui-même et ce n'est pas sans profit qu'il a assoupli sa manière par l'étude de Baudelaire sans doute, de M. Pierre Louys, surtout, je le soupçonne de Stéphane Mallarmé (à qui il dédie une impression très pieuse et parfaite), d'Henri de Régnier, et probablement de quelques autres, d'Omar Khayyam à Anatole France, de Maurice Maeterlinck à Eugène Demolder ou à Tristan Klingsor. Il a écouté leurs conseils et s'est à leur exemple créé, dans cet art si chanceux et délicat du poème en prose, une personnalité dont on peut attendre, avec une curiosité impatiente, l'éclosion définitive.

Les **Chansons pour Elles** qui ne se recommandent d'aucun nom d'auteur, après une ode en vers libres, assez lâchement rythmée, que chante *Psappha*, en *danses, roses et jeux mêlés* célèbrent, petits poèmes nerveusement sensuels et nostalgiques du passé divin, les Néréides, les Faunesses, et Cypris, les fontaines, les fleurs ardentes, les fruits, les baisers et les étreintes. La forme serrée et précieuse un peu est maniée d'un doigt fort, subtil, et l'art en est délicat.

Quand les poèmes concertés et réfléchis de M. Marcello-Fabri ne s'empêtrent point trop de termes d'une esthétique abstraite et critique, lorsqu'ils ne s'analysent point trop dans leurs tendances et leur dessein, ils ne manquent ni de faste discrètement harmonieux, ni d'une certaine ampleur de vie intellectuelle. Pour qui aura lu les **Six poèmes synchroniques suivis de La Messe d'Art,** le regret s'impose que M. Marcello Fabri, lors-

qu'il chante, n'abdique pas la spéculation noologique. Dans le déploiement d'images sensibles à des termes de philosophie et de science, le domaine où l'on se meut se dérobe à la marche suivie. On s'arrêterait à discuter des idées plutôt qu'on ne se laisse transporter et convaincre par un prodige d'enchantement. Mais l'oratorio, la messe, avec ses voix, ses chœurs mêlés et soutenus par le grondement continu de l'orgue, s'ordonne admirablement, dans la notation grave et essentielle de ses parties contrastées, et la méditation sainte de l'artiste s'y exhausse d'être accompagnée ainsi en sourdine, commentée et nourrie d'une basse large ainsi que le déroulement des vagues sur la plage.

La typographie et les bois gravés par M. Menon contribuent, pour leur part, à la beauté de cette œuvre.

Un sentiment discret et délicat évoque en vers d'une fermeté persistante, sous la plume de Mme Alphonse Daudet, **Rome, et quelques poèmes** d'impressions de guerre ou d'intimité familiale s'y adjoignent agréablement.

En invoquant la mémoire d'Emile Sicard, sous les auspices de ses amis et de ses maîtres Joseph d'Arbaud, Louis Roux, Gabriel Audisio, Alfred Chabaud, Jean Marin, Jean Romain, M. Louis Branquier, dans son passé historique, dans ses aspects actuels, dans les types qui le hantent, l'encombrement de ses rues, de ses quais pittoresques, et dans l'entassement des marchandises diversement colorées et odorantes, chante sa ville natale, et ses rêves, « guidés par son odeur vers de charmants climats », suivent les voiles, si j'ose dire, des blanches caravelles, **et l'au delà de Suez** n'a plus de secret pour lui. Souvent les descriptions ou suggestions suscitent admirablement le souvenir de la puissante et tumultueuse métropole ; parfois le vers, avec la pensée, se banalise ; tout rythme, toute image ont défailli dans les essais de poèmes en vers libres, ou dans ces lignes qui n'ont rien d'un vers, encore qu'elles comptent douze syllabes accentuées : « Il est temps de réhabiliter le négoce »... ou : Le permis « des réexportations est à la Douane »...

M. J.-A. Mattéi, avec son poème orné de bois évocateurs par Mme Louis Cappatti, a obtenu, en 1922, le Grand Prix Jean Aicard. Il exalte, en rappelant sa gloire passée, en la décrivant dans ses aspects actuels et en méditant sur ses appels vers les splendeurs futures ou de toujours, **la Méditerranée** : alexan-

drins diligemment composés, conformes aux règles, et où la pensée de l'auteur s'est enclose précisément.

Les **Poèmes de Cendre et d'Or**, de M. Paul Morin, nous viennent du Canada ; ce sont poèmes de tendresse, de souvenir, de nostalgie, de fantaisies souvent un peu prolongées, dépourvues de la grâce de l'allusion. Matières cependant précieuses et belles, or, soies, jades, qui toutes et fatalement ne se dissoudront pas en cendre. Notons le ton familier et amusant du début de *Réveil* et surtout *le Berceau*, évocation et description de la patrie normande, originelle, qui prouve à quel point les riverains du Saint-Laurent demeurent attachés intimement au sol de leurs ancêtres.

L'attachement, l'on sait, dont se glorifie, aux bords du Nil, un certain nombre de lettrés épris de notre civilisation et de la plus merveilleuse des langues que jamais hommes aient écrite ou parlée, se manifeste dans **le Poème de l'Egypte**, de M. Elie J. Feinberg. La forme en est sûre et la pensée harmonieuse.

Menus poèmes jolis, petits sentiments et petits vers, même les alexandrins de M. Louis Durieux idéalisent les minutes où il rêva, et qu'il appelle **les Incertaines** : j'eusse aimé y rencontrer un peu plus de certitude.

Etrange collaboration dont rien sinon d'ici de là l'emploi d'un adjectif ou d'un participe tantôt masculin, tantôt féminin, ne décèle le mystère, Mme Emma Pellerin et M. Joseph Bollery, après *l'Impossible Rêve*, publient ensemble les poèmes **de la Chasse Infernale**. Ce sont, en majorité, des sonnets ou des suites de strophes de quatre vers, d'une belle tenue, soigneusement écrits, pittoresques et pieux envers la mémoire des maîtres révérés, quelquefois aussi un peu déclamatoires.

Il est bon qu'un jeune savant se soit posé l'inquiétante question des rapports entre la science et la poésie, et ait tenté d'en indiquer modestement un mode, à ses yeux possible, de solution. M. Camille Andry, sans feinte, j'en suis persuadé, estime que ses poèmes, **les Effluves et les Arcs**, « à la gloire de la Fée Moderne : l'Electricité », sont d'une forme bien imparfaite.

« Ces vers, ajoute-t-il, sont les premiers que publie l'auteur, *ils* seront sans doute les derniers. » Il prévoit que la vie, dans l'absorption inévitable des poursuites scientifiques et des recherches industrielles, ne lui permettra plus demain « de jeter sur le papier les vers qui continueront à chanter dans son cœur ». Mais là ne

réside pas l'intérêt de son livre ; c'est à la préface que peuvent s'attacher la réflexion et l'attention des jeunes gens. M. Andry est frappé de ce fait que, à l'heure même où se développait, à dater des premières *Méditations* lamartiniennes l'incomparable efflorescence de la poésie lyrique en France, les découvertes d'Œrsted, d'Ampère, de Faraday dégageaient de l'inconnu les lois d'une puissance encore ignorée, et que, cependant, si les savants et les hommes d'affaires se détournaient de plus en plus du domaine de l'imagination et de la pure intellectualité désintéressée, les poètes, de leur côté, ne se préoccupaient en rien des conquêtes de la science. Cependant un infini inexploré s'ouvrait à leurs méditations ; à de rares exceptions près, ils ne paraissent pas s'en être doutés. Et M. Andry rêve une fusion que, avant lui, d'autres avaient rêvée, qu'il me permette de le lui faire observer. Sans m'arrêter à des noms tels que ceux de Népomucène Lemercier, du Belge Weustenraedt, de Mme Ackermann, ni même de Sully-Prudhomme, ces idées n'ont point été indifférentes à Victor Hugo (qu'il aurait, sous ce rapport, pu citer avec plus d'à-propos que Leconte de Lisle ou que J. M. de Heredia, bien qu'il ne fût point chartiste), mais Emile Verhaeren s'en était préoccupé, son œuvre en beaucoup de ses parties le démontre, et M. René Ghil qu'entoure un certain nombre de disciples fervents, a formé, de pensées de ce genre, la base, à la fois, et l'idéal de son art.

Que les réalisations n'en soient pas convaincantes, il se peut; mais, du moins, des efforts désintéressés sont tentés. N'est-ce point l'essentiel ?

ANDRÉ FONTAINAS.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Professeur Charles Richet : *Le Savant* ; « les caractères de ce temps », Hachette. — Professeur Sigmund Freud : *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, traduit de l'allemand par le Dr B. Reverchon, les Documents bleus, édition de la Nouvelle Revue française.

Dans mon livre, *le Mouvement biologique en Europe* (1921), ayant à parler d'un homme qui à mes yeux personnifie le mieux le type du savant dans la plus noble acception du mot, j'ai choisi Charles Richet. Il réunit en effet des qualités rares : grande intelligence et grande culture; esprit enthousiaste, indépendant et inventif, sensible aussi bien au fait scientifique ou

artistique qu'au fait social, il a eu le bonheur d'avoir fait des découvertes très importantes, celle de la sérothérapie et celle de l'anaphylaxie, pour ne citer que les plus célèbres.

La collection, « les caractèresde ce temps », ne pouvait donc faire un meilleur choix, en confiant à Charles Richet le soin de retracer le type du **Savant**.

L'auteur se pose tout d'abord la question : « Qui est-ce, un savant ? » Ce qui caractérise tous les savants, quels qu'ils soient, archivistes, mathématiciens, chimistes, astronomes, c'est qu'ils ne travaillent pas pour aboutir à une conclusion pratique ; « ils ne mêlent pas l'application à la théorie ». L'ingénieur, le médecin, si instruits qu'ils soient, ne sont pas des savants. Mais on leur doit parfois de grandes inventions : Laënnec n'était pas un savant, et cependant il a découvert l'auscultation.

M. Richet fait un tableau charmant, plein de finesse et d'humour, des qualités et des défauts des savants. « Il en est de merveilleusement intelligents ; il en est quelques-uns d'assez bêtes. » Les savants sont travailleurs ; il en est parfois de paresseux. Il y a d'ailleurs paresse et paresse. Tel savant travaille avec acharnement, passion, à faire des expériences dans son laboratoire ; mais il se montre très paresseux quand il s'agit de classer les faits trouvés, de prendre la plume, de rédiger un article, un livre.

D'après M. Richet, tous les savants présentent, — à des degrés divers, — cette vertu rare et superbe qu'on appelle le désintéressement.

> Ce n'est pas pour avoir des rentes, des décorations, ou une chaire dans une Université qu'un savant travaille pendant des jours, des mois, des années ; c'est parce qu'il voit devant lui des problèmes à résoudre, dont la solution sera peut-être sublime. Il s'imagine que par son travail et son talent il va découvrir ce que nul n'avait découvert encore : un fait nouveau, une loi inattendue, une relation imprévue.

Parmi les hommes de science, il y en a certes d'assoiffés d'honneurs ; ceux là ne sont donc savants que de nom.

La modestie est un « défaut » dont les savants sont à peu près complètement dépourvus. Et c'est fort heureux. Où en serions-nous si le savant se mettait à douter de son intelligence ? Il faut qu'il ait foi non seulement dans *la* science, mais dans *sa* science ; il ne lui est pas permis de se croire infaillible, mais,

quand il expérimente ou quand il raisonne, il doit avoir une intangible confiance en ses forces intellectuelles. Malebranche a dit : « Tendre à l'infaillibilité, sans y prétendre. » Voilà une belle devise pour les chercheurs.

Les savants sont très indépendants de pensée, et c'est là encore une de leurs caractéristiques.

Ils n'acceptent aucun joug. Des circulaires que les ministres leur envoient, non seulement ne sont pas observées, mais encore elles sont critiquées, raillées, déformées. Les savants sont, comme il convient à des Français et à des chercheurs, prodigieusement individualistes. On m'a assuré qu'en Allemagne, au contraire, ils étaient d'une docilité uniforme. Est-ce un éloge ? Est-ce une calomnie ? Et même est-ce vrai ? très probablement, non !

M. Richet rapporte un dialogue entre le candidat et l'électeur, lors d'une visite académique, il trace quelques portraits fantaisistes de savants qui n'ont jamais existé ; et on se divertit beaucoup à lire ces pages, où la caricature frôle de près la réalité. Voici entre autres Menippe, savant qui n'a pas de caractère distinctif. Il est tout le monde ; il fait d'honnêtes recherches, et, tous les trois ou quatre ans, publie un mémoire correct ; son cours est sans erreurs, ni omissions graves. « Il est dans la moyenne, et dans le milieu de la moyenne ; aussi a-t-il toujours atteint la première place. »

Mais voici maintenant des portraits de « savants réels » : Marey, Berthelot, qui, l'un et l'autre, détestaient l'enseignement, Würtz, Vulpian, Lacaze-Duthiers, Baillon, Chauveau, Brown-Séquard, Sappey, Munier-Chalmas...

On lira aussi avec intérêt les chapitres sur la genèse des expériences et la méthode de travail.

Pour conclure, l'auteur examine « ce qu'il faudrait faire pour les savants ». Le bonheur des hommes dépend des progrès de la civilisation ; « la science est au bonheur humain une condition nécessaire, mais pas suffisante ».

Si les hommes, ces hommes stupides et aveugles, avaient consacré à la science la dixième, et même la centième, et même la millième partie des forces intellectuelles et matérielles qu'ils ont abîmées dans le gouffre de la guerre, le monde serait tout autre que le monde brutal et féroce où nous vivons.

Si nous voulons qu'il y ait progrès, il faut donner aux savants

des moyens de travail. « Non seulement il faut leur assurer des laboratoires pourvus de tous les appareils indispensables ; mais il faut surtout leur assurer, par des traitements convenables, les moyens de vivre ».

Les savants véritables, ceux qui ne recherchent pas les honneurs et les places bien rémunérées, n'ont quelquefois pas de quoi vivre. D'autre part, des savants qui n'ont aucun goût pour l'enseignement, comme Marey et Berthelot, sont contraints à faire des cours dont la préparation demande beaucoup de temps, et ce au détriment des recherches de laboratoire. Victor Duruy avait créé précisément l'Ecole des Hautes-Etudes pour les savants indépendants, afin qu'ils n'aient d'autres fonctions que la recherche même. Hélas, l'Ecole des Hautes Etudes est menacée de disparaître, ayant perdu son caractère primitif.

§

Si beaucoup de savants, comme M. Richet, sont de fins lettrés, des littérateurs à leur tour s'intéressent aux questions scientifiques.

La Nouvelle Revue française, après avoir publié le mémoire de Farigoul (J. Romains) sur « la vision extra-rétinienne », — mémoire qui a fait grand bruit, — vient de faire paraître la traduction de **Trois essais sur la théorie de la sexualité** du célèbre professeur viennois Sigmund Freud.

On sait que le freudisme jouit d'un grand succès en Allemagne, et même aux Etats-Unis ; et on reproche aux psychologues et aux médecins français leur aversion pour cette doctrine. En France, nous serions toujours très lents à admettre les nouveautés ; il y a fallu beaucoup de temps pour que les biologistes français adoptent le darwinisme. Ils avaient, à mon avis, raison d'hésiter, car, depuis la célébration du 50e anniversaire (1909) de la publication de l'*Origine des espèces* par le grand naturaliste anglais, les idées contenues dans ce livre, sauf bien entendu celle (ancienne) de transformation des espèces, sont de moins en moins en faveur dans les milieux scientifiques et ne correspondent plus aux récents progrès de la biologie.

Il y a quelques années, dans le *Mercure de France*, le regretté Yves Delage, professeur à la Sorbonne, a écrit un article très vif contre le freudisme, et jeté un cri d'alarme, car il craignait que les idées du sychiatre viennois ne viennent contaminer l'esprit

des psychologues français. Je ne crois pas que cela soit à craindre ; le bon sens français se refusera toujours à admettre la plupart des idées qui sont exposées dans le petit livre traduit par la *Nouvelle Revue française* ; en les faisant connaître au grand public, cette Revue aura plutôt rendu un mauvais service au freudisme.

On fait le reproche à Freud de « tout » expliquer par la sexualité ; on est allé jusqu'à parler du « pan-sexualisme de la psychanalyse ». Cependant, fait remarquer Freud, déjà Schopenhauer montrait aux hommes « dans quelle mesure toute leur activité est déterminée par les tendances sexuelles ». Et Nachmansohn n'a-t-il pas comparé la théorie de la Libido de Freud à la théorie de l'Amour du divin Platon ?

Le deuxième essai, sur « la sexualité infantile », est vraiment caractéristique du freudisme. Chez l'enfant, même en bas âge, on découvrirait les traits essentiels de l'instinct sexuel. L'enfant réagit avec intensité aux multiples et diverses impressions du milieu extérieur, et tout cela tombe dans l'oubli ; il y a comme un refus d'enregistrer ces impressions dans la conscience. Si l'on connaissait les forces qui amènent le « refoulement » des impressions infantiles, on aurait, toujours d'après Freud, expliqué l'amnésie hystérique. Et c'est un des multiples rapprochements qu'on peut établir entre l'état d'âme de l'enfant et celui du psychonévropathe. Sans l'amnésie infantile, qui est d'ailleurs en rapport avec la sexualité de l'enfant, il n'y aurait pas d'amnésie hystérique.

L'amnésie infantile, qui crée pour chacun de nous une sorte de « préhistoire », nous cache les débuts de la vie sexuelle. Ceci est certes intéressant, mais où cela devient absurde, c'est quand Freud recherche les premières manifestations de la sexualité chez l'enfant, par exemple dans la succion.

> Quand on a vu l'enfant rassasié abandonner le sein, retomber dans les bras de sa mère, et les joues rouges, avec un sourire heureux, s'endormir, on ne peut manquer de dire que cette image reste le modèle et l'expression de la satisfaction sexuelle qu'il connaîtra plus tard.

Pendant la période d'allaitement, les rapports de l'enfant avec les personnes qui le soignent sont pour lui, d'après Freud, une source continue d'excitations et de satisfactions sexuelles partant

des zones érogènes. De là, la Libido infantile et la Libido incestueuse qui jouent un si grand rôle dans la théorie de Freud.

Chez l'enfant, on observerait une « disposition polymorphe perverse ». La prostituée conserve sa perversité polymorphe infantile dans l'intérêt de sa profession.

Si l'on considère le nombre immense des femmes prostituées et de celles auxquelles on ne saurait dénier les aptitudes à la prostitution, quoiqu'elles n'en aient jamais exercé le métier, on devra reconnaître que cette disposition à toutes les perversions est quelque chose de profond et de généralement humain.

Freud essaie de montrer comment la névrose de l'adulte s'est substituée à la perversion originelle de l'enfant. Il recherche l'origine de certains caractères de l'adulte dans l'activité variable des zones érogènes depuis l'enfance. Ainsi on pourrait faire dériver l'entêtement, la parcimonie et l'esprit d'ordre de l'activité de la zone érotique anale, et une forte disposition urétrale érotique ferait des ambitieux !

GEORGES BOHN.

VOYAGES

Odette Keun : *Au pays de la Toison d'or*, Flammarion. — G. Blachon : *Pourquoi j'aime la Flandre*, Valentin Bresle, à Lille. — Claude Lorris : *Dans le Moghreb en flammes*, La Renaissance du Livre.

Le voyage **au Pays de la Toison d'or**, dont nous parle Mme Odette Keun (*en Georgie mencheviste indépendante*), concerne les terres du Caucase aux populations, autrefois conquises par la Russie, qui proclamèrent leur indépendance (26 mai 1918) et furent enfin reprises par les armées bolchevistes.

Mme Odette Keun, — grande voyageuse devant l'Eternel, — se trouvait à Trébizonde, sans qu'on sache d'abord ce qu'elle était venue faire dans le pays ; elle se mit en route à travers la région encore jalonnée de ruines féodales qui se trouve au sud et parmi les premiers contreforts du Caucase. Elle passe l'Alazani, rivière divisée en cinq bras, dont l'un surtout fut d'une traversée laborieuse, atteint Alaverdi dont elle décrit abondamment la cathédrale et à propos de laquelle on nous donne une longue dissertation sur l'art arménien et ses types principaux d'églises.

Le livre de Mme Odette Keun apporte de nombreux détails sur les monuments de la région et nous indique ainsi, en grande

partie, le but de son voyage. Après les premiers jours, elle arrive dans des provinces dont la population reste agressive et se trouve même reçue à coups de fusil. Mais ce n'est qu'un incident dans la traversée de ces beaux pays pittoresques et dont les habitants gardent des mœurs particulières. A Ahhmeta où l'auteur rencontre des Bolcheviks russes, — qui portent « des bobines de fil suspendues aux boutons de leurs vestes afin d'être pris pour des colporteurs, — les femmes, qui tiennent volontiers la queue de la poêle, administrent facilement à leurs maris de terribles raclées lorsque ceux-ci se sont attardés dans les vignes du Seigneur. A Tonopétie, ou plutôt à son avant-poste Alvaris, on oblige à manger dans l'auge des chiens tous ceux qui montrent de la couardise. Chez les Khevasurebi enfin, où elle est reçue dans d'inimaginables taudis, on fume et l'on crache partout, jusque sur les vêtements et sur la tête de la visiteuse.

Il y en a d'ailleurs bien d'autres dans le récit de Mme Odette Keun, — et des circonstances multiples. Les traits de mœurs qu'elle relève sont nombreux et donnent une idée plutôt curieuse de la mentalité de la région. Dans certains endroits, on refuse de lui laisser visiter les églises qu'elle est venue étudier de si loin, et à Kala, sous prétexte qu'une comtesse russe, venue peu avant, y a dérobé un objet d'art pour un musée, on l'empêche d'entrer. D'ailleurs la seule présence d'une femme est une « malpropreté ».

Le volume est en somme intéressant et curieux. Il abonde en observations et en scènes imprévues, — toutefois qu'on puisse passer sous silence quelques détails plutôt intimes; il offre de jolis paysages et l'étude de l'art régional, qui se rattache à l'art byzantin, pourrait être reprise en une monographie plus abondante, que l'auteur nous semble tout désigné pour écrire. L'art oriental n'a jamais atteint sans doute la beauté harmonieuse et pittoresque de nos édifices d'Occident, mais il est toujours intéressant à étudier, surtout pour sa décoration intérieure et à ce point de vue encore, ce livre mérite d'être remarqué. Le pays des Argonautes et du « chevalier Jason » est maintenant entré dans la politique générale, et n'en demeure pas moins remarquable dans son effort et avec les bizarreries de sa destinée, que commande toujours l'énormité menaçante du formidable État russe, son voisin.

Pourquoi j'aime la Flandre, de M. G. Blachon, est un plaidoyer et un curieux éloge du pays et de la population régionale, — presque toute flamande, malgré quelques éléments isolés comme les « laponoïdes » dont il serait curieux de rechercher l'historique et l'époque d'intrusion. M. G. Blachon fait l'apologie de la femme flamande, qui se trouve surtout une associée matrimoniale, s'il est permis de dire. Les femmes de la région ont en somme l'opulence et l'énergie physique ainsi que les aptitudes qui en résultent et aussi tous les charmes de la beauté plastique. C'est d'ailleurs une mère féconde. La population est très dense dans toute la région du Nord. Le contingent que ce pays fournit à l'armée est toujours unanimement apprécié, — privilège qu'il partage d'ailleurs avec d'autres régions « nordiques », la Picardie, la Normandie, l'Alsace, la Champagne, etc. — Le vieux droit français accordait d'ailleurs la majorité, à Lille, aux garçons lorsqu'ils avaient dix-huit ans, aux filles à quinze; dans le Ponthieu on alla plus loin, la majorité des garçons était à quinze ans et des filles à onze.

Toutefois, et si nous devons convenir que la plupart des éloges accordés par M. G. Blachon aux populations du Nord sont en somme mérités, nous n'oublions pas qu'ils sont donnés en opposition des autres provinces françaises, qui ont également leurs aptitudes et leurs avantages. La vitalité des pays participe des qualités diverses, si souvent en opposition, des provinces qui les constituent.

C'est là le fait essentiel que M. G. Blachon a peut-être un peu oublié. Mais nous sommes plutôt avec lui lorsqu'il admire la quiétude de la Bourse de Lille, où se brassent pourtant des affaires par millions, et lorsqu'il lui oppose le tohu-bohu et les airs épileptiques, l'affairement et les bousculades de la Bourse parisienne.

Dans le préambule du volume qui a pour titre : **Le Moghreb en flammes**, Claude Lorris nous raconte qu'elle publie le manuscrit d'une belle étrangère,— pourvue malheureusement de cheveux rouquins, — qu'on entrevoit à Salonique, comme il est dit dans la préface du volume, et qui eut une fin prématurée. Mais ce qu'on rencontre à travers le manuscrit qu'elle publie et dont cette femme mystérieuse serait l'autêur, c'est surtout ce bizarre monde cosmopolite qu'on trouve dans toute la Méditerranée, à Nice, en Egypte; à Naples, sur les pentes de l'Acropole ou flânant

dans Tunis, hommes et femmes portant beau, souvent titrés, remuant l'argent à pleines mains, — et qui parfois se trouvent en délicatesse avec la justice de leur pays, mais surtout sont de mœurs plutôt faciles. — Mme X... se trouvait à Oran après un séjour dans le Sud, lorsqu'elle fut abordée par un quidam qui la suivit chez elle et finit par lui proposer de l'accompagner au Maroc. C'était un inspecteur général des travaux publics en mission dans le pays. Les deux partenaires prennent rendez-vous le lendemain à la gare et montent dans un train qui doit les mener directement dans le pays. La voyageuse, qui ne permet que de vagues privautés à son compagnon, décrit plus volontiers les paysages. On finit par arriver à Oudjda. Les voyageurs descendent dans un hôtel bizarre où ils finissent par obtenir une chambre, mais dont elle ferme la porte à son compagnon de route. Le lendemain, ils se mettent en route dans une « draisine »,voiture automotrice qui remorque sur rails un fourgon transportant les lettres et dépêches. Les voyageurs poursuivent leur route avec des incidents divers et finissent par arriver à Taza, ville indigène fortifiée, en dehors de laquelle commence à s'organiser une ville européenne. Il y a là un bizarre établissement, à la fois buvette, hôtel de la gare et maison close, dont les pensionnaires mangent à table avec la clientèle. Je passe sur divers détails, — relevant plutôt du roman de mœurs. La voyageuse, que troublent le milieu, l'atmosphère, les convoitises des convives qu'elle prétend sentir autour d'elle, finit par s'aller coucher très troublée, — du reste après que son compagnon, las de ses rebuffades, s'est éloigné avec une des dames du beuglant. Mme X... quitte la station de Taza,cité sainte et ancienne capitale du Rogui. La carriole, qui traverse des paysages fantastiques, aux approches de Fez est attaquée par des pillards, mais arrive cependant au but. On est enfin à Fez, après une route pénible et par une chaleur à cuire le pain.

Mme X... visite la ville, dont elle donne de curieuses descriptions ; elle se trouve à des fêtes du Rhamadan et fait de nouvelles conquêtes, — ce qui semble du reste le plus clair de ses préoccupations. Après un long séjour, et des aventures diverses qui prennent bien dans le récit autant de place que les descriptions de la ville, Mme X... se décide à parcourir le pays. Elle passe à Meknès, à Rabat, à Salé, — donnant des impressions intéressantes à la fois sur l'endroit et la population ; arrive à Casablanca et

Marrakech, — où elle a encore une intrigue, etc. — De temps à autre parviennent de vagues nouvelles de la guerre, par des troupes revenues du front, et sur la fin du livre il est parlé de l'incendie de Salonique où l'auteur a déjà séjourné. Mais ce qu'on sent toujours et quand même,— à travers le récit et malgré des préoccupations très différentes de la narratrice, qui continue sa petite histoire, — c'est l'hostilité latente des populations. On sent que ces gens-là se contiennent, qu'ils attendent leur moment, seraient prêts à nous jeter à la mer si l'occasion était favorable. L'Islam s'est réveillé, d'ailleurs, avec la victoire des Turcs contre la grécaille de Venizelos et de Constantin. On peut penser que cet événement aura sa répercussion un jour ou l'autre dans nos possessions mahométanes d'Afrique, — et dans des pays comme le Maroc, où le récit de Mme X... (ou de Mme Claude Lorris ?) nous montre « campés » le plus souvent hors la ville, — et où nous restons l'étranger et l'ennemi.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Tentatives : une odelette de M. Henry Bosco. — *Le Correspondant, Belles-Lettres* : MM. Alfred Poizat et Ed. Dujardin écrivent sur Mallarmé, à propos du 25e anniversaire de sa mort. — *Florilège* : poèmes de MM. Raymond de la Tailhède, Henri Courmont et Fernand Fleuret. — Mémento.

Nous trouvons, dans le brillant no 2 de **Tentatives** (15 août), entre autres choses excellentes, trois odelettes de M. Henry Bosco, qui les intitule : « Le hautbois de campagne ». Les trois pièces vaudraient d'être citées. Elles reposent heureusement des promenades avec stations dans les *dancings* ou dans les bars, où tant de jeunes poètes cherchent leur muse et ne trouvent qu'une sorte de génie omnibus. M. Henry Bosco, mieux avisé, serait original ou neuf, aujourd'hui, par le seul fait qu'il se souvienne de ce qu'autour des villes, il y a toutes les campagnes. Il les chante simplement, avec une sincérité de style et d'images bien choisies qu'on ne saurait trop louer. Voici

L'ODELETTE DU VIN ET DE L'HIVER

Dans le cellier sous la tonnelle bleue,
Pour les grands soirs de février j'ai mis
Une amphore de vin. Elle est ancienne.
Je la consacre

Aux amis de l'hiver calmes et simples
Qui frappent à ma porte quand le vent
Assombrissant la nuit sur la pinède
Trouble mon âme.

La bouilloire de cuivre rouge est bonne
Comme la cheminée et le feu clair ;
L'on parle des vols de canards sauvages
Au crépuscule,

Et des grands étangs d'or sous les roseaux,
Et des chiens aboyeurs et de la barque
Qui s'en va sans parler sur l'eau qui tremble,
A l'aventure.

Et l'on sent sur les vêtements de laine
L'odeur saine du vent et de la neige
Et la fraîcheur des cœurs et sous la lampe
L'âme des hommes.

Et les dieux familiers de notre race
Qui est la plus ancienne de la Terre
Vienent nous écouter comme des Ombres
Près de la porte.

§

Dans **le Correspondant** (25 août), M. Alfred Poizat célèbre par des pages émues le 25e anniversaire de la mort de Stéphane Mallarmé. On a souvent lu des portraits du maître incomparable demeuré si vivant en notre souvenir. L'image que donne aujourd'hui M. Poizat, du cher et grand animateur du symbolisme naissant, est une des plus ressemblantes et de celles qui expliquent le mieux les raisons du fécond pouvoir que Mallarmé exerça, par le charme de l'intelligence uniquement, sur l'art littéraire.

C'est que la perte était irréparable et que le charme de l'homme qu'on venait de mettre au tombeau avait été tel que jamais un autre homme ne l'avait peut-être égalé ni ne l'égalerait jamais sans doute. En tout cas, au cours de ma vie, je n'ai vu, et ceux qui l'ont connu n'ont vu ni n'espèrent voir personne qui en approche.

Quiconque avait été admis, ne fût-ce qu'une fois, à l'un de ses inoubliables mardis, ne pouvait plus le nier, car c'était l'évidence.

D'où provenait ce charme ? D'abord d'une distinction et d'une supériorité d'esprit incomparables.

Sa politesse était exquise ; la plus délicate bonté souriait dans ses

beaux yeux à la fois tendres, spirituels et tristes et qui lui donnaient, lorsqu'il parlait, l'air d'un archange exilé et malheureux, qui n'aurait pu devenir un démon, parce qu'il était incapable de haine, ni remonter au ciel, parce qu'il était incapable de repentir ; au reste soumis à son sort, respectueux de l'art suprême, pensant à Dieu et n'en parlant jamais, mais continuant à se jouer dans ses anciennes pensées d'archange ; bref, un de ces séraphins en pleurs qu'il nous a représentés lui-même,

> Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs
> Vaporeuses, tirant de mourantes violes
> De blancs sanglots glissants sur l'azur des corolles.

Et n'allez pas croire là-dessus qu'il fût homme à prendre des attitudes ; la fierté de son aristocratie native le lui eût interdit. Non, l'aisance la plus gracieuse, le plus parfait naturel présidaient à tous ses gestes, mais il avait de la tenue et portait partout l'allure d'un homme de bonne compagnie et du meilleur ton...

... Il jouait de la parole comme un grand musicien fait chanter son âme et son rêve sur le violoncelle, comme un Liszt jouait du piano. Ce n'était pas de l'éloquence, c'était la musique d'une âme incomparable, c'était, sur le mode le plus discret et le plus familier, mais aussi le plus élégant, un chant pareil à une incantation, qui nous aurait paru venir de nous-mêmes, si nous n'avions vu remuer ses lèvres, si nous n'avions entendu ce son délicieux, si nous n'avions vu, dans ses yeux inspirés, passer ses beaux songes, si nous n'avions senti l'intérieur frémissement de ses mains nerveuses, qui se bornaient au geste d'un index levé, l'auréole grise de ses cheveux courts et la grâce de ce front si finement modelé, que nous distinguions immobile contre le mur, comme l'instrument de ces mémorables résonances.

. . . .

Lorsque cet homme parlait, son style atteignait la limite de la perfection ; lorsqu'il écrivait, il la dépassait. Sa pensée jaillissait de son âme à ses lèvres, toute formée, toute splendide, définitive, mais, devant le papier blanc, qui, de son propre aveu, lui donna toujours de l'angoisse, elle ne sortait plus que goutte à goutte. Un autre travail intervenait où son souci maladif du fini et du rare le faisait s'acharner au détail, inventer à la phrase de subtiles et neuves articulations, mille jeux savants, des raccourcis incroyables, des malices derrière chaque mot, d'ingénieuses soudures, tout un labyrinthe, où la pensée s'égare et ne retrouve plus d'issue. Evidemment, quand c'est réussi, c'est extrêmement joli, amusant et même profond, mais cela change la perspective de la pensée et même cela la dénature. C'est de l'art chinois ou japonais.

Il y a, dans toute œuvre d'art, un point de perfection, qu'il ne faut pas dépasser, sous peine de la détruire. Ce point de perfection était

atteint, quand Mallarmé parlait. C'est à ce moment qu'il eût fallu saisir l'œuvre et la transcrire. Mais dès qu'il tenait une plume, il devenait un autre homme et l'idée se compliquait diaboliquement.

Mallarmé est noblement célébré par **Belles-Lettres** (septembre) qui lui consacre un numéro. Le témoignage de M. Edouard Dujardin est tout entier dans ces mots mérités : « L'exemple de ce qui est beau et de ce qui est bon : Mallarmé ».

Quel Platon racontera ce Socrate ? écrit-il. Quel quatuor d'évangélistes, ce Jésus ? Hélas ! nous ne savons, quand entre nous nous parlons de lui, que nous comprendre des yeux, et, aux jeunes qui nous écoutent, que murmurer des mots quasi incohérents dans un étranglement de la voix. Il faudra bien pourtant que nous essayions de laisser après nous quelque chose de notre amour. Mais, lorsque nous aurons passé la porte, ceux qui viendront devineront-ils, à nos balbutiements, quel saint s'est penché sur nos jeunesses ?

Sans doute, quelque jour, M. Henri de Régnier réunira-t-il dans un volume les belles et ferventes pages que lui inspire, depuis quelques années, le souvenir de Mallarmé ? Nous le souhaitons bien vivement. Déjà, M. Paul Valéry a donné d'excellentes études sur son maître et n'y a-t-il pas le livre savant et très fin de M. Albert Thibaudet ? On aurait grand tort d'oublier un bon roman de M. Camille Mauclair : *Le soleil des morts*, où, sous le nom de Callixte Armel, on revoit et on écoute un Stéphane Mallarmé très proche de ce qu'il était et disait, avec un charme si rare qu'il demeure unique.

§

De **Florilège** (nº 3. Eté) :

Cet harmonieux « fragment » d'un poème de M. Raymond de la Tailhède :

> Comme, en rêve, on entend murmurer une voix,
> La plus mélodieuse aux oreilles humaines,
> Du silence des lacs troublés par les fontaines,
> Un musical soupir s'élevait dans les bois.
>
> Et j'écoutais gémir ces paroles confuses
> Que le sombre aquilon pleure dans les roseaux,
> Plainte dont l'horreur siffle à la face des eaux
> Et devient harmonie à la coupe des Muses.

Ce vert sonnet de M. Henri Courmont, qui rappelle Saint-Amant ou Théophile :

Fréquenter la taverne où l'on boit du meilleur,
Y rester de longs soirs, les jambes sous la table,
A vider pot sur pot d'un nectar délectable
Qui trouble les pensers tout en haussant le cœur.

Lors, Bacchus ayant peint ma trogne à ses couleurs,
Sans lanterne, courir par l'ombre redoutable
Jusqu'au prochain bordel où Margot fait l'aimable
Et fait aller son cul d'une feinte fureur.

Puis, ayant à ces jeux ma bourse ruinée,
Vivre la fin du mois près de la cheminée
A fumer du tabac en composant des vers...

Oui, de mes jeunes ans je fais un bon usage,
Mon Vérane... un cagot me donne du pervers,
Mais peut-il, comme moi, se vanter d'être sage ?

Et cette « Odelette d'hiver » où se joue la maîtrise de M. Fernand Fleuret :

Eglé, ma main se parfume
A caresser ta toison
Et dans Frimaire je hume
Toute la chaude saison.

A l'automne qui me presse
Vais-je moi-même échapper ;
De vert feuillage une tresse
Pour mon front vais-je couper ?

O chère odeur, ne m'abuse,
J'entends les gais tambourins,
Les hautbois, les cornemuses,
Les coulons et les tarins !

Et dans l'ombre qui soupire,
C'est toi, c'est toi qui me tends,
Eglé, la bruyante Lyre
Que je frappais à vingt ans !

Mémento. — *Revue Bleue* (1er septembre) : M. A. Le Breton : « Les premiers romans sociaux de Victor Hugo ». — « De l'incohérence à l'hermétisme », par M. W. Mayer. — « Petits poèmes électriques », de M. Henri Allorge. — M. Ad. Boschot : « Ed. Grieg, poète des fjords. »

Le Correspondant (25 août) : *** : « La vérité sur Alexandre Stamboulisky. »

La Revue de France (15 août) : « L'amour d'abord », roman nouveau, de notre cher grand J.-H. Rosny. — Lettres inédites des généraux Bertrand et Drouot. — « Le journal d'une petite fille russe sous le Bolchévisme ». C'est l'œuvre de Nelly Prachkina, morte accidentellement, en 1920, à Chamonix. Elle avait 17 ans. « Une nouvelle Marie Bashkirtzeff », l'appelle M. J. Kessel, qui analyse ce journal. Ah! non. Elle mérite mieux que d'être comparée à cette insupportable snobinette. — (1er septembre) « Sangar, taureau », roman de M. J.-T. Saurat. — M. R. Recouly : « Le journalisme et la politique internationale. » — « Nuits de la Saint-Jean en Suède », par M. Georges Lecomte. — « La ville de Pascal », par M. P. de Nolhac.

La Nouvelle Revue (1er septembre) : fin de l' « Ernest Reyer », de M. H. de Curzon et du « général Jouan », de M. Paul Jarry.

La Revue mondiale (1er septembre) : « Un voyage en Angleterre », bavardage posthume de Marie Bashkirtzeff. — « Homère médecin militaire », par M. le Dr M.-A. Legrand.

La Revue française (2 septembre) : M. F. de Curel : « L'intelligence des bêtes. » — « Les Maures et l'Estérel en flammes », par M. Georges Oudard. — « P.-J. Toulet », par M. Henri Martineau. — Fin des « scènes et récits de la Russie bolchéviste », par M. Serge Ivanoff.

La Revue de Paris (1er septembre) : « Baudelaire à Honfleur », un très beau poème de M. Henri de Régnier, qu'il dédie à Mme Lucie Delarue-Mardrus, comme lui née à Honfleur. — Souvenirs de la princesse Metternich. Fin de la « Sarah Bernhardt », de M. Gustave Simon. — « Le Hasard et les joueurs », par M. Emile Borel.

La Revue critique (25 août) : « Poèmes », de M. Noël Ruet. — Enquête sur « le renouvellement du décor et de la mise en scène ».

La Renaissance (1er septembre) : « Peut-on *arranger* des mémoires ? » enquête ouverte par M. Marcel Espiau. — A... « Conquérantes ».

Revue des Deux Mondes (1er septembre) : la fin du « Louis XIV » de M. Louis Bertrand : un panégyrique. — « Daniel Halévy », par M. A. Beaunier.

La Nouvelle revue française (1er septembre) : « Conclusions sur le bergsonisme », par M. A. Thibaudet. — « Poèmes », de M. Luc Durtain. — Première partie de « mon plus secret conseil », par M. V. Larbaud.

La Revue Universelle (1er septembre) : « Louis XIV et les médecins », par M. Louis Bertrand. — Suite de « La jolie amitié de Joubert et de Mme de Beaumont », par M. A. Beaunier.

La Revue Européenne (1er septembre) : M. Shoswood Anderson : « L'œuf ». — Poèmes de Mme Ludmila Savitzky. — « Cruz Alta », de M. Ph. Soupault. — « Lettres inédites », de Henry James.

Revue de l'Amérique latine (1er septembre) : M. L.-V. Arazon : « Réflexions sur les Incas ».

Le Crapouillot (1er septembre) : « Romance », drame de Cinéma, par M. Louis Delluc.

La Revue hebdomadaire (1er septembre) : La première partie du roman « de Saint-Graal » par quoi M. Jacques Boulenger continue sa belle interprétation du cycle de la Table ronde.

Le Monde Nouveau (1er septembre) : numéro spécial consacré au Canada, très bien fait.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Robert Rey : *Gauguin*, 1 vol. in-12, Rieder. — André Salmon : *Propos d'Atelier*, 1 vol. in-12, Crès. — Mme Lucie Cousturier : *Seurat*, Crès. — Guillaume Jeanneau : *Au chevet de l'Art Moderne*, Félix Alcan. — A propos du Concours de Rome.

Robert Rey publie sur **Gauguin** une brève et substantielle étude suivie de quarante planches qui suivent l'œuvre de Gauguin, depuis les premiers tableaux de Bretagne jusqu'aux dernières études de Tahiti ou des Iles Marquises. La vie inquiète plutôt qu'aventureuse de l'artiste y est contée avec justesse, et les mobiles de ses pérégrinations déduits avec finesse, quoique le mobile profond de cet amour des voyages lointains ait eu comme fonds invariable le désir de peindre, en terrain neuf, des motifs nouveaux, et que les considérations corollaires aient peu compté.

L'étude assez serrée et perspicace des influences qui s'exercèrent sur Gauguin, à l'heure de ses débuts, n'est toutefois pas très complète et ne met pas en relief la plus profonde, celle de Guillaumin. A la période héroïque de l'impressionnisme, pendant quelques années, les noms de Guillaumin et de Gauguin étaient inséparables. C'étaient les mêmes trouvailles qu'ils admiraient chez leurs aînés immédiats, Manet, Monet, Degas, Pissarro et les mêmes recherches qu'ils y ajoutaient, de solidité, de puissance, de relief, de résumé. Quand l'art pictural de Gauguin se différencia de celui de Guillaumin, ce fut dans un désir de formule plus accentuée, de ligne plus modelée que conseillaient à Gauguin son métier intermittent de sculpteur et surtout ses aptitudes de sculpteur. Il hésita entre ce désir de solidité et d'unité de ligne, et des ambitions de richesse et de nouveauté décorative, jusqu'à ce qu'il en trouvât la fusion dans ses tableaux océaniens. D'ail-

leurs, l'époque la moins étudiée de l'existence de Gauguin, c'est celle de sa vie au retour de Bretagne vers 1886. Il y avait à ce moment un frémissement dans l'impressionisme, un désir chez les nouveaux arrivants de solidifier les conquêtes des fondateurs du groupe, en tenant compte de l'apport de Puvis ; à côté des estampes japonaises tant consultées, on cherchait à lire les harmonies du tapis d'Orient. Il y avait désir de faire autrement et mieux, mieux si l'on pouvait, autrement en tout cas pour affirmer son individualité dans un groupe où on avait surtout le souci et l'admiration de l'originalité individuelle. Les théories et les œuvres de Seurat avaient attisé ce désir de nouveauté dans le principe et dans l'aspect de l'œuvre. Gauguin en fut très préoccupé. Ce fut après de nombreuses hésitations qu'il trouva la théorie personnelle que lui dictait inéluctablement son tempérament.

Les **Propos d'Atelier**, d'André Salmon, demeureront précieux à consulter pour toute une période récente de notre art pictural, temps du fauvisme, naissance du cubisme, et autres tentatives hardies et ces mélanges aussi de recherches d'école qu'on voudrait concilier avec le souci de la nouveauté d'aspect, reprises de vieilles leçons qu'on a voulu régénérer d'un esprit nouveau.

L'*Ordre Nouveau*, dit André Salmon, qui précise : une Renaissance « qui, ramenant la plastique à ses voies naturelles, obligea de remonter aux principes même de l'art, le délivrant du pittoresque... Cette renaissance, modeste si l'on veut, délivra l'art de tout un appareil extérieur de littérature, en associant précisément l'œuvre du peintre aux plus pures œuvres de l'esprit. » Il y a là du vrai, renaissance puisque mouvement, étude des moyens plastiques puisqu'on en faisait l'inventaire pour en éprouver la solidité; floraison de grands talents assurément. Je ne mettrais pas les mêmes noms que Salmon en tête de liste, mais cela ne ferait qu'augmenter le nombre des peintres à qui, dans ces mouvements récents, nous serions d'accord à reconnaître une valeur.

Il en est sur qui l'auteur des *Propos d'Atelier* a fondé les plus magnifiques espoirs. Ont-ils réalisé tout leur programme? C'est encore à l'avenir de nous le dire, mais les points de départ sont posés et des jalons dépassés, pour ceux mêmes qui se sont le moins imposés.

Quelques chapitres traitent d'influences sur ces groupes, vers

1900, c'est vers Seurat, Renoir, Odilon Redon, Cézanne que les regards des peintres plus jeunes sont fixés, en même temps qu'ils portent à Henri Rousseau, le douanier, une amitié singulière, à la fois admirative et indulgente, respectueuse et plus que familière. Il y a aussi l'art nègre.

Il est naturel qu'à une époque de recherches, de bons artistes jeunes, fougueux, inquiets s'éprennent d'une formule d'art inconnue, négligée surtout, si elle leur arrive du fond de l'espace et de la durée.

Quelle joie de s'imaginer dans des cases lointaines, parmi une civilisation taxée mensongèrement de barbare, des artistes simples, ingénus, parfaits artisans, rêveurs, très capables d'enfermer un dogme dans un symbole, comme disait Paul Adam, et même ne faisant que cela puisqu'ils sculptent uniquement des idoles et des fétiches. Salmon énumère leurs chefs-d'œuvre d'après les musées et les collections. Il aime à se figurer les vertus de l'imagier nègre « créateur d'une somme admirable de beautés nues, valant par l'équilibre et la noblesse de la forme en soi ». Sans doute y a-t-il dans l'Art nègre un mélange de traditions immémoriales et de folk-lore ingénu sur des formes fournies par des civilisations disparues, et pour certaines filières d'œuvres d'art, par l'Egypte.

La science de l'art nègre n'est pas fixée. En tout cas, Salmon note subtilement le caractère et l'influence de cet art. Tout son livre est écrit avec une précision rapide, plein de parenthèses significatives, où les idées tourbillonnent, indiquées quand le temps manque, ou la place, pour les développer. Cela contient de la vérité et aussi de la plaidoirie et du pamphlet. C'est très vivant. C'est de la critique combative et cette prestesse nourrie lui permet d'intituler son livre : *Propos d'Atelier*, avec justesse et avec une certaine fierté, car tout l'écho des discussions de toute une époque y bruit.

Mme Lucie Cousturier nous donne un livre sur Seurat ou plutôt fait précéder d'une excellente étude un certain nombre de reproductions bien choisies de **Seurat**. Dans son chapitre des *Propos d'Atelier*, intitulé la Révélation de Seurat : Salmon écrit : « Est-ce donc par le caprice le plus vain que les plus religieux des peintres, les cubistes du premier départ, ornèrent leurs ateliers d'une reproduction du *Chahut* de Seurat, là même où ne

l'accompagnait ni l'*Odalisque*, ni le *Bain Turc*, ni le *Sacre de David* ni quelqu'un des arlequins de Cézanne depuis multipliés par l'Andalou énigmatique, Pablo Picasso ? J'incline même à penser que les plus sages, les plus clairvoyants... furent ceux qui, tel Georges Braque, ne voulurent rompre la nudité de l'atelier de rien autre que ce *Chahut* qui était toute la leçon à recevoir. La leçon non pas de suivre servilement, mais la leçon de hardiesse raisonnable, d'audace fondée, de témérité soumise par avance à la preuve. »

« Nul, si Seurat avait continué à vivre, dit Mme Cousturier, n'échapperait aujourd'hui à la domination de son œuvre que l'envergure de son caractère et de son pouvoir créateur promettait d'égaler celle d'un Delacroix. »

Voici donc d'accord sur Seurat deux écrivains de milieux opposés. Mme Cousturier, bon peintre néo-impressioniste d'un groupe qui relève de l'impressionnisme en élargissant son domaine et en ajoutant à ses moyens, et André Salmon, champion de ceux qui ont considéré de bonne heure que l'impressionisme avait vécu et qu'il fallait trouver autre chose.

La conséquence de cette complexité d'admiration vis-à-vis de Seurat, c'est parfois de modifier sa place exacte dans l'histoire de l'art actuel.

En le faisant remonter immédiatement à Delacroix, il semble qu'on néglige la technique de quelques toiles du début si pareilles de ton à des paysages de Renoir qu'elle indique un des points de départ de Seurat, et aussi la tradition verbale des conversations de Seurat qui, tout en trouvant la division du ton, partiellement utilisée pour rendre certains effets à des œuvres du Musée, disait avoir puisé confirmation de ses intuitions dans des Renoirs tel que le grand portrait de Madame Charpentier. Ceci n'empêche point que sa théorie lui appartienne pleinement, puisque c'est lui qui a synthétisé les éléments qui lui ont donné l'éveil et servi de base. On peut fixer à 1885, de par les différences entre *la Baignade*, son premier grand tableau, et *la Grande Jatte*, sa seconde œuvre de grandes dimensions, la formule exacte de sa technique telle que « sous sa dictée Jules Christophe en 1889 » la résumait. Ce résumé de Christophe est un peu bref. Les explications de Mme Cousturier seront efficaces à comprendre la nouveauté et la force de cet art. Le chapitre sur

les dessins fait bien saisir l'intérêt et la beauté des nombreux dessins que Seurat accumula pendant trois ans où il se refusait presque à peindre, pour mieux trouver les assises de son art.

§

Sous ce titre : **Au chevet de l'Art moderne**, M. Guillaume Janneau réunit d'excellentes études. Il caractérise en très bons termes le talent de Bernard Naudin, dégage les traits principaux de la technique de M. Vlaminck, analyse les sculptures de Degas. « Degas retrouve (dans ses sculptures) cette énergie et cette grandeur d'accent qui depuis le Puget et depuis Michel-Ange étaient sacrifiées au maniérisme ; Rodin lui-même n'y atteignit guère que dans ses dessins. » Au même volume de bonnes pages sur l'influence d'Ingres, sur Odilon Redon dont l'art est étudié à la clarté de ses paroles et de ses écrits, dans son intellectualité et sa recherche d'images littéraires, ce qui est, vis-à-vis d'Odilon Redon, la bonne méthode.

§

Les concours de Rome nous ont révélé quelques artistes. A la gravure à médaille, M. Bazor qui a du talent : il a eu le prix. A la sculpture, M. Bertola qui a du talent et a eu le prix ; M. Patrisse qui a du talent et n'a pas eu le prix. A la peinture, Mlle Jullien qui a eu un second prix et Mlle Bricka qui n'a pas eu de prix.

Il est difficile de juger un concours de Rome, car on ne sait si ce sont les meilleurs élèves de l'Ecole qui sont admis à entrer en loges.

Albert Besnard rajeunit le règlement de l'Ecole, fait rétrograder la limite d'âge à vingt-cinq ans. Les réformes indiquées ont surtout ceci d'intéressant qu'elles prouvent une volonté de renouveler l'enseignement de l'Ecole ; on en verra les effets. Il se peut que cela n'aille pas très vite, le passé est lourd.

GUSTAVE KAHN.

POÉTIQUE

Jules Romains et G. Chennevière : *Petit traité de Versification*, « Nouvelle Revue française », 1923.

Lorsque nous avons analysé (voir le *Mercure* du 15 mars) les articles préparatoires au Cours de Technique poétique que MM. Jules Romains et Georges Chennevière annonçaient et au

Petit Traité de Versification qui en devait sortir et qui vient de paraître, on pouvait se douter de ce que nous donnerait ce traité.

Mais jamais je n'aurais imaginé pauvreté pareille.

Qu'un agrégé, un normalien entre les premiers, paraît-il, de sa promotion comme M. Romains,ait osé commettre un manuel aussi misérable, et que les auteurs aient eu le front d'en adresser le petit tas d'erreurs monstrueuses « aux poètes, aux spécialistes de la métrique et de la prosodie, aux membres de l'enseignement, à leurs élèves des Facultés et des Lycées », ainsi qu'ils s'expriment en tête de l'avant-propos, ce ne peut être qu'une gageure de politiciens littéraires, cherchant à passer pour réformistes en donnant des gages aux pires formalistes académiques.

De tels procédés ne devraient relever que du silence et du mépris, confiant qu'on serait heureux d'être en la clairvoyance des lettrés. Malheureusement l'ignorance est telle en ces matières de technique poétique, la politique néo-classique ou cubiste les a tellement faussées, la notoriété de M. Jules Romains, renforcée par l'aveuglement de M. Jacques Copeau faisant de ce primaire un maître de son *Ecole du Vieux-Colombier*, peut être un si sérieux écran au rayonnement de la vérité, que le devoir s'impose de relever tant d'erreurs, où le Pirée, volontairement ou non, est trop souvent pris pour un homme.

Le procédé fondamental des auteurs est d'ignorer comment ont été élucidées avant eux les questions qu'ils traitent et de les résoudre péremptoirement sans preuves avec la plus arbitraire désinvolture. Nous possédons depuis 1908 un vrai *Petit Traité de Versification française* (Colin, édit.,), qui est de M. Maurice Grammont, éminent philologue et professeur à l'Université de Montpellier. A la fois pour le vers classique et pour le vers moderne, et restant dans les limites du vers écrit, mais ouvrant la porte à nombre d'enrichissements nouveaux, il nous offre le plus excellent résumé de notre versification connue dans son évolution du *vers* en soi. Il est particulièrement instructif de le lire après certains chapitres sur *Les accords* et *Les systèmes de sonorités* dont MM. Romains et Chennevière croient tirer de grandes inventions, qui sont de fort anciennes connaissances, quand elles ne sont pas des puérilités chinoises sans véritable réalité auditive. Nous y reviendrons. Ce petit traité condense le grand ouvrage

paru en 1904, de M. Maurice Grammont : *Le Vers français, ses moyens d'expression, son harmonie* ; qui, malgré trop de système, est pour l'esthétique de nos vers ce que le grand traité de Quicherat (1850) est toujours le plus important pour l'histoire. Ceux qui me trouveront trop dur pour l'élucubration de M. Romains n'ont qu'à se reporter à ces ouvrages consciencieux.

Avant d'en venir aux principes particuliers à nos auteurs, voyons sur quels principes généraux ils s'appuient.

Comme leur préoccupation est de détruire toutes les techniques tendant à enrichir les moyens expressifs du vers par un approfondissement de son organisme naturel, ils rejettent d'abord dans sa formation tous les éléments qui ne sont pas mécaniques, et ils s'en tiennent à l'unique *syllabe*. On commence par l'assimiler au *pied*. Chaque unité rythmique du vers est un *pied*, disent-ils, et « en français, le pied se confond avec la syllabe ». Cependant, reconnaissant que la syllabe est «une unité de mesure abstraite», ils finissent par trouver que « le pied n'existe pas dans la prosodie française ». Tel est le début dont la logique est belle, comme vous voyez. Suit une page que nous allons analyser phrase par phrase.

Toute tentative pour établir en français le pied proprement dit a échoué. La syllabe française n'a pas de quantité définie ;

La syllabe française n'a pas une quantité rigoureusement fixe, elle peut n'en être pas moins « définie ». Et au fond, il n'en était pas très différemment dans les langues anciennes, comme dans les étrangères, puisque les longues pouvaient devenir brèves et les brèves longues en nombre de cas non seulement déterminés, mais facultatifs. Les valeurs de positions changeaient la nature de la quantité à chaque instant, et indépendamment de ses valeurs, une infinité de syllabes étaient *communes*, c'est-à-dire à volonté longues ou brèves. Les poètes latins avaient même la faculté pour se donner une longue de redoubler la consonne suivante : *relligio*.

Ce n'est pas l'établissement du « pied » qui a échoué, car il existe forcément, comme en toute langue, par suite de l'accentuation prosodique qui est propre au français, c'est la poésie *mesurée*, ce qui n'est pas du tout la même chose, uniquement par suite d'une erreur sur la constitution du mot métrique.

D'autre part notre accent tonique manque de relief et même de stabilité.

Que les accents de *durée* et d'*intensité* puissent paraître, — faussement d'ailleurs, — faibles ou instables en comparaison des accentuations étrangères, cela passerait encore ; mais pour notre accent *tonique* cela n'a aucun sens. De la syllabe tonique dépend la physionomie et l'audition même du MOT. En quoi dans la proposition de nos auteurs les syllabes *au*, *part*, *no*, *cent*, *ni*, *man*, *lief*, *mê*, *té* ne sont-elles point stables et ne retrouveraient-elles point la même valeur dans le mot n'importe où ? Notre tonique a une force telle et, comme il est obligatoire, si prépondérante, qu'elle est la seule syllabe retenue d'abord par les bébés qui commencent à parler. J'en entendais un dernièrement chaque fois qu'il m'accueillait me dire : *po*, *to*, et de son petit doigt il désignait mon cha*peau* et mon man*teau* qu'il voulait que j'enlève pour me faire rester.

Si le poète veut faire reposer la constitution du *pied* sur la quantité, il doit prêter aux syllabes une quantité arbitraire.

Elle ne sera pas plus arbitraire pour le Français que pour le Latin, lorsque le Latin, selon son sentiment et le mouvement qu'il voulait lui donner, abrégeait ou allongeait certaines syllabes à son gré (1).

S'il prend pour base l'accent tonique, il s'appuie non moins arbitrairement sur un effet qui est peu constant et que l'oreille française n'est pas habituée à remarquer (2).

Voilà qui est simplement inepte. Comment la tonique serait-elle d'un « effet peu constant » alors que sans elle le mot même n'existerait pas ? Et si l'oreille française n'en a pas tiré *officiellement* tout le parti prosodique qu'elle aurait pu, c'est uniquement par suite d'enseignements semblables à celui de MM. Romains et Chennevière.

(1) Le cas le plus curieux est lorsque en vers latins on allonge à la césure une syllabe brève, soit :

Omnia vincit amŏr, et nos cedamus amori,

phénomène calqué sur la prononciation naturelle et qui se retrouve en français.

N'oublions pas non plus que toutes les finales d'un vers étaient brèves ou longues au gré du poète.

(2) Plus loin, à propos de la césure (p. 50 à 52), les auteurs reviennent sur les « accents du vers » sans en distinguer mieux les différentes natures ni le rôle exact.

Il serait donc tout à fait vain de remettre en question cette loi que la nature même de la langue a imposée à la prosodie française :

Le vers français a pour mesure le nombre des syllabes qui le composent.

Nous venons de voir que la nature même de la langue n'a rien à faire avec cette prétendue loi. Et comment, d'après les auteurs mêmes, en dépendrait-elle, alors qu'ils ne reconnaissent à la syllabe qu'une « unité de mesure abstraite », — ce qui est la seule constatation à peu près juste de leur galimatias, parce qu'en effet toute syllabe n'a de valeur dans le mouvement que par son accent.

Depuis le milieu du dix-neuvième siècle, presque tous les métriciens, et auparavant beaucoup d'entre eux, constatèrent que le nombre des syllabes ne signifiait rien sans l'accentuation. Louis Benlœw, dans une étude dédiée à Désiré Nisard comme au grand champion du classicisme contre « les ambitions des novateurs littéraires », par conséquent sans aucune préoccupation moderniste, le mit admirablement en lumière en comparant les rythmes français et les rythmes latins dans son *Précis d'une Théorie des Rythmes* (1862). Quoiqu'il y ait beaucoup à dire sur les degrés d'importance, et même parfois sur la nature, qu'il accorde aux divers éléments, il démontra que notre vers se soumettait aux mêmes éléments constitutifs que dans les langues anciennes : *quantité* ou *durée*, *accent fort*, *temps fort* ou *frappé* (phénomène différent de l'accent), *rime* (allitération et assonance), enfin *nombre*. Il n'y a que l'ordre et la prépondérance de ces éléments divers qui changent. « Le vers de Racine et le vers de Virgile, écrit-il, sont composés d'éléments identiques ; seulement, ces éléments s'y étant combinés dans des proportions tout autres, dans un ordre tout différent, il en résulte des formes d'harmonie essentiellement différentes. »

MM. Romains et Chennevière nous ramènent au rudiment le plus sommaire et à la barbarie par leur soi-disant loi draconienne.

Mais continuons.

La notion de mesure du vers français se trouve ainsi déterminée d'une manière suffisante (!), mais non d'une manière complète.

Nous avons vu, au cours du chapitre I, que le vers en général se

définit non seulement par son rythme intérieur, mais encore par le rythme de l'ensemble dont il fait partie.

Voici le passage du chapitre I auquel il est fait allusion :

Le langage versifié est rythmé en un double sens :
1° Les éléments du vers forment un rythme à l'intérieur du vers.
2° Les vers forment un rythme entre eux.

Mais quels sont ces éléments :

La répétition, à intervalles égaux, d'un accident remarquable de la prononciation (comme un accent tonique).

C'est moi qui souligne.

La succession régulière et spontanément perceptible de *groupes de syllabes* équivalents entre eux.

Or nous avons vu ce que les auteurs ont dit de l'accentuation en français, et notamment de l'accent tonique, qui d'ailleurs n'a qu'un rôle secondaire dans la question. Puis, qu'est-ce qui peut « grouper » des syllabes si ce n'est une accentuation ? (Je laisse de côté les « à intervalles égaux » ou les « spontanément perceptibles » qui nous entraîneraient trop loin. Je dois renoncer au détail). Cependant tout cela disparaît avec la fameuse loi du « nombre » pour « mesure ». Si encore ils avaient dit : pour « *limite* » ; ils auraient pu s'en tirer, mais elle les a conduits dans une impasse contradictoire où il est impossible de concilier l' « accent » et le « nombre » tel qu'ils l'entendent. Ayant volontairement détruit tous les éléments accentués seuls susceptibles de déterminer le mouvement intérieur du vers, ils se débattent en vain pour le retrouver dans leur compte mécanique des syllabes.

Plus particulièrement, le vers français, du fait qu'il possède une structure interne moins forte et moins caractéristique que le vers latin par exemple, ne devient pleinement un vers qu'à l'instant où il s'insère dans une suite de vers soumise à un rythme défini.

Si le vers français n'existe pleinement que dans une série du même type syllabique parce que sa structure interne serait insuffisante, pourquoi nos auteurs ont-ils cherché à faire croire qu'ils ne méconnaissaient pas un rythme intérieur, alors qu'ils ruinaient tous les éléments de sa formation ? Mais il est absolument faux que l'existence individuelle du vers français soit moins forte et caractéristique que celle du vers latin.

Prenons, par exemple, le prototype latin de notre alexandrin, cet asclépiade d'Horace :

1 | 2 || 3 | 4 |
M̄œcēnās ătăvīs ēdĭtŏ rēgĭbŭs

composé de quatre pieds, soit d'un spondée, de deux coriambes et d'un ïambe ou d'un spondée, d'un dactyle, d'une césure et de deux dactyles. En quoi le

1 | 2 || 3 | 4 |
Ouī, jĕ viĕns dāns sŏn tĕmple ădŏrĕr l'Etĕrnēl

composé également de quatre pieds, deux crétiques et deux anapestes, avec une césure aussi au milieu, est-il d'une construction moins forte? Elle est si forte, au contraire, qu'à commencer par Racine lui-même, tous les poètes ont tendu à l'assouplir, à lui donner du jeu, et la véritable histoire de notre versification est celle de cet assouplissement.

Telles sont les monstruosités que l'analyse d'une seule page sur des points généraux nous révèle, et sans que nous les ayons envisagées sous un angle d'expérience récente.

Mais elles sont peut-être dépassées encore par ce que les auteurs nous disent de la « phonétique » et de « l'*e* muet ». Il faut une naïveté ou une impudence sans pareille pour oser étaler une ignorance, volontaire ou non, aussi déconcertante. Nier la nécessité de la phonétique pour l'étude de la versification est supprimer l'utilité des rapports entre l'acoustique et la musique. Ce n'est pas à nos pères que cette idée incroyable eût pu jamais venir, eux qui ne terminaient toute grammaire française par une prosodie qu'après avoir commencé cette grammaire même par une étude des *sons* de la langue !

Quant à la prononciation ou non de l'*e* dit muet, les auteurs n'ont pas l'air de se douter que les lois en ont été parfaitement déterminées, et ce n'est pas la faute des phonéticiens si les poètes qui, loin d'imiter Ronsard, ne veulent rien apprendre, les ignorent totalement s'ils confondent les prononciations *vicieuses* avec les prononciations *naturelles*, qui ne sont pas nécessairement *familières* ou *populaires*.

Ainsi MM. Romains et Chennevière prétendent que les partisans d'une diction vivante font de ce vers

Comme nous trempions nos doigts dans la source riante et belle

un alexandrin, en escamotant les féminines de com*me* et source

et en contractant *riante*. Or, l'*e* de sour-ce et l'*i* de ri-ante ne peuvent pas ne pas être détachés : — pour *ce*, par suite de la loi des trois consonnes dont les rencontres appellent en français l'intercalation d'un *e*, et pour *ri* par suite d'une autre loi trop longue à expliquer, mais qui est instinctivement sensible à l'oreille dans les distinctions comme *sa grâ-ce ri-ante* et *sa grâ-ce souriante*; seul l'*e* de *comme* serait naturellement supprimé.

Mais je m'occuperai de ces questions, en revenant sur la manière dont nos auteurs les traitent, lorsque j'analyserai un ouvrage sur le moderne « vers libre », au sujet duquel ils témoignent, il va sans dire, de la même incompréhension.

J'ai à étudier maintenant les principes particuliers à ces messieurs, ce que je ferai la prochaine fois.

ROBERT DE SOUZA.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

L'HYPOCRISIE ET TARTUFFE. UNE DES « SOURCES » DE MOLIÈRE : LES *Hypocrites* DE SCARRON. — Dans la curieuse critique de *Tartuffe* qu'il a donnée, au *Mercure de France*, le 1er septembre dernier, M. Albert Mercader s'efforce de démontrer que l'hypocrisie du personnage créé par Molière manque quelque peu de finesse, de malignité et que cet hypocrite se révèle, dès son entrée, avec trop d'éclat, trop de maladresse.

Critique ingénieuse, mais que Molière semble avoir prévue lorsque, dans la préface de sa comédie, il dit sa volonté de « ne pas tenir un seul moment le public en balance » sur le véritable aspect de son « scélérat », lequel ne doit pas « dire un mot, ni faire une action qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme ». Et, dans son *Premier Placet* au Roi, il revient sur cette pensée en répétant :

> Je n'ai point laissé d'équivoque ; j'ai ôté tout ce qui pouvait confondre le bien avec le mal...

Pour obtenir ce résultat, la fourbe ne devait-elle pas apparaître éclatante ? Toute subtilité ne pouvait-elle pas prêter à méprise ? Ne fallait-il pas imaginer un type très marqué de coquin qui fit reconnaître aisément les faux dévots de la Cabale sous l'aspect déplaisant qui les rendit impopulaires et les fit même considérer comme factieux ?

Autant de questions que nous soumettons à M. Albert Mercader en lui rappelant, à titre de curiosité, qu'il existe un autre type d'hypocrite, proche parent de celui de Molière, et qui lui paraîtra peut-être plus vraisemblable, moins « grossoyé ». Ce n'est pas un personnage de théâtre, — le Montufar de Scarron, dans *les Hypocrites* (1).

Une dizaine d'années avant Molière, Scarron avait, dans cette œuvre, publiée pour la première fois en 1655 et « dont s'est souvenu Molière », dit M. Eugène Asse dans la *Grande Encyclopédie*, tracé une étonnante silhouette d'imposteur, un Montufar, — ce nom n'annonce-t-il pas déjà Tartuffe? — en soutane et en long manteau qui, comme Tartuffe, visite les prisonniers, comme Tartuffe est luxurieux et fripon, et, comme Tartuffe encore se mortifie et se jette aux pieds de ses victimes lorsqu'il se voit découvert :

Montufar se fit voir dans les rues habillé comme je vous l'ai déjà dit, marchant les bras croisés et baissant les yeux à la rencontre des femmes. Il criait d'une voix à fendre les pierres : « Béni soit le saint Sacrement de l'Autel et la bienheureuse conception de la Vierge immaculée », et plusieurs autres dévotes exclamations de la même force. Il faisait répéter les mêmes choses aux enfants qu'il trouvait dans les rues, et les assemblait quelquefois pour leur faire chanter des Hymnes, des chansons dévotes et leur apprendre leur catéchisme. Il ne bougeait des prisons, il prêchait devant les prisonniers, consolait les uns et servait les autres, leur allant quérir à manger et faisant bien souvent le chemin du marché à la prison avec une hotte pesante sur le dos. O détestable filou, il ne te manquait donc plus qu'à faire l'hypocrite pour être le plus accompli scélérat du monde !!

Ces actions de vertu du moins vertueux de tous les hommes, lui donnèrent en peu de temps la réputation d'un saint...

Un jour, au sortir de l'église, un gentilhomme de Madrid (l'action des *Hypocrites* se déroule en grande partie à Séville) reconnaît Montufar et deux de ses complices, Hélène et Mendez, environnés d'un grand nombre de fidèles « qui baisaient leurs vêtements et les conjuraient de se souvenir d'eux dans leurs bonnes prières » :

Ne pouvant souffrir que trois si méchantes personnes abusassent de la crédulité de toute une ville, il fendit la presse et, donnant un coup de poing à Montufar :

(1) Œuvres de Scarron, tome III, Amsterdam, Wetstein, MDCCLII.

— Malheureux fourbes, leur cria-t-il, ne craignez-vous ni Dieu,ni les hommes ! — Il voulut en dire davantage,mais sa bonne intention à dire la vérité un peu trop précipitamment n'eut pas tout le succès qu'elle méritait. Tout le peuple se jetta sur lui qu'ils croyaient avoir fait un sacrilège en outrageant ainsi leur Saint. Il fut porté par terre, roué de coups et y aurait perdu la vie si Montufar, par une présence d'esprit admirable, ne l'eût pris sous sa protection, le couvrant de son corps, écartant les plus échauffés à le battre et s'exposant même à leurs coups. Mes frères, s'écriait-il, de toute sa force, laissez-le en paix pour l'amour du Seigneur, apaisez-vous pour l'amour de la Sainte Vierge ! — Ce peu de paroles apaisa cette grande tempête et le peuple fit place à Frère Martin [Montufar] qui s'approcha du malheureux Gentilhomme, bien aise en son âme de le voir si maltraité, mais faisant paraître sur son visage qu'il en avait un extrême déplaisir, il le releva de terre ou on l'avait jeté, l'embrassa et le baisa tout plein qu'il était de sang et de boue, et fit une rude réprimande au peuple. — Je suis le méchant, disait-il à ceux qui voulurent l'entendre. Je suis le pécheur, je suis celui qui n'ai jamais rien fait d'agréable aux yeux de Dieu.

— Pensez-vous,continuait-il,— parce que vous me voyez vêtu en homme de bien que je n'aye pas été toute ma vie un larron, le scandale des autres et la perdition de moi-même ?

Vous vous trompez, mes frères : faites-moi le but de vos injures et de vos pierres, et tirez sur moi vos épées.

Après avoir dit ces paroles avec une fausse douceur, il s'alla jeter avec un zèle encor plus faux aux pieds de son ennemi et les lui baisant, non seulement il lui demanda pardon, mais il alla ramasser son épée, son manteau et son chapeau qui s'étaient perdus dans la confusion, il les rajusta sur lui et l'ayant ramené par la main jusqu'au bout de la rue, il se sépara de lui après l'avoir embrassé plusieurs fois et lui avoir donné autant de bénédictions. Le pauvre homme était comme enchanté et de ce qu'il avait vu et de ce qu'on lui avait fait, et si plein de confusion qu'on ne le vit pas paraître dans les rues, tant que les affaires le retinrent à Séville.

C'est sans doute volontairement que M. Albert Mercader a omis, dans son intéressante étude, cette confrontation des deux hypocrites. On y peut cependant trouver matière toujours neuve à des commentaires sur les « sources » de Molière ainsi que sur la question, tant discutée, de l'hypocrisie dévote, question qui, pour Brunetière et Gazier ne fut pas posée devant l'opinion publique avant 1664, alors que, pour Lanson, Allier, Rebelliau et Baumal, elle préoccupa la Cour et la Ville dès les premières manifestations de la *Compagnie du Saint-Sacrement de l'Autel*

contre le clergé régulier, par conséquent dix ans plus tôt au moins.

LÉON DEFFOUX.

RÉGIONALISME

BRETAGNE-ARMORIQUE. — Sur le Tourisme. — Fêtes bretonnes. — C. Danio *Histoire de Notre Bretagne*, « à l'enseigne de l'Hermine », Dinard. — Mémento.

Le tourisme a le droit d'être intelligent. Ceux que préoccupe sa propagande font bien de considérer qu'ils n'ont pas terminé leur tâche quand ils ont désigné les routes pittoresques et les curiosités locales. Même si l'on tient principalement le tourisme pour une source de revenus, il n'est pas superflu de suggérer la notion de l'âme d'un pays à mesure que surgissent ses sites attrayants ou fameux, d'évoquer, alentour du paysage ou du monument, le souvenir d'histoire ou de légende, de cueillir à l'occasion un brin du folklore, enfin, si les groupes d'hommes eux-mêmes ont leur caractère curieux, d'inciter discrètement l'étranger à la connaissance aussi bien qu'au respect des usages et des traditions.

Ces « générales » de la Saison que sont les « Semaines Touristiques » vont se multipliant. Suivant l'exemple du Morbihan et s'efforçant d'éviter les erreurs commises l'an passé dans le département voisin, le Finistère a eu sa retentissante randonnée qui a conduit partout où il se pouvait une caravane de journalistes et autres gens de qualité. En s'attachant le barde Gourvil, un Breton intégral, nourri de pure substance celtique, le Comité de cette *semaine* avait l'interprète le plus clairvoyant et le plus instruit des âmes trégoroise, léonarde et kernévote...

Pourtant en fin de compte, que reste-il de tant d'argent dépensé, de tant de fatigues et de plantureux banquets achevés en discours ?

Trente lignes de compte rendu par jour dans les grands quotidiens achèvent de rendre indélébiles les plus tenaces clichés par quoi sont catalogués dans l'opinion... géographique les sites et les régions. Ce n'est pas une vision de cinq minutes, sinon le coup d'œil jeté de l'auto, qui substituera une image nette et réelle à l'idée plus ou moins livresque et fantaisiste que portait préalablement en soi le reporter touristique. Encore, ne sacrifie-t-il pas quelquefois l'essentiel et ne se dispense-t-il pas d'« aller

voir », retardé par un banquet trop long et pressé par l'heure où doit être transmis son papier?

Le cinéma est sans doute le meilleur témoin, dans cette « tournée » qui n'est qu'un film à déroulement accéléré.

L'arbitraire de la circonscription départementale découpe fâcheusement les régions touristiques. Elle les offre trop vastes et morcelées. La Bretagne est un tout infiniment varié. En avoir d'une seule course la vision totale est irréalisable. Une *semaine* du Trégor, de la Cornouaille, du Pays de Vannes, de l'Argoat, etc..., serait plus logique et plus harmonieuse, la plupart de ces cantons chevauchant une frontière départementale. Mais les conditions financières ont de rigoureuses exigences. Comme il arrive pour l'entretien des grands chemins, les subventions départementales ne sauraient franchir d'un centimètre les bornes de leur périmètre administratif. Favoriser le tourisme, d'ailleurs, c'est une tâche qui crée des titres en vue des distinctions honorifiques sinon pour les compétitions électorales. Et chacun se cantonne en sa Préfecture.

Encore, si les efforts locaux compensaient les insuffisances fatales des journalistes... Pourquoi le culte de l'incompétence s'impose-t-il à des hommes de bonne volonté qui ont tenté et réussi un labeur méritoire en soi-même?

Dans l'*Union Agricole et Maritime* de Léon Le Berre (Quimperlé), on s'amuse à relever les divertissants lapsus et les désastreuses erreurs dont fourmille un guide publié par le Comité de la semaine touristique du Finistère (1) et qui est, d'autre part, constellé de coquilles. On y voit des rivières remonter à leur source, entremêler leurs eaux et franchir des montagnes; une anse de l'Odet parvient sur une colline; des « maisons fortifiées » apparaissent dans un village où l'on ne vit jamais que vénérables, mais débonnaires logis. Ceux qui ont vu Penmarc'h connaissent avec stupeur que des « castels féodaux » y ont surgi et qu'un humble oratoire, à Saint-Guénolé, s'est mué en une « vaste église ». Il est fort imprudent de prétendre guider autrui dans un pays où l'on n'est jamais venu soi-même.

Du reste, on découvre bientôt que l'anonyme auteur dudit volume n'a parcouru le Finistère qu'en sa chambre, par le moyen

(1) Il ne faut pas confondre cet opuscule avec le *Guide du Nord-Finistère* qu'a rédigé M. L. Guennec, auquel F. Gourvil a donné une très jolie préface et qui est en tous points irréprochable.

d'un bon bouquin: *Le Finistère pittoresque* de Toscer qu'il accapare sans vergogne, oubliant, bien entendu, de citer le nom de celui qui l'a... inspiré.

Bien encore, si parfois il ne comprenait pas tout à rebours et contresens et s'il s'était aperçu que le livre date de quinze ou vingt ans. C'est ainsi qu'il invite le touriste à visiter des *ruines* là où l'on trouve un château restauré et habité depuis dix ans, à contempler un escalier monumental enlevé depuis un égal laps de temps, au profit d'un musée anglais...

Quant à la propagande par l'affiche, si le Finistère peut produire les Bigoudènes de Lemordant (dont on peut discuter, mais qui sont une œuvre d'art), que dire du chromo adopté et répandu à milliers par le comité de propagande du Morbihan ? Osons demander aux hommes de zèle tenace et d'intelligence pratique qui mènent à Vannes la bonne œuvre touristique, de trouver (ce n'est pas difficile en Bretagne un peintre qui sache présenter du Château de Josselin ou des Menhirs de Carnac autre chose qu'une piteuse caricature.

... Non, ce n'est pas difficile en Bretagne où, en certains cantons, la salle à manger du moindre hôtel est un petit musée. On y voit des croûtes, c'est certain, mais on y connaît des petites merveilles.

On m'avait recommandé, en passant dans Rennes, d'aller visiter un hôtel voisin de la gare et dont le patron, à l'imitation des hôteliers de l'Epée, à Quimper, a confié à un bon artiste la décoration de ses salles. C'est une entreprise rare et une idée méritoire. On en doit féliciter l'hôtelier.

L'artiste fut consciencieux, mais les figures de Lemordant, visiblement, le hantèrent.

L'audacieuse et massive plastique de Lemordant engendrait de la force têtue et de la vie solide. C'était son don à lui. A vouloir se l'approprier, on risque de demeurer contraint dans une froide et lourde rigidité.

Le peintre de l'hôtel rennais a composé, pour l'estaminet, une « Chanson du Cidre » joliment inspirée. Pourquoi faut-il qu'ayant apparemment voulu faire des arbres à pommes, il ait produit d'opulents citronniers?

§

Durant tout l'été, le visage de la Bretagne vivante s'offre dans

d'innombrables **fêtes**. Les antiques et traditionnels Pardons n'ont jamais cessé de rassembler les foules ferventes et sincères autour des sanctuaires. Toutes les paroisses de Bretagne délèguent leurs pèlerins à Saint-Anne-d'Auray. Sainte-Anne-la-Palue groupe les processions des pays de la côte finistérienne et c'est de tout l'Argoat que l'on vient célébrer à Josselin, pays des « Aboyeuses », Notre-Dame du Roncier. Cette année se sont déroulées deux fois les longues et mystiques Troménies de Locronan qui n'ont lieu que tous les six ans.

Les fêtes profanes, assez récemment instituées par des hommes de goût et qui ont déjà leur tradition, les *Filets Bleus*, à Concarneau, les *Fleurs d'Ajoncs* à Pont-Aven, les *Menhirs*, à Carnac et tant d'autres... retrouvent toute leur vogue et tout leur éclat d'avant-guerre. Grâce à des animateurs tels que Botrel, elles ont gardé un caractère de beauté qui fait souhaiter que leur succès aille grandissant.

Cependant, pour qui veut découvrir l'Armorique mieux qu'en des cortèges harmonieux, mais artificiels, pour qui souhaite pénétrer l'âme bretonne dans son authenticité vivace et profonde hors des lieux où uniquement la foi réunit les foules, des journées telles que fut, à Belz, en août, le *Gouil en Est*, fête des moissons de la terre et de la mer, offrent des spectacles d'un rare prix. Là ce fut, cet été, une magnifique résurrection de la beauté bretonne ayant sa source au fond de l'âme populaire celte et qui se répand aussi largement dans tous les cœurs bretons qui la reconnaissent, qui l'aiment et la célèbrent.

Des troupes et des chorales recrutées parmi le peuple paysan et artisan de Bignan, Saint-Jean-Brévelay, Plaudren, Pluvigner, etc..., jouèrent et chantèrent dans la langue et sur des modes celtiques.

On put voir, avec une émotion et une joie pleines d'une réconfortante espérance, revivre ce Théâtre breton des grandioses et déjà anciennes journées de Sainte-Anne-d'Auray, alors que Jober Glean (l'abbé Le Bayon, ancien aumônier de l'Armée, Chevalier de la Légion d'Honneur) faisait représenter devant d'immenses foules, par des troupes recrutées et formées par lui dans les éléments laborieux des campagnes vannetaises, ses pièces bretonnes : la Légende du pieux Nicolazic ou celle de *Salaün er foll* que l'on a revue cette année. Ce que les étrangers appelèrent

assez niaisement, mais non sans quelque vérité, l'*Oberammergau breton* redevient une réalité vivante. De beaux jours sont promis encore au théâtre populaire breton (1).

On en trouva d'autres preuves à Perros-Guirrec où une troupe de jeunes ouvriers des papeteries joua deux pièces bretonnes de Dirnador : *Tog Jani* ou *Lennerez Planadeuriou*, ainsi qu'aux *Goueliou au Bleun-Brug*, à Lesneven, dont il faudra peut-être que nous reparlions, où l'on vit de belles représentations, des concours de chants et poèmes en breton et une belle exposition d'art populaire.

A Penmarc'h se déroulèrent des fêtes où, sous l'inspiration de Lemordant, le caractère breton avait été sérieusement respecté. Il y avait une émotion à la fois enthousiaste et navrée à voir se dérouler ces cortèges, fêtes des couleurs, du mouvement et des clartés et qui étaient encore l'ouvrage du grand peintre aux yeux morts.

J'espère pouvoir dire plus tard ce que furent les grandes assises bretonnes telles que le Congrès de la Fédération Régionaliste de Bretagne à Quimper, journées de travail, de récapitulation et d'action, où s'offrit le tangible résultat d'efforts artistes, ceux des rénovateurs de l'art ornemental celto-breton, celui des jeunes artisans formés dans la tradition bretonne par la Chambre des Métiers pour laquelle dépense tant de soins l'abbé Bossard du Clos.

§

L'Histoire de Notre Bretagne, de C. Danio, est certainement l'un des plus beaux et des meilleurs livres bretons et parus en Bretagne depuis longtemps.

C'est l'honneur de la Maison « à l'enseigne de l'Hermine », tenue par Lemercier d'Erm d'avoir produit cette édition. A eux seuls, les soixante-douze *bois* de Mlle J. Malivel constitueraient un album de valeur à l'illustration de la Bretagne.

Dans la sévère sobriété du « noir et blanc », ces bois figurent ou symbolisent avec une pleine force synthétique les principales scènes de l'histoire bretonne. On y trouve l'expression de l'esprit celto-breton le plus spontané en même temps que le plus intelli-

(1) Dieu me garde, après cela, de relater des manifestations qui ont eu lieu aux environs de Brest ! C'est dans le peuple et par le peuple qu'il faut faire revivre et entretenir la tradition d'art. Tout le reste est cabotinage.

gent, — non pas seulement dans une interprétation aisée des plus authentiques éléments de l'art ornemental celtique, mais surtout dans le caractère général du trait et de la composition. Il s'en dégage assurément un style où se manifeste, dans la tradition de race, une personnalité.

Quant au texte de C. Danio, volontairement élémentaire, il est complet, clair, précis. Il raconte agréablement et instruit. C'est exactement ce qu'il faut attendre d'un livre qui doit être accessible à tous et d'abord aux Bretons de tous âges et de toutes classes, et qui doit plaire pour être lu.

Faudra-t-il lui reprocher certain esprit de « tendances »? — C'est l'histoire de *notre* Bretagne; à savoir, tout d'abord, de la Nation bretonne et non pas seulement d'une province française. Je ne blâmerai pas C. Danio d'avoir montré, dans les faits historiques, que, bien longtemps après l'Union, l'indépendance des cœurs a duré en Bretagne. La Bretagne n'est pas une Irlande ni la France une Angleterre. Et un historien breton a le droit de situer librement toute la vie nationale et historique du Peuple breton hors de l'histoire française, sinon de l'opposer quelquefois à celle-ci.

Qu'elle fut laïque ou cléricale, l'Ecole primaire en Bretagne a proscrit le langage breton et supprimé l'Histoire bretonne.

Toutes les générations « instruites » apprirent la même histoire que l'on enseigne à Lille et à Marseille, dans le livre qui sert aux enfants de Paris en même temps qu'aux petits Malgaches et aux Musulmans d'Algérie. L' « Union », un incident. (Trois lignes dans le résumé). Duguesclin, modèle de vertu civique et militaire. Selon qu'on est laïque ou le contraire, les Chouans sont proprement honnis comme massacreurs de Bleus ou vantés comme soutiens de l'autel et du trône. Hors ces choses, point d'Histoire en l'« heureuse » Armorique (1).

L'excès même de franchise est utile après cet excès de silence. La Patrie française ne saurait déplorer que ses Bretons prennent et gardent conscience de leur passé d'indépendance et de vigueur, de leurs vertus traditionnelles, de leur homogénéité historique, eux qui, si souvent, ont prouvé qu'ils sont au premier rang des

(1) Dans ces dernières années, des efforts sérieux, louables, mais individuels donc pénibles et non encouragés, ont été accomplis en faveur de l'enseignement de l'Histoire bretonne. Cette œuvre est à l'honneur autant de maîtres d'écoles laïques que d'instituteurs de l'enseignement privé.

éléments loyaux, sains, compacts et féconds parmi les groupes ethniques dont la Nation française est composée.

Mémento. — Le corps du barde Bleïmor (lieutenant J.-P. Calloc'h, mort pour la France) ayant été retrouvé, il a été rendu à Groix, sa chère île natale.

Ceux qui aimèrent l'auteur du sublime poème de la Guerre qu'est *Ar en Deulin* (*A Genoux*) et ceux qui l'admirent ont pris la résolution d'élever sur sa tombe un humble monument celtique. On adresse les adhésions, soit à *Buhez Breiz* (J. Ollivier, 17, rue de Brest, Landerneau), soit à *Dihunamb* (Mellac 10, rue du Gaz, Lorient).

On prépare dès à présent les assises du grand Congrès pan-celtique (Pays de Galles, Ecosse, Irlande et Bretagne-Armorique) qui aura lieu en 1924. Délégué général : Pierre Mocaër, Brest.

Magnifiques numéros d'été de la *Bretagne Touristique*. Riche documentation, clichés photographiques, dessins, etc. du meilleur goût, texte de haute tenue. La revue suit de très près le mouvement intellectuel et artistique breton et en commente avec originalité les manifestations. A noter de belles études de Ch. Le Goffic et de Ch. Chassé, — et aussi le très remarquable travail historique de O.-L. Aubert : *Monsieur Charles*.

Dans *Buhez Breiz* (juillet et août) où collaborent P. Mocaër, Dirnador, F. Le Guyader, etc., on trouve de savoureuses pages extraites d'une *Histoire ecclésiastique de Bretagne* écrite vers 1842-1845 par l'abbé J. Quéméner et demeurée inédite.

Dans le *Réveil Breton*, organe de la Fédération régionaliste de Bretagne, à l'occasion du congrès annuel, intéressantes notes de Léon Le Berre sur le vieux Quimper.

ALAIN DU SCORFF.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

La grande pitié des écrivains romands. — Collection des « Glanes romandes » : *Charles Secrétan, Eugène Rambert, Rodolphe Toepffer, H.-F. Amiel*, fragments choisis et précédés d'avant-propos par Marianne Maurer, 4 vol. petit in-12 ; Lausanne, Payot et Cie. — Un article oublié de M. Adrien Bovy. — Thème de méditation. — Mémento.

Il serait sage, quand on fait de la critique, de ne point aimer l'art avec une ferveur trop naïve. Il faudrait, à tout le moins, savoir oublier cet indiscret sentiment chaque fois que l'on parle d'ouvrages imparfaits, comme le sont la plupart de ceux qui voient le jour. Sinon, — comme l'exige d'ailleurs la sagesse des nations dans une de ses plus fortes sentences, — les meilleurs esprits prendront votre goût de la perfection pour une présomp-

tueuse sévérité. Si vous élargissez le débat, si, pour expliquer, pour excuser les défaillances d'un auteur, vous en cherchez les causes dans certaines circonstances de temps et de lieux, on vous accusera de dénigrer, systématiquement, le pays de vos pères.

Ces reproches me furent adressés. Ils ne m'empêchèrent pas de publier ici même tout un livre où sont exposées quelques-unes des difficultés auxquelles se heurtent, en Suisse romande, les écrivains et les artistes. Oh ! je ne prétends pas les avoir découvertes ! Il me plaît même de dire bien haut que je n'en suis pas l'inventeur et de laisser la parole à d'illustres devanciers.

Justement, voici sur ma table quatre petits volumes d'une collection éditée à Lausanne par la maison Payot et qui s'appelle **Glanes romandes**. Ce sont, précédés d'intelligentes préfaces de Mme Marianne Maurer, des extraits de nos auteurs les plus notoires : Rodolphe Toepffer, H.-F. Amiel, Charles Secrétan, Eugène Rambert.

Ecoutons-les.

Rambert, qui fut un esprit supérieur, un observateur pénétrant, grand homme de science, bon politique et fin psychologue, Rambert, qui serait devenu un écrivain de premier ordre s'il avait eu le courage de brûler ses vers et d'élaguer sa prose, formula sur ce chapitre quelques remarques dont il serait difficile de contester l'exactitude :

A vingt ans, une imagination vaudoise ressemble à un écheveau composé de plusieurs sortes de fils — fil français, fil germain, fil du cru, — embrouillés par malice ou par négligence. A cet âge-là, l'artiste né français ou allemand peut souvent déjà commencer à dévider son écheveau, tandis que l'artiste né vaudois en a encore pour dix ou vingt ans à démêler le sien. Quand il a fini, la vieillesse est là, si tant est qu'il ait jamais fini.

Parler une langue et ne pas recevoir une éducation conforme à l'esprit de cette langue est l'un des plus grands malheurs qui puissent arriver à un homme voué à la carrière des lettres.

Nous vivons dans l'à peu près, nous nous y complaisons et nous faisons des théories pour le justifier.

Vieille histoire, qui se répète sous mille formes et qui aboutit toujours à la même conclusion : savoir qu'il n'y a pas dans notre pays de carrière pour le talent littéraire et que le poète, qui n'est que poète, y est un être déclassé, sans position comme sans avenir...

Mais il se résigne :

Il y a une prédestination dans la naissance et il faut savoir l'accepter. Gardons un pieux souvenir à tous ces hommes de talent et de cœur, qui ont lutté, qui ont souffert, et auxquels il n'a manqué pour jeter plus d'éclat sur leur patrie qu'une patrie plus grande et plus généreuse... Ne disons pas : ils manquaient de souffle, de persévérance, de goût, de courage ; disons plutôt ce qui les a empêchés de montrer au monde combien ils en avaient, disons ce qui a paralysé leur croissance, ce qui a stérilisé les talents dont les avait comblés la nature, et aimons encore notre patrie jusque dans les déceptions et les souffrances qu'elle inflige à ses plus dignes enfants.

Lorsqu'il abandonnait un instant, pour songer à la littérature, ses coutumières méditations sur la conscience et le devoir, le philosophe mystique Charles Secrétan devait à son tour d'esprit de concentrer en une seule phrase l'énumération des causes possibles et l'énoncé de la loi certaine :

Que ce soit paresse naturelle, défaut d'originalité et d'initiative, conditions défavorables offertes aux écrivains, nous devons avouer que nous ne savons pas tirer ce que nous pourrions des ressources que nous fournit notre vie nationale.

Ailleurs, il observe :

Je ne vois pas qu'une population aussi faible que la Suisse romande possède d'une manière durable les éléments actifs d'une littérature ; je doute avant tout qu'il s'y puisse former une opinion publique assez clairvoyante pour assigner justement les rangs...

On pourrait remonter ainsi le cours des âges jusqu'au XVIIIe siècle, jusqu'aux doléances et aux illusions du bon doyen Bridel ! Arrêtons-nous un instant à l'auteur du *Journal intime*. Lui aussi se plaint de ses entours. Dans le léger cahier où Mme Maurer l'oblige à resserrer ses mornes confidences, Amiel, aisément reconnaissable à son mauvais style, inscrit cette vérité première :

Je crois le talent moins rare que le milieu nécessaire à son épanouissement ; mais, sans ce milieu, il n'est qu'une fleur artificielle condamnée à pâlir et mourir.

Dans l'œuvre de Toepffer, Mme Maurer n'a glané aucun propos de ce genre. Elle y a relevé ceci :

A Genève, c'est énorme ce que nous avons de puristes, et il n'y a guère que moi qui n'y sache pas le français.

Ah ! celui-là ne se compare pas à une fleur anémique! Sa malice est d'un homme qui domine son monde. Il dit ce qu'il veut et il sait ce qu'il dit. Celui-là, on peut le lire et le relire, non pas en extraits, mais en entier : on ne perdra pas son temps!

Moralité : aucun milieu n'est mortel à l'artiste complet.

Cependant, si l'on prend le mot « littérature » au sens où nous l'entendons — ensemble des ouvrages écrits dans un même idiome, dans un même pays, et qui gardent, à travers la durée, une valeur intrinsèque rigoureusement indépendante de leur utilité immédiate, — on reconnaîtra que la Suisse romande, atteinte, à la mort de Toepffer, d'une léthargie dont seuls peut-être Marc et Philippe Monnier furent exempts, s'est réveillée en l'an de grâce 1904.

Ce réveil, Henry Spiess et C.-F. Ramuz le sonnèrent, l'un soufflant dans une flûte de cristal, l'autre dans sa syrinx champêtre, en même temps que naissait, parmi l'indifférence générale, une petite revue à couverture bleue, dénommée la *Voile latine.*

Quelques années plus tard, en 1909, la *Voile latine* publiait un bien curieux article où sont indiquées les origines probables de notre catalepsie littéraire, longue de plus d'un demi-siècle.

On a trop oublié cette étude, qui s'intitule *Le Protestantisme et la culture romande,* et dont l'auteur, M. Adrien Bovy, était alors un jeune écrivain plein de talent. Lui-même s'en souvient-il encore? On serait, en vérité, curieux de le savoir. Sa signature, et c'est grand dommage, ne se retrouve plus nulle part. Sans doute n'a-t-il plus de temps à perdre aux futilités de la littérature.

En l'année que j'ai dite, il écrivait:

Le collégien genevois est un perpétuel objet de scandale. Il est un admirable exemple de vie, d'insoumission et de volonté... Il n'oublie rien et la vengeance fait partie de son code d'honneur. Il y a quelque chose d'antique dans ces pugilats qu'il nomme *cognences*, où les affaires se règlent comme au duel. Toutes ces « vertus » — au sens latin — se développent avec le temps, j'allais dire jusqu'au XVI[e] siècle, je veux dire jusqu'à la seizième ou la dix-septième année. C'est le moment si mal choisi par nos directeurs de conscience — ou si bien — pour l' « instruction religieuse ». Et voici notre adolescent subitement inquiet, prenant maladroitement les choses au sérieux, pesant tous les problèmes comme il peut, s'y perdant et chancelant. Ce moment n'est pas sans

saveur, je dirai même sans ivresse. L'imagination, avant d'être foulée, y fait une dernière floraison; mais cette floraison revêt un parfum dangereux. Tout prend alors un aspect lugubre. Tristes jours de songeries, de lectures, de discussions passionnantes et vaines, où l'on ne sait plus ramener à soi ce que l'on sait, ce que l'on sent. L'homme ne sera pas cet enfant, ce gamin, mûri, développé : l'homme naîtra aux dépens de l'enfant... Enfin, de cette crise,... sort un étudiant plein de prétention, de scrupules et d'indifférence soumise... en attendant qu'il soit, bientôt, le plus spécialisé et le plus divisé des hommes et la mieux définie des entités sociales. C'est cet homme qui sera le « fidèle », le « membre actif... », l' « électeur ». Sa vie héroïque est bien finie.

J'espère que M. Bovy garde le légitime orgueil d'avoir expliqué, par cette simple remarque, les déficits de la littérature romande. Désavouant aujourd'hui sa thèse, il en confirmerait encore l'exactitude : il n'aurait fait que suivre la loi commune. On aime mieux croire qu'il s'est défendu et qu'un jour ou l'autre il reviendra aux lettres.

En attendant, il a tracé de notre peuple — ou plutôt de nos peuples — un portrait fidèle, dont les années n'altèrent point la ressemblance. Ceux qui, ayant prêté l'oreille à mes propos, prendront la peine d'en rapprocher les siens découvriront que je suis modestement ses traces. Et tel, qui m'accusa de chercher à « détruire » dans notre Suisse romande la tradition protestante, reviendra peut-être à un plus juste sentiment des choses en me voyant marcher derrière M. Bovy, lui-même emboîtant le pas à M. Paul Seippel. A moins que des opinions admissibles, en 1909, sous la plume de ces deux auteurs, aient cessé de l'être, en 1923, sous la mienne.

Bien que les conclusions de M. Adrien Bovy continuent de me paraître irréfutables, je les crois incomplètes. Puisqu'il s'agit d'expliquer notre littérature, je mettrais volontiers les Réformateurs hors de cause pour ne retenir que deux faits : 1° leurs doctrines, dans notre pays, se sont répandues sur un vieux fond de civilisation latine ; 2° elles ont laissé subsister d'assez vastes îlots où l'ancienne foi est demeurée vivace.

Or, — Bonstetten, je crois, l'avait noté, — la religion protestante s'adapte mieux à la sensibilité des peuples germaniques et des hommes du Nord qu'à celle des nations latines et des gens du Midi. D'où il suit que sa diffusion, dans une « marche » comme la nôtre, crée un équilibre instable et détermine des crises

d'« adaptation » fort lentes à se résoudre, sinon par le silence et le sommeil.

Dans les îlots que la vague n'a point submergés, on s'occupe, comme au temps des guerres de religion (et la dernière, en Suisse, ne remonte qu'à l'année 1847), à construire des digues. On ne se bat plus, mais on ne renonce pas à s'épier. Ainsi que dans un mariage de raison, la force de l'habitude, les nécessités de la vie commune imposent la tolérance. Ne pouvant brimer le voisin, on cherche à le dépasser en vertu ; on finit par se croire meilleur à force de vouloir l'être. Le catholicisme romand prend ainsi une figure que ne connaissent point à l'Eglise romaine les contrées où ses campaniles sont seuls à s'élever dans l'azur. Chez nous, les chefs de file, ultramontains ou parpaillots, se sont accordés jusqu'à ce jour pour mettre au-dessus de tous autres soucis celui d'édifier leurs ouailles et de prévenir les critiques de l'adversaire.

Il faut bien avouer qu'un terrain travaillé de la sorte — et je n'ai montré qu'une infime partie de ce travail — favorise moins que d'autres le libre épanouissement des lettres et des arts. Ne récriminons pas contre l'histoire ; voyons plutôt dans les conditions de vie qu'elle nous imposa une source abondante de vertus morales et civiques. Après tout, c'est bien quelque chose. Et ce qui rend malaisée la naissance d'une œuvre d'art lui donne par là même plus de prix.

Remercions Mme Maurer d'avoir fourni ce thème à nos méditations. Sachons-lui gré surtout de nous avoir restitué la pensée d'un Secrétan et d'un Rambert, dont il est bien difficile, en notre âge pressé, d'aborder les œuvres complètes. Une réserve s'impose pour le bon Toepffer : on peut le lire en entier ; l'heure de l'autopsie n'est pas encore venue. Pour Amiel, attendons : les travaux de Freud pourraient le faire voir sous un nouveau jour et M. Bernard Bouvier n'a sans doute pas dit son dernier mot.

Mémento. — I. — Les mois de juin et de juillet ont vu briller d'un vif éclat, en Suisse romande, l'art dramatique indigène. C'est un art d'inspiration populaire, un art *unanimiste*, très éloigné des canons qui régissent la scène française. Le texte n'est peut-être pas le plus important facteur de ce théâtre, qui, malgré la langue dont il use, se rapproche des « Festspiele » de la Suisse alémanique beaucoup plus que des exemples de Paris. N'ayant pas eu la bonne fortune d'assister aux deux séries de représentations qui ont assemblé, à Genève et à Mézières, des

foules recueillies, je dois me borner à constater, d'après des récits de témoins, le succès des auteurs et de leurs interprètes.

A Genève, ce fut la *Fête de la Jeunesse et de la Joie*, poème de Jacques Chenevière et Pierre Girard, musique de Jaques-Dalcroze. La gymnastique rythmique, dont ce bon musicien est l'inventeur, y montra une fois de plus quels éminents services elle peut rendre à cette synthèse des arts que devrait être le théâtre.

A Mézières, au cœur du canton de Vaud, le *Davel* de René Morax, musique de Gustave Doret, déroula, m'assure-t-on, une série de belles images toutes chargées de songe et de mystère, toutes pénétrées d'une religieuse émotion.

II. — A la *Semaine littéraire* de Genève, la rubrique de « La vie en Suisse » et le sceptre de la critique ont passé des mains de M. Alexis François à celles de M. Charly Clerc.

Qui donc va remplacer M. Charly Clerc à la *Bibliothèque universelle* de Lausanne, où nous avions plaisir à suivre ses chroniques romandes ? Il se pourrait que ce fût M. Pierre Kohler. L'étude dont il publie la première partie dans le numéro d'août de la susdite revue serait à cette entreprise une excellente préface. Elle constitue un tableau fort précis de notre littérature depuis l'aube du xxe siècle. Bien que l'auteur n'en veuille peut-être pas convenir, il me semble que ses considérations, du moins celles d'ordre général, se rapprochent assez sensiblement des miennes, depuis *la Vie littéraire dans la Suisse française* (1912) jusqu'aux remarques de ce jour. Il va sans dire que, si je note certains « accords », ce n'est ni pour jouer les précurseurs ni pour crier au plagiat !

III. — Avec un retard dont je m'excuse, une prochaine chronique parlera de divers ouvrages de MM. C.-F. Ramuz, Charly Clerc, René-Louis Piachaud et Maurice de Rameru.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ESPAGNOLES

La Revista de Occidente.— Juan Hurtado y J. de la Serna et Angel Gonzälze Palencia : *Historia de la Literatura española*, Madrid. — G. Lormer : *San Ignacio de Loyola, De Erótico a Santo*, versión castellana de Manuel del Pino, colección Iris, Madrid.

A part *España* qui se soutient difficilement et d'une façon intermittente, et qui, d'ailleurs, paraissant tous les huit jours, tient un peu plus de la gazette et de l'organe d'opposition que de la revue, l'Espagne n'avait jusqu'à ce jour d'autre importante revue littéraire que la *Pluma*. Une sœur vient de naître à cette dernière : la **Revista de Occidente**, fondée et dirigée par

Ortega y Gasset. Ce que nous savons de cet esprit autoritaire et curieux, et les promesses qu'enferme le premier numéro de la *Revista de Occidente*, nous permettent déjà d'augurer ce qu'elle sera. A côté des grandes revues françaises et anglaises, elle tiendra sa place dans ce grand mouvement d'européisme qui se fait jour un peu partout, dans cette nouvelle Internationale intellectuelle dont nous retrouvons le principe dans un récent article de Guglielmo Ferrero, paru dans l'*Illustration*, et sur laquelle le rédacteur du programme de la *Revista de Occidente* s'exprime ainsi :

L'après-guerre, sous des apparences contraires, a rapproché les peuples. Les paroles d'hostilité n'empêchent pas ceux-ci de compter davantage les uns pour les autres, et, même de mauvais gré, de se pénétrer dans une vie commune. Avant la guerre, il existait au contraire un internationalisme de verbe et de geste, un cosmopolitisme abstrait, trompeur, qui faisait une sorte d'annulation des particularités nationales. C'était un cosmopolitisme ouvrier, bancaire, un cosmopolitisme d'Hôtel Ritz et de sleeping car. Derrière lui, les peuples continuaient à vivre dans une rigoureuse incommunication. Le cosmopolitisme d'aujourd'hui est meilleur, et, au lieu de supposer un abandon des génies et des destins ethniques, il signifie leur reconnaissance et leur confrontation.

La vie littéraire espagnole, pour être limitée à une élite et se développer en dehors de toute action sur les autres formes de la vie nationale, n'en est pas moins très intense. Et même on ne saurait prévoir la transformation que peuvent produire à la longue, dans les rapports entre cette élite et le public, des efforts aussi hardis et conduits par des hommes aussi généreux, aussi vivants, aussi épris d'action qu'Ortega y Gasset. Il semble qu'au contraire, du temps où Larra criait son désespoir : « Ecrire à Madrid, c'est pleurer », certains écrivains d'aujourd'hui ne puissent se résigner au vide dans lequel se débattent leurs inquiétudes et se forment leurs créations. Il leur faudra absolument la réaction sans laquelle une énergie intérieure ne peut que s'amortir et décroître jusqu'au suicide. Mais si le moment n'est pas encore venu où les intellectuels espagnols peuvent se vanter d'intéresser leurs compatriotes aux problèmes de leur origine et de leur destin, il semble qu'ils puissent commencer à se féliciter d'y intéresser au moins le reste de l'Europe. Des accents comme ceux de Miguel de Unamuno, d'Azorin, de Pérez de Ayala, d'Or-

tega y Gasset, de Ramón Gómez de la Serna ont réveillé l'attention des lecteurs étrangers, et ceux-ci ont pu s'étonner avec joie de trouver chez ceux-là une connaissance aussi approfondie et aussi sympathique de leurs idées et de leurs mystères. Ce premier numéro de la *Revista de Occidente* expose et discute avec autant d'autorité l'art de M. Paul Morand et de M. Jean Cocteau que les théories d'Uexküll, ce relativisme biologique dont Ortega y Gasset lui-même s'est inspiré avec tant de bonheur pour l'établissement, en quelque sorte, d'une nouvelle méthode critique, plus compréhensive, plus proche de son sujet, en plus étroite communion avec lui. De même, ce numéro commence la publication d'un charmant essai de Simmel, un philosophe allemand encore inconnu en France. (Les Espagnols nous donnent également l'exemple en ayant déjà traduit le célèbre livre de Spengler: *La Décadence de l'Occident.*) Enfin, un article d'Ortega étudie la poésie de la Comtesse de Noailles.

La *Revista de Occidente* n'oubliera pas les Hispano-Américains, puisque je relève parmi ces collaborateurs le nom d'Alfonso Reyes, le fin commentateur de Góngora, un des esprits les plus exquis et les plus nouveaux et traditionnels à la fois de la littérature hispanique contemporaine. J'aime aussi rencontrer là Corpus Barga, parisien, chroniqueur fantasque et paradoxal, qui représente parmi nous le type extrême qu'a pu toujours produire et reproduire une race individualiste à l'excès, sauvagement, merveilleusement indépendante.

§

Si certaines des personnalités qui *composent* cette libre et belle élite espagnole appartiennent à l'Université, comme Unamuno, Antonio Machado, Ortega, Asin Palacios, il est désagréable de recevoir en pleine figure cette majestueuse **Historia de la Literatura espanola**, due à MM. Juan Hurtado y J. de la Serna et Angel González Palencia, professeurs à l'Université de Madrid. Il est décourageant de trouver, dans un ouvrage enfin abondant au point de vue bibliographique et de dimensions considérables, des appréciations critiques laissant loin derrière elles les fameux manuels qui ont fait la joie de M. Vandérem et la nôtre. C'est ainsi que le malentendu Góngora n'est pas encore réglé en Espagne, pas plus que ne le sont, dans notre enseignement officiel, les malentendus Nerval, Baudelaire, Verlaine et

Mallarmé. Les auteurs de l'*Historia de la Literatura española*, en un tableau synthétique d'une impayable autorité dogmatique, inquisitoriale, infaillible, inaltérable, partagent la vie de Góngora en trois périodes bien nettes : « *a*) bon goût, *b*) inclination au mauvais goût avec restes du bon goût, *c*) mauvais goût ». Quant au chapitre qui traite de la littérature contemporaine, il y aurait trop à dire, non point que l'on puisse demander à MM. Hurtado et González Palencia de vouloir bien tenter avec un sens critique quelconque d'établir une hiérarchie des valeurs; mais on serait en droit d'exiger d'eux une méthode de classification. Tout hispanisant sera bien étonné de découvrir dans le même paragraphe Díez Canedo, Emilio Carrére et Juan Ramón Jimenez et cherchera en vain le principe qui aura pu autoriser un rapprochement aussi singulier. Mais rien ne rendra le ton dégoûté avec lequel on nous rapporte que Pío Baroja « a confessé lui-même avoir suivi Dickens, Poe, Balzac, Stendhal, Dostoïevsky et Tourguenief ». Ce romancier d'ailleurs a fait bien pire, et nous ne saurions imaginer âme plus noire : « Il est, nous disent MM. Hurtado et González Palencia, agnostique, fanatique, amateur de paradoxes et panthéiste. »

§

M. Manuel del Pino a cru bien faire en traduisant un livre allemand sur saint Ignace de Loyola : **San Ignacio de Loyola. De Erotico a Santo**, par Georges Lormer. Cet ouvrage serait, si l'on n'y retrouvait divers truismes par trop tombés en désuétude et que l'on croyait définitivement tués par le comique tels que le principe de la supériorité de la race germanique, l'indiscutable perfidie du caractère espagnol, les abominables complots des Jésuites et de touchantes observations pseudo-médicales sur la pathologie des saints.

Saint Ignace reste ce qu'avait vu Barrès, un des plus subtils psychologues qui aient jamais été, le génial inventeur d'une méthode d'exploration intérieure et d'excitation de l'imagination et des facultés créatrices. En outre, un personnage dont la vie nous offre d'innombrables motifs de réflexion. Peu de moments d'une existence humaine sont aussi troublants que ces jours où Ignace, contraint par sa blessure de Pampelune à rester allongé et à lire des livres d'aventures religieuses, rêve alternativement à des exploits amoureux et à une possible imitation des saints, suppu-

tant, comme un Stendhal, ses chances de conquérir une dame dont l'image l'occupe, puis brusquement imaginant des actions moins voluptueuses, mais aussi difficiles.

L'étude de ces grands écrivains mystiques qui ont enrichi non seulement la littérature espagnole, mais encore l'histoire de l'humanité et notre trésor de vies illustres, demande une finesse critique et psychologique en même temps qu'une noblesse de sentiments que l'on ne saurait exiger de tout le monde. Un grand ouvrage sur saint Jean de la Croix et son temps par un jeune savant français, M. Jean Baruzi, à paraître prochainement, éclairera le public français sur ce mysticisme espagnol, qui est un monde insuffisamment connu de nous.

JEAN CASSOU.

LETTRES NÉERLANDAISES

La mort de Louis Couperus. — Mon état de santé m'a obligé, pendant près d'un an, d'interrompre ces chroniques trimestrielles et maintenant qu'il m'est permis de les reprendre, j'ai le triste devoir de parler tout d'abord de la mort de mon maître et grand ami Louis Couperus, mort que rien ne faisait prévoir et qui, par un jeu cruel du destin, l'a frappé tout juste au lendemain des fêtes célébrées à l'occasion de son soixantième anniversaire et où toute la Hollande intellectuelle et aussi le gouvernement lui avaient apporté leur hommage ; au lendemain aussi du jour où le grand romancier, qui jusque-là avait mené une vie non exempte de soucis, continuellement errante, pouvait compter sur le repos et sur un travail entièrement désintéressé dans le cottage dont ses admirateurs lui avaient fait don à de Steeg, près d'Arnhem. Déjà le *Mercure* a annoncé la mort de Louis Couperus dans une note succincte qui indiquait exactement la place importante que le grand romancier néerlandais avait prise dans nos lettres, de même que dans la littérature internationale.

Il était le plus délicat en même temps que le plus puissant, le plus fécond et le plus lu de nos auteurs modernes et aussi le plus grand d'entre eux tous, malgré l'hostilité que ses livres ont rencontrée dans les milieux religieux qui leur reprochaient une inspiration trop païenne et malgré les critiques en partie justifiées qui lui reprochaient son art trop efféminé et même un peu déliquescent, Louis Couperus ne s'en est pas moins imposé et

cela par la diversité prodigieuse de ses créations, par leur continuité et par l'impression d'indéniable puissance qui en émanait et à laquelle le raffinement des détails et des sentiments ne parvenait pas à porter atteinte. L'opinion générale le plaçait dès maintenant au rang de nos classiques et nos lycéens, en passant leur baccalauréat, inscrivaient, sur la liste des auteurs qu'ils devaient avoir lus et sur lesquels ils pouvaient être interrogés, un ou deux ouvrages de Couperus à côté des œuvres de Vondel, de Hooft, de Corneille, de Molière, de Shakespeare et de Gœthe. Cela ne veut pas dire que Couperus fût rangé sur la même ligne que ces géants de la littérature universelle, mais indique seulement la place considérable qui lui était reconnue.

Louis Couperus était né le 10 juin 1863. Son père était un haut fonctionnaire colonial et l'enfant naquit au cours d'un congé que la famille passait à La Haye. Son grand-père maternel avait été gouverneur général des Indes néerlandaises. Plus tard, par son mariage, Louis Couperus entra encore plus étroitement en rapport avec les milieux coloniaux. Il entreprit une couple de voyages aux Indes et ce pays occupe une place considérable dans son œuvre. Il lui consacra deux ouvrages : *Van oude Menschen* (Vieilles gens) et *De Stille Kracht* (la Force occulte). Mais il n'était pas ce qu'on appelle en Hollande un « sinjo » ; il n'avait, dans les veines, aucun sang javanais ou malais, ainsi qu'on l'a longtemps prétendu et comme l'avait donné à croire un de ses portraits de jeunesse.

Au sortir de l'école, Louis Couperus n'aurait pas demandé mieux que de se consacrer à la production littéraire, mais ses parents exigèrent qu'il continuât ses études et, sous la direction du Dr Jan ten Brink, plus tard professeur à Leyde, le même qui, comme critique, fut la bête noire des jeunes poètes de l'époque, il obtint son brevet de capacité pour l'enseignement du néerlandais. Il avait satisfait ainsi aux exigences familiales ; et, assuré d'avoir en cas de besoin un gagne-pain, il put se vouer sans arrière-pensée à ses travaux personnels.

Il avait déjà publié des poèmes dans les revues et, dans sa vingt et unième année, il fit paraître un recueil, *Een lent van Vaerzen* (Un printemps de poésie), suivi, peu après, de deux autres recueils. Plus tard la grande revue littéraire *Groot Nederland*, dont il fut un des fondateurs en 1903, publia encore quel-

ques poésies de sa main. Ces productions, il faut le reconnaître, sont médiocres. Louis Couperus est avant tout et presque exclusivement un grand prosateur. Comme tel, son début fut un coup de maître. Son premier roman, *Eline Vere*, qui parut d'abord en feuilleton dans le journal *Het Vaderland* de La Haye, fut un succès. Le critique du *Nieuwe Gids* écrivit à ce propos : « Couperus, qui, cinq années durant, s'est trompé dans son art, s'est transformé brusquement, de petit poète précieux et prétentieux qu'il était, en un grand réaliste, doué d'une belle sensibilité. » En écrivant *Eline Vere*, Couperus avait eu sans cesse à l'esprit l'*Anna Karénine* de Tolstoï. Il décrit la vie malheureuse d'une femme désœuvrée et névrosée, dans les milieux aristocratiques de La Haye. L'œuvre s'apparentait au naturalisme ; mais elle se distinguait du naturalisme hollandais, lequel se complaisait trop souvent dans la description vulgairement sentimentale des basses classes, par une vision personnelle de la vie et une psychologie pénétrante. Le succès de ce livre s'est maintenu et se maintiendra longtemps. Il en paraît encore de nouvelles éditions et Mme Couperus en a fait une adaptation théâtrale qui a été représentée en 1918.

Et voici que commence toute une série de publications, des plus diverses et pouvant se ranger en différentes catégories. D'abord les œuvres psychologiques où, après *Eline Vere*, nous pouvons citer les romans *Noodlot* (Fatalité) (1891), et *Extaze* (1892), le recueil de nouvelles : *Een Illuzie* (1892), le roman *Langs Lynen van Geleidelykheid* (Les Affinités), le roman javanais *De Stille Kracht* (1900), l'admirable cycle (4 volumes) *De Boeken der Kleine Zielen* (Les Livres des Petites Ames) (1901-1903) décrivant la vie familiale et intime à La Haye. Puis viennent en 1906 et 1908 *Van Oude Menschen*, avec le sous-titre *De Dingen die Voorbygaan*, et le récit italien *Aan den Weg der Vreugde* (Sur le Chemin de la Joie).

Dans les intervalles de ces romans psychologiques ou, pour employer un mot sinon plus exact du moins plus caractéristique, de ces romans bourgeois, Couperus avait publié des romans de pure imagination ; d'abord ses romans de la vie de cour : *Majesteit* (1893), *Wereldvrede* (1894) (La Paix du Monde), qui attira l'attention de l'étranger parce que l'auteur y avait donné une vue anticipée des événements qui accompagnèrent et suivirent le manifeste du tzar ; et *Hooge Troeven* (1896).

Puis vint, en 1897, un roman autobiographique, *Metamorfoze*, dont l'affabulation est tellement neuve et originale qu'il n'y a guère d'œuvre, dans la littérature européenne, qui puisse lui être comparée. A *Metamorfoze* se rattachent un grand nombre d'esquisses, où Couperus, dans la suite, a décrit sa vie et analysé ses sentiments et qui, parus d'abord comme feuilleton dans *Het Vaderland*, furent réunis en volumes. Puis viennent les récits légendaires *Psyché* (1898) (récemment traduit en français et publié sous le titre de *Le Cheval ailé*), *Fidessa* (1899), *Babet* (1901), *Over lichtende Drempels* (les Seuils de lumière) (1902), recueil de fantaisies légendaires. Cette série trouve son couronnement dans une œuvre grandiose, *Van God en Goden* (1903), vaste cosmogonie peu connue et moins comprise encore.

Louis Couperus s'était senti très tôt attiré par les rivages ensoleillés de la Méditerranée. L'Italie avec ses villes d'art, l'Espagne, la Sicile lui étaient familières, il séjourna longtemps à Nice. Il en rapporta des impressions de voyage qui, disséminées dans des journaux, furent publiées en 1915 en dix volumes. L'antiquité romaine et grecque inspira peut-être à Couperus ses plus belles œuvres : *De Berg van Licht* (1906) (La Montagne de Clarté), tableau prodigieux de la Rome décadente, *De Komedianten* (les Comédiens), une de ses œuvres de prédilection où il décrit la vie des comédiens romains, *Antiek Toerisme* (1911), décrivant les pérégrinations d'un patricien romain en Egypte ; *Van Goden en Koningen, van Dichters en Hetaeren* (des Dieux, des Rois, des Poètes et des Hétaïres) ; *Schimmen van Schoonheid* (Fantômes de Beauté) ; *Xerxes of de Hoogmoed* (Xerxès ou l'Orgueil), et enfin *Iskander*, roman antique ayant pour héros Alexandre le Grand. Nous pourrions appeler ceci l'œuvre méditerranéenne de Couperus. Il faut y joindre un roman qui se passe dans la vieille Espagne : *De Ongelukkigen* (les Malheureux), et ses romans mythiques, *Dionyzos* (1904), *Herakles* (1913), *De Verliefde ezel* (l'Ane amoureux) (1918), et *Legende, mythe en fantazie* (1918).

Et ce n'est pas tout encore : il y a ses traductions, ses fragments de la *Tentation de saint Antoine*, sorte d'exercice où Couperus, tout à ses débuts, s'appliqua à assouplir et à orner, à corser, si je puis dire, sa langue en transposant en néerlandais la prose de Flaubert; les *Ménechmes* de Plaute (1896), *Antoine et Cléopâtre* de Shaw (1917).

Ce n'est qu'une sèche énumération et rien que cette énumération a déjà dépassé les limites de cette chronique. Dans cette nombreuse production, il y a des œuvres entachées de quelques faiblesses, mais il n'y en a pas de médiocres. Signalons une courte polémique que Louis Couperus eut, en 1919, avec le romancier H. Robbers et où il déclara que le roman bourgeois était un genre fini, épuisé, trop galvaudé aussi, raison pour laquelle lui-même y avait renoncé. Dans ces dernières années, il avait donné fréquemment des lectures publiques de ses œuvres et cela avec un talent de diseur tout à fait remarquable; malgré les insuffisances de sa technique. Un jour il lut ainsi, dans un petit cercle d'amis, des fragments d'une brillante traduction de *Chantecler*, traduction qui n'a pu être ni jouée ni publiée à cause des prétentions exorbitantes d'Edmond Rostand. Les héritiers du poète seraient-ils disposés à se montrer plus coulants ?

J.-L. WALCH.

LETTRES CHINOISES

Les pièces du XIXe siècle et les œuvres modernes. — Ma précédente chronique donnait quelques détails sur les pièces anciennes encore jouées de nos jours. Les auteurs, autrefois, signaient leurs œuvres et les publiaient en d'excellentes éditions. Durant le XIXe siècle, au contraire, et jusqu'à la Révolution de 1911, l'anonymat fut la règle et, de plus, les seules publications théâtrales furent d'abominables petits fascicules in-32. Et cependant, la passion pour le théâtre fut considérable. En Chine comme en Europe, le XVIIIe siècle avait été libre, gracieux et galant, le XIXe siècle fut hypocrite, bourgeois, à la fois vicieux et puritain.

Depuis la Révolution, tout est changé ; et, dès 1915, parurent les premiers volumes d'un vaste répertoire, le *Si Krao*, « Etudes théâtrales » (par Wou-sia-tsiènn-erl ; édition du Tchong-rwa-chou-trou, Changhaï), qui donne les textes tels qu'ils sont représentés. En 1921, vingt volumes étaient parus et contenaient 323 pièces. Pour aucune d'elles, on ne peut donner de nom d'auteur ni de date précise. L'édition ne comporte aucune indication d'acte ni de scène. Pour beaucoup de ces pièces (toutes accompagnées de chants) et qui se jouent sans cesse, on ne donne que l'acte généralement représenté, celui qui contient le nœud de l'intrigue

comme pour nos représentations de gala. Grâce à cet ouvrage, il est possible de se préparer aux représentations, car, étant donné le chant, il est nécessaire, même pour des Chinois, d'avoir lu le livret, si l'on veut comprendre toutes les finesses poétiques et littéraires du texte.

Ce répertoire est remarquable par la variété de ses intrigues. Le théâtre européen, en dépit de l'apparente diversité de ses pièces, n'a en réalité qu'un sujet : la victoire de l'amour-passion sur nos autres sentiments. Les Chinois, au lieu d'idéaliser cette seule impulsion physique et aveugle, exaltent les victoires de chacun de nos sentiments les plus élevés sur tout ce qui les met en péril. Or, l'intérêt d'une œuvre théâtrale résidant surtout dans la lutte des sentiments, nous avons, afin de mettre un peu de clarté dans cet ensemble, groupé les pièces d'après le sentiment victorieux. Et ce procédé nous donnera, en même temps, comme un résumé de l'idéal moral et de la psychologie des Chinois.

§

L'amour vainqueur prend, là-bas, un aspect totalement différent de celui que nous lui connaissons ici. Tout d'abord, l'adultère des maris ne saurait exister, en raison du système atténué de polygamie en vigueur. Puis, l'adultère des femmes était, encore récemment, puni de mort par les lois, quand le mari ne s'érigeait pas lui-même en juge et bourreau. La passion, enfin, ne jouit pas, en Chine, de l'auréole de fatalité divine dont l'Occident l'entoure. En conséquence, les pièces, loin d'en célébrer les douceurs coupables, en exposent plutôt les hontes, les mensonges et le châtiment. Le théâtre s'attarde plus volontiers sur les amours poétiques des fiancés, sur les tromperies ou la noblesse d'âme de courtisanes, sur les soupçons jaloux et erronés des maris, sur la résistance des femmes contre des poursuivants brutaux, sur la fidélité posthume des veuves.

La pièce la plus curieuse sur les adultères est *Ta-pi-kwann*, « Le Cercueil Brisé », tirée d'une nouvelle du *Tsinn kou-tsi-kwann* (XVIe siècle). Tchwang-tse, célèbre philosophe du VIe siècle avant J.-C., revient d'une promenade et raconte à sa femme ce qu'il a vu : une jeune veuve éventait la tombe de son époux, à qui elle avait promis de ne pas se remarier avant que la terre du tombeau ne fût sèche. Colère et indignation de Mme Tchwang. Le philosophe, pour tenter son épouse, feint une maladie mortelle

Avec la complicité d'un vieux serviteur, il est mis au cercueil. Puis, il se change en un beau jeune homme (dans la nouvelle, il a fait venir un acteur), courtise la veuve et obtient une promesse de mariage prochain. Pendant le festin il s'évanouit. Le serviteur dit que le seul remède est la cervelle d'un homme mort récemment. L'amoureuse court au cercueil, armée d'une hache. Tchwang se dresse. Elle raconte qu'elle venait le délivrer. Mais il la confond : elle se pend. Il danse autour du corps et brûle la maison.

Tsrwé-ping chann, « la colline de l'écrin bleu martin pêcheur » (disques Pathé-Orient nos 32.827 et 33.325, 1 à 4), est peut-être l'œuvre la plus célèbre sur l'adultère puni. La belle Prann Tsiao-yunn a des relations secrètes avec un prêtre bouddhiste. Un « frère juré » du mari, indigné, révèle tout. Il est mal reçu. Il tue la femme, l'amant et la suivante.

Les soupçons injustifiés des maris sont fréquemment illustrés. Le *Yu-Pei-ting*, « le pavillon de la stèle impériale » (disques Pathé-Orient 33.003, 33.004 et 33.141, 1 et 2), montre une jeune femme répudiée parce que, prise par une averse, elle s'est abritée un soir sous un pavillon avec un passant. Le mari, cependant, lit un poème où le passant célèbre la parfaite tenue de l'inconnue du pavillon : il reprend sa femme.

Sang-yuann-rwé, « la rencontre du Clos des Mûriers » (disques Pathé no 33.062, 1 et 2) ; *Wou-tsia pro*, « la colline de la famille militaire » (disque Pathé 32.076) ; *Fenn-ro-wann*, « la bouche de la rivière Fenn » (disque 32.674) et *Siao-chang-fenn*, « la petite visite aux tombes » (disque 32.668), sont des variantes d'une même intrigue, qui rappelle le retour d'Ulysse, pris pour sujet de *Pénélope* : un mari, revenant après une absence prolongée, ne se fait pas reconnaître, et fait la cour à sa femme afin de voir comment il sera reçu. Puis, devant l'échec, il implore son pardon. *Fang miénn-rwa*, « en tissant du coton » (disque Pathé 33.331), est une paraphrase comique de la même idée. La femme berce un nouveau né en attendant le retour de son mari parti depuis dix ans. Il arrive, écoute la chanson de la tisserande, puis jette un caillou par la fenêtre : elle rejette la pierre avec indignation. Il jette un lingot d'argent : elle ouvre la porte. Il lui fait des reproches. Mais elle avoue sans pudeur amants et enfant, et lui dit de partir s'il est mécontent. Il restera, car la maison semble luxueuse.

Sann-y-Tsi, « l'aventure des trois doutes » (disque Pathé 32.696), repose sur une adroite intrigue : le général Trang apprend que le précepteur de son fils est souffrant et que l'enfant a porté au malade une couverture appartenant à Mme Trang. Il fait une visite au précepteur et voit près du lit l'un des petits souliers de sa femme. Il prend l'objet et le montre à Mme Trang qui désespère de prouver son innocence. Trang, alors, envoie au précepteur une suivante pour donner un rendez-vous de la part de Mme Trang : il entend la réponse indignée. Il oblige sa femme à répéter la même scène : le précepteur annonce son prochain départ. Trang implore le pardon de sa femme.

La jalousie entre épouses d'un même homme est rarement représentée. Cependant, le *Chwang-yao-rwé*, « Rencontre de deux secousses », montre la fureur de Mme Wang parce que son mari a pris une seconde femme. Elle essaye de faire travailler celle-ci, puis la bat. Arrive le mari qui passe la nuit avec l'autre. Mme Wang, à la porte, écoute leur conversation et devient à moitié folle de rage.

Les amours pures de fiancés sont, ou poétiques, ou compliquées d'aventures. Telle est *Ming yue tchou*, « la perle au clair de lune ». Une jeune fille, dans un jardin au clair de lune, attend son cousin et fiancé. Ils se parlent par l'intermédiaire de la suivante, ainsi que l'ordonnent les rites. Elle lui donne une perle, gage d'amour. *Hwa-tienn-tsro*, « l'erreur du Champ-des-fleurs », présente une intrigue assez complexe. Liou n'a qu'une fille. Il voudrait lui trouver un mari qu'elle approuve, et l'envoie au Champ-des-fleurs où chaque année, pour une journée, filles et garçons peuvent se voir librement. Un pauvre lettré, Piènn, vend à la fête des éventails ornés de poèmes. Deux vagabonds lui font une commande. La fille de Liou lui achète un éventail qu'elle montre à son père. Celui-ci reconnaît le mérite du lettré et l'envoie chercher ; mais le domestique trouve, à la place de Piènn, un des deux vagabonds, qu'il ramène. Grande surprise de Liou. Alors le vagabond devient menaçant. La jeune fille, désespérée, envoie chercher Piènn et le fait pénétrer chez elle déguisé en femme. Scène d'amour : ils se saluent comme mari et femme. Entrent les vagabonds qui venaient enlever la jeune fille, et emportent Piènn à sa place. *Taé-yu tsrang-rwa*, « Mlle Taé-yu enterre des fleurs », est une jolie querelle d'amoureux tirée du chapitre 27 du roman

Rong-liou mong. Piè-tsri, « quitter son épouse », est une scène d'adieux simple et touchante entre une femme et le mari qui doit partir le lendemain pour le front.

La plus charmante pièce sur les courtisanes amoureuses est sans contredit *Tou Che-niang*, « Mlle Decima Tou », qui est tirée d'une nouvelle du *Tsinn-kou tsi-rwann* (XVIe siècle). Li, un étudiant, va voir la célèbre Che-niang, qui s'éprend de lui et veut l'épouser. Elle demande à Li de la racheter, et lui donne l'argent pour cela. Ils partent. Li, en route, rencontre un ami qui lui propose une forte somme en échange de Che-niang; il accepte. La jeune femme se jette dans le fleuve avec ses bijoux.

Dans le *Tsring-liou mong*, « Rêve d'un Kiosque bleu » (nom poétique pour une courtisane), Tsinn se croit aimé pour lui-même. On lui conseille de se dire ruiné : il le fait et est aussitôt éconduit. Il révèle sa ruse et la femme se suicide de dépit et de honte. *Wou long yuann*, « la Cour du Dragon noir » (disque Pathé, n° 33.308), met en scène une courtisane qui, assurée de la faiblesse de son amant, s'amuse à lui avouer qu'elle le trompe. L'amant voudrait fermer les yeux ; mais il est si mal traité qu'il s'en va.

Dans une prochaine chronique, je parlerai des pièces sur l'amitié, le courage moral, le respect des promesses, la loyauté, le dévouement et la reconnaissance, les comédies d'erreur et les drames historiques.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Sir George Buchanan : *My Mission to Russia, vol. II*, London, Cassell. — Raymond Recouly : *La Barrière du Rhin*, Hachette. — André Garrigou-Lagrange : *Le Problème des Réparations. La technique des Règlements*, Vie Universitaire. — *The Turkish Empire*, from 1288 to 1914, by Lord Eversley, and from 1914 to 1922, by Sir Valentine Chirol, T. Fisher Unwin, Adelphi Terrace, London — D. H. Robertson : *The Control of Industry*, Nisbet.

Le volume II de l'ouvrage de Buchanan sur sa **Mission en Russie** est consacré à la guerre mondiale et au bolchévisme. Le 24 juillet 1914 au matin, il était dans son cabinet, songeant à ce qu'il ferait pendant ses vacances qui approchaient, quand il fut appelé au téléphone. « Qui est là? demanda-t-il. — Sazonov : l'Autriche a présenté à Belgrade un ultimatum rédigé en termes qui signifient guerre. Veuillez m'attendre à l'ambassade de France dans une heure d'ici pour que j'y discute la question avec Paléo-

logue et avec vous. » Dans cette conférence comme dans celles qui suivirent, Sazonov s'efforça en vain d'obtenir de Buchanan un engagement liant la Russie, comme il en avait obtenu un de Paléologue. Le 1[er] août à 5 h. du soir, Buchanan reçut du Foreign Office l'ordre de remettre lui-même au Tsar un message du roi George offrant ses bons offices « pour rouvrir la conversation interrompue entre les puissances intéressées ». A 19 h. 1/4, Sazonov qui avait arrangé que Buchanan serait reçu à Peterhof par l'Empereur à 22 h. l'appella au téléphone pour lui dire que le comte de Pourtalès venait de l'informer que « l'Allemagne se considérait comme en état de guerre avec la Russie ». Il vint dîner avec lui à 20 h. et lui apporta le projet de réponse au télégramme du Roi qu'il devait soumettre au Tsar. Par suite d'un dérangement des phares de son auto, Buchanan n'arriva à Peterhof qu'à 22 h. 3/4. Il suggéra au Tsar de rédiger lui-même la réponse qu'il enverrait au Roi au lieu d'utiliser celle préparée par Sazonov. Le Tsar se laissa convaincre, mais obtint de Buchanan qu'il seconderait son appel à l'appui de l'Angleterre. En conséquence, Buchanan télégraphia : « Si nous restons neutres, nous n'aurons plus un ami en Europe ; nous ne pouvons pour notre propre sûreté laisser l'Allemagne écraser la France. Tôt ou tard, nous serons forcés d'intervenir. Plus nous retarderons notre intervention, plus elle nous coûtera cher. » Ce télégramme étant arrivé mutilé, ne put être inséré dans le Livre blanc.

> Pendant les trois premiers jours de la guerre, écrit Buchanan, ma position ne fut pas agréable. Des foules impatientes faisaient des démonstrations devant l'ambassade, réclamant des nouvelles de Londres et demandant sur un ton peu amical si la Russie pouvait compter sur notre appui. Je les calmai du mieux que je pus avec de vagues assurances, mais grand fut mon soulagement quand le 5, à 5 h. du matin, je reçus ce télégramme : « Guerre avec l'Allemagne : agissez. »

L'ambassadeur allemand avait prédit que la déclaration de guerre provoquerait une révolution. On lui avait répondu que son hôtel serait le premier à être pillé. Ce fut même le seul. « La guerre avait forgé un nouveau lien entre le Tsar et son peuple. Les ouvriers cessèrent les grèves... »

La guerre commença par Tannenberg, mais les grandes victoires de Galicie ayant suivi, Paléologue paria que la guerre serait finie à la Noël ; le 25 septembre, Joffre avait demandé si la Russie

avait assez de munitions ; on l'avait rassuré. Subitement, le 18 déc., la vérité fut avouée : elle n'avait plus ni fusils, ni munitions. Le blocus auquel elle était soumise par suite de la déclaration de guerre de la Turquie rendait fort difficile d'y remédier. L'opinion publique réclama avec d'autant plus d'énergie la possession des Détroits comme but de guerre. Le 13 mars 1915, le gouvernement anglais y consentit à la condition que la zone neutre de la Perse soit comprise dans la zone britannique. Le 14, Buchanan fut reçu par le Tsar qui accepta les conditions anglaises. La question des revendications de l'Italie fut ensuite discutée et Buchanan réussit, grâce à Sazonov, à obtenir les concessions nécessaires. L'Italie entra en guerre le 23 mai « D'après le langage tenu par Sazonov, on avait des raisons d'espérer que la Roumanie suivrait immédiatement son exemple », mais les négociations sur « le prix à payer » traînèrent. Quand en juillet Sazonov se décida à céder, « la situation militaire de la Russie était telle que Bratiano avait probablement raison de soutenir que pour la Roumanie, marcher à ce moment eût entraîné un désastre. Il en aurait été autrement si nous avions pu décider la Bulgarie à intervenir de notre côté... D'autre part, la coopération roumaine aurait grandement facilité nos négociations avec la Bulgarie. » Des concessions de la Serbie à cette dernière auraient aussi pu amener ce résultat. Le 28 juillet, Buchanan chercha à obtenir du Tsar qu'il envoie un télégramme au Prince Régent de Serbie pour l'y décider : ce ne fut pas sans peine, « car toutes ses sympathies étaient du côté de la Serbie », comme l'avoua Sazonov. La pression sur la Serbie fut trop faible et trop tardive. « Si l'on avait laissé la Bulgarie occuper la zone contestée, dit Buchanan, il est douteux qu'elle eût marché contre nous, même à la 11e heure. »

Vers cette époque, les revers de l'armée russe fournirent à l'Impératrice l'occasion de décider l'Empereur à enlever le commandement au grand-duc Nicolas dont elle jalousait le prestige. Au cours d'une audience qu'il eut d'elle peu après, Buchanan exprima la crainte que le Tsar n'ait assumé une tâche au-dessus des forces humaines. L'Impératrice protesta qu'il eût dû l'assumer dès le commencement : « Je ne puis souffrir, dit-elle, les ministres qui essaient de l'empêcher de faire son devoir. La situation demande de la fermeté. L'Empereur, malheureusement, est faible, mais je ne le suis point et je le prouverai. »

Nicolas avait, un peu avant, remplacé plusieurs ministres réactionnaires par d'autres mieux vus de la Douma. Il avait même convoqué celle-ci et elle s'était réunie le 30 juillet. L'Empereur parti pour le quartier-général, les réactionnaires regagnèrent de nouveau l'ascendant. Le 26 septembre, la Douma fut prorogée. Deux jours plus tard, 6 membres libéraux du Cabinet « adressèrent une lettre collective à l'Empereur le suppliant de changer sa ligne politique et disant qu'il leur était impossible de servir plus longtemps sous un président du Conseil comme Goremykin. Ils furent convoqués par l'Empereur à la Stavka et il leur dit qu'il ne pourrait jamais tolérer l'intervention de ses ministres dans le choix du président du Conseil. L'enveloppe de la lettre ayant été écrite par Sazonov, il fut regardé par l'Impératrice comme le chef de la cabale; elle ne lui pardonna jamais et n'eut pas de repos jusqu'à ce qu'elle l'eût fait congédier. » Trois de ses collègues le furent peu après. Nicolas n'en restait pas moins résolu à ne traiter avec l'Allemagne qu'après la victoire; en décembre, le comte d'Eulenburg, grand maréchal de la cour à Berlin, ayant fait parvenir à son ancien ami, le comte Frederichs, une lettre où il suggérait que tous deux devraient employer leurs efforts à faire cesser le déplorable malentendu entre leurs souverains, le tsar ordonna de la laisser sans réponse. Une Russe de grande famille, Mlle Wassiltchikov, d'abord internée en Autriche, ayant été envoyée par le grand-duc de Hesse, beau-frère de l'Empereur, dans un but analogue, fut reléguée dans un couvent.

L'année 1916 vit l'amélioration du matériel de l'armée russe; en février le grand-duc Nicolas occupa Erzeroum, en juin Broussilov remporta ses victoires. « C'était le moment ou jamais pour la Roumanie de marcher. Un diplomate français disait qu'elle attendait pour voler au secours du vainqueur... » Buchanan s'efforça en vain de convaincre son collègue roumain qu'elle devait d'abord mettre l'armée bulgare hors d'action.

Au commencement de février 1916, Goremykin avait été remplacé par Stürmer. « C'était un homme d'une intelligence de second ordre, sans expérience des affaires, un délateur, ne cherchant qu'à avancer ses intérêts et extrêmement ambitieux. Il devait sa nomination à ce qu'il était ami de Raspoutine et appuyé par la camarilla de l'Impératrice. » Au cours d'une audience que lui accorda l'Empereur en février, Buchanan essaya de le déci-

der à récompenser son peuple par quelques concessions. Le Tsar lui rappela qu'il avait déclaré qu'il fallait attendre la conclusion de la paix. Buchanan insistant « pour qu'il donne tout au moins à son peuple quelque signe lui faisant espérer un état meilleur dans un temps pas trop distant », l'Empereur sourit sans répondre, mais une quinzaine plus tard alla visiter la Douma et exprima son plaisir de se trouver au milieu des représentants du peuple. « C'est le jour le plus heureux de l'histoire de Russie », dit Sazonov. Il n'amena aucun relâchement dans la politique réactionnaire.

En juillet, Sazonov, qui avait dès l'origine préconisé de gagner les Polonais en leur accordant une large autonomie, obtint de l'Empereur de rédiger un manifeste la proclamant. Il revint le 13 l'annoncer à Saint-Pétersbourg. Mais pendant ce temps Stürmer, qui était allé à son tour trouver l'Empereur, obtint le remplacement de Sazonov. Buchanan en ayant été prévenu le 19, envoya au général Hanbury Williams qui se trouvait à la Stavka un télégramme qu'il le chargeait de remettre à l'Empereur. Le lendemain, Williams télégraphia pour annoncer « qu'il avait remis le message à celui-ci et qu'il espérait un bon résultat. Malheureusement l'Impératrice était dans l'intervalle arrivée à la Stavka et le sort de Sazonov fut scellé... Il reçut une lettre lui disant que leurs vues différant sur beaucoup de points, mieux valait qu'ils se séparent. »

Stürmer lui succéda. « Par ses fréquentes audiences chez l'Impératrice, il savait qu'il était sur un terrain solide quand il s'opposait à toutes concessions [libérales], mais en même temps, il cachait soigneusement ses sympathies progermaniques. Extraordinairement ambitieux, il désirait avant tout garder sa place. Il semble même avoir espéré jouer le rôle d'un Nesselrode ou d'un Gortchakov, car dans une conversation il suggéra tout à fait sérieusement que la future conférence de la paix pourrait être tenue à Moscou afin qu'il pût la présider. » Buchanan eût bien voulu attaquer Stürmer auprès de l'empereur, mais, sur le conseil de Neratov, l'adjoint de Stürmer, il se borna à se plaindre au Tzar des germanophiles russes. Celui-ci lui répondit qu'ils étaient des traîtres.

Je lui demandai alors, écrit Buchanan, s'il avait examiné quelles rectifications des frontières russes du côté de l'Allemagne il exigerait. Le

Tzar répliqua *qu'il craignait d'être forcé de se contenter de sa présente frontière*. Il faudrait assurément chasser les Allemands de Pologne, mais une avance russe en Allemagne imposerait de trop grands sacrifices. Son idée avait toujours été de créer une grande Pologne sous la protection de la Russie, comme Etat tampon entre l'Allemagne et la Russie, mais qu'il ne voyait aucune chance actuellement d'y inclure Posen. Je lui demandai alors s'il était vrai que dans l'entrevue que Protopopoff avait eue avec un agent allemand à Stockholm, celui-ci avait dit que si la Russie voulait faire la paix, l'Allemagne évacuerait la Pologne et n'élèverait pas d'objection à l'acquisition de Constantinople par la Russie. Le Tzar répliqua qu'il ne se rappelait pas très bien si cela avait été dit ou non à Protopopoff, mais qu'il avait certainement lu cela dans le rapport d'un de ses agents. Je pouvais, ajouta-t-il, être tranquille, cette offre serait dédaignée par lui.

Je lui parlai ensuite du mécontentement général et profond au sujet de la disette et des troubles de Pétrograd. Je ne pouvais lui cacher, lui dis-je, que d'après les rapports des consuls, les paysans qui avaient jusqu'alors regardé leur empereur comme infaillible, commençaient à perdre leur foi en lui... L'Empereur, visiblement embarrassé, me questionna au sujet des grèves de Pétrograd. Je ne pus malheureusement lui donner de renseignements précis... (Novembre 1916.)

Peu après eurent lieu à la Douma les séances historiques où Stürmer fut attaqué. Le Tzar étant allé alors voir l'impératrice mère à Kiev, celle-ci lui parla si sérieusement que Stürmer fut renvoyé; mais l'impératrice Alexandra put faire maintenir Protopopoff, l'ami de Raspoutine.

En décembre, plusieurs membres de la famille impériale essayèrent de faire ouvrir les yeux à l'impératrice sur le véritable caractère de Raspoutine. Parmi eux était la grande-duchesse Elisabeth, sœur aînée de la souveraine. Depuis l'assassinat du grand-duc Serge, son époux, elle vivait dans une petite communauté qu'elle avait fondée à Moscou pour le soulagement des pauvres... L'impératrice l'écouta avec impatience et coupa la conversation. Les deux sœurs ne se revirent plus. Peu après, Raspoutine fut assassiné par des membres de la famille impériale. Trepoff fut alors remplacé par le réactionnaire Galitzine.

La révolution était dans l'air, dit Buchanan, et le seul point douteux était de savoir si elle viendrait d'en haut ou d'en bas. On parlait ouvertement d'une révolution de palais. A un dîner de l'ambassade, un de mes amis russes, qui avait occupé une haute situation dans le gouvernement, déclara que la seule question indécise était l'assassinat de

l'Empereur avec l'impératrice ou de l'Impératrice seule. D'autre part, un soulèvement populaire, provoqué par la disette, pouvait se produire à tout moment.

Avec l'assentiment du gouvernement anglais et après avoir reçu de Rodzianko, le président de la Douma, l'assurance que celle-ci ne demandait qu'un président du Conseil ayant à la fois sa confiance et celle de l'Empereur et libre de choisir ses collègues, Buchanan fit, le 12 janvier, une nouvelle tentative auprès du Tzar. Il parvint à se faire écouter de lui, mais non à obtenir la moindre concession. « J'ai des raisons de croire, écrit Buchanan, qu'un coup d'État militaire était en préparation, non pour déposer l'Empereur, mais pour le forcer à accorder une constitution. Ses promoteurs furent dévancés par le soulèvement populaire qui amena la révolution de mars. »

ÉMILE LALOY.

§

M. Raymond Recouly reprend dans la **Barrière du Rhin** le projet cher au grand chef dont il fut l'historiographe. Le maréchal Foch avait demandé en 1918 à la Conférence de la paix que la frontière militaire de la France soit fixée au Rhin.

On sait que ce projet inspira à M. Tardieu un éloquent memorandum où tous les arguments historiques et techniques qui militaient en faveur de l'adoption de la thèse française étaient mis en lumière avec une concision et une méthode impressionnantes. Si nous n'avons pas eu gain de cause quant à l'objet même de cete revendication, les résultats obtenus par les négociateurs du traité de Versailles n'étaient pourtant pas négligeables ; pendant quinze ans, à compter du moment où l'Allemagne commencerait à remplir ses obligations, nous devions rester sur la rive gauche du Rhin ; toute infraction dans l'exécution des clauses suspendait automatiquement le cours des délais fixés ; et si après quinze ans, les garanties contre une agression allemande étaient jugées insuffisantes, nous poursuivions l'occupation.

Et pour la France isolée c'était, à vrai dire, et quoiqu'en pense M. Recouly, la seule solution praticable à l'issue d'une guerre où les Alliés n'avaient pu s'assurer les puissants concours sans lesquels ils n'eussent pas été victorieux, qu'en adhérant au principe de libre disposition des peuples.

Qu'il nous soit permis à ce propos de déplorer que le souvenir de griefs injustifiés ait, la paix signée, inspiré au maréchal Foch les fâcheuses et outrageantes paroles dont un Bunau-Varilla a pu alimenter à son gré ses polémiques intéressées.

De celui qui s'enferma dans un hautain silence après avoir donné la victoire à son pays ou du confident bénévole de certaines feuilles, nous n'oserions dire lequel, devant l'opinion publique, fut le plus atteint par ces manifestations déplacées.

C'est dans *La Barrière du Rhin* que nous trouvons les éléments essentiels de notre réfutation. M. Recouly tente de justifier par quelques précédents célèbres le droit d'occupation militaire. Nous n'affaiblirons pas d'un seul commentaire le rigoureux enchaînement des faits. Voyez plutôt :

En 1879, l'Autriche-Hongrie occupe militairement la Bosnie et l'Herzegovine ; en 1908, elle annexe purement et simplement ces deux provinces, et cela malgré les protestations de la Serbie ; en 1914 l'archiduc François-Ferdinand est assassiné à Sarajevo, capitale de la Bosnie, par un Serbe qui croyait châtier en lui un des responsables de cette violation du droit des nationalités ; et c'est la guerre, la grande guerre qui dura quatre ans et coûta au monde 15 millions de morts !

Il serait cruel d'insister ; nous ne pensons certes pas que M. Recouly veuille recommencer cette sanglante histoire. Mais pourquoi cette citation malheureuse et cette mémoire défaillante ?

Autre exemple : Les Etats-Unis, à la suite de la guerre hispano-américaine de 1895-1898, occupent militairement Cuba. C'est vrai, mais outre que les Cubains ne sont pas des Rhénans, il y a quelques points d'histoire que l'auteur paraît laisser dans l'ombre. La présence des troupes américaines sur le territoire de l'île des Antilles ne trompa personne : elle fut considérée comme elle devait l'être, c'est-à-dire comme une annexion déguisée ; et les troubles qui survinrent après la guerre entre insurgés et conquérants signifient assez qu'à Cuba on pensait seulement avoir changé de maître. Or, M. Recouly se défend d'être annexionniste. Ce qu'il veut, c'est une occupation militaire sans plus. A qui fera-t-il croire que les Français sur le Rhin agiront différemment que les Américains à Cuba ?

Enfin, un troisième et dernier exemple : L'Angleterre a récemment accordé à l'Egypte une Constitution indépendante, mais,

soucieuse de sa sécurité, a formellement exigé le maintien de ses troupes sur le canal de Suez. Nous croyons savoir que les libertés politiques ainsi offertes n'ont pas réalisé l'unanimité parmi les nationalistes et que les troubles intermittents d'Alexandrie et du Caire n'ont d'autre but que d'obtenir le départ de l'armée britannique.

Est-ce ce régime de terreur et d'attentats que M. Recouly souhaite voir s'instaurer en Rhénanie? Si oui, la sécurité telle qu'il la conçoit maintiendra des générations de Français sur le pied de guerre et vraiment la paix sabotée par MM. Millerand et Briand réclame d'autres soins.

Intentionnellement, nous n'avons pas voulu citer le cas des Pays-Bas qui remonte à une époque où il n'existait pas encore une opinion mondiale soucieuse de respect au droit des gens et toute puissante dans sa force morale. La dernière guerre a prouvé la réalité de cette force.

Il nous reste à exprimer le regret que de tels livres, revêtus d'une signature autorisée, puissent à l'étranger être utilisés contre nous par la propagande qui nous taxe d'impérialisme; ce n'est certainement pas le but que se proposait M. Recouly en écrivant la *Barrière du Rhin*.

C'est un précieux mémento que M. André Garrigou-Lagrange offre à tous les économistes sous la forme d'une étude technique du **Problème des Réparations**. De telles entreprises se jugent plus aisément à la lecture qu'à l'analyse. Cependant au point bientôt culminant de la crise que nous traversons, il n'est pas sans intérêt d'apprendre de quoi demain les réparations seront faites.

Une préoccupation généralement commune à tous les spécialistes des réparations et que partage également M. Garrigou-Lagrange est celle du transfert des annuités. Comment les richesses d'un pays pourront-elles passer à un autre sans risques graves pour le payeur et pour le receveur? L'auteur, — et avec lui l'unanimité de l'opinion, — considère comme impraticable et inévitablement insuffisant un transfert d'or métallique équivalant au montant formidable de la dette allemande. Reste donc pour les paiements en espèces le système des versements en devises étrangères. Il est subordonné au développement des exportations allemandes et le « règlement des annuités de réparations ne sera

possible que si un excédent d'importations laisse à la disposition du Reich une quantité de devises suffisantes pour opérer le transfert des sommes dues ». La situation qui sera celle de l'industrie allemande quand l'occupation de la Ruhr aura contraint le Reich à capituler n'autorisera pas l'espoir d'ici longtemps que des exportations accuseront l'excédent nécessaire pour le paiement des devises. Pour la longue et difficile période qui s'annonce, il faut donc chercher autre chose.

Un emprunt international ? M. Robert de Jouvenel qui dans sa *Politique d'aujourd'hui* répondait il y a quelques mois à M. Alfred de Tarde, croyait encore à ce moment-là à l'efficacité de la collaboration internationale. Il a certainement compris aujourd'hui, comme M. Garrigou-Lagrange et comme tous ceux qui avant lui avaient vu clair, que tant qu'on ne dégagera pas les éléments de l'annuité, c'est-à-dire tant qu'on ne précisera pas dans quelles conditions l'annuité assurera le coupon et l'amortissement, un tel emprunt ne saurait être qu'une mystification. Enfin la condition essentielle à une opération de cette envergure serait un contrôle absolu des mesures fiscales destinées à assainir la situation financière du Reich. Et jusqu'ici nous n'avons pas vu qu'une garantie sérieuse et féconde ait été prise par les Alliés ou la Commission des Réparations.

Voyons maintenant le transfert des annuités par l'importation de marchandises ou livraisons en nature. C'est celui qui semble le plus pratique à M. Garrigou-Lagrange. Il est, en cela, en parfait accord avec le Traité de Versailles qui dans l'annexe II permet le paiement en nature « sans restriction ni réserve » en simple remplacement de l'or.

« Sans restriction ni réserve », ce qui veut dire que le bénéfice de ces livraisons pourrait s'étendre à la France tout entière au lieu de se limiter aux seuls pays sinistrés, comme le fixait l'accord signé par M. Loucheur à Wiesbaden, M. Garrigou-Lagrange a la naïveté de s'étonner que tous ces accords, tous ces contrats, n'aient abouti à rien. Et il en conclut que cet échec est dû « aux conditions politiques » qui ont prévalu sur les considérations économiques. Entendez par « conditions politiques » les dispositions souvent différentes des chanceliers allemands qui se sont succédé au pouvoir. C'est une erreur ; c'est au contraire l'accord de Wiesbaden qui ne fut pour M. Loucheur qu'une opération

parlementaire. Il fallait donner à la majorité une impression de « réalisme » et au besoin entraver les livraisons en nature telles qu'elles auraient pu fonctionner sans l'accord de Wiesbaden. Les conditions politiques ont peut-être prévalu outre-Rhin, mais à Paris elles n'ont jamais cessé d'être le but essentiel des pourparlers de M. Loucheur.

Pour terminer, remercions M. Garrigou-Lagrange de ce bel effort pour éclairer une situation à laquelle l'occupation de la Ruhr n'a pu encore apporter de solution.

GEORGES SUAREZ.

§

Lord Eversley avait à peine remis à l'éditeur *the Partitions of Poland* qu'il résolut de s'atteler à l' « étude de l'histoire d'un autre Etat qui, dans les temps modernes, a presque disparu de la carte de l'Europe : la Turquie ». Commencée en 1915, sa compilation, **the Turkish Empire from 1288 to 1914**, voyait le jour deux ans plus tard ; réimprimée en 1918, elle était épuisée en 1922. Dans l'intervalle, la rivalité politique de ses vainqueurs, plus encore que les hasards de la guerre, rétablissait la Turquie sur la carte de l'Europe ; ainsi se trouvèrent saccagées les conclusions de Lord Eversley. L'occasion s'offrait justement à cet historien amateur d'invoquer pour sa justification la malice du sort, en mettant au point la seconde édition de son ouvrage. Il dut, à son grand regret, y renoncer, la plume échappant de ses mains tremblantes de vieillesse. Sir Valentine Chirol la ramassa, acceptant de prêter sa collaboration. Sir Valentine est une compétence en questions d'Orient. A la fois chroniqueur et historien, il possède le don d'observer et l'art de décrire ; si parfois on prend sa perspicacité en défaut, c'est uniquement qu'il n'a pas voulu compromettre le prestige de l'Empire. Il connaît de près l'Orient ; il y a fait de fréquents séjours (1) et récemment des enquêtes remarquables (2). Longtemps directeur du *Foreign Department* du *Times* (3), il garde l'oreille des milieux officiels (4).

(1) *Twixt Greeck and Turk*, jottings during a journey through Thessaly, Macedonia Epirus, Londres, 1881.

(2) *The Egyptian Problem* (1920) et *India Old and New* (1921).

(3) De 1899 à 1912. On gagerait presque, d'après l'esprit et le style des chapitres greffés au livre de Lord Eversley que sir Valentine Chirol fournit les « editorials » du *Times* en matières orientales.

(4) Voyez *Mercure de France*, 1er mai 1922, p. 839-842.

C'est un pontife, mais un pontife aimable et subversif si l'on se réfère aux polémiques que ses moindres écrits provoquent, dans les colonnes du *Times*, de la part de « New India ». Il ne faut pourtant pas juger sir Valentine sur sa collaboration au livre de Lord Eversley ; trois seulement des vingt-huit chapitres que ce livre renferme sont de lui, et des retouches aux méditations finales. Tel un architecte chargé d'achever un édifice commencé par un autre, il a dû, pour conserver à l'ensemble l'harmonie, adapter sa propre manière à l'allure et au ton du travail de Lord Eversley qui n'est qu'un résumé de l'histoire de l'Empire Ottoman. En 70 pages, sir Valentine passe en revue les événements qui de 1914 au seuil de 1923 se sont succédés en Orient et en Europe avec leurs chocs en retour, paradoxaux pour le vulgaire, tantôt dans l'une tantôt dans l'autre de ces parties du monde. Quoique si près de nous, tout cela semble maintenant de l'histoire ancienne que la plupart n'ont pas suivie. C'est à ces distraits que s'adresse surtout sir Valentine. Son *récit* rapide fait l'effet d'un *film*, et les épisodes qui se situent en différents pays, sir V. Chirol a su les relier avec infiniment d'adresse. Les causes et les effets sont fort nettement exposés, les défaillances relevées, les rivalités dénoncées, sans trop d'insistance toutefois. De même certaines arrière-pensées ne sont pas fouillées, et l'on ne saisit pas parfaitement le jeu du gouvernement de S. M. B. que sir V. Chirol nous montre agissant de concert avec ses alliés, alors qu'il eût été bien plus utile de connaître comment Mr. Lloyd George s'y prit pour faire tirer, par ces alliés, les marrons du feu ; le rôle de comparses notoires, tels que le chérif Mekkois (1), nous est également, avec une artificieuse ingénuité, présenté comme une manifestation spontanée de leur activité. A part ces ombres qui sont voulues, le tableau dans lequel sir Valentine nous retrace la résurrection de la question d'Orient est clair, précis, mais complet, édifiant. Il plaira et donnera à réfléchir, sauf aux professionnels de la turcophilie et aux moutons de ces Panurges. Les autres ne manqueront pas de retenir, en vue de ce que l'avenir nous réserve, la réflexion sur laquelle sir Valentine prend congé de ses lecteurs :

Même si l'on attribuait à la Turquie assez de modération pour ne pas

(1) Consulter à ce sujet l'excellent ouvrage de Mr. H. Saint-J. B. Philby, *The Heart of Arabia*, vol. I p. 105, 308, Londres. Constable and Co, 1922.

compromettre prématurément la forte position que depuis la grande guerre on lui a permis de recouvrer, l'usage ultérieur auquel elle la destine est un grand et effroyable problème que nul de ceux qui se partagent la responsabilité de cette résurrection ne saurait envisager sans honte, ni sans de graves appréhensions quiconque a étudié l'histoire de ce peuple.

AURIANT.

§

Dans la série des « Cambridge Economic Handbooks », publiée sous la direction de Mr. J. M. Keynes, Mr. D. H. Robertson fait paraître un volume sur **the Control of Industry**. C'est un manuel dans lequel l'auteur étudie l'organisation économique qui tire parti des forces naturelles, la direction dans laquelle cette organisation se transforme et quelles modifications elle subira dans le cours du prochain avenir. Les problèmes de la production et de la distribution sont rapidement indiqués afin de passer tout de suite à la question du contrôle, — c'est-à-dire les moyens d'empêcher que l'ouvrier, — homme ou femme, — occupé dans l'industrie ne devienne pas un simple outil de production, mais conserve, dans ses rapports avec les circonstances économiques, le caractère d'être humain jouissant de son libre arbitre. Cette étude se recommande par sa clarté, dans l'exposition et dans le style. L'auteur n'ignore rien de son sujet, et il le traite sans l'alourdir d'un étalage inutile d'érudition, qu'il possède et dont il se sert sans en faire parade. Le théoricien se réfère sans cesse à la pratique, et donne des exemples pris sous les yeux de chacun. Et n'est-ce point une recommandation pour son ouvrage qu'il ait emprunté les épigraphes de ses onze chapitres à *Alice in Wonderland*, ce livre si fantaisiste et si ironique ? Mr. D. H. Robertson donne à chaque page à son lecteur matière à réflexion.

HENRY-D. DAVRAY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Général d'Amade : *L'Expédition de 1915. Constantinople et les Dardanelles*, Revue des questions historiques, Plon. — Liman von Sanders : *Cinq ans de Turquie*, in-8°, Payot. — Général Cherfils : *La guerre de la délivrance*, 3 tomes, nombreuses cartes et croquis, de Gigord, Paris.

Voici deux témoignages importants sur les opérations qui eurent lieu en Orient, au cours de la Grande Guerre : l'un émane du général d'Amade, **Constantinople et les Dardanelles**

(1915) ; l'autre nous vient du général Liman von Sanders, **Cinq ans de Turquie**. Ce dernier, chef de la mission militaire allemande en Turquie, dès 1913, commandait la 5e armée turque qui supporta l'effort de l'expédition anglo-française dans la presqu'île de Gallipoli et réussit à lui interdire toute avance, après un gain de terrain insignifiant. Je crois qu'il serait difficile de trouver dans l'histoire militaire une entreprise conduite avec plus de légèreté. On adopta par une sorte de vanité présomptueuse inconcevable le plan qui réunissait contre lui les plus grandes difficultés. Une chose frappe à la lecture de ces deux témoignages, c'est la concordance de vues, dès la première heure, chez les chefs militaires des partis opposés. Le général Liman von Sanders nous dit que dès qu'il entend parler d'une tentative contre les Dardanelles, son « premier objectif » est d'aller inspecter le golfe d'Adramit. C'est pour lui le point le plus indiqué pour un débarquement. Il s'y rend dès le 29 janvier 1915.

De son côté, le général d'Amade, qui quitte la France avec le titre de commandant en chef de l'expédition, étudie en cours de traversée le plan à adopter, et il fait choix pour débarquer du fond du golfe d'Adramit, en partant de la base de Mitylène. Arrivé à Mudros, le général d'Amade apprend qu'il est subordonné au général Ian Hamilton. Il s'empresse de communiquer à ce dernier ses observations et le plan, qui lui paraît le plus rationnel pour atteindre Constantinople. Cette communication n'a aucune suite. Ainsi la communauté de vues entre le général Liman Von Sanders, qui a à s'opposer au débarquement, et le général d'Amade, qui doit d'abord l'exécuter, est assez saisissante. Il fallut l'absence complète de sens militaire chez le général Ian Hamilton, qui était d'ailleurs un parfait galant homme et de relations fort agréables, pour faire avorter une entreprise capable de donner rapidement des résultats très importants. Le général d'Amade nous fournit, d'autre part, son témoignage sur la participation de la division de l'amiral Guépratte aux opérations de débarquement sur la côte Asiatique. Les Anglais débarquaient au cap Hellès à 6 h. 40. Voici ce qui se passait du côté français :

Un retard de 30 minutes s'était produit dans l'ouverture du feu du *Jauréguiberry* et du *Henri IV*. Ces deux vaisseaux, ayant jeté l'ancre trop loin en aval de leurs postes de combat, avaient dû rectifier leur position de mouillage. Cette erreur eut une conséquence plus fâcheuse

qu'un simple retard dans l'ouverture du feu... Par suite de l'erreur de mouillage, l'envoi des moyens de débarquement s'était opéré à beaucoup trop grande distance. Ce fait allait imposer aux trains de chaloupes vides, ensuite aux convois remorqués à terre, des parcours plus longs qu'il n'eût été nécessaire. On devine le surcroît de fatigue et le retard qui en résulta si l'on considère la violence du courant des Dardanelles. Je me suis demandé s'il n'y aurait pas eu avantage à embosser le transport en amont des objectifs de débarquement, sauf à les ramener, une fois les hommes dans les canots, aux postes de mouillage qu'ils devaient tenir. Quoi qu'il en soit, j'évalue à une heure le retard qui se produisit, une heure pendant laquelle le commandant du corps français traversa une épreuve assez cruelle pour son amour-propre en face des Anglais dont les débarquements s'opéraient avec la précision que j'ai dite. L'amiral Guépratte comprenait mon impatience et mettait tout en œuvre pour hâter le débarquement. Jamais plus confiante et plus affectueuse collaboration ne rapprocha d'un chef de forces expéditionnaires son commandant de la marine. « Envoyez-donc, amiral, votre signal : Commencez à débarquer ! Que l'on commence enfin, que l'on en finisse ! Voyez, les Anglais sont à terre, nous n'avons pas débarqué un seul de nos hommes. » ... Quelques minutes après, le signal, transmis avec un caractère plus impératif, recevait son exécution.

Le débarquement avait eu lieu le 25 avril. Quelques jours plus tard, le général d'Amade était relevé de son commandement. Le général ne nous dit rien sur les motifs de sa disgrâce. « Le 14 mai, le général Gouraud arrivait à Seddulbahr et prenait le commandement du corps expéditionnaire. Je quittai le lendemain 15 mai la presqu'île de Gallipoli pour rentrer en France. » Il n'y avait à ce moment de la guerre, en Angleterre comme en France, que de mauvaises directions, dans l'ordre politique comme dans l'ordre militaire et naval. Il était donc assez dans la nature des choses que les seuls hommes, le Vice-Amiral Carden et le général d'Amade, qui avaient eu une vision claire de la situation, fussent l'objet d'une disgrâce, alors que ceux dont les fautes ne se comptaient plus étaient portés sur le pavois. Après huit ans écoulés, l'injustice continue. L'heure n'est pas venue encore de demander des comptes aux hommes qui, à force d'habileté et de souplesse, ont réussi à tirer leur épingle du jeu. Mais l'histoire les leur réclamera certainement un jour.

Le témoignage du général Liman Von Sanders est le plus complet que nous ayons jusqu'ici, non seulement sur le rôle de l'ar-

mée turque aux Dardanelles, mais sur l'ensemble des opérations en Orient. En ce qui concerne la défense des Dardanelles, il faut reconnaître que le rôle de la 5e armée turque fut particulièrement brillant. A peu près privée de tout matériel, elle réussit à tenir tête contre un adversaire fortement équipé. C'est que la guerre défensive qu'elle eut à soutenir sur ce terrain limité répondait bien à ses vertus nationales d'obéissance passive, de fatalisme résigné et de sobriété, ces vertus ayant à s'exercer dans la quasi-immobilité de la guerre de tranchées. « Toute agitation vient du diable », dit le Coran. Au moins, l'armée turque ne souffrit-elle pas de l'allure traînante des opérations. Elle s'accordait parfaitement avec son tempérament national. Mais, sur le front de Palestine, en Mésopotamie et au Caucase, son attitude fut plus hésitante. Il est curieux de noter que les relations de Liman Von Sanders et d'Enver-Pacha furent d'un tout autre caractère que celles de ce dernier avec le commandement suprême allemand. Hindenburg fait à plusieurs reprises, dans ses souvenirs, l'éloge de la largeur de vues d'Enver-Pacha, alors que le général von Sanders ne cesse de s'en plaindre.

JEAN NOREL.

§

La guerre de la délivrance. — Une histoire de la grande guerre, sur tous ses fronts, écrite par un des plus intéressants critiques militaires français. Les récits du général Cherfils groupés autour des opérations principales qui ont été le plus souvent des opérations isolées, décousues, entrecoupées par le jeu de l'adversaire. Les grandes lignes en sont tracées et discutées avec une clarté impressionnante. Un choix judicieux a été fait parmi un nombre immense de données, et la documentation est abondante sans peser sur le style. Les chapitres sur la bataille de la Marne et la « bataille de Foch » qui a terminé la guerre sont excellents. Ce qui constitue cependant le mérite particulier du livre est que les faits y sont replacés dans leur atmosphère et ajustés dans la perspective de leurs moments respectifs. Aux récits des événements sont ajoutées mille considérations sur les impondérables qui régissent les volontés des peuples, sur la psychologie compliquée des masses modernes qui se battent, sur le prestige des chefs, sur d'innombrables coïncidences qu'on explique communément par le hasard et qui, en réalité, obéissent à des lois obscures.

L'auteur croit que la France, surprise par la déclaration de guerre dans un état d'impréparation incroyable, soumise à des expériences fâcheuses, et mise en péril par des imprévoyances incompréhensibles, n'a pu être sauvée que par des interventions miraculeuses. Pour rétablir des situations sans issue, la Providence se serait servie de fautes (autrement inexplicables) que le commandement allemand aurait commises, d'inspirations auxquelles les états-major français auraient obéi, et de très curieuses séries de hasards. Voilà une thèse qui nous ramène à Bossuet. Je crois cependant que, dans la dernière guerre, des facteurs d'ordre moral ont influencé les événements à un degré inconnu jusque-là. Ce que l'Ecole appelle les causes secondaires suffiraient à expliquer bien des redressements des esprits et des choses.

Au sujet de la responsabilité et des mérites des généraux victorieux, l'auteur a adopté une attitude nette et juste. Il sera toujours difficile de distinguer dans l'issue des batailles la part de l'initiative des chefs et celle des circonstances indépendantes de leur volonté. Il sera toujours impossible de calculer toutes les variantes auxquelles telle ou telle passe du jeu peut donner lieu ; jamais on ne pourra en juger la valeur que d'après le résultat auquel elle aboutira finalement. Il y a des chefs dont toutes les décisions s'accomplissent continuellement dans une atmosphère de succès. Faut-il exclure de leur mérite cette concordance incessante des plans intelligemment conçus et des circonstances que groupe un hasard invariablement favorable ? Ce serait singulièrement diminuer la portée de ces caractères qui appartiennent entièrement à l'histoire, et que des critiques mal avisés voudraient rabattre au niveau des événements journaliers. Le général Cherfils parle très éloquemment du rôle « providentiel » que quelques grands généraux ont joué au cours de la guerre. Ce mot indique assez exactement le sens élargi qu'il convient de donner à leur activité personnelle. La chance qui les a secondés, le concours des hommes et des circonstances que leur œuvre a rencontré n'appartiennent-ils pas, comme eux mêmes, — selon le mot célèbre de Maistre — au même département providentiel ?

L'auteur pèse soigneusement, mais inégalement, les grands chefs : Joffre, Castelnau, Pétain, Nivelle, Foch, Gouraud, Mangin et tant d'autres. A plusieurs d'entre eux il reproche des erreurs, des hésitations, des obstinations qui auraient pu être

fatales. Mais chaque fois, une inspiration puissante, qui semble monter des profondeurs de l'histoire, comme un souffle constant, irrésistible, balaye ces faiblesses. Et chacun à son tour, soulevant au milieu de l'orage et des ténèbres le flambeau de la victoire, en a éclairé pendant quelques moments un épisode immortel, avant de le tendre à son successeur.

Si les Allemands vaincus essayent de se consoler de leur infortune par le culte de leurs chefs impuissants, pourquoi la France victorieuse se priverait-elle délibérément de la force spirituelle qu'est l'admiration de ses capitaines ? Le livre du général Cherfils apporte un bel enseignement patriotique à une génération qui, élevée dans l'évidence de la victoire et la certitude de la « délivrance », serait tentée d'en oublier les angoisses et les mérites.

Nous ne pouvons citer que quelques passages. Après un beau portrait du maréchal Foch, l'auteur trace en quelques lignes sobres une de ces scènes qui hanteront l'imagination de la postérité. Le maréchal French vient de quitter sir Douglas Haig, qui l'a gagné à ses projets de retraite. Le maréchal les communique au général Foch :

Les dernières réserves ont été jetées dans la fournaise. Les bataillons épuisés sont incapables d'une plus longue résistance. Foch parle : « ... Le Kaiser boche est à Thielt préparant la pompe d'une entrée triomphale à Ypres. Voulez-vous lui en ouvrir la porte ? Vous représentez l'Angleterre. Moi, je porte l'honneur de la France. Et si la vieille et glorieuse infanterie de Wellington n'est plus capable de tenir dans les tranchées, je la relèverai avec mes gosses. » Le trait a porté... Le maréchal se redresse. « Elle tiendra », dit-il. Alors Foch, saisissant le premier papier à sa portée, y écrit, comme il fait à l'habitude, les dispositions matérielles qui traduisent sa volonté et qui peuvent fortifier notre résistance. Puis, le tendant à French, il lui dit : « Monsieur le Maréchal, voici ce que je ferais à votre place. » Le maréchal saisit le papier, le retourne et écrit au dos : « Exécutez l'ordre du général Foch. » L'unité de commandement, forgée au feu de la bataille, était faite. Le général Haig, qui ne pouvait plus tenir, a tenu encore quinze jours, galvanisé par la volonté toute-puissante qui, à travers son maréchal, l'a saisi, raffermi et fortifié.

Au cours de toute la guerre, la volonté de Foch se communiquera à son entourage, et le forcera à l'obéissance. L'anecdote de sa rencontre, en octobre 1914, avec le roi Albert, déjà découragé,

et qu'il réussit à convaincre, est fort belle. On retrouve chez lui la même détermination intense qui a caractérisé tant d'autres chefs français, mais éclairée par une science plus profonde et une grande habitude du cœur humain.

Il a appliqué un art génial avec la plus puissante volonté qui, depuis Napoléon, ait conduit des batailles. Lumière, simplicité, improvisation et volonté : il me semble que ces quatre mots marquent les quatre points cardinaux du génie de celui qui sera le maréchal Foch.

L. N. GRONDIJS.

A L'ÉTRANGER

Abyssinie.

LA QUESTION DE L'ESCLAVAGE, L'ANGLETERRE ET LA SOCIÉTÉ DES NATIONS. — Que l'Abyssinie ait pu traverser le XIXe siècle, ère de colonisation africaine extensive, sans encombre, sans tomber sous la coupe d'une grande Puissance, c'est vraiment un fait remarquable. Ce n'est pas que le royaume du Prêtre Jean n'ait pas subi d'invasion, mais chaque fois qu'elle s'est produite, le négus et ses sujets l'ont repoussée victorieusement, forçant les Anglais à se rembarquer (juillet 1867-mai 1868), renvoyant au Khédive Ismaïl des eunuques au lieu de soldats égyptiens (1875, 1876), infligeant aux guerriers du général Oreste Baratieri une sanglante et mémorable défaite...

L'Abyssinie, cependant, possède, pour son malheur, de quoi rallumer les convoitises de l'Etranger. Son sol est fertile, produit le blé, l'orge, le millet, le sorgho ; l'élevage est, en outre, selon l'inquiétant cliché de M. Maurice Besson (1), « l'un des éléments de [sa] richesse et une des plus belles promesses d'avenir » ; d'après le même publiciste, « le sous-sol de l'Abyssinie est très riche : l'or est recueilli dans l'Oualaga et le Godjan ; le charbon existe en affleurements nombreux dans le Choa, le fer est recueilli dans tout l'Empire et le sel se trouve en abondance dans le Tigré ». Voici donc plus d'éléments qu'il n'en faut pour faire entreprendre, sous forme de protectorat, voire de « mandat », la conquête du sol, du sous-sol et de la main-d'œuvre de cette contrée.

Du fait de certaines convoitises rivales, l'entreprise se hérisse

(1) *L'Abyssinie va-t-elle être un nouveau Japon?* dans *l'Action Nationale*, août 1923.

de difficultés. Un coup de main, même heureux, serait d'une maladresse insigne ; on préfère alors manœuvrer sournoisement : on met en avant des principes moraux, des considérations philanthropiques, on fait agiter dans la presse le fléau de l'esclavage, c'est un thème qui trouve toujours un écho dans l' « opinion publique » et dans les Parlements. C'est, en apparence, très désintéressé. Mais cette pression que l'on s'efforce d'exercer sur le gouvernement abyssin, au fond, n'équivaut à rien moins qu'à un essai d'ingérence étrangère dans la politique intérieure de ce gouvernement. Il est clair, en effet, que la question de l'esclavage, — qui n'en est pas une pour les Abyssins, — est une question purement domestique. L'esclavage, en fait, paraît en Abyssinie une institution nationale, comme jadis en Grèce et à Rome.

« Le lot de l'esclave, chez nous, n'est nullement un lot de misère. Tel qu'il se pratique en Abyssinie, le système de l'esclavage est un système fort doux, et la grande masse de nos esclaves est heureuse et contente » (1), déclarait le Ras Taffari (2) au correspondant du *Times* (3) ; et il ajouta qu'il n'envisageait pas l'adoption de mesures immédiates en vue d'amener l'abolition de la pratique de l'esclavage en Abyssinie, qu'il n'estimait pas que l'heure ait sonné d'introduire dans la *structure sociale* du pays des transformations radicales. « Pour ce qui est de la traite des esclaves, le gouvernement abyssin consent à fournir toute l'information dont il dispose, dans le but de coopérer à l'enquête qui se poursuit sous les auspices de la Société des Nations. Le Gouvernement abyssin ne se prêtera toutefois à aucune action de la Société des Nations, tel que l'envoi d'une Commission d'Enquête dans la *seule* Abyssinie, ce qui contribuerait à fixer sur le *seul* Gouvernement Abyssin la responsabilité de l'existence de la traite des esclaves... On ne doit pas entendre par coopération l'intervention de tiers dans l'administration intérieure de l'Abyssinie, mais plutôt la coordination des mesures jusqu'ici entreprises séparément par la Grande-Bretagne, la France, l'Italie et l'Abyssinie. »

(1) « Il faut remarquer que plusieurs esclaves sont arrivés, grâce à leur intelligence, aux plus hautes fonctions au Djimma, le gardien des femmes du Roi et le caissier du palais des Eunuques. Ils ont pour leur service personnel une cinquantaine d'esclaves, ils sont donc d'un côté esclaves et de l'autre patrons d'esclaves. » M. Godi Schrenk, cité par le Dr G. Montandon.

(2) Le Régent actuel de l'Abyssinie.

(3) En date du 26 juillet 1923.

Ainsi parla le Régent, et son discours est plein de sens. Les intéressés ont pu en déduire que le Ras Taffari était trop méfiant pour se laisser entraîner trop loin à Genève ; qu'il lui paraît significatif que toute cette question de l'esclavage ait été soulevée à l'instigation de l'Angleterre qui presse en même temps l'Abyssinie d'entrer dans la Société des Nations ; et qu'enfin il ne se soucie pas beaucoup de s'embarquer dans cette galère battant, à ce que certains insinuent, pavillon britannique, ayant peut-être retenu d'un rapport du Dr George Montandon (1) cet avertissement salutaire de M. Godi Schrenk :

Depuis longtemps, l'Abyssinie a été de fait divisée en zones d'influence. Dans la zone d'influence des Français, qui comprend le parcours du chemin de fer et Harrar, les esclaves sont très rares. Dans la zone d'influence des Italiens, c'est-à-dire, dans le nord du pays, l'esclavage n'est pas très répandu non plus. Tous les grands centres de l'esclavage sont dans la zone anglaise : Djimma, Kaffa, Ghimirra, Maji. Cela explique en partie pourquoi les Anglais ont commencé une lutte si acharnée contre l'esclavage. Aussi longtemps que leur campagne n'aura qu'un but humanitaire, tout le monde civilisé les suivra, mais *si la campagne avait pour but* de conquérir l'Abyssinie, alors les opinions changeraient.

AURIANT.

VARIÉTÉS

L'Exposition des petits fabricants. — L'Exposition des Petits Fabricants s'est ouverte cette année encore au Champ-de-Mars, devant l'Ecole militaire. On a élevé là des hangars, des baraques et il y a de l'espace, ainsi que de la poussière à souhait. L'emplacement n'est peut-être pas définitif, — les Petits Fabricants depuis leur début se sont bien promenés dans tous les coins de Paris, — mais il semble bien en rapport avec les ambitions de l'association dont l'importance, sinon l'intérêt, s'accroît d'année en année, toutefois qu'elle ait le tort, sans doute, de se laisser envahir, je l'ai déjà fait remarquer l'an passé, par des industriels qui ne sont justement point des petits fabricants, et qui ont annexé

(1) *L'esclavage en Abyssinie*, rapport rédigé à la demande de la Ligue suisse pour la Défense des Indigènes, par le Dr George Montandon, explorateur, Vice-Président de la Ligue, pour être présenté au Conseil fédéral suisse, en vue du débat sur l'esclavage à la IVe Assemblée de la Société des Nations, Genève, 1923.

des départements peut-être un peu divers. C'est ainsi que cette année on peut visiter toute une section consacrée à la télégraphie sans fil, — dont s'engouent tant de gens, — et pour ce qui concerne directement les petits inventeurs, je ferai remarquer une fois de plus que certaines maisons comme un grand fabricant de pipes dont le catalogue tient 24 pages, et une firme au capital de 25 millions, dont on nous distribue la réclame, — ayant de multiples dépôts et succursales dans Paris, — peuvent être malaisément comptées parmi les petits industriels que doit favoriser le concours Lépine. J'insiste à dessein, car on a peut-être introduit le ver dans le fruit, s'il est permis d'ainsi parler; et, une institution des plus curieuses de notre époque se trouve menacée de disparaître avec le puffisme de la réclame, le tapage des grosses entreprises et les placards multicolores qui couvrent les murs. C'est au hasard d'une promenade dans les galeries que nous mentionnerons les objets exposés, — quoique certains ne soient pas de date absolument récente.

Les nécessités de l'hiver bien proche donnent toujours de l'intérêt aux inventions de chauffage. C'est le poêle « Phébus », en tôle et fonte ; le poêle « Huppé » de M. Privat,— voisinant avec un four à pâtisserie et autres inventions de M. Et. Barbary. — Les poêles à bois, dont on rencontre divers modèles, sont évidemment un peu périmés, mais ont été justifiés un moment par la pénurie de charbon. Toutefois, n'oublions pas que le bois est un combustible plutôt cher, car nous n'avons plus comme autrefois l'abondance des forêts séculaires. C'est un plaisir de raffiné, de dilettante. Mon vieil ami M. Beauchamp, directeur du *Tour de France*, en usait d'habitude avec parcimonie et je l'ai vu souvent, dans son cabinet, d'ailleurs chauffé par d'autres moyens, les pieds sur les chenets, mais devant une bûche unique achevant de se réduire en cendres, et avec l'illusion sans doute de la flambée éteinte et dont en causant il contemplait les derniers vestiges.

Avec les nouvelles conditions d'existence depuis la guerre et l'augmentation générale des prix, on sait que les tarifs présents des coiffeurs ont engagé nombre d'anciens clients à se passer de leurs services, pour la barbe, et à se raser eux-mêmes, ainsi les rasoirs américains et leurs succédanés ont un surcroît de succès. Aussi pouvons-nous indiquer en l'espèce la marque « Vitès »,

avec affiloir; « le Combex » servant à repasser; le rasoir et « idéal repasseur », marque Prévost-Rousseau; le nécessaire et trousse Savof, etc., après lesquels on peut mentionner le lavabo Fixed-Soap, avec robinets d'eau chaude et froide, savon et brosse attachés à l'appareil; les vaporisateurs « Frisson », — qui recommandent du reste de ne pas jeter les anciens flacons, mais de les faire transformer en vaporisateurs ; — après quoi on peut citer diverses inventions pratiques, comme le fixe-manche « le Pratique » destiné à fixer les balais; les sonnettes d'appel et timbres de table de M. Henri Paquier. Cette énumération continue avec le « Vit-Cler », petit appareil pour le nettoyage et le séchage instantanés de M. J. Aderet; l'express-tapisserie « l'Abeille », les petits appareils de MM. Robert et Desmarie, pour préserver les oreilles du froid ; inventions ingénieuses d'ailleurs et qui mériteraient mieux qu'une simple mention, — la machine à rouler les cigarettes, système « Bessard »; une nouvelle pompe pour l'arrosage et le nettoyage des maisons de M. J. Mantelet, etc.

Cependant voici des lits et autres meubles à transformations, nécessités par l'exiguïté, à Paris, du logement moderne. Beaucoup des exposants sont absents du reste comme d'habitude, et l'on peut contempler leurs modèles sans en apprendre davantage. Mais on peut toujours mentionner « le Discret », lit ayant l'apparence d'une bibliothèque grillagée, qu'expose M. Ch. Mauraisin, et les lits-meubles de M. A. Raynaud, avec sommiers démontables sans ressorts, etc. — Pour la cuisine et le ménage, le « mirœuf. V M. » ; le « poliseulez », appareil pour les couteaux; « le Bath » (!), bidon-verseur pour tous systèmes de briquets, par M. L. Camier: une « coquetière » de voyage, pour manger des œufs frais quand on se trouve en route ; un allumoir mural de ménage, « allumoir cœur de flamme», de M. L. Convert; des allumeurs à gaz de M. Lathoud, « l'Ekinox », le roi des réchauds à pétrole ; la boîte « Magic», donnant des allumettes enflammées automatiquement, de M. Bougeant. Nous passons à « L'Agrippeur », système pour monter ou descendre les bouteilles, les paquets, de M. J. Petit ; un buffet de cuisine de MM. Harmand et Dumas; la cire « Abeille » pour meubles, parquets, etc., « Suzily », ruban-fixateur pour appliquer des bandes, broderies, etc. de M. A. Henclin; le « Daly », garniture pour ressort de corsets, de M. Fruitier ; le « ferret-mobile-Fix » pour lacets de corset ou chaussures; le tampon-détachoir démontable, de

MM. Faillu frères ; le « Cuissard », nouvel appareil pour ressemelage des « chaussures qui ont souffert », par M. Charvet.

Dans la section des jouets, — peut-être moins nombreux et moins intéressants que nous les avons vus naguère, — on peut citer toutefois au hasard le « Billard Bill'Dam », jeu de société, et l'escrimeur avec personnage sur panneau de bois et dont « le sujet crie lorsqu'il est touché » ; le jeu d'Ovide ou des Métamorphoses ; le cueilleur de pommes, le petit manège-loterie, ainsi que des bijoux pour poupées, etc.

Il faut ajouter une voiture pour enfants, le « Baby's cycle » et le « Repose-Baby », berceau pliant de M. R. Larguèze.

Enfin on peut encore mentionner des inventions diverses comme le « pollen », pour entretenir et nettoyer les meubles, vernir et bronzer ; le « clarus », pour enlever les taches sur les tissus, cuirs et peaux ; « l'Idéal-Tampon », pour détacher, de M. B. Giroud, le *robuste*, cercle en bois pour seau hygiénique, de M. E. Jouron ; un appareil, « l'électro-parfum », de M. Fizel-Bona ; le cirage du « Pierrot noir » ; le crochet à tableaux L. A ; la boîte aux lettres de sûreté, marque « Securitas » ; une fabrique de meubles « genre ancien », de M. G. Kercoff ; le « Ciné-Poche » de M. D. Malatzoff, etc. Mais il faut le dire, — après cette revue rapide et malgré tout bien incomplète, — l'Exposition des Petits Fabricants n'apporte pas cette année de ces articles curieux, de ces inventions remarquables ou seulement cocasses qu'on y put remarquer souvent les années précédentes. Sans doute, nombre des exposants étaient absents lors de notre visite, ils n'avaient laissé qu'un prospectus ou un appareil dont on ignore l'usage ; ils reviendront le dimanche ou les jours de grande affluence. Mais n'est-ce pas l'occasion de dire encore une fois que les absents ont toujours tort.

L'exposition des Petits Fabricants est de plus en plus envahie, nous l'avons indiqué déjà, par des industriels, des maisons de gros, et les galeries du fond où l'on vend, où se débite la camelote, sont surtout animées, emplies du tapage des représentants. C'est de ce côté le brouhaha, le vacarme, les boniments de la réclame, et la foule s'y porte comme dans un marché, une foire. Certainement, c'est le côté surtout animé de l'exposition ; mais on peut regretter quand même l'intimité des jours anciens, au pavillon des Tuileries par exemple, où nous pouvions remarquer

tant d'inventions ingénieuses, le charme des promenades où l'on n'était pas dans la foule, et l'intérêt qu'on pouvait prendre en somme à des *nouveautés* si souvent originales et uniquement *apportées* par ceux qui étaient des Petits Fabricants.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

Emile Dermenghem : *Joseph de Maistre mystique* ; La Connaissance. 20 »

Carlo Loontiens : *L'hypnotisme à la portée de tous* ; Imp. Vervaeke, Ostende. 2 »

Musique

Paul Marie Masson : *Berlioz* ; Alcan. 7 50 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Général Palat : *La grande guerre sur le front occidental* IX : *Les offensives de 1915, décembre 1914-décembre 1915.* Avec 14 cartes ; Berger-Levrault. 25 »

Poésie

Emile Desprechins : *Les mains nouées* ; Sand, Bruxelles. 4 50 »

Edouard Michel : *La maison du dieu* : les Tablettes. 6 »

Roman

Ch. Dodeman : *La bonne de mon oncle* ; Maison de la Bonne presse. 0 60 »

Marcel Lorin : *Pavlé Stoiche* ; Préface de Gaston Chérau ; Baudinière. 6 »

Victor Margueritte : *Le compagnon* ; Flammarion. 7 »

Henri-Jacques Prouman : *Le petit lapin de maman* ; Kemplen. 5 »

Georges Rency : *L'aïeule* ; Kemplen. 5 »

Hélène du Taillis : *Enterrons l'adultère* ; Flammarion. »

Sport

Gabriel Timmory : *Manuel déraisonné de tous les sports*. Illustr. de Joseph Hémard ; Monde nouveau. 6 75 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Commémoration Stéphane Mallarmé. — Le 25e anniversaire de la mort de Stéphane Mallarmé. — A la mémoire de Michel Abadie. — Stendhal et M. Jean Rameau. — M. Guido da Verona et le fascisme. — Une protestation de M. Jacque Hébertot. — A propos d'un plagiat. — Les logis de Dickens et de Tennyson. — Où, ô Hugo. — Le peintre Penteman et le tremblement de terre. — Une opinion de George Mérédith à propos du mariage. — Encore la poste. — Le vice organisé en Allemagne. — Descendants ou homonymes. — L'hexamètre de saint Anselme. — Sur un spondée. — L'Académie du Figuier. — Projets oubliés, projets abandonnés.

Commémoration Stéphane Mallarmé. — Le dimanche 14 octobre, la Société Mallarmé commémorera, à Valvins, le 25e anniver-

saire de la mort de Mallarmé, et inaugurera en même temps le médaillon qui sera posé sur la maison où il est mort et qu'il a aimée.

Un déjeuner confraternel réunira, à Valvins même, les membres de la Société.

Pour tous renseignements, écrire avant le 7 octobre au secrétaire général, 3, rue Notre-Dame-des-Champs, à Paris (6e).

§

Le 25e anniversaire de la mort de Stéphane Mallarmé. — D'intelligents articles ont été consacrés au grand artiste, dans la plupart des journaux, à l'occasion de cet anniversaire. Le temps n'est plus où Paul de Cassagnac dénonçait Mallarmé comme un mauvais Français (à propos d'*Un coup de dés*), où Jules Lemaître demandait (à propos du sonnet sur le tombeau d'Edgar Poe) : « Qu'est-ce que cela veut dire ? » et où Henry Fouquier raillait « l'étonnant M. Stéphane Mallarmé » dans un article du *Figaro* intitulé : « Fumisteries littéraires. » — L. DX.

§

A la mémoire de Michel Abadie. — Un comité d'écrivains vient de se constituer pour perpétuer le souvenir du poète Michel Abadie, l'auteur des *Sanglots d'extase*, de *l'Angélus des sentes*, du *Cœur de la forêt*, etc., né à Ayzac-Ost (Hautes-Pyrénées) le 10 septembre 1866, mort à Savigny-en-Sancerre (Cher) — où il exerçait les fonctions d'instituteur — le 16 décembre dernier.

On relève, dans ce comité, les noms de Fernand Gregh, Francis Jammes, Eugène Montfort, Gustave Kahn, Maurice Magre, Hugues Lapaire, Maurice Le Blond, Fernand Clerget, Georges Pioch, Ernest Raynaud, Han Ryner, Saint-Georges de Bouhélier, François Veuillot, Romuald Joubé, etc..., de MM. H. Mauger, sénateur, et de M. Marcel Plaisant, député. Le Comité se propose d'éditer, sous le titre *Le Tombeau de Michel Abadie*, un choix de poèmes, qui sera d'autant plus apprécié qu'il est très difficile actuellement de se procurer les livres cités plus haut, épuisés qu'ils sont pour la plupart. Nous avons signalé, en annonçant la mort de Michel Abadie (*Mercure* du 15 janvier), qu'au cours d'une conférence sur les poètes, au Salon des Indépendants, en 1908, Guillaume Apollinaire voulut faire réciter une pièce de cet écrivain dont il aimait l'inspiration pastorale, la pureté, la grâce. Mais on ne trouva aucun volume d'Abadie et les acteurs présents ne connaissaient pas cet auteur. Le conférencier ne put que le mentionner « parmi les auteurs remarqués et aujourd'hui dispersés de l'époque naturiste ».

Le produit de la souscription au volume projeté est destiné à élever, dans le cimetière de Savigny-en-Sancerre où le poète est inhumé, un discret monument à sa mémoire. Les adhésions et souscriptions sont

reçues par M. Maurice Le Blond, 35, rue La Rochefoucauld, Paris. — L. DX.

§

Stendhal et M. Jean Rameau. — A la suite de son article : *le réveil des Anti-Stendhaliens* (Mercure du 1er septembre, Notes et documents littéraires), M. Jean Mélia a reçu de M. Jean Rameau la lettre suivante avec prière de la publier dans le *Mercure* :

Je vous remercie, mon cher confrère, d'avoir bien voulu me communiquer ces pages du *Mercure de France*, consacrées par vous à la nouvelle affaire Stendhal. Je les ai lues avec beaucoup d'intérêt. Elles sont écrites par un lettré scrupuleux qui connaît son sujet à fond. Je le connaissais beaucoup moins. Le temps que j'ai perdu à lire quelques livres de Stendhal, et l'ennui qui m'en est venu, m'ont découragé d'aller plus avant dans cette brousse monotone. Oh ! une page de Gautier ou d'About dans ce fatras sans couleur et sans esprit !

Certes, je sais aussi bien qu'un autre combien il est indécent de ne pas suivre la mode, toutes les modes, qu'elles soient vestimentaires, artistiques ou sociales. Et je sais les beaux profits qu'on retire d'une tenue élégante, en criant par exemple vers 1875 que Victor Hugo est le plus grand génie de la planète, et en proclamant, vers 1920, que Victor Hugo est une vieille baderne ; en déclarant, vers 1890, que Verlaine est un insipide gâteux, et en professant, vingt ans plus tard, que c'est le plus charmant poète du monde. Mais je n'ai jamais beaucoup aimé ce *moutonnisme* littéraire qui oblige à brouter, tantôt ici et tantôt là, sous la surveillance de roquets plus ou moins sonores.

Voyant que le cas Stendhal empirait, que cette tumeur de gloire menaçait de ronger, autour d'elle, des substances précieuses, qu'on faisait fumer autour de cet homme plus d'encens qu'autour de Corneille, de Voltaire, de Chateaubriand, de Lamartine et de Hugo réunis, je me suis dit, comme beaucoup d'observateurs de bonne foi : « Ils vont un peu fort ! » et ma plume a piqué dans cette boursouflure.

C'est moi le premier — et non le second, s'il vous plaît, car ces articles de valeureux confrères que vous citez sont venus après le mien, — c'est moi qui osai d'abord entreprendre la nouvelle offensive. J'y ai encouru les risées de quelques élégants de lettres, dont d'autres riront demain, quand la belle pelure sera démodée ; mais il n'importe. Je crois en mon âme et conscience que ce Stendhal est un de nos plus pauvres auteurs français, qu'il n'a jamais eu ni le don de l'émotion, ni le charme de l'esprit, ni l'agrément du style. Vous avez cité une phrase de lui et j'y ai bien reconnu le pitoyable écrivain. Je cite à mon tour, d'après vous : « *La ligne des rochers en approchant d'Arbois, je crois, et venant de Dôle par la grande route, fut pour moi une image sensible...* » Ces rochers erratiques, venant de Dôle par la grande route, me laissent rêveur. Si un gamin de douze ans faisait de telles fautes, nous lui taperions sur les doigts. Mais du moment que c'est de Stendhal, fermons les yeux et adorons, mes chers frères.

Le grand malheur des temps actuels, c'est la pléthore de bons écrivains, l'abondance de véritables génies — oui, je dis bien, génies, — qui oblige les

blasés, les raffinés, les chercheurs de quintessences à se détourner des grandes et belles choses, trop visiblement admirables, pour se jeter avec un entrain sadique sur les petites et les informes, en criant à la ronde : « Admirez ceci, braves gens ! Vous n'y voyez rien ? Parbleu !... Mais en disant qu'il y a là des magnificences, ne prouvons-nous point que nous sommes supérieurement intelligents et que nos yeux sont apparentés aux étoiles quand les vôtres ne sont que des boulettes de boue ?... Et puis, du moment que ces petits bonshommes sont déclarés géants, quelle doit être notre taille, à nous autres ?.. »

On trouvera sans doute que j'ai mauvaise grâce à dire des vérités si communes,— les vérités sont toujours communes, hélas ! et les paradoxes ont une allure autrement distinguée...

Il est bon, cependant, qu'une voix s'élève, de temps en temps, si faible soit-elle, pour dire la vérité aux hommes. Peut-être les contemporains fermeront-ils leurs oreilles, de parti-pris. Mais quelqu'un entendra, au loin, un jour. C'est la consolation de toutes les voix qui s'obstinent à clamer dans le désert.

Veuillez croire, Monsieur et cher confrère, à mes sentiments bien sympathiques.

JEAN RAMEAU.

§

M. Guido da Verona et le fascisme.

Milan, ce 10 septembre 1923.

Monsieur,

Tout en vous remerciant de la place que vous m'avez accordée, j'ose vous prier cette fois de bien vouloir y ajouter ces quelques précisions. Lorsque j'attribuais à de « petites désillusions personnelles » les humeurs de votre correspondant italien, je ne voulais sans doute pas faire allusion à son regret de ne pas avoir dîné chez moi : je sais bien que la cuisine de mon hôtel n'est que trop bourgeoise pour satisfaire des appétits si raffinés. Mais un point de sa réplique est surtout un attentat à la vérité la plus élémentaire des faits, et je m'empresse de vous en fournir les preuves.

Jamais je n'ai appartenu à aucun parti politique : ceci est bien notoire. N'ayant d'ailleurs jamais écrit d'articles politiques, excepté un seul que voici (1). C'est bien à cet article que votre correspondant se rapporte, pour essayer de m'attribuer une adhésion tout à fait impossible à n'importe quel programme antifrançais : — ce qui est la plus absurde et déloyale chose qu'homme puisse écrire.

Rédigé le soir même où le Parlement français décida l'occupation de la Ruhr, cet article : *Pour un Empire Latin* trouva sa place naturelle dans l'organe fasciste, et sur la volonté expresse du Président du Conseil. Ce qui paraît exclure que M. Mussolini ait hérité d'un « *fou programme antifrançais* », comme le dit votre correspondant, ou qu'il

(1) A cette lettre était joint un numéro du *Popolo d'Italia* (fondatore Benito Mussolini) du 22 mars 1923, contenant un article de quatre colonnes de M. Guido da Verona, intitulé : *Per un Impero latino*. — N. D. L. R.

vise par ailleurs à l'annexion de la Corse, de Nice et de la Savoie. J'avoue très humblement ne jamais avoir su que de si hauts faits et gestes fussent dans le programme fasciste ; mais surtout je me déclare effrayé qu'il soit permis à n'importe qui, et dans la revue la plus autorisée, de présenter en ennemi quelqu'un qui fut et qui sera — depuis toujours et pour toujours — l'homme le plus sincèrement dévoué aux choses et aux idées de France.

Veuillez croire, Monsieur, à l'assurance de ma considération distinguée.

GUIDO DA VERONA.

§

Une protestation de M. Jacques Hébertot.

Paris, le 12 septembre 1923.

Monsieur le directeur,

Dans le numéro du 1er septembre du *Mercure de France*, le rédacteur de la rubrique des « Lettres Russes » a cru bon de me mettre en cause, à propos d'un livre de M. Margouliès.

Je ne connais pas ce livre, mais je connais M. Margouliès. Je peux vous dire qu'il était un drôle de ministre de Ravitaillement. Je gage que son livre de souvenirs est tenu de la même façon que son livre de comptes. Je veux dire qu'on y relève des erreurs.

Il est exact que je me suis trouvé en Esthonie, au cours de l'été 1919, comme envoyé spécial du *Matin*. Si j'ai « dîné » à la table de M. Margouliès, je n'ai pas dîné avec lui. Il y a une nuance : la salle à manger de l'Hôtel du Lion-d'Or de Reval est petite, et les convives y voisinent. Je n'ai donc pas eu l'occasion de faire des confidences à M. Margouliès. Il se peut qu'il ait surpris des conversations que j'avais avec d'autres étrangers (j'étais le seul Français). Il faut se méfier de l'Histoire quand elle est écrite par des israélistes de Russie !

Quoi qu'il en soit, il déplairait au « modeste rédacteur au *Matin* » d'entrer dans l'Histoire en la fâcheuse compagnie de M. Margouliès. Ce que je sais de son livre de souvenirs me déplaît autant que la « littérature » de M. J.-W. Bienstock.

Recevez, Monsieur le directeur, l'assurance de mes sentiments distingués.

JACQUES HÉBERTOT

Directeur du Théâtre des Champs-Elysées.

§

A propos d'un plagiat. — Nous avons reçu la lettre suivante :

5 septembre 1923.

Mon cher ami,

De retour de vacances, je trouve une coupure de l'*Intransigeant* relatant un article du *Mercure de France* où M. Abramson reproche à Hanns Heinz Ewers d'avoir plagié un poème en prose d'Aloysius Bertrand.

Ne trouvez-vous point qu'on abuse vraiment de cette accusation de plagiat

envers les écrivains — français ou étrangers — qui jouissent d'une certaine notoriété ?

En l'occurrence je tiendrais à préciser que « le Jeu des doigts de la main » dont fait état Ewers dans son conte *Ma mère la sorcière*,et qui a inspiré auparavant Aloysius Bertrand, n'a été inventé ni par l'un ni par l'autre de ces deux écrivains. Il est archi-populaire en Hollande, dans les Flandres et naturellement sur les bords du Rhin, car ces trois régions ont maintes traditions communes et le même folklore. C'est peut-être pour cela que certains poèmes de Maeterlinck ressemblent tellement aux chansons populaires germaniques du *Venaben-Wenderhorn*. Je connaissais déjà « le Jeu des 5 doigts de la main » en 1897. Ce n'est pas d'hier. Une vieille femme de Düsseldorf — précisément la ville natale d'Ewers — me le raconta en « Platt-dütsch », le dialecte du pays.

Aloysius Bertrand et Ewers ont donc puisé à la même source et se sont servis, comme c'était leur bon droit,d'un thème populaire très connu. Point n'était besoin que le second plagiât le premier.

Voulez-vous tenir compte de cette mise au point ?

Merci d'avance et mes cordiales salutations.

MARC HENRY.

On peut discuter à perte de vue sur les imputations de plagiat, lorsqu'il s'agit d'idées,de conceptions,d'inspirations communes à deux textes d'auteurs différents. Mais quand les mots, les expressions mêmes, les images sont semblables, la discussion n'est plus admissible. C'est une question de fait. Or,il suffit de comparer les deux textes mis en regard dans le *Mercure* du 15 août dernier par M. Alexandre Abramson pour être fixé. Tout ce qu'on pourrait supposer (et notre correspondant nous y convie), c'est qu'il existerait un texte, allemand ou autre, antérieur à Aloysius Bertrand et où les deux auteurs auraient puisé chacun de leur côté. Qu'on le produise ! Il y aurait alors deux plagiaires au lieu d'un.

§

Les logis de Dickens et de Tennyson. — On vient de vendre, dans le comté de Kent, près de Rochester, une propriété dont le nom est bien connu de tous les fervents de la littérature anglaise et plus particulièrement des fidèles de Charles Dickens dont ce fut la dernière demeure : Gadshill Place.

Posséder Gadshill Place avait toujours été l'ambition du romancier, depuis sa plus tendre enfance. Dans sa jeunesse, il venait s'asseoir sur le bord d'un chemin d'où il apercevait Gadshill et il contemplait cette demeure dont il devint acquéreur en 1856 alors qu'il était âgé de 44 ans.

Sur le palier du premier étage, il fit poser une inscription ainsi conçue :

Cette maison, Gadshill Place, s'élève au sommet du Gadshill de Shakespeare, à jamais célèbre par son association avec Sir John Falstaff, dans la noble imagination du poète.

C'est à Gadshill Place que Charles Dickens commença, on le sait, *Edwin Drood* qui n'était pas terminé quand il mourut, en 1871.

Il est à souhaiter que le nouveau propriétaire, dont le nom n'a pas été rendu public, permette de visiter cette maison historique, suivant, en cela, l'exemple donné par le Gaekwar de Baroda, qui vient de mourir.

Ce dernier, qui devint, en 1920, propriétaire d'une demeure célèbre, elle aussi, pour avoir appartenu à un autre écrivain anglais, non moins illustre que Charles Dickens, Lord Tennyson, vient d'autoriser la visite quotidienne des jardins.

Il s'agit d'Aldworth, qui s'élève sur la pente du Blackdown, dans le Sussex, à deux milles au sud-est d'Haslemere et que Lord Tennyson fit construire en 1868 par le fameux architecte James Knowles. La première pierre en fut posée le 23 avril et l'année suivante, au mois d'août 1869, Lord et Lady Tennyson s'installaient dans leur nouvelle demeure.

Les jardins occupent la pente supérieure de la colline. De là on a une vue magnifique sur toute la partie est du Sussex que le poète a chantée :

> .... the view
> Long known and loved by me
> Green Sussex fading into blue
> And one gray glimpse of sea.

A. C. C.

§

Où, ô Hugo...

La Malmaison, 12 août 1923.

Mon cher ami,

Mon père était grand admirateur des Romantiques. Je possède une série d'albums reliés où il avait composé, pour son propre usage, une anthologie de ses poètes préférés. Vigny, Lamartine y occupent une grande place, mais Victor Hugo plus que tous les autres. Or les lecteurs les plus fervents de ce poète se divertissaient, comme ses adversaires, des parodies que l'on faisait de lui ; et c'est précisément dans cette anthologie, où Victor Hugo fait si brillante figure, que je trouve la fantaisie ci-jointe où il est tourné en ridicule.

L'aspect matériel en est singulier. C'est une grande feuille en losange où se développent, en forme de losange encore, des vers allant du monosyllabe à l'alexandrin pour revenir progressivement au monosyllabe. Le titre occupe naturellement l'angle supérieur du losange, et « le poème » se termine à l'angle inférieur, mais pour y recommencer à la façon du *petit navire*. Les angles de droite et de gauche contiennent un « avis important » relatif à cette diatribe rimée et une pièce versifiée à la manière des *Ballades* de Hugo. Enfin, dans un reste de blanc, on a transcrit le quatrain que vous avez remis récemment au jour :

> Où, ô Hugo, juchera-t-on ton nom ?

POÈME VISIGOTH EN L'HONNEUR DU GOTH.

Ton
Ton
Etonne
Et tonne !
C'est là l'art
De Ronsard,
Art que le *Globe*
Prêche et dérobe,
Pour faire fracas
De ce lourd fatras.
Le Cosaque s'en moque,
Citant le plus baroque ;
Et de tes versiculets
L'Album durcit ses *feuil*[illegible]ge,
Le *Voleur* redoublant s[illegible]ge ;
De ton *Mazeppa* se s[illegible]t de peau,
Les *Débats* changeant [illegible] oripeau.
Sur leurs bâts por[illegible] *Mercure*,
Sois admiré, ci[illegible]ose est un peu dure.
Tes vers sont durs [illegible]e aussi ton vertigo :
Le *Messager* é[illegible]art doit célébrer Hugo.
Qui vante d'A[illegible]on ! La *Gazette* te nomme
Quel retour de[illegible] mieux encore barbare homme !
Homme barbar[illegible]thique, éteignoir du Castel,
Ton v[illegible]t jamais *Constitutionnel*.
[illegible]ris-toi chez la *Quotidienne*,
[illegible] journal pour la méridienne ;
[illegible]ends garde au *Journal de Paris* :
Il se plaint de tes pots-pourris.
On pense que tes bévues
N'auront cours dans les revues ;
Le *Courrier*, bon Français,
Doit berner tes essais,
Et l'*Atlas* n'épaule
Ton style de Gaule ;
Les électeurs
N'en sont lecteurs.
Le Corsaire,
Très sincère,
En rit
Et dit :
Ton
Ton
Etonne
Et tonne !
C'est là l'art
De Ronsard

BONBONS POUR LE SUBLIME ENFANT.

Ta muse nauséabonde
Abonde
En morceaux très redondants
Dans
Lesquels ton style barbare
Barre
Le chemin au commun sens
Sans
Qu'on puisse de ton délire
Lire
Seulement deux ou trois bonds
Bons.

Où, ô Hugo, juchera-t-on ton [illegible]
Justice enfin rendu que ne t'a-t[illegible]
Quand donc au corps qu'Acad[illegible]on nomme
Grimperas-tu de roc en roc, m[illegible]mme ?

AVIS IMPORTANT
[illegible]donne une musique
[illegible]tromatique,
[illegible]mi-tons,
[illegible]cendant,
[illegible]elle

L'auteur de ce chef-d'œuvre losangé n'avait assurément que de très vagues notions de poésie... En revanche il connaît bien la presse, puisqu'il cite les titres de quatorze journaux parisiens de l'époque. Mais lui-même qui est-il?

Quant à la date, on peut la placer, avec quelque vraisemblance, en 1829, année de publication des *Orientales* dont, — le parodiste nous l'apprend, — le *Voleur* reproduisait un poème.

Je vous serre la main, en toute amitié.

ALBERT MOCKEL.

§

Le peintre Penteman et le tremblement de terre. — On a rappelé, à propos du tremblement de terre qui vient d'avoir, au Japon, de si terribles conséquences, la secousse sismique qui causa tant de dommages en Hollande et particulièrement à Rotterdam, le 18 septembre 1692. Penteman, l'artiste qui a laissé une grande réputation comme peintre de natures mortes, périt dans cette catastrophe.

Il avait été chargé, en septembre 1692, de représenter des crânes et des ossements mêlés à des fleurs et des instruments de musique afin de symboliser, lui avait-on dit, la vanité des plaisirs de ce monde.

Consciencieux, Penteman s'était installé dans un musée anatomique où des squelettes pendaient à des fils et où des crânes reposaient sur des étagères. Après avoir pris quelques croquis il s'était endormi, quand il fut tiré de son sommeil par le tremblement de terre. En ouvrant les yeux, il vit, avec terreur, les crânes s'agiter sur leurs étagères et les squelettes danser au bout de leurs ficelles.

Convaincu que le jugement dernier était arrivé, l'artiste, fou de terreur, perdit ses esprits ; il enjamba la fenêtre et tomba d'une hauteur de deux étages.

Relevé à demi-mort, il fut soigné par des amis qui ne purent le convaincre de son erreur, et, quelques jours plus tard, il expirait.

§

Une opinion de George Meredith à propos du mariage. — Le nombre des divorces ne cesse d'aller croissant en Angleterre. Déjà plusieurs journaux ont été amenés à mentionner ce fait et les statistiques qui ont été publiées ne laissent pas, en effet, d'être un peu inquiétantes.

A cette occasion, on n'a pas manqué de faire remarquer que les divorces étaient la conséquence d'unions contractées trop hâtivement et mal assorties. C'est le moment de rappeler la conception du mariage du célèbre poète George Meredith, telle qu'il la confessa un jour à une de ses amies et telle que la rapporte M. G. B. Burgin dans ses *Mémoires*.

Un mariage, disait George Meredith, ne devrait être contracté que pour une période de cinq années. Durant ce temps, les conjoints au-

raient le loisir de s'étudier et de se rendre compte s'ils peuvent s'accommoder de la vie commune. Au bout de cette première période de cinq années, il serait loisible aux époux de renouveler le contrat pour une autre période de cinq ans et ainsi de suite. Jusqu'au moment où la femme ayant atteint cinquante ans, son mari ne pourrait plus se séparer d'elle.

— Et les enfants ?

George Meredith, qui avait prévu cette objection, répondait que, dès la naissance d'un enfant, le père serait tenu de verser, soit dans une banque, soit dans un établissement d'épargne, une somme à déterminer, qui serait destinée à élever ses descendants.

— Et si le père n'a pas d'argent ?

Cette éventualité a été, volontairement ou non, négligée par Meredith. — L. DX.

§

Encore la Poste. — Pour nos recouvrements postaux de septembre, le 10 de ce mois nous faisions prendre à la poste une grande quantité de « bordereaux de valeurs à recouvrer », au verso desquels est imprimée, parmi de nombreux « renseignements intéressant le public », la formule suivante :

C. — VALEURS RECOUVRABLES A PARIS. — Les valeurs recouvrables à Paris doivent être adressées directement au bureau de poste chargé d'encaisser les fonds.

La même enveloppe ne peut renfermer des effets recouvrables par plusieurs bureaux différents.

En conséquence :

1° Les effets de commerce tirés sur des débiteurs demeurant dans les 1er, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e et 8e arrondissements doivent être adressés à *Paris-Recette principale* ;

2e Ceux qui sont payables par des personnes résidant dans les 9e, 10e, 11e 12e, 13e, 14e, 15e, 16e, 17e, 18e, 19e et 20e arrondissements doivent être adressés au *Bureau central d'arrondissement* ;

a) Une valeur payable par M. X..., 2, rue Sully, 4e arrondissement, doit être adressée à *Paris-Recette principale* ;

b) Une valeur payable par M. Y..., 23, rue Legendre, 17e arrondissement, doit être adressée au Bureau de *Paris-17e arrondissement*.

Nous nous sommes conformés à ces instructions — comme tous les mois d'ailleurs — et, le 11 septembre, nous avons confié nos recouvrements à la poste. Le 17, les recouvrements des 3e, 5e, 7e et 8e arrondissements nous sont retournés avec cette note :

Une enveloppe ne doit contenir que des valeurs recouvrables par le même arrondissement à l'exception des 1er et 2e à adresser à Paris R. P., 5e et 6e à adresser à Paris 5e.

C'est peut être ce qu'on aurait pu nous dire lorsque nous avons *acheté* des centaines de bordereaux. La faute incombe à la poste, *mais c'est nous qui payons* : au lieu, en effet, de nous rendre nos enveloppes de recouvrement intactes, la poste les avait tamponnées, d'où nécessité de réaffranchir.

§

Le Vice organisé en Allemagne. — Le périodique allemand intitulé *Die Gemeinschaft der Eigenen* (la Communauté des Originaux), organe du *Band* (ligue) de l'amitié et de la liberté — il vaudrait mieux dire « de la liberté de l'amitié », au sens où l'entendent ces Messieurs — publie, de la plume de M. St. Ch. Waldecke, dans son n° 17 (p. 12), une réponse à mon article sur « le Vice organisé en Allemagne », paru dans le *Mercure de France* du 1er février.

M. Waldecke, par des procédés habituels à la critique allemande, cherche dès l'abord à jeter le discrédit sur mon étude en s'efforçant de prouver qu'elle est superficielle. Pourquoi l'est-elle? Parce qu'en furetant bien M. Waldecke a réussi à découvrir dans l'article un certain nombre de coquilles et de bévues, dont il fait autant de péchés mortels : j'ai écrit « *Rücksack* » avec tréma, alors que le tréma est de trop, *Westend* au lieu de *Westen*, *transverti*, par analogie avec *inverti*, au lieu de *transvesti*. Et M. Waldecke de s'indigner, et de traiter mon étude de ridicule. Il s'indigne encore davantage lorsque je dis innocemment du Dr Knack, que son nom éveille de charmantes onomatopées :

Qu'en dites-vous, Monsieur Ambroise Got, si, vous imitant, je déclare que vous vous distinguez du bon Dieu (*Gott*) non seulement à cause du *t* de moins, mais aussi parce que les œuvres de Dieu sont toujours parfaites, tandis que l'œuvre de Got est très imparfaite.

M. Waldecke aurait dû poursuivre logiquement sa démonstration : « L'homosexualité est une œuvre de Dieu, donc elle est parfaite. » Mais la République allemande punit sans doute le blasphème, à la même enseigne que l'Empire, et M. Waldecke a préféré ne pas aller jusqu'au bout de son spirituel raisonnement.

Il a gardé tout son fiel et tout son esprit — accouplement anormal — pour les à-côtés de mon article dont il est du reste embarrassé pour contester le fond :

Il faut bien, dit-il, souscrire à bien des choses dites par Got, par exemple lorsqu'il se moque de ceux qui voient des homosexuels en Gœthe, etc.

L'homosexualité, en tant que phénomène pathologique, n'est pas de mon ressort. J'abandonne à d'autres, plus compétents que moi, le soin d'aborder ce problème. Dans le *Vice organisé* j'ai tâché d'étudier le phénomène social, tel qu'il se manifeste en Allemagne avec une acuité extrême, comme conséquence directe de la guerre et de la débâcle qui

s'en est suivie, débâcle morale autant que matérielle, sinon davantage. Voilà ce que M. Waldecke n'a pas vu ou n'a pas voulu voir dans mon analyse de l'organisation allemande. Je n'ai pas dit de l'homosexualité que c'est un vice allemand; je n'ignore pas qu'elle fut de tous les temps et de tous les pays et que la France pas plus que l'Angleterre ou l'Italie n'a le privilège d'y échapper ; mais ce qui est allemand, ce qui est uniquement allemand, c'est l'organisation de l'homosexualité, c'est l'insolence, l'impudeur avec laquelle les homosexuels allemands étalent leurs turpitudes au grand jour. La lutte contre l'article 175 n'est qu'un prétexte à une publicité outrée qui ne recule ni devant les journaux, ni devant les associations, pas même devant les conférences publiques et les congrès !

M. Waldecke, laissant à l'écart ce côté de la question, qui est à vrai dire toute la question, s'en prend au *Mercure* qui a osé publier mon article, au *Mercure* dont le siège est dans la rue de *Condé*, lui aussi un « inverti », affirme M. Waldecke :

> Comment une revue du rang et de la réputation du *Mercure* peut-elle s'abaisser à publier un article aussi ridicule que celui que nous avons cité ? Que but se propose-t-on ? Veut-on faire sensation ? Dans ce cas le *Mercure* est liquidé (*sic*) pour tout homme qui n'est pas superficiel. Veut-on peut-être par cette voie donner des indications aux homosexuels français, leur faire savoir comment et où en Allemagne, particulièrement en territoire occupé, ils peuvent trouver à se lier ? Et ne « singe »-t-on le ton indigné que pour les lecteurs « normaux » ?

M. Waldecke n'a plus qu'un pas à franchir : affirmer que le *Mercure* s'est mué en *Baedecker* à l'usage des homosexuels atteints de bougeotte. Mais il ne le franchit pas et, freinant sa débordante fantaisie, il finit par reconnaître que l'article doit être pris au sérieux.

Mais alors, il est dérouté, car, aux alentours de 1900, prétend-il, le *Mercure* aurait édité les œuvres d'homosexuels notoires. Il affirme mais il ne prouve pas, se contentant d'ajouter que le cadre de son article ne lui en permet pas la longue énumération. Serait-ce vrai, que le *Mercure* n'en serait nullement compromis. En France l'homosexualité est affaire privée, j'allais dire : affaire de goût. Peu nous chaut que Musset ait été un buveur d'absinthe et Verlaine un inverti !...

Dans son inconscience M. Waldecke fait même un grief au *Mercure* de consacrer des articles à des gens qui touchent de près ou de loin au monde homosexuel, dans lequel il enrégimente et Bacon (à propos des articles sur Shakespeare) et Canova, dont il était question dans une étude suivant la mienne.

Cette manière de voir et de discuter est trop déraisonnable pour qu'il nous soit nécessaire d'insister. — AMBROISE GOT.

§

Descendants ou homonymes. — On peut voir, depuis quelques

jour, circuler dans Paris une grande voiture automobile peinte en jaune et sur laquelle se détache, en lettres noires, l'inscription suivante :

CLÉMENT MAROT
blanchisserie à Gennevilliers.

§

L'hexamètre de saint Anselme.

8 septembre 1923.

Monsieur et cher confrère,

Dans le dernier fascicule du *Mercure de France*, Willy, mon cher préfacier, signale avec indignation un vers de saint Anselme par moi cité dans mes *Contes pour les satyres* et qui dénote chez l'auteur du *Monologium* un dédain vitupérable de la plus élémentaire prosodie. Assurément l'hexamètre (si j'ose m'exprimer ainsi) de saint Anselme est aussi faux que juste l'observation de l'ouvreuse honoraire, mais je tiens à dégager ici ma responsabilité. Le soi-disant vers est bien authentiquement de l'abbé du Bec et je l'ai cité exactement d'après une vieille *chrestomathie* à moi prêtée par un érudit de mes amis. Avant moi, feu M. de Rémusat citait les mêmes vers dans les notes de son drame philosophique *Abélard*, mais au lieu de

femina nocentius et nil

il écrit

muliere nocentius

et du reste le vers n'est pas moins faux !

J'attends de votre courtoisie, monsieur le rédacteur en chef, la publication de la présente lettre : c'est assez pour moi de mes fautes et de celles de mes typos ; il serait vraiment excessif de m'accabler encore sous le poids de celles d'un vieux moine misogyne qui n'avait pu, comme notre Willy, s'initier dans Quicherat aux mystères de la prosodie latine.

Dans cet espoir, je vous prie de vouloir bien trouver ici l'expression de mes meilleurs sentiments confraternels.

GEORGES FOUREST.

§

Sur un spondée.

Paris, le 5 septembre 1923.

Mon cher Directeur et Ami,

J'ai suivi avec le plus vif intérêt la discussion si instructive qui s'est ouverte, dans le *Mercure de France*, au sujet d'un vers d'Horace. Voudriez-vous me permettre de signaler à vos lecteurs, et en particulier à MM. Bachelin, Esnault, Thévelin, Fontaine, Willy, Coquelin, que la question n'est pas nouvelle. Je crois l'avoir traitée à fond et, si j'ose le dire, épuisée, au cours d'un Mémoire présenté, en 1896, à l'Académie des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Soissons, mémoire que l'on peut consulter au tome CLVI, page 32, du Recueil des Actes de cette savante

Société. On peut lire dans ce même tome, page 289, la lettre par laquelle M. Salomon Reinach essayait de réfuter quelques-unes de mes remarques, et, à la suite, la Note péremptoire et décisive par laquelle j'ai clos le débat. Mon honorable contradicteur n'a pas cru, en effet, devoir répliquer. Cette polémique, absolument courtoise, ai-je besoin de le dire? eut à l'époque quelque retentissement dans les deux mondes. On en trouvera les échos dans les *Sitzungsberichte der k. Akademie der Wissenschaften* (Berlin), dans le *Tidjdschrift van het Koninklijk Instituut* (La Haye), dans les *Transactions of the Philological Society of the Pacific Coast* (San Francisco) et surtout, et surtout, j'y insiste, dans la revue tchèque bien connue *Pohyby cen Stavebnich hmot Velkem Prodeji ve Spojenych*, 1897, tome LXXXII, pages 563, 734, 896.

J'ajoute que la publication de mon Mémoire ne fut pas étrangère à la mesure qui me valut d'être compris, quelques mois plus tard, par le Gouvernement de la République, dans l'ordre national des Palmes Académiques.

Croyez, mon cher Directeur et Ami, à tous mes meilleurs sentiments.

JOBELIN BRIDÉ

Ancien professeur de Bibliatrique médiévale
à l'Université de Princeton (U.S.)

P. S. — Un de vos lecteurs, M. Willy, soulève une bien intéressante question, dans le dernier numéro du *Mercure*, à propos de saint Anselme. J'aurai sans doute un mot à dire, *et un mot définitif*, là dessus.

§

L'Académie du Figuier.

Ce 8 septembre de 1923.

Monsieur et cher Confrère,

Vous vous inquiétez, dans le dernier numéro du *Mercure de France*, de savoir ce qu'il est advenu de l' « Académie du Figuier ». Elle n'est pas morte : elle n'est qu'endormie, tout comme la jeune fille de l'Evangile : elle se réveillera en octobre après deux ans et plus de sommeil.

Cette académie composée de douze membres dont vous connaissez les noms naquit en des temps troublés et se ressentit des graves ennuis qui, un temps, accablèrent, sans toutefois l'altérer, son fondateur l'éditeur Eugène Figuière. Elle a pour président élu Alex. Mercereau, et pour but d'aider les débutants, jeunes ou vieux, qui, par l'injure des circonstances, des hommes ou des choses, ne parviennent pas à publier leurs œuvres méritantes : les académistes priment un ou deux manuscrits qui leur apparaissent dignes des lettres moulées. D'après les statuts l'œuvre acceptée doit être imprimée dans les trois mois qui suivent, et l'auteur reçoit une somme de mille francs par-dessus le marché.

Le premier bénéficiaire fut M. Jules-Georges Millet dont le beau livre,

L'Ame philosophale, fut accueilli avec louanges et faveur par la Critique.

L'Académie du Figuier n'a pas de coupole et pour tenir ses assises elle choisit les restaurants : ceci est dommage, car, comme me le disait Paul Fort, au moment de la fondation, les coupoles sont aux académies ce que les casseroles sont à la guerre des chiens : il en est besoin pour se signaler à la Ville et au Monde.

Croyez, Monsieur et cher Confrère, à mes sentiments très choisis.

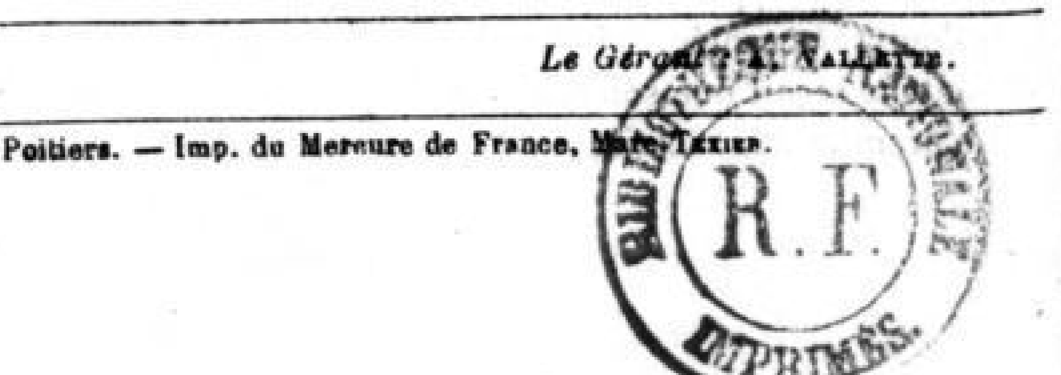
G. AUBAULT DE LA HAULTE CHAMBRE
Secrétaire de l'Académie du Figuier.

§

Projets oubliés, projets abandonnés. — On lisait dans le *Mercure de France* du 15 janvier 1921 :

> Un Comité vient de se constituer pour ériger sur la tombe de Guillaume Apollinaire, au Père-Lachaise, un monument de Pablo Picasso. Ce comité est ainsi composé: MM. Antoine Albalat; P.-A. Birot; Elémir Bourges; André Billy; J.-J. Brousson; Cremnitz; André Derain; Florent Fels; Serge Ferat; Gaston Gallimard; Roch Grey; Max Jacob; Paul Léautaud; André Level; Toussaint-Lucas; Robert Mortier; Pierre Mac-Orlan; Pablo Picasso; André Rouveyre; Jean Royère; André Salmon; Jean Sève; Andergo Soffici; Alfred Vallette; Maurice Vlsminck.
>
> Les peintres mettront à la disposition du Comité des toiles, les écrivains des exemplaires rares, des manuscrits, les amis et les admirateurs de l'argent.

Apollinaire a été inhumé le 11 novembre 1918 (il est mort le 9) dans la 89e Division, 23e rangée. Il a été exhumé le 8 novembre 1920 et transporté dans la 86e Division (huitième ligne) en face le Columbarium. Nous avons visité sa tombe. Elle est fleurie de fuchsias et de géraniums et entourée d'une grille de fer. Mais il n'y a pas encore de monument et, sur la croix de bois que nous avons vue le jour des obsèques et qui l'a suivi là, les lettres blanches de son nom, Guillaume Kostrowitzky, commencent à s'effacer. — L. DX.



Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

La Bourse a été lourde au cours de cette dernière quinzaine, le recul des cours s'étant princi-
alement aggravé sur le marché à terme ; quelles sont donc les causes de cette faiblesse géné-
ale dont la détente des changes marque l'origine ? On peut les trouver, sans doute, dans les
raintes de complications au sujet de Corfou, de Fiume et du pronunciamiento espagnol, mais il
e faut cependant pas oublier que l'on avait beaucoup monté ces derniers mois et que des enga-
ements spéculatifs trop nombreux constituent un danger, quand il y a dans l'air des signes de
ourrasque. La proximité d'une émission de bons du Trésor a pu également, dans une certaine
esure, engager le portefeuille à se créer des disponibilités, on ne doit cependant pas envisager
possibilité d'une réaction comparable à celle de 1920, tant les circonstances actuelles diffèrent
e celles d'alors.

Au milieu du désarroi, nos Rentes ont fait fort bonne figure : 3 % Perpétuel 58.10 ; 5 % amor-
issable 91,95 ; 6 % 1920 88,50. En fonds étrangers, les Russes ont enregistré quelques plus-
alues ; Consolidé 4 % 24,50 ; 5 % 1906 28,25. Quelques ventes à la suite du coup d'État espa-
nol ont fait reculer l'Extérieure à 195. Quant aux fonds turcs, et malgré quelques réalisations,
s clôturent à des cours supérieurs à ceux de ces dernières semaines : Unifié 61,75. Ainsi qu'on
ouvait s'y attendre, les Fonds Japonais ont reculé assez vivement à la suite du tremblement de
erre qui a dévasté ce malheureux pays 4 % 1905 269.

L'action de la Banque de France a battu ses records antérieurs en s'avançant à 7170 et le groupe
e nos grands établissements de crédit s'est montré très résistant : Crédit Lyonnais 1650 avec un
oupon de solde de 36 fr. au nominatif et de 31,85 au porteur. Comptoir d'Escompte sans chan-
ement à 985 ; Société Générale ferme à 735. Parmi les banques d'affaires, la Banque de Paris
 des Pays-Bas, sur laquelle s'exercent de larges mouvements spéculatifs, s'est tassée à 1490.

La détente des changes, ainsi que la perspective de plus abondantes fournitures allemandes, ont
nprimé aux valeurs de charbonnages de brusques réalisations qui font reculer Dourges à 675 ;
ens à 440 ; Courrières à 663, ce qui est peut-être excessif au moment où l'on constate la hausse
es prix des charbons anglais qui viennent d'être augmentés de 1 à 4 sh. par tonne et la produc-
ion houillère de la France qui est en continuelle augmentation.

Excellente tenue des valeurs gazières qui sont stables et se désolidarisent de l'ambiance du
marché : Gaz Lebon 472 ; Gaz de Paris 308 ; Gaz et Eaux 795. Le compartiment des valeurs
d'électricité résiste aux attaques des baissiers et les cours sont bien défendus. L'Union d'Électri-
cité est en bonne tendance à 355, le Triphasé se négocie en forte avance à 1900, la Parisienne de
distribution supporte quelques réalisations qui la ramènent à 695.

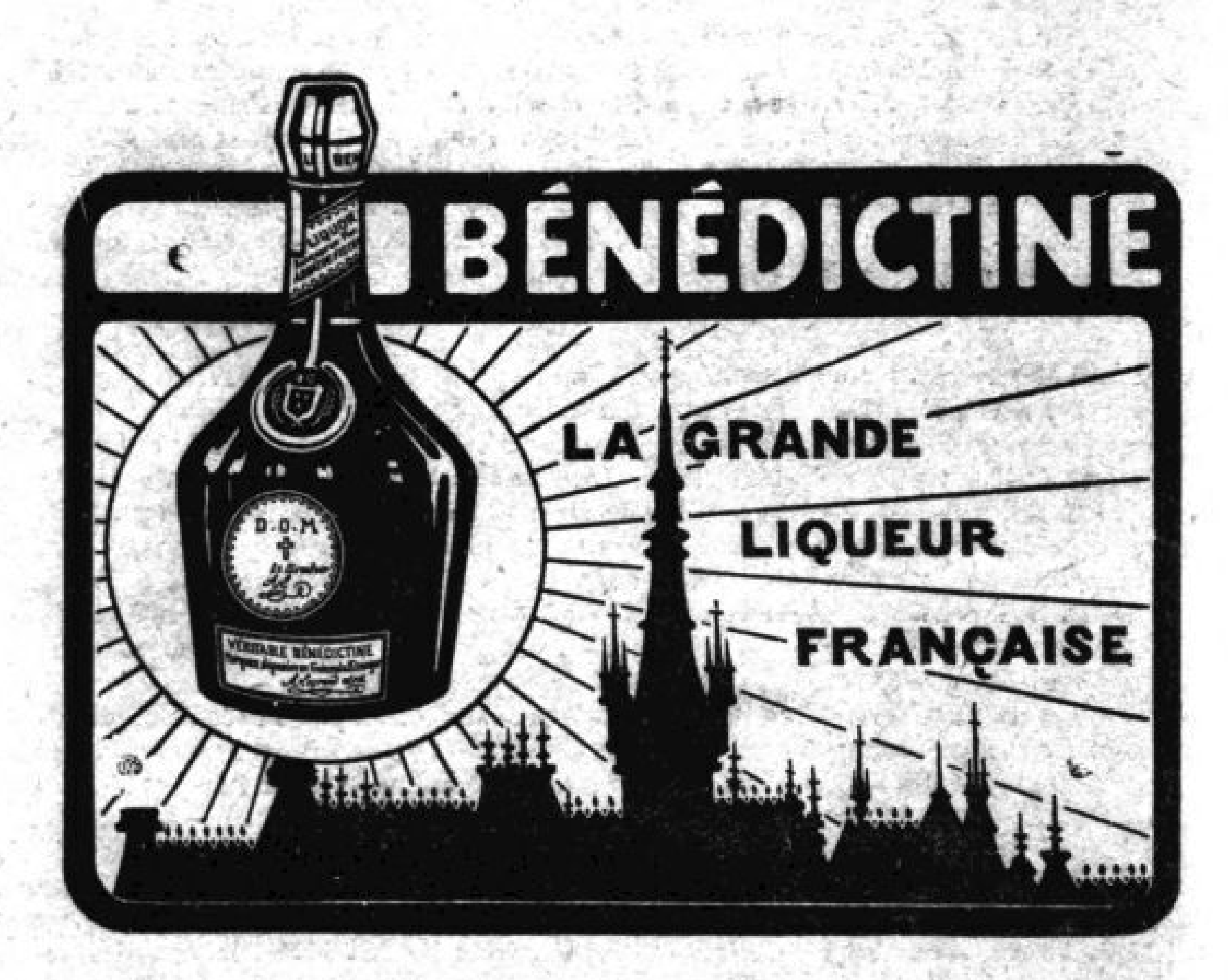
Les valeurs sidérurgiques se sont alourdies sans motifs bien déterminant : Longwy 1205 ; Châ-
tillon-Commentry 2220 ; Aciéries de la Marine 860. Le compartiment des valeurs de construction
mécanique et de construction maritime est irrégulier ; hausse des Chantiers de la Loire, des Établis-
sements Arbel, de l'Industrielle de Matériel de Transport, baisse des Chantiers de la Gironde,
des Chantiers de Saint-Nazaire, de Fives-Lille, de Dyle et Bacalan, de la Société Rateau.

Les cours du cuivre sont en régression à 63 livres st. 1 16, ce qui a causé une certaine faiblesse
du compartiment cuprifère : Rio 2680 ; Boléo 611 ; mines de Bor ordinaires 13,0. Résistance
de Montecatini à 156, cette Société, qui était à ses débuts une simple affaire minière, étant devenue
aujourd'hui la plus grande entreprise d'Italie, pour les engrais, le soufre, les superphosphates et
les produits chimiques généraux.

Dans le groupe des valeurs diverses, les affaires de produits chimiques se sont alourdies, consé-
cutivement à la baisse des changes dont les fluctuations ne sont pas sans provoquer d'importants
écarts dans l'estimation des stocks détenus par les sociétés intéressées. Le Lautaro fléchit à 726,
les Usines du Rhône à 692, Kuhlmann à 631 ; les Établissements Poulenc sont réalisés à 865.

Au marché en Banque, le brusque mouvement des devises étrangères a sa répercussion sur
les valeurs de pétrole très irrégulièrement tenues : Royal Dutch 23150, Shell 279. Fermeté des
pétrolifères russes et roumains. Le recul de la livre n'a pas permis au groupe des mines d'or
sud-africaines de conserver les bonnes dispositions qu'avaient fait naître la connaissance des
résultats des broyages du mois d'août qui sont en amélioration sur ceux de juillet. La Rand
Mines revient à 207, la Central Mining à 740. En valeurs territoriales la Transvaal Land se tient à
66 et la Chartered à 52,75.

LE MASQUE D'OR.



Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier